U d'/of OTTAWA
39003000939487

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lamennaissaviese00duin

1812-61

LA MENNAIS

DU MÊME AUTEUR

(*En collaboration.*) La Mennais. Sa vie, ses idées. Pages choisies. Lyon, Vitte, 1899. *Epuisé.*

La Mennais a Juilly (in *Rev. de Bret.*, déc. 1903).

La Mennais styliste et le manuscrit des paroles d'un croyant (in *Rev. de Bret.*, févr. 1904).

La mort de La Mennais (in *Rev. de Bret.*, mars 1904).

La Mennais écrivain (Extr. de l'*Hermine*, 1904).

Lettres inédites de La Mennais (in *Rev. de Bret.*, mars 1905 ; in l'*Hermine*, mai 1907 ; in *Annal. de Bret.*, janv. 1913, avril 1914, nov. 1919).

Notes de La Mennais sur un exemplaire de Rousseau (in l'*Hermine*, janv. 1907).

La Mennais : l'homme et l'écrivain. Pages choisies. Lyon, Vitte, 1912 (In 8° de 349 p., avec fac-similé et illustrations).

Nouveaux documents sur La Mennais : Les ordinations (in *Annal. de Bret.*, avril 1914).

Les premiers vers de La Mennais (in *Revue bleue*, 16 mai 1914).

Documents ménaisiens (Extr. des *Annal. de Bret.*, nov. 1919). Paris, Champion.

Bibliographie de La Mennais, 1900-1920 (dans les *Annal. de Bret.*, nov. 1908, juill. 1910, janv. 1914, juill. 1920, janv. et juill. 1921).

FAIT EN FRANCE

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE LITTÉRAIRE
ET DE CRITIQUE

LA MENNAIS

SA VIE, SES IDÉES, SES OUVRAGES

D'APRÈS

LES SOURCES IMPRIMÉES ET LES DOCUMENTS INÉDITS

PAR

F. DUINE

Οὐ μόνον μαθών, ἀλλὰ καὶ παθὼν τά θεῖα
(L'Aréopagite, *Noms divins*, II, 9).

PARIS
LIBRAIRIE GARNIER FRÈRES
6, RUE DES SAINTS-PÈRES, 6

1922

Universitas
BIBLIOTHECA

B
2297
D85
1922

PRÉFACE

L'ouvrage que nous présentons au public est fait uniquement d'après les sources originales, soit imprimées, soit inédites.

Les sources imprimées comprennent les articles et les volumes de La Mennais, avec l'examen des éditions les plus intéressantes, sa correspondance (dont une partie est dispersée dans des recueils parfois peu abordables), des pamphlets anti-ménaisiens, curieux et rares, des interviews, perdues dans quelques publications étrangères, et les documents divers qui ont paru jusqu'à la date de cette préface.

Parmi les sources inédites que nous utilisons, figurent les manuscrits d'un certain nombre d'imprimés de La Mennais, quelques-uns de ses autographes les plus importants, des lettres qu'il écrivit ou qui lui furent adressées, son agenda commencé en 1809, *ses carnets de comptes, quantité de cahiers et de papiers de Robert des Saudrais, son oncle, de l'abbé Jean, son frère, d'Ange Blaize, son neveu, le journal des visites reçues au domicile de La Mennais pendant sa dernière maladie, des notes relatives à ses funérailles.*

Les archives départementales de Rennes nous sont familières depuis une vingtaine d'années, et nous avons fait des recherches

aux archives communales de Saint-Malo et de Saint-Servan.

Ordinairement nous avertissons le lecteur quand un document est nouveau, mais, afin de ne pas interrompre ou alourdir la suite du récit, nous avons omis cette indication nombre de fois, surtout dans le chapitre XXXVI. Cela fera compensation avec les écrivains qui appellent inédites les pièces qualifiées ainsi dans les ouvrages antérieurs, ou qui coupent en deux une lettre pour répéter deux fois le signalement de leur découverte, ou qui crient Terre ! Terre ! *quand ils ont trouvé un brouillon à peu près sans valeur.*

Nous n'avons pas toujours adopté les dates des éditeurs pour la correspondance de La Mennais, grâce aux vérifications que nous avons pu faire. Ainsi, dans le recueil de Blaize, la lettre 7 *est d'octobre* 1805 (*et non pas* 1809), *la lettre* 13 *est du* 24 *octobre* 1805 (*et non pas* 1809) ; *dans le recueil de Laveille, la lettre* 141 *est du* 11 *décembre* 1825 (*et non pas* 1827), *etc.*

Toutes les phases de la vie et toutes les manifestations de la pensée du sociologue breton sont scrutées ici avec le même soin et la même impartialité. Notre livre n'est pas une thèse, rien donc n'y est plié au gré de théories préconçues, rien n'y est groupé artificieusement en vue d'une démonstration quelconque, tout y procède uniquement des sources historiques ou littéraires, tout se déroule en simples exposés des idées, en récits des faits, en constatations des échecs ou des succès. Renseigner le lecteur avec une scrupuleuse exactitude, en lui abandonnant l'honneur de disserter sur les personnages et les choses, en lui laissant la charge d'approuver ou de condamner, tel est notre programme. Le point de vue des adversaires de La Mennais est mis en lumière, comme les faiblesses ou les fautes de notre héros sont relevées avec minutie. L'historien n'a pas

le droit d'être dupe, ni celui de tromper par omission calculée.

Qu'on s'épargne la peine de nous faire un procès de tendance. Nous n'eussions pas été sans restrictions l'adepte de l'illustre Malouin à aucun moment de ses polémiques. Comme notre cher Montaigne nous dirions volontiers : « Je ne sçay pas m'engager si profondément et si entier ; quand ma volonté me donne à un party, ce n'est pas d'une si violente obligation que mon entendement s'en infecte. » Mais nous ne dissimulerons pas notre sympathie pour le grand écrivain, qui montra une horreur si rare du mensonge, un amour de l'humanité si plein de dévouement, et, malgré quelques erreurs manifestes, une divination si juste et si féconde de l'avenir.

Des amis nous ont rendu service, soit en facilitant nos investigations dans les bibliothèques et les archives, soit en faisant des recherches à notre intention, soit en nous donnant leurs remarques sur tel chapitre de notre ouvrage. Nous sommes heureux de leur dire notre reconnaissance.

Comme la collection à laquelle appartient ce livre ne comporte pas d'annotations, nous n'avons pu citer des historiens, des critiques, des Ménaisiens, pour qui nous professons une vive estime. Leur nom paraîtra dans une bibliographie de La Mennais, qui formera un volume à part, — si les circonstances nous permettent de publier cet instrument de travail.

Rennes, le 1er juillet 1921.

LA MENNAIS

LIVRE PREMIER

LA PÉRIODE DE FORMATION

CHAPITRE PREMIER

DE LA NAISSANCE A LA CONVERSION

Sur la route qui conduit de Dinan, ville de Duclos, à Combour, nid de rêves pour Chateaubriand ; au delà d'une petite forêt sur la lisière de laquelle se dressent les dernières ruines de la demeure, jadis orgueilleuse et crénelée, des sires de Coëtquen, s'ouvre, à gauche, au travers d'un bois de sapins, une belle avenue, d'un ombrage généreux et délicieux durant les jours d'été ; en s'y avançant, on aperçoit bientôt, dans la lumière d'un parc, une blanche villa, que les paysans d'alentour décorent pompeusement du titre de château : nous sommes à *La Chênaie.*

Bien qu'il fût né à Saint-Malo, et qu'il aimât toujours sa ville natale, Félicité Robert de la Mennais, — Féli, comme on l'appelait en famille, M. Féli, comme se plaisaient

à le nommer ses disciples, — laissa tout son cœur dans cette maison solitaire de la campagne bretonne, où il vécut ses années les plus heureuses et les plus décisives. « Oh ! si vous saviez, mon ami, dira-t-il un jour, combien je regrette La Chênaie ! — Non, rien ne saurait pour moi remplacer La Chênaie ! »

La famille Robert appartenait à la vieille bourgeoisie malouine. Pierre-Louis Robert de la Mennais, né le 10 juin 1743, et son frère, Denys-François Robert des Saudrais, épousèrent, en 1775, les deux sœurs, filles de Pierre Lorin de la Brousse, sénéchal de Saint-Malo. — M. Lorin était d'origine normande. Homme attaché aux lois, actif, soigneux des intérêts publics, et des siens propres, il disait : « Je veux que les affaires dont je me mêle soient nettes, et qu'il n'y ait jamais ni *si*, ni *car*, ni *mais*. » — Mme Lorin, née Bertranne Roce, avait du sang irlandais dans les veines. — De son mariage, Pierre-Louis Robert, riche négociant, et subdélégué de l'intendance de Bretagne, eut six enfants, dont deux ont gravé leur nom dans l'histoire, savoir : Jean-Marie, que ses amis connaîtront sous le nom de l'abbé Jean, né le 8 septembre 1780, et Félicité, qui vint au monde à sept mois, le 19 juin 1782.

Un vice de conformation, une dépression considérable de l'épigastre, donna longtemps de vives inquiétudes pour l'enfant paru avant terme. On peut dire qu'il est né malade à perpétuité. Cependant, sa vie ne dut pas paraître en danger au moment de sa naissance, car il ne fut ondoyé que le lendemain. Il perdit sa mère à l'âge de cinq ans, mais il se souvint de l'avoir vue réciter son chapelet et jouer du violon. C'était une personne cultivée, et d'une piété vive.

Au total, celui qui allait devenir un philosophe-dictateur dans le catholicisme, eut une ascendance de marins, capitaines, armateurs, corsaires et négriers, coureurs d'aventures

et constructeurs de vaisseaux ; il eut un atavisme de gens du comptoir, passionnés pour le négoce, entendus en affaires, aimant leurs terres, et défendant leur bien avec prudence et ténacité ; il eut une hérédité de bourgeois éclairés, ouverts aux idées de philanthropie, et de réformes dans l'Eglise et dans l'Etat. Il recueillit le legs des délicatesses morales que lui transmirent des femmes, nourries dans les vertus d'autrefois, et fières d'exils subis pour la cause des Stuarts et de la Religion. Même, sa physionomie rappelait singulièrement celle de Bertranne Roce, dont il avait le front élevé et large, le visage ovale et maigre, les pommettes un peu saillantes, les yeux gris, les lèvres minces, le corps frêle. L'abbé Jean, au contraire, plus fortement constitué que son frère, avait la tête carrée de son père, et, dans son existence si féconde et si généreuse, montra, comme celui-ci, l'esprit d'organisation, le sens du possible, l'endurance, et le recul devant les abîmes.

En 1788, Pierre-Louis Robert de la Mennais fut anobli. Il l'avait désiré, et il le méritait par les services exceptionnels qu'il avait rendus en temps de disette pour combattre la vie chère.

Une lettre inédite de ce Malouin, adressée à l'Intendant de Bretagne, semble faire allusion aux premières promesses d'anoblissement. Nous allons la reproduire. Tout à fait dans le ton de la seconde moitié du XVIIIe siècle, elle dévoile autant de générosité que de politesse, et convient au père de notre héros :

« Monseigneur, — J'ai reçu la lettre dont vous m'avez « honoré le 22e de ce mois. Vous me dites que j'ai fait le « bien, celui qui était en mon pouvoir ; c'est pour moi la « récompense la plus flatteuse ; en faut-il d'autres au citoyen « à qui ce sentiment-là même ne coûte rien ? Mais si ses « enfants doivent en hériter de lui, et que ce soit le premier

« de ses vœux, sans doute il peut désirer pour eux un nouvel « aiguillon propre à le leur inspirer, en leur rappelant que, « s'ils ont acquis un degré d'élévation sur leurs semblables, « ce n'est qu'avec l'obligation d'aimer davantage et de « mieux servir la Patrie. Je sollicite vivement, Monseigneur, « pour eux, et pour moi, la continuation de cette bienfai- « sance, éclairée et sensible, qui caractérise en vous l'homme « d'Etat citoyen ; il n'est pour moi qu'un moyen de vous « témoigner ma reconnaissance, c'est de redoubler mes soins « et mon zèle pour le bien public. — Je suis, avec le plus « profond respect, Monseigneur, votre très humble et très « obéissant serviteur : *Mennais Robert fils.* — Saint-Malo, « le 25e juillet 1785. »

Détail singulier, les lettres patentes de noblesse, octroyées par le roi, ne furent pas enregistrées à la cour des comptes de Nantes, le nouveau privilégié attendant qu'on l'exemptât, et à juste titre, des droits onéreux de cette formalité. Survint la révolution, qui termina les petites difficultés de ce genre et en ouvrit de plus sérieuses.

Les deux frères étaient associés dans le trafic ; ils le demeurèrent dans leur conduite vis-à-vis des événements. Ils se montrèrent partisans de la *constitution civile du clergé*, et prirent leur part des mesures qui devaient assurer le triomphe des lois nouvelles. — Pendant ce temps-là, Féli grandissait (si l'on peut dire ! car sa taille resta toujours au-dessous de l'ordinaire). Nerveux, d'une vivacité singulière et comme fébrile, il était fantasque, irritable, sujet à des accès de colère qui pouvaient se terminer par des évanouissements. Mlle Villemain, que ses sentiments élevaient au-dessus de son humble condition de servante, avait pour les enfants de la maison les soins les plus attentifs, et, quand on grondait Féli, elle ne manquait pas de le défendre, en disant : « Il a un cœur d'or. » Aussi, le petit entêté lui témoi-

gnait du respect et cherchait à lui faire plaisir. Puis, il était sensible à la louange, et l'on pouvait faire appel à sa piété. Il avait le culte de la Vierge.

Cependant, il ne fit pas sa première communion au cours de son enfance.

La chose s'explique sans peine. A Saint-Malo, comme dans les autres diocèses de Bretagne, on accomplissait cette cérémonie sainte à douze ans. Il suffit d'ouvrir les anciens catéchismes pour le savoir. Or, au printemps de 1794, dans la cité maritime, les cierges ne s'allumaient plus sur les autels pour les solennités pascales. Et à ce moment, Pierre-Louis Robert n'avait qu'un désir : passer pour bon patriote. Déjà, il avait armé un corsaire, nommé *La Républicaine*, dont l'histoire n'est pas inconnue. On prétendit plus tard qu'il en avait équipé un autre, appelé *Le Révolutionnaire*, lequel avait pour figure un *Vengeur du Peuple*, tenant un poignard et portant la tête d'un tyran. En tout cas, au beau milieu de l'An II, il ne songeait pas (en dépit des légendes) à organiser dans sa demeure, en pleine ville, un service cultuel, nocturne et secret. Encore avait-il le bonheur d'occuper un poste où il pouvait être utile au public, sans être induit, aussi fortement que d'autres, à commettre des gestes déplorables : il était administrateur de l'hôpital laïcisé. — Serait-ce *Tonton*, comme l'appelaient les enfants, qui aurait été soucieux de voir Féli communier ? Mais Robert des Saudrais n'était alors qu'un chrétien à la manière de Rousseau, qui accomplissait tous les rites nécessaires pour éviter la guillotine, la prison, l'exil, ou la pauvreté. Car Le Carpentier, conventionnel en mission, serrait dans l'étau la bourgeoisie malouine. Descendu chez Blaize, l'ami des Robert, qui devait devenir leur allié, il réduisait son hôte à faire abandon, pour la République, de la majeure partie de sa fortune.

Avec quel soupir de soulagement, ce monde accueillit la réaction thermidorienne, et les épurations de Boursault, représentant du peuple, envoyé en mission dans l'Ouest !

Celui-ci forma une *commission philanthropique*, dont Louis Blaize de Maisonneuve fit partie (5 décembre 1794). Elle était composée de douze membres, distingués par leurs « vertus civiques et morales », et avait pour but d'établir, en vue des restitutions, une liste des vols et dilapidations terroristes. Trois jours après, le même conventionnel proclamait dans le temple de l'Etre Suprême, à Saint-Servan, les membres de la nouvelle assemblée communale : Robert des Saudrais était nommé officier municipal. Bientôt, la liberté des opinions religieuses et des exercices cultuels fut autorisée par la loi.

Féli touchait à sa treizième année. Il avait fourragé dans la bibliothèque de l'oncle et fait des lectures à tort et à travers, il avait le goût de la discussion, et n'était pas préparé par les rencontres, et les spectacles, et les conversations des rues révolutionnaires, à recevoir l'eucharistie. Il préférait aux homélies la joie de se jeter au milieu des vagues, de lutter contre elles, et de ne revenir sur la plage qu'exténué de fatigue. Cependant, des scènes religieuses frappaient sa sensibilité. Des prêtres réfractaires venaient parfois (il nous est permis de le supposer) célébrer la messe au domicile de M. de la Mennais, devant un petit groupe de fidèles, en se conformant plus ou moins aux règlements de police.

Sous le Directoire, la famille suit le courant de réaction, et lit le *Censeur des journaux*, qui criait : « Les vertus républicaines ! C'est un beau mot ! Ils n'ont que ce mot à la bouche, les tartuffes ! Ils nous sucent, ils nous vampirisent, quand ils ne peuvent nous égorger » (23 sept. 1796). Ces manifestations de retour aux traditions catholiques et anti-

révolutionnaires nous laissent comprendre que Pierre-Louis Robert subit une dernière alerte au coup d'État du 18 fructidor. Enfin, la famille se donna le plaisir de mettre à une place d'honneur, sur la cheminée, le buste du premier consul. On sortait de la tourmente, fortune préservée et la liberté dans l'ordre reconquise. Féli était alors dans l'ardeur et l'impétuosité de son adolescence. Comme tous les siens, comme tous ceux qui avaient souffert et tremblé, il savait le prix des idées conservatrices de la société, mais ses gestes étaient loin d'être ceux d'un catéchumène en robe blanche.

Il avait commencé le latin vers neuf ans, avec le précepteur de son frère, un jeune prêtre, qui devait faire preuve d'un caractère médiocre, l'abbé Joseph Carré. — Ce pauvre buveur mourut à l'hôpital, le 9 septembre 1807. — Au comptoir de M. de la Mennais, on avait besoin de savoir l'anglais et l'espagnol. Féli apprit en outre l'italien et l'allemand. Pendant plusieurs années, il s'appliqua à l'étude du grec, qui était à la mode. — En 1800, et durant les années qui suivent, nous le voyons en relations avec Gail, professeur de littérature grecque au Collège de France. — Qu'on se garde, toutefois, de le confiner dans sa chambre. Il avait le goût de la musique, et, flûtiste, il était membre de la société philharmonique de sa ville. Il aimait le cheval. Il s'adonnait à l'escrime. Même, amoureux et romanesque, il se battit en duel, et blessa légèrement son rival, qui était, peut-être, Surcouf, le marin. Il allait chasser le canard sauvage, avec Macé de la Villéon. Pour la causerie littéraire, il préférait un autre cousin, Charles Pitot, jeune créole, qui avait fait ses humanités à Paris. Ensemble, ils parlaient d'Anacréon, de Catulle, du Tasse, et se communiquaient leurs rêves d'aventures et leurs rêves de fortune. — Etabli à l'île de France, le père de Charles Pitot écrivait à Robert des Saudrais, à propos de la compagnie française

des Indes : « Je ne suis royaliste, ni compagniste, *je suis moi, et c'est tout.* » Voilà un langage très suffisamment breton et malouin, à l'usage de Féli.

Ce dernier avait, en ce temps-là, pour idéal poétique celui de l'*Almanach des Muses :* un style pur, facile, harmonieux, qui traduirait la volupté du paganisme, ou bien quelque pièce spirituelle, légère, qui s'aiguiserait en épigramme. Dès 1796, il s'essayait à de petites compositions et voulait faire connaître sa plume. Dans la suite, il parvint à rimer quelques quatrains, dont l'agrément et la malice ont été loués par des critiques de renom, tels que Brandès et Faguet :

On a vu souvent des maris
Jaloux d'une épouse légère;
On en a vu même à Paris,
Mais ce n'est pas le tien, ma chère...

J'ai vu cette épigramme transcrite de sa main, avec un soin de calligraphe, et sans ratures, dans un cahier daté de 1806. C'est la même année, le 15 novembre, jour de la fête de saint Malo (suivant sa propre remarque), qu'il écrivit cette boutade : « L'ennui naquit en famille, une soirée d'hiver. »

Pour fuir cet ennui patriarcal, il a songé bien des fois à partir aux colonies. — Vers le milieu de 1801, Charles Pitot y était retourné. Notre jeune homme voudrait le rejoindre et aller, dans les pays du soleil, réaliser des projets magnifiques. Ah ! être libre ! avoir sa vie à soi ! cantilène de l'adolescence, dont le charme enivre les plus sobres. Mais ce têtu est un indécis ; cet exubérant, qui a tant de joie dans la vie en plein air, est sujet aux accès de tristesse et de sauvagerie ; ce fier, incapable de supporter une injure, est d'une physionomie mesquine, avec ce nez long et gros, et d'un aspect peu engageant, avec tant de négligence dans sa mise. Cet orgueil-

leux, qui méprise les réflexions banales de la foule, est un timide. Puis, il est si faible, quand il est saisi par le cœur. Le voilà dompté et mené peu à peu par Jean, son aîné, parce que Jean est un lettré, et qui argumente volontiers en théologien érudit, parce que Jean est un croyant logique et heureux dans la pratique de ses convictions, et parce que Jean, avec du tact, de l'esprit spontané, une bonne humeur scandée d'un bon rire, est le plus tendre des frères.

En avril 1802, parurent la proclamation du Concordat et le livre intitulé *Génie du christianisme ou beautés de la religion chrétienne*. L'auteur, un Malouin, rendait aux cathédrales gothiques et aux petites églises des villages la musique coutumière de leurs sonneries d'antan. Féli était dans une atmosphère publique et familiale qui le disposait à croire, et déjà il inclinait aux idées mystiques, mais il hésitait à se convertir. Jean fut ordonné prêtre le 25 février 1804. Son frère, qui aspira toujours à la paix et au bonheur dans la certitude, il le précipita à genoux. Féli abjura son passé : Il fit sa première communion, parmi d'autres jeunes gens de la ville, qui affirmaient alors solennellement leur retour aux traditions. Il avait vingt-deux ans.

CHAPITRE II

SON PREMIER MAITRE : L'ONCLE DES SAUDRAIS

La Mennais avait eu un instituteur primaire, dont il avait fait le tourment, s'il faut en croire la tradition ; il eut ensuite un professeur d'enseignement secondaire, dans la personne de l'abbé Carré, qui le conduisit seulement jusqu'en sixième ; puis son frère, plus avancé que lui, le guida pendant quelques mois ; mais son véritable premier maître fut son oncle.

On se représente sans peine M. des Saudrais avec son costume du vieux temps : souliers à larges boucles, bas chinés, culotte courte, habit à la française, chapeau à cornes. Il avait une belle et souriante figure. C'était un homme plein de bon sens, qui citait volontiers Montaigne, et qui chérissait Fontenelle, « ce sage des sages ». Par ses excès, la Révolution le désabusa des espérances à fonder sur le règne de la raison. Il avait aimé Rousseau, il écouta Bonald, et s'attacha principalement à Pascal. Il avait lu Voltaire, il prisa Malebranche, et resta fidèle à Montesquieu. Ce que Féli conservera de sagesse profane, ce qu'il y a de La Bruyère dans ses goûts de moraliste, ce qu'il a compris des classiques

latins, il le doit, en bonne partie, à ce délicieux Mentor, dont, écolier mutin, il disait sur un de ses cahiers : « Mon oncle se fâche contre moi, parce que je ne veux pas relire mes règles avant que de faire mon devoir. » Lorsque ses neveux étaient loin de lui, à Paris ou à La Chênaie, il leur adressait des conseils sous forme plaisante, leur racontait les petites nouvelles, leur parlait littérature, s'associait à leurs travaux, encourageait les essais du plus jeune, leur communiquait et leur soumettait avec bonhomie ses élucubrations. Et c'était une vie de l'intelligence à trois, vraiment exquise.

La devise littéraire de l'oncle était : *multa in paucis*. De là, chez lui, une certaine recherche de concision à la Tacite, un certain tour elliptique, qui ressemble parfois à un tic. Il a peur des redites et des longueurs. Il cultive l'expression qui pique par son originalité, la *callida junctura*, recommandée par Horace. Mais il professe que la qualité de la pensée est l'élément essentiel du style, qu'on doit s'attacher aux écrivains qui ont de l'énergie dans leur manière, et se mettre en garde contre le vide et le fatras des auteurs les plus renommés.

Son principe de conduite s'énonçait ainsi : *est modus in rebus*. Il disait : les métaphysiciens sont admirables, mais ils construisent en dehors de la vie ; la logique est bonne, mais elle ne doit pas être trop serrée, trop raide, trop rude ; il faut avoir raison, mais non pas d'une raison trop haute et trop hautaine ; et il vaut mieux vivre et mourir dans la connaissance des choses que dans la recherche des causes. C'est sous son inspiration, bien sûr, que Féli écrivit un jour (en 1806) cette maxime : « *Je ne sais pas* est le mot qui convient le mieux à l'homme. » — Ah ! le bon maître pour des adolescents excessifs, affamés d'éloquence, et qui se grisent de théories et de dialectique ! — Devenu vieux,

La Mennais se plaisait à répéter quelques sentences de l'oncle, celle-ci : « Avez-vous su prendre du repos ? vous avez plus fait que si vous aviez pris des provinces et des villes » ; et celle-ci, qui ne manque pas d'humour (car M. des Saudrais en avait) : « Il est difficile qu'on se choque dans le vaste champ des idées, puisque c'est même un hasard quand on s'y rencontre. »

Tonton ne conversait pas seulement avec les morts, il écoutait avec avidité les vivants. Il lisait, — et ses neveux lisaient avec lui, — le *Censeur des journaux*, qui combattait les partis extrêmes de droite et de gauche ; le *Mercure*, et le *Journal des Débats*, où l'abbé Jean, toujours soucieux d'apologétique, cherchait des pages en rapport avec ses préoccupations ; les *Annales philosophiques, morales et littéraires*, qui reparurent en 1800, et qui étaient avant le 18 fructidor, sous un titre peu différent, l'organe des prêtres réfractaires soumis aux lois. Cette publication fut de nouveau interrompue, par ordre du gouvernement, pendant les discussions préparatoires du Concordat. Un article de l'an X montre à quel degré l'atmosphère était chargée des idées que traduisait en ce moment même Chateaubriand : il était intitulé *Droits du christianisme à la reconnaissance des gens de lettres*. — Je ne puis savoir tout ce qu'on lisait dans le cénacle ménaisien, mais je suis certain que La Harpe y faisait autorité. On admirait en lui non seulement le critique, qui tient à la qualité de la langue et à l'art de la composition, le professeur pur, lucide, animé, mais encore le converti ardent et enflammé, qui stigmatise les tyrans révolutionnaires, qui jette le mépris sur les fêtes et les temples de la raison, qui poursuit les propagateurs des idées philosophiques comme les auteurs du désordre social, bref, l'anti-rousseau.

En vérité, on ne saurait exagérer l'influence de La Harpe

sur La Mennais, l'influence du *Cours de littérature*, et l'influence des autres écrits. Qu'on lise notamment la brochure *Du fanatisme dans la langue révolutionnaire ou de la persécution suscitée par les barbares du dix-huitième siècle contre la religion chrétienne et ses ministres ;* et qu'on dise si cette rhétorique, avec le mouvement du style, et les formules de sarcasme et de défi, ne devait pas ravir Féli et lui donner la joie d'entendre le bruit du soufflet sur les figures jacobines. Est-il besoin d'ajouter que les idées de l'ancien disciple de Voltaire s'unissaient à la marée montante des idées communes à Joseph de Maistre, Bonald, et Chateaubriand ?

Le *Génie du christianisme* fut lu et commenté dans le cénacle ménaisien, et l'abbé Jean se complut à en copier une prosopopée de l'Espérance. Quant à son frère, il n'a laissé aucune trace écrite de sa première lecture. Plus tard, il utilisa le tableau de l'action bienfaisante de la papauté (dans divers ouvrages). Nous pensons que, jeune homme de vingt ans, il fut séduit, tout d'abord, dans ce livre si frais en sa nouveauté, par le souffle de la nature, par les impressions d'artiste et les émotions religieuses. Ame passionnée, qui, l'année précédente, avait lu *Atala*, il ne put pas ne pas se retrouver avec une volupté secrète dans la peinture de *René*. Comme de ce dernier, il sera dit un jour de Féli : « On montre encore un rocher où il allait s'asseoir au soleil couchant. »

Nous allons voir que le *Génie* marqua son empreinte sur l'oncle.

Entre 1798 et 1802, il avait composé ses *Philosophes*, avec une petite préface (qui est peut-être de l'abbé Jean, à moins qu'elle ne soit de Féli). Dans son opuscule, resté inédit, M. des Saudrais nous présente des philosophes, réunis pour « traiter, approfondir, et décider les grandes et importantes questions qui intéressent le genre humain ».

Leur « nombre innombrable » n'ayant pas permis de les convoquer tous, et l'un d'eux ayant rappelé que *plus il y a de têtes assemblées plus elles se rétrécissent*, on n'avait invité que les chefs de sectes avec leurs principaux disciples. La docte compagnie se demande : Y a-t-il un Dieu ? Y a-t-il une âme ? Et l'âme est-elle immortelle ? — Il n'est pas impossible que l'auteur ait voulu peindre ses neveux dans les orateurs qui défendent les saines doctrines ; et l'on peut supposer que Féli est « ce jeune fou des Gaules à qui l'amour a tourné la tête », et qui déclare : « Aimer, c'est vivre, et philosopher, c'est mourir. » — Quoi qu'il en soit, le badinage de Tonton est trop prolongé. Lui qui souhaitait des coupures dans Montaigne et dans La Bruyère aurait pu en pratiquer avantageusement dans son pamphlet. — Observons que cette pièce contient des souvenirs de Pascal. L'écrivain des *Pensées* était lu attentivement, à cette époque, dans le cercle ménaisien, comme nous en pouvons juger par les extraits que faisait l'abbé Jean. Le chapitre que le *Génie* consacra au maître de Port-Royal ne fit qu'aviver la ferveur pascaline de nos trois collaborateurs.

Le *Bon curé*, œuvre inédite de M. des Saudrais, comprend deux parties ; la première est postérieure au *Génie ;* la seconde s'est formée peu à peu jusqu'en 1806. — La première partie est la seule qui réponde d'une façon exacte au titre du manuscrit. Elle nous peint un village chrétien, où le pasteur exerce son zèle et sa charité. La leçon de catéchisme forme le tableau principal. Après avoir présidé au bonheur des fiançailles, le prêtre vénéré se rend auprès d'une famille pauvre. — Ici, le manuscrit s'interrompt et laisse plusieurs pages vides. Ensuite commence la seconde partie. Elle comprend cent pensées, de longueur très variable. En réalité, l'auteur a quitté son plan primitif, mais, pour mettre de l'unité dans cet ouvrage, nous pourrions dire

qu'après nous avoir donné l'image de la vie du bon curé, on nous présente ses idées, ses maximes, son apologétique religieuse.

La première partie procède un peu de Rousseau, beaucoup de La Harpe, et surtout de Chateaubriand. Savez-vous, disait à ce dernier le chansonnier français, savez-vous que j'ai été d'abord votre disciple ? « J'étais fou du *Génie du christianisme*, et j'ai fait des idylles chrétiennes : ce sont des scènes de curé de campagne, des tableaux du culte dans les villages et au milieu des moissons. » Robert des Saudrais avait éprouvé le même enthousiasme littéraire que Béranger. — Et La Mennais dira un jour à Victor Hugo : « J'ai toujours envié le bonheur d'un curé de village. »

Dans la seconde partie, l'auteur fait des emprunts à ses *Philosophes*. Les pensées qu'il écrit, et que barrent ou retouchent ses neveux (la copie est de l'abbé Jean et la plupart des corrections sont de Féli), montrent à plein « l'homme sensible » du XVIIIe siècle, qui ouvre son esprit au réveil religieux de l'anti-révolution, et qui porte ce signe particulier d'être nourri de Pascal. Nous savons que le grand apologète, qui, depuis des années, était en honneur dans la petite confrérie ménaisienne, avait été de nouveau relu par M. des Saudrais, l'année où celui-ci mettait la dernière main à son ouvrage. — Féli songera plus tard à placer dans des périodiques quelques morceaux des *Philosophes* et du *Bon curé*. Extrayons donc de celui-ci quelques fragments :

« Si j'avais deux cœurs, je sens que l'un aimerait, que « l'autre peut-être serait indifférent ; mais un troisième, « je sens qu'il ne pourrait haïr. Si j'avais deux âmes, je « conçois que l'une croirait, que l'autre pourrait douter ; « mais je ne conçois pas qu'une troisième pût aller au delà. »

« Le cœur de l'homme est comme un arbre dont l'idée

« de Dieu est la racine : coupez-la, il tombe et meurt. »

« Le sauvage dit à son enfant : « souffre et tais-toi » ; de « même, la philosophie dit à l'homme : « il n'y a point de « remède à tes maux ; souffre » ; la Religion me dit : « souffre, « et espère ».

« Rien n'échappe à la tyrannie, que la pensée ; rien « n'échappe à la conscience, pas même la tyrannie. »

« Entre la naissance et la mort, le Temps décrit une ligne « droite : la ligne la plus courte. Combien l'ont parcourue « sans l'avoir mesurée ! »

« Qu'est-ce que l'homme cherche dans un livre ? Il cherche « quelqu'un qui se soit donné la peine de penser pour lui, « et puis il se fâche contre l'auteur s'il pense trop ou trop « peu, ou s'il ne pense pas précisément comme lui. Oh ! que « Sterne avait raison de couvrir des pages de points, ou de « les noircir, ou de les laisser en blanc ; que pouvait-il faire « de mieux pour la plupart des lecteurs, et quel meilleur « modèle pour la plupart des écrivains ! »

« L'homme n'a jamais trop de tout ce qu'il possède, et il « ne s'en dessaisit pas facilement ; il semble qu'il ne puisse « disposer que de ses restes ; ainsi, en se mariant, il donne à « sa femme les restes de son cœur ; en mourant, il donne à « Dieu les restes de ses pensées ; il faut excepter de cette « règle que, dans toute sa vie, il n'a pu se résoudre à donner « au pauvre le reste de sa monnaie. »

« Ce n'est pas tant parce qu'il ordonne aux hommes de « mourir, que le despotisme est essentiellement destructeur, « que parce qu'il leur défend de naître. »

« Le stoïcisme a pour base la raison et s'appuie sur la « force de l'homme ; le christianisme, au contraire, sur sa « faiblesse, et se défie de sa raison. De là une divergence « entre les principes, d'où naît le vrai ou le faux dans toute « l'étendue de leurs conséquences. — Le vrai serait-il que

« l'homme est si fort de sa raison ? Hélas ! la philosophie « elle-même l'a regardée, cette raison, comme digne d'être « comptée pour une des misères de l'homme..... »

Robert des Saudrais tenait singulièrement à sa *Comparaison entre le christianisme et le stoïcisme*. Qu'elle nous paraît longue ! Evidemment, nous préférons l'*Entretien de Pascal avec M. de Saci*. Toujours est-il que Féli, dans cette période, s'est intéressé particulièrement au stoïcisme. Je possède écrit de sa main, et avec un véritable souci de calligraphie, l'*Epitecti enchiridion*, dont il a détaché la finale : *Sustine et abstine.*

Le seul travail de l'oncle qui ait été imprimé, est celui qui a pour titre : *Vingt odes d'Horace, traduites en français par un de ses amis* (Paris, An XIII-1805). Dans la préface, notre humaniste disait :

« Horace chantoit Auguste. Le grand Nicolas chantoit « Louis le grand. Qui chantera Napoléon ? Un géomètre, « un chimiste, un idéologue ? Ah ! dit la Muse, je puis donner « aux poissons la voix mélodieuse du cygne ; à ceux-là, il « n'est pas en ma puissance. Comment donc faire ? Mais « comment se fait-il qu'à l'imitation d'Horace, il ne se « trouve pas un poète qui dans vingt, trente vers, immor- « talise son héros, et que celui qui a mérité trente odes, ne « puisse en obtenir une ? Cela viendroit-il du déplacement « du soleil et du refroidissement de la terre ? Mais les arbres « croissent, les fleurs exhalent leur parfum, la tendre tourte- « relle ne cesse de gémir, l'aimable, le charmant rossignol « fait toujours entendre ses chants ; tout vit encore, tout « est animé dans la nature, hors le poète. — L'*ingenium*, « le *mens divinior*, l'*os magna sonaturum*, l'*utile dulci*, le « *molle atque facetum*, le *dulcia sunto*, ô mes amis, il n'y a « donc plus rien de tout cela ! Adieu vers, adieu prose, « adieu tout !... »

M. des Saudrais ne s'arrêta pas en chemin. Il se mit à composer des *Commentaires sur Horace*. Toutefois, la culture du poète païen s'alliait chez lui à celle des auteurs sacrés. La Harpe et Chateaubriand avaient célébré la beauté de la Bible. Il s'appliquait donc à traduire le livre de *Job*, celui de la *Sagesse*, et l'*Ecclésiastique*. Ces essais sont perdus en majeure partie ; ce qui en subsiste témoigne que le lettré malouin prenait des libertés de classique avec la Sainte Écriture. Cependant, à l'occasion de ces tentatives pour rendre dans notre langue la parole inspirée, on osa critiquer La Harpe dans le cercle ménaisien. L'observation audacieuse vint du plus jeune, qui, en l'année 1807, se piquait d'être un hébraïsant résolu. L'oncle se hâta de se ranger à l'opinion nouvelle, et fit la réponse suivante : « Je suis de « ton avis sur la traduction de La Harpe. Elle n'a aucun « attrait, aucun charme à la lecture. On y sent trop le fran- « çais, pas assez l'hébreu. Ce sont des phrases qui n'expriment « que des pensées communes. Aux idées sublimes, aux senti- « ments profonds de l'original, il faut un autre langage, « tantôt celui de l'âme, tantôt celui du cœur. Mais ce lan- « gage, il faudrait le créer... » Plus tard, Féli s'essaiera précisément à mettre dans l'art de traduire un revif de grâce, de force, d'originalité. Combien il est intéressant de relever sa critique, à cette date ! Elle est assez personnelle, puisque l'appréciation générale était celle de Chateaubriand : « La Harpe a donné en prose une traduction estimée du psalmiste. »

En avançant en âge, — en 1809, il avait soixante-cinq ans, — Tonton avait perdu de son initiative première, de son autorité éducatrice, et de sa ferveur d'écrivain, et il était passé, pour nos jeunes gens, à l'état d'ancêtre, que l'on vénère d'autant plus qu'il contrarie moins. Plein de bonté et de délicatesse, il s'était fait au rôle de confident ou

de simple suivant. Mais il avait beau entrer dans les projets des deux néophytes et se hausser au genre apologétique, il ne pouvait atteindre à la fièvre sacrée de ses neveux. Puis, pour Féli, n'être plus jeune était une faute irrémissible : des mots cruels lui monteront bientôt aux lèvres à propos du vieillard. Au temps où nous sommes arrivé, l'influence de l'abbé Jean est vraiment la seule qui compte sur son frère.

CHAPITRE III

L'ABBÉ JEAN CONDUIT SON FRÈRE AUX ORDRES MINEURS

Lorsque, à l'approche de la Terreur, l'abbé Joseph Carré dut abandonner le préceptorat dont il était nanti dans la famille La Mennais, l'abbé Jean, qui était laborieux et bien doué, aida son plus jeune frère dans le travail intellectuel, pendant quelque temps, et excita en lui le goût des nobles études. Cette direction scolaire, si passagère qu'elle fût, ne pouvait manquer de se transformer en direction morale. Car Jean était un peu, par tempérament, « monsieur le docteur » de la maison. Il avait la passion des lectures solides et une vocation d'apologète.

Féli n'était jamais tombé dans l'irréligion, en ce sens, pensons-nous, qu'il s'était arrêté pratiquement au déisme de Rousseau, qui était dans l'air ambiant ; et il était capable, au moins par jeu de discussion, d'opposer aux incrédules de son âge, sinon de sa taille, les preuves des vérités du christianisme. Même, plus éclairé par ses excursions dans les livres, par la conversation de son frère et de son oncle, il pouvait considérer le catholicisme comme une géométrie bien développée, et saluer les principes de l'évangile, à peu

près comme un Français louerait la législation des Chinois. Mais l'aveu de sa raison n'était pas l'assentiment de son cœur. Nous avons vu que l'abbé Jean le convertit. Il fit plus. Prêtre, il accapara son âme, en l'unissant à ses plans de guerre sainte, en l'intéressant à l'action qu'il voulait exercer par la plume, en lui proposant, dans la collaboration des œuvres rêvées, l'honneur des rédactions définitives. En effet, l'aîné ne se lassait pas d'accumuler des extraits d'écrivains, et de dresser des canevas d'ouvrages, mais il n'avait aucune vanité d'auteur. La coopération théologico-littéraire des deux frères devint très intime.

En 1799 avaient paru en un volume à part les *Leçons d'histoire* que Volney avait prononcées à l'Ecole Normale en l'an III. Elles offraient ceci de particulier qu'elles semblaient être un réquisitoire contre les études historiques, lesquelles transmettent aux générations suivantes les erreurs, les préjugés, les dogmes, qui entravent le développement libre et naturel de l'esprit. Dans le détail, beaucoup de remarques étaient originales et judicieuses, dans l'ensemble se dégageait une thèse exclusivement rationaliste. Aussi les croyants se hâtèrent de répliquer. Nous possédons une réfutation ménaisienne, intitulée : *Observations sur les leçons d'histoire de Volney*. Elle est écrite entièrement, y compris les corrections, de la main de l'abbé Jean. Mais il suffit de lire cet article, pour y reconnaître des traits qui dénoncent la participation de Féli à la composition de son aîné. Une note sur l'asymptote qui ne peut jamais toucher l'hyperbole, est particulièrement révélatrice. Car, au commencement du siècle, l'abbé Jean, Féli et Querret, leur ami, qui était du même âge, et qui avait été sur le point de se présenter au concours de l'école polytechnique, se réunissaient chaque dimanche en un cercle d'études, où chacun enseignait aux autres sa spécialité. Et avec son ardeur

multiple et son avidité de tout savoir, Féli s'était adonné aux mathématiques. Toutefois, il semble bien qu'il n'ait pas franchi les questions élémentaires de la trigonométrie. — L'érudition ménaisienne, qui est faite de lectures nombreuses et variées, provoquerait le sourire des exégètes modernes. Mais, après tout, elle n'est ni pire ni meilleure que celle de Chateaubriand dans le *Génie*. C'est l'érudition du temps. En tout cas, il demeure intéressant de constater que les deux frères ont vu parfaitement, au début du XIXe siècle, les deux problèmes fondamentaux pour la foi, savoir, le problème de la certitude morale (contre les sceptiques), et le problème de la valeur des livres révélés (contre les incrédules).

Les *Observations* s'achèvent par une tirade qui vise les philosophes : « Ah ! c'est à leur école qu'ont été s'instruire « tous les tyrans qui viennent de désoler la France et de la « couvrir de sang et de ruines ; ils n'ont fait que tirer de « justes conséquences de leurs faux principes ; et les épou- « vantables désordres dont nous avons été les tristes témoins « sont le résultat nécessaire de l'absence de toute croyance « religieuse, et le fruit de tous les systèmes chimériques de ces « philosophes insensés qui se persuadent pouvoir gouverner « les hommes en ne leur parlant que de *la liberté* et de *la* « *raison;* — de la liberté, à laquelle ils ont élevé des autels, « tandis que toute la nation gémissait sous le plus cruel « esclavage; — de la raison, à laquelle ils ont ouvert des « temples, tandis qu'ils l'outragent à chaque instant, et « par la manière dont ils parlent, et par la manière dont ils « agissent. Oh ! que n'écoutent-ils la voix, que ne suivent-ils « l'exemple de tous les grands législateurs qui ont été avant « eux, et qui trouvaient *plus aisé de bâtir une ville dans les* « *airs, que de lui donner un gouvernement et de lui assurer une* « *police sans religion et sans culte* (Plutarque). — Funeste

« philosophie ! tous nos maux sont ton ouvrage ; quand tu « es venue parmi nous tu y as amené avec toi tous les crimes ; « tu n'as su que détruire et corrompre ; la misère, l'igno- « rance, l'égoïsme, le libertinage, tous les vices, voilà tes « dons, voilà tes bienfaits ! »

De cette pièce apologétique il faut rapprocher une lettre-dissertation, adressée par Féli, le 11 janvier 1806, au baron de Sainte-Croix. Cet historien, d'esprit religieux, avait déclaré absurde, et supposé, le récit d'après lequel les chrétiens, à qui Huneric avait fait arracher la langue, avaient recouvré l'usage de la parole. Or, ce miracle est attesté par Procope, et par cinq autres. Qui croira-t-on, s'écrie le jeune controversiste, si l'on refuse d'ajouter foi à la déposition de six témoins oculaires, qui tous disent : « j'ai vu », et qui le répètent à la face des Ariens, lesquels avaient intérêt à les démentir et restent muets ? — En bonne critique, l'auteur de l'épître devait discuter l'origine et la valeur des témoignages, examiner enfin l'interprétation dont ils étaient susceptibles. Mais ces questions, élémentaires pour un spécialiste, ne se posent pas à un métaphysicien, qui voit un attentat aux preuves de sa religion dans l'élimination d'un prodige, et qui prétend résoudre tous les problèmes par la dialectique et la méthode d'autorité.

Entre la réponse à Volney et celle à Sainte-Croix, on doit placer un article (composé en 1804) *Sur la réception de Parny par Garat à l'Académie française*. Cette fois, c'est bien du pur Féli, violent et sarcastique, avec l'art de retourner contre l'adversaire ses propres paroles. — Ainsi s'ouvre la carrière d'un grand polémiste.

Rien à dire de matériaux accumulés par Féli sur les *Indulgences* (en 1803, ou dans les années suivantes), sur les *Témoignages des philosophes modernes en faveur de la religion chrétienne* (en août 1805), sur les *Philosophes modernes jugés*

par eux-mêmes (en septembre 1805). Tout en combattant avec la plume (et le catholicisme a pour lui l'aspect entraînant d'un champ de bataille), Féli enseigne le calcul au collège de Saint-Malo, où son frère professe la théologie. Cette institution qui s'était fondée en 1802, principalement en vue de la formation d'un clergé malouin, leur tenait au cœur. Elle est la source de leur ferveur pour l'enseignement libre et de leur haine contre l'université impériale.

L'abbé Jean, surmené de travail et épuisé de fatigue, et notre héros, sujet à des troubles nerveux, se retirèrent à La Chênaie, dans les derniers jours de 1805, après les émotions que leur causa la mort de leur aîné, Louis, âgé de vingt-neuf ans. A la fin de janvier 1806, les deux malades partirent à Paris pour consulter des médecins.

Arrivés dans la capitale, nos voyageurs se mirent en relations avec les doctes et les saints. L'abbé Jean fit un séjour au séminaire de Saint-Sulpice et fut très apprécié du supérieur, M. Emery, dont l'autorité était fort considérée. Féli fut admis dans le cercle d'élite où respirait son frère, et il se lia particulièrement avec un jeune sulpicien, M. Teysseyre, ancien élève de l'École polytechnique, dont la piété s'exprimait sous les formes les plus vives.

Ce dernier conduisit-il le converti à la *Congrégation* ? C'est probable. L'abbé Jean dut y rencontrer Bruté de Rémur, originaire de Rennes, qui en faisait partie depuis 1802, et qui en était un apôtre. Ce Breton était alors séminariste à Saint-Sulpice, mais séminariste d'une qualité particulière, car il avait le titre de docteur en médecine et avait quitté un brillant avenir pour se vouer aux autels. Nos Malouins remarquèrent aussi à la *Congrégation* le *bon Auguste*, qui venait d'y entrer, et l'abbé Jean lui fut présenté. Le *bon Auguste*, comme l'appelait familièrement Bruté, c'était le bon Auguste de Chabot, qui sera chambellan

de l'empereur, mousquetaire du roy, cardinal de Rohan. Oh ! nous le retrouverons. — Si bien que, dès le commencement de juillet 1806, on parlait, à Saint-Malo, de la vocation sacerdotale de Féli. Nous le savons par l'oncle des Saudrais, qui écrivait de longues lettres à ses chers absents, et ces missives nous permettent de suivre les conversations et les occupations des neveux.

Le 27 février, il leur disait : « C'est relativement aux nerfs « que sont ordonnés les bains, et ils peuvent et doivent sans « doute être très utiles. Cependant, s'ils affaiblissaient, s'ils « ôtaient l'appétit, etc., il ne faudrait pas manquer de revoir « de suite M. Pinel, pour aviser à quoi faire et à quoi s'en « tenir. Ne doutez pas qu'il n'ait bien vu le mal, et ayez en « lui toute confiance, et en la lui montrant, vous l'intéres- « serez davantage. » Après les bons conseils, M. des Saudrais cause de l'abbé de Boulogne, que les deux frères jugeaient plutôt avec sévérité, bien qu'il fût un prédicateur en renom, puis de M. de Bonald, ce maître à penser, qui venait de publier un article sur *l'Esprit et le Génie* (dans le *Mercure*), puis d'un personnage local, l'abbé du Fossey, qu'on avait gratifié récemment du titre de chanoine honoraire du diocèse de Rennes ; il le méritait, du moins à mon avis : sa cuisine était excellente (d'ailleurs il payait le plus beau maquereau un sou à Saint-Malo), il était spirituel, il faisait des vers, et ce Normand, docteur en Sorbonne, était si obligeant !

Les deux frères étaient chez leur oncle Champy, — baron de l'Empire et administrateur des poudres et salpêtres. Champy leur était tout dévoué. Mais il n'avait aucun souci de conversion. Et ses opinions et sentiments paraissaient, au zèle de ses neveux, pénibles à supporter. — Hélas ! répondait M. des Saudrais, ces petites contrariétés désunissent les gens qui vivent ensemble, et c'est la cause que, s'il existe de bons ménages, il n'y en a point de délicieux.

Après avoir ainsi moralisé dans une lettre du 25 mars, Tonton se montrait désireux qu'on lui envoyât l'*Epître à Voltaire*. Elle avait produit tant de fracas et de scandale, qu'on ne pouvait, vraiment, se dispenser de la lire. Néanmoins, pour ne laisser subsister aucun nuage sur la pureté de ses intentions, il haussait la voix pour maudire le frère du malheureux André : « Quelle existence que celle d'un « Chénier ! Qu'il tourne tout autour de lui, il ne saurait « échapper à soi-même. Le crime ne lui laisse aucun pas- « sage : il faut qu'il se concentre, où ? dans sa conscience, « et que là il se débatte avec son bourreau... Non, ce n'est « pas assez... Il y a donc des hommes pour qui une éternité « de peine est une éternité de justice ! » Les points suspensifs sont de notre épistolier malouin, qui ajoutait : « Voltaire, tout déhonté qu'il était, eût rougi des éloges de Chénier ; et Frédéric, qu'eût-il dit ? Il en eût demandé justice à la police correctionnelle ! » Napoléon usa d'un châtiment plus rapide : il destitua l'auteur de sa place d'inspecteur général des études. Le poète put méditer son propre vers :

« Nous conservons le droit de penser en secret. »

Mais, ce qui avait paru séditieux aux censeurs, c'était ce distique :

« Tacite en traits de flamme accuse nos Séjans,
« Et son nom prononcé fait pâlir nos tyrans. »

On savait que l'Empereur n'aimait pas les paroles fortes du plus grave des historiens, et qu'il traitait de pamphlétaire le plus grand peintre de l'antiquité. Marie-Joseph Chénier eut donc mauvaise presse. La *Gazette de France* (19 mars et 7 avril), comme le *Journal de l'Empire* (20 mars), lui dit son fait. Le *Mercure* l'appela « don Quichotte de la

philosophie moderne », qui prête à tous nos grands hommes « des *idées libérales*, qui ne leur sont jamais venues en tête ». De cette *épître à Voltaire*, qui contient tant de pauvretés, les littérateurs ont cependant retenu quelques mots à l'usage des élèves :

« Trois mille ans ont passé sur la cendre d'Homère,
« Et depuis trois mille ans Homère respecté
« Est jeune encor de gloire et d'immortalité. »

Gail, l'helléniste, eut-il le courage de défendre au moins ces trois vers ? C'était un homme prudent, capable de porter toutes les décorations. Il cultivait l'amitié de Féli, qui achetait ses livres, et qui suivait ses cours au Collège de France.

Enfin les deux frères rentrèrent à La Chênaie, et y reprirent leur chère existence, un volume sous les yeux, une plume à la main.

L'abbé Jean transcrivit un petit traité *De Dieu*, dont il avait probablement trié les éléments avec Féli. L'abbé Jean rédigea aussi des *Réponses aux principales objections des athées* (cahier in-quarto paginé de 1 à 154, relié). Ici, la collaboration des deux amis n'est pas douteuse, le manuscrit portant quantité de ratures et bon nombre de corrections de Féli. Dans ce travail (qui n'est pas antérieur à la fin de 1806), le *Génie du christianisme* est cité trois fois, y compris le couplet sur Pascal. La Harpe est invoqué, avec les derniers volumes de son *Cours de littérature* et le tome quatrième de ses *Œuvres choisies*. De Bonald on met en avant l'*Essai analytique sur les lois de l'ordre social* et la *Législation primitive*. On se réfère aux éloges des académiciens par Fontenelle. Et comme toujours, Rousseau est pris à partie. Les deux frères songèrent dans la suite à utiliser ces *Réponses*, de même que tel ou tel autre recueil qu'ils avaient formé. Gardons-nous d'exagérer la valeur

de ces ébauches. Elles ont seulement le mérite de nous permettre d'entrer dans le laboratoire d'une formation intellectuelle.

L'année 1809 est notable dans l'histoire ménaisienne. Entendez ces paroles de l'abbé Jean à Bruté, devenu professeur au grand séminaire de Rennes : « Voilà un billet de notre saint frère... il se perd, il s'abîme en Dieu... Quand je pense à ce qu'il était et que je vois ce qu'il est, mon âme tressaille de joie. » Peu de temps après, le 11 février, le même correspondant mandait à Bruté que Féli se consacrait avec bonheur au service de Dieu. Le futur corsaire de l'Église reçut la tonsure le 16 mars 1809. Et le lendemain, pour traduire ses pensées et ses résolutions, il employait le style des mystiques les plus ardents.

Le mois suivant, il publia un *Guide spirituel*, opuscule de morale ascétique, qui se présentait comme traduction du *Speculum monachorum* de Louis de Blois, abbé du XVIe siècle. — On envoya un exemplaire à l'abbé Bruté, en sollicitant ses remarques. Il répondit le 26 avril, par « simple obéissance d'amitié ». Il admirait les passages les plus remplis de piété, et s'exclamait : « Ah ! heureux amis d'avoir traduit de telles choses ! » Mais il faisait quelques réserves sur des endroits qui lui semblaient vagues ou excessifs, et, au point de vue littéraire, il jugeait que le chapitre six était d'un style trop figuré, il soulignait quelques expressions, qu'il condamnait ; cependant il avait lu « avec le plus grand plaisir » certaines pages et des « chapitres entiers » ; enfin l'*avertissement* préliminaire (ou la préface) lui avait plu, et il demandait : « Qui des deux l'a fait ? » Car la publication était anonyme. — Féli proclamait après la réception de la tonsure : « Oui, je veux m'abreuver à longs traits des saintes délices de l'humiliation ! » Il avait sans doute excepté de ces délices spéciales la mortification qui consiste à être

convaincu de chopper dans l'art d'écrire. En effet, il voulut bien concéder à Bruté tout ce qui pouvait être reproché à l'auteur traduit, mais il maintint tout ce qui était attribuable à l'auteur traduisant. Ce plaidoyer n'empêchait pas le nouveau tonsuré de se prosterner devant son correspondant en formules d'humble séminariste ou de pieux novice.

En juin 1809, parut un second livre (qui portait le millésime de 1808). Il avait VIII-151 pages in-octavo. Composé cette fois avec la collaboration de l'abbé Jean, il était intitulé : *Réflexions sur l'état de l'Eglise en France pendant le dix-huitième siècle et sur sa situation actuelle.* — Toutes les grandes directions du catholicisme ménaisien se trouvent annoncées, au moins sous forme de premiers linéaments, dans cette brochure, dont le manuscrit avait été soumis prudemment à l'abbé Bruté et à l'abbé Emery. On veut fixer le principe de certitude dans la méthode d'autorité ; on veut rendre à la métaphysique religieuse sa place d'honneur au-dessus des sciences ; on observe la marche générale des esprits ; on identifie les bonnes règles de la politique et les maximes de la religion ; on exprime l'horreur de l'indifférence en matière religieuse, quelque titre de modération ou de tolérance que prenne cette indifférence ; on tend à libérer l'Église de la tutelle de l'Etat, et à dégager l'éducation des entraves d'un monopole suspect ; enfin on désire ranimer les études dans le clergé. — De plus, cet ouvrage présente au degré initial les caractéristiques du style ménaisien : phrase ample et nombreuse, image qui achève l'idée en relief ou en beauté, finale en ironie ou en moquerie, recherche de la maxime forte, goût du genre prophétique. — Quant à l'outrance, qui est le défaut le plus sensible de la manière ménaisienne, elle est désormais frappante.

Assurément, les *Réflexions* ne formaient pas un chef-d'œuvre, et surtout un chef-d'œuvre inquiétant pour la tranquillité publique. Néanmoins, elles furent saisies dix mois environ après leur publication. Une bonne partie du stock était écoulée. N'oublions pas que La Mennais avait flétri « l'horrible attentat commis contre le chef de l'Eglise, l'immortel Pie VI », et qu'en juillet 1809, Napoléon faisait arrêter Pie VII. La censure pensa que le programme religieux de l'écrivain ne répondait pas suffisamment à celui de l'empereur.

Relevons un fait curieux : Bonald est célébré dans ce livre, tandis que Chateaubriand n'y est même pas nommé. Cette observation nous amène à dire, d'une part, que l'influence de Bonald dans la formation du premier ménaisianisme est dominante ; et, d'autre part, que le monde soucieux d'orthodoxie et de piété n'avait pas pour le *Génie du christianisme* toute l'admiration qu'on pourrait croire. En 1804, dans les *Annales littéraires et morales*, à propos de la seconde édition de l'œuvre de Chateaubriand, l'abbé de Boulogne (à qui l'abbé Jean et Féli reprochaient sa mondanité) répondit aux blâmes des personnes religieuses, « effarouchées de cette manière trop humaine de présenter le christianisme », mais il accorda que certaines preuves ne s'harmonisaient pas avec l'importance du sujet, et que les épisodes de *René* et d'*Atala* étaient d'une réelle « inconvenance » dans une apologie de la foi. Si bien qu'on publia un *Abrégé du Génie*, ou *édition chrétienne*, à laquelle collaborèrent l'abbé Frayssinous et M. Emery. Le jugement définitif de Féli est rendu dans une lettre qu'il écrivit en 1816 : Le *Génie*, disait-il, « où tout n'est pas d'égale force à beaucoup près », ne laisse pas, avec ses défauts, d'être « un ouvrage d'un ordre supérieur et plein d'intérêt ». Mais, en 1809, son appréciation était peut-être plus austère.

Vers la fin de mars de la dite année parurent les *Martyrs*. Une quinzaine de jours après leur entrée en librairie, l'abbé Clément Bossard (un Rennais, supérieur du grand séminaire de Grenoble) demandait à Féli s'il avait lu ce poème, critiquait le rôle d'Eudore, et lui posait cette question : l'auteur n'a-t-il pas voulu parler du Mont-Dol et du château de Combour ? — Que Chateaubriand se soit souvenu du lac et du manoir de son enfance dans l'épisode de Velléda, ce n'est pas douteux. Qu'il ait songé aux mégalithes de la contrée doloise dans la peinture de l'Armorique, il nous l'apprend lui-même. Mais rien ne permet d'affirmer qu'il ait été inspiré particulièrement par l'image de ce Mont-Dol, où il était allé tant de fois en promenade, lorsqu'il était collégien, et qu'on le nourrissait (nous pouvons le croire) des fables druidiques et des légendes gallo-romaines, si chères aux hommes doctes de ce temps et de ce pays. En tout cas, l'épisode de Velléda, qui est le roman breton des *Martyrs*, était plus attachant et plus curieux pour ceux qui vivaient dans la région de Combour à Saint-Malo. Notre cénacle ménaisien lut donc avec diligence les livres IX et X.

Mais l'abbé Jean s'éleva contre cet étrange apologète, qui avait pour principal souci d'établir que le christianisme était plus favorable que le paganisme au jeu des passions dans l'épopée ! Et il traça dans son *Mémorial* les lignes suivantes :

« C[hateaubriand] a dans l'esprit toute la vanité d'un phi-
« losophe et dans le cœur les sentiments d'un chrétien ; son
« orgueil loue l'humilité ; il veut que le monde entier sache
« qu'il n'aime pas le monde, et lui en sache gré ; il est allé
« chercher la gloire à la crèche du Sauveur, et son orgueil
« écrivait sur le Calvaire ! — Pauvre misérable, que je te
« plains ! »

Cette sentence, qui n'était pas dépourvue de vérité, et

qu'eussent signée les moines de la Thébaïde, ne pouvait manquer d'être celle de Féli, qui s'enfonçait alors dans « la nuit de la foi » et dans les « ténèbres divines ». — Notre tonsuré reçut les ordres mineurs le 23 décembre 1809.

Ah ! il entend bien ne rien céder aux tendances séculières d'indépendance intellectuelle. Dans les questions scripturaires il affirme son esprit conservateur. Même, il voudrait se passer du système de Deluc, « qui considère les six jours [de la création] comme six époques indéterminées ». — Mais la ferveur qu'il déploie dans cette grande année mystique ne l'empêche pas de s'abandonner (au moins contre les adversaires des idées religieuses) à sa veine naturelle de satire.

Dans quelle mesure a-t-il repris son professorat malouin ? Je ne sais. Mais il s'intéresse vivement aux programmes d'enseignement, puis, éducateur religieux, il entreprend un petit ouvrage intitulé l'*Ecolier instruit par Jésus-Christ*. Bientôt il abandonne son dessein, sans égarer son cahier. Onze ans plus tard, il en détachera le chapitre initial, pour le faire paraître sous ce titre : *Dangers du monde dans le premier âge*. Or, le manuscrit de l'*Ecolier* est de l'écriture de l'abbé Jean. Tant il est certain que, durant la période que nous étudions, les deux frères fondent leurs pensées et leur travail dans une véritable unité de vie morale et intellectuelle.

CHAPITRE IV

FRATERNITÉ LITTÉRAIRE DE JEAN ET DE FÉLI

Le marquis de Coriolis écrira un jour à Féli : « J'ai goûté une rare satisfaction à passer une demi-heure avec M. votre frère. C'est bien le *vultus et color unus.* »

Combien cette ressemblance fraternelle est sensible dans la littérature de Jean et de son cadet, jusqu'à la fin de l'année 1809, rien n'est plus facile que de le mettre en évidence : l'aîné a de la verve, il trouve le mot qui frappe, il a le goût de la maxime, il aime la phrase oratoire (celle de Bossuet et celle de Massillon), il a de l'accent et du *pectus;* son idéal est un style nerveux, où il n'y aurait rien à retrancher sans couper dans le vif ; mais il ne hait pas une certaine rhétorique, et quelques formules dont la force est purement extérieure. *Il faut nécessairement élever la voix*, disait-il, *si on veut être entendu.*

Lisez les pensées suivantes, que je détache de son *Mémorial* (commencé le 1er avril 1809) :

« S'il y a dans l'enfer des paroisses, elles ne manqueront ni de curés, ni de vicaires. »

« L'opinion est reine du monde, a-t-on dit. C'est, en vérité,

une sotte majesté. Mais c'est la majesté des sots, et il faut la respecter, car elle a bien des sujets. »

« Le mot *économie politique* fait à lui seul aujourd'hui un contre-sens. »

« La vie est une maladie ; heureusement qu'on en meurt ! »

Si ces boutades n'étaient pas la propriété authentique de l'abbé Jean, on ne se ferait pas faute de les revendiquer pour son frère. Voici d'autres pensées, qui se rapportent à Napoléon, et qui nous livrent les sentiments de nos deux saints devant l'apogée de la puissance impériale :

« L'histoire peut dire de lui ce que l'Écriture dit de Judas Macchabée : ce fut lui qui accrut la gloire de son peuple : semblable à un géant, il se revêtait de ses armes dans les combats, et son épée était la protection de tout le camp. »

« Un homme a rassemblé dans son cœur tout l'orgueil du genre humain. »

« Les conquérants passeront leur éternité à la nage dans une mer de sang. »

« On n'enfonce point les consciences avec des baïonnettes : elles résistent au fer. »

« Voyez-vous cet édifice de verre ? — Oui. — Il est grand ? — Oui. — Il est brillant ? — Oui. — Il est solide ? — Oh ! non ! »

Ce que nous venons de citer appartient indubitablement à l'aîné. Le fragment ci-après est de son écriture (dans le manuscrit de l'*Ecolier*) :

« Le cœur de l'homme dans la jeunesse est comme une « source pure, où tous les objets d'alentour, les arbres, les « fleurs, les moissons, viennent se peindre d'une manière « toute aimable au lever de l'aurore; elle roule dans un lit « solitaire des eaux tranquilles ; les petits oiseaux, appelés « par son tendre murmure, se viennent désaltérer sur ses « bords; mais, si, lasse de couler sous les ombrages qui la

« virent naître, elle s'égare au loin dans la campagne pour « y chercher des sites plus brillans et des pentes plus douces, « le soleil dardant sur elle ses rayons, a bientôt desséché « ses eaux peu profondes ; les oiseaux s'enfuient, les fleurs « se fanent sur ses bords, et de sa beauté première il ne reste « qu'une fange impure et dégoûtante. »

Le traducteur du *Guide spirituel* pourrait fort bien être le peintre de ce tableautin poétique. — Passons à un morceau de ton plaisant, qui est écrit par le frère aîné, avec des corrections et des additions du plus jeune. Ceux qui ont analysé d'assez près la première manière de La Mennais (dans ses lettres, notamment), n'oseraient se prononcer sur la paternité de cette entrée en matière :

« Vous avez raison, mon cher ami, de vous adresser à moi « pour les explications que vous désirez, car ce que j'ai « jamais le mieux compris, ce sont les mystères. Sur tout « autre sujet, on croit, comme le dindon de la fable, voir « quelque chose qu'on ne distingue pourtant pas très bien, « mais, ici, où l'on est bien sûr de ne rien voir du tout, on en « est d'autant plus à l'aise pour raisonner sans crainte, « sinon d'être contredit..... »

Il ne faudrait pas s'imaginer non plus que la passion de la philosophie fût le lot spécial de Féli. Parmi les nombreuses dissertations de l'abbé Jean, je lis ce passage : « Ce n'est point la métaphysique qui mérite des reproches, ce sont les écrivains qui l'ont traitée dans ce siècle de mensonge ; elle n'est pas responsable de leurs torts, et c'est injustement qu'on lui attribue les extravagances de nos modernes idéologues, qui ont rendu son nom odieux et presque ridicule... » Et sur un cahier grand-in-quarto, dont chaque feuille est divisée en deux, l'abbé Jean expose ses conceptions *Sur l'espace et l'étendue*. Assurément, c'est de la métaphysique, et de la plus pure, avec une reprise de la

question développée en marge par Féli. On trouve aussi un échange de vues entre les deux frères *Sur les possibles*. Etc.

Mais, distrait du culte des belles-lettres par les occupations de son ministère, l'aîné renoncera à l'art d'écrire, et s'en tiendra de plus en plus au rôle de compilateur, se fiant pour les rédactions nécessaires à son verbe facile et à son talent spontané. Au reste, il lui suffit joyeusement d'avoir assuré à l'Eglise une plume bien taillée, celle de Féli.

Justement, par le fait de la politique napoléonienne (arrestation de Pie VII et divorce avec Joséphine), l'abbé Jean et le jeune clerc se préoccupent des questions canoniques, des relations entre l'épiscopat et la papauté, entre l'Église et l'Etat. Il importe de défendre les principes. L'aîné va fournir les matériaux et Féli les animer de son souffle. Mais la brochure rêvée, qui devait faire face aux circonstances, se grossit au cours des années en trois volumes compacts. Ils paraîtront sous ce titre : *Tradition de l'Eglise sur l'institution des évêques*. En même temps, ils marqueront la fin de la communauté d'existence et de la collaboration littéraire entre les deux La Mennais.

CHAPITRE V

FIN DE L'EMPIRE ET PREMIÈRE RESTAURATION

Dans la période de cinq années que nous allons parcourir, s'accentuent chez notre clerc minoré quelques traits de caractère, en même temps que s'attestent les infirmités de sa nature.

En 1810-1811, la rupture d'équilibre dans son tempérament est définitive ; la neurasthénie se traduit dans des larmes versées sans savoir pourquoi, dans une sensibilité de cœur trop vive, dans une véritable hantise de la mort ; mais cet état s'harmonise avec son génie naissant d'orateur et de poète. Il est le *René* du mysticisme. Ecoutez-le : « Je suis dans ta chambre depuis hier, je n'y entends rien que le vent et le bruit de mes pas... Rien ne me remue, rien ne m'intéresse, tout me dégoûte... J'ai usé la vie. » En proie à une mélancolie, « aride et sombre », il se persécute lui-même dans de scrupuleux examens de conscience sur l'amour-propre, qui renaît sans cesse. Puis il s'exalte en des thèmes de primitive église : il voit l'arène des martyrs et s'y croit descendu. Bientôt, il s'abat dans une apathie, qu'il exprime du moins en un langage de grand romantique :

« Je ne me sens aucun désir, ni de vie, ni de mort, ni de « joie, ni de douleur... La vue de ces champs qui se flétrissent, « ces feuilles qui tombent, ce vent qui siffle ou qui murmure, « n'apportent à mon esprit aucune pensée, à mon cœur « aucun sentiment... Cependant les jours passent, et les « mois, et les années emportent la vie dans leur fuite rapide. « Au milieu de ce vaste océan des âges, quoi de mieux à « faire que de se coucher, comme Ulysse, au fond de sa petite « nacelle, la laissant errer au gré des flots, et attendant en « paix le moment où ils se refermeront sur elle pour jamais... »

En lutte avec cette mobilité et cette vivacité, dont il souffre, halluciné par cette imagination, dont il redoute et subit les entraînements, il a peur de l'avenir : de quelque côté, dit-il, que je tourne les yeux, « je ne vois qu'un horizon menaçant ; de noires et pesantes nuées s'en détachent de temps en temps et dévastent tout sur leur passage; il n'y a plus pour moi d'autre saison que la saison des tempêtes ».

Le jeune homme qui parle cette langue dramatique a des journées ordonnées comme celles du séminaire, et sa dévotion n'omet pas le chapelet. Mais sa vocation sacerdotale lui est devenue une cause de tourment. Il est pris entre le désir de se retirer dans un monastère (peint par Chateaubriand), et le désir d'exercer de l'action sur les foules. En novembre 1811, il découvre une combinaison : il irait en Amérique, — ce continent l'attire, parce que le saint ami Bruté y est parti et s'y livre à l'apostolat fécond, — et il entrerait dans une Trappe : ce serait l'immolation complète, que son cœur, avide d'absolu, a rêvée, — mais dans une Trappe dont les moines, par une permission spéciale, font à l'extérieur un travail de missionnaires, en se dévouant à l'instruction des chrétiens du pays et à la conversion des sauvages : ainsi pourrait-il satisfaire son zèle d'ouvrier évangélique ! Aussitôt, il écrit en ce sens une belle lettre à

l'évêque de Rennes. Comme tout artiste, après avoir traduit le sentiment qui l'obsédait, il éprouva de l'apaisement, et, au lieu d'aller au fait, cet hésitant perpétuel transmit sa lettre à son frère, en lui demandant son avis et en le priant de solliciter l'avis d'un autre prêtre. Je songe, disait-il, qu'il est plus dans l'ordre de la Providence de ne m'en pas rapporter à moi seul dans une affaire aussi sérieuse : « Délibérez donc... Vous enverrez ou garderez la lettre à Monseigneur, selon qu'il vous paroîtra le plus convenable, et je m'en rapporterai entièrement et pour toujours à votre décision... Décidez !.. » Malgré cet engagement solennel de se soumettre à l'autorité respectée et chérie, le minoré demeura dans ses fluctuations et ne cessa de tâtonner « dans des ténèbres profondes ». Pourtant, quelques mois après (en avril 1812), il se croit de nouveau fixé sur sa destinée : il écrit à l'évêque, et, cette fois, il adresse sa lettre au destinataire. Il demande à recevoir le sous-diaconat, avec cette seule réserve qu'il n'entrera pas dans le clergé diocésain. Et l'évêque lui répond d'une manière cordiale. Mais, quand l'heure des ordinations arrive, Féli fait défaut.

A ces aventures d'une âme inquiète et angoissée, mêlez de bons moments de paix, et de plaisanterie, même rabelaisienne, ajoutez l'activité d'un gentilhomme campagnard, qui s'occupe de son domaine et de ses affaires, joignez les mouvements d'un professeur, qui s'intéresse particulièrement à quelques élèves, et à la situation, menacée, de son *Ecole ecclésiastique*. Dérivatif suprême, il écrit.

1813, date néfaste pour nos amis. Vers le mois d'août, ruiné par les guerres impériales et la politique du blocus continental, Pierre-Louis Robert de la Mennais se vit contraint de dénoncer la cessation de ses paiements et la fermeture de son comptoir commercial. L'abbé Jean prit en main la liquidation du désastre. Les enfants, réduits à l'hé-

ritage de leur mère, dont La Chênaie était le bien principal, assurèrent une pension à leur oncle des Saudrais, et à leur père (qui se retira à Rennes). Même ils satisfirent les créanciers, autant que possible. L'honneur était sauf. Mais quels ennuis ! Et Gratien n'aidait pas ses frères à conserver la décence des façades ! On réussit à expédier l'écervelé aux colonies (où il mourut de la fièvre jaune, en 1818). L'abbé Jean quitta sa chère ville de Saint-Malo au commencement de 1814, et devint secrétaire de Mgr Caffarelli, évêque de Saint-Brieuc.

Sur ces entrefaites, la fortune la plus haute de l'univers s'écroulait avec fracas. Le 6 avril, le sénat proclama Louis XVIII. Féli de revoir et de parachever sa *Tradition*, persuadé qu'il allait retrouver l'aisance au moyen de sa plume. Il partit donc à Paris, pour surveiller l'impression des trois volumes et rentrer en quelque sorte dans le centre de la vie.

L'oncle, suivant sa coutume, se donna le plaisir d'envoyer les petites nouvelles à Féli. — Dubourblanc, magistrat bien connu de la province, émigré, était revenu avec le roi et s'était hâté de revoir sa terre du Rouvre, voisine de La Chênaie. Il est bien changé, racontait M. des Saudrais, « ce « n'est pas vieillesse seulement, c'est décrépitude, cassure, « voûture, etc. (Newton a-t-il tracé la courbe qu'il décrivait « à 85 ans ?). Cet homme qui ravissait ses auditeurs ne parle « plus qu'avec difficulté. Le voilà, dit-on, conseiller d'Etat... « Les saisons se succèdent éternellement, et l'homme n'a « qu'un printemps. Les chiens d'or et d'argent qui gardaient « la porte de l'appartement du bon roi Antinoüs étaient « immortels et toujours jeunes ! — Si les hommes avaient « été d'or, sans doute ils eussent eu un grand amour les uns « pour les autres... » Tonton engage son neveu à se rendre compte de l'opinion sur le retour possible des Jésuites, et il ajoute : *Croit-on que l'Université subsiste ?* Nos Malouins

en désirent la destruction. Ils se souviennent des entraves et des vexations qu'a subies leur *école ecclésiastique* (remplacée en octobre 1812 par une institution conforme aux lois universitaires). Pour Féli, l'*Université* est la réalisation d'une pensée d'asservissement de l'esprit entre les mains de Buonaparte, le moderne Attila, le Moloch de la France. Les collèges universitaires sont des casernes d'irréligion, où les maîtres salariés n'ont aucun souci du devoir, où les élèves sont dans un état perpétuel de révolte et d'immoralité. Que l'éducation publique soit donc rendue libre immédiatement, en attendant qu'on la confie à « un véritable corps enseignant », qui ne saurait être qu'un « corps religieux », capable d'unité et de stabilité. L'auteur du pamphlet sur l'*Université impériale* ne nomme pas les Jésuites, mais les désigne visiblement « au choix du roi ».

Cette première brochure restauration de La Mennais fut remarquée. D'ailleurs elle faisait écho à des plaintes qui s'élevaient de tous les côtés. Le polémiste aurait voulu qu'elle eût une diffusion encore plus rapide et plus étendue. Il reprochait à son libraire d'être trop timide. C'était Girard, qui habitait place Saint-Sulpice. Après avoir eu une confiance illimitée dans ce commerçant, il en vint — accident tant de fois répété dans son existence — à l'exécrer. Et, trait de caractère à retenir, d'un incident désagréable avec son éditeur, comme de toute autre difficulté privée, il monte à des malédictions générales : « Je suis las du monde et de la vie ! »

On n'aura pas de peine à croire qu'il se distinguait dans le milieu des ultras. Tantôt, il était indigné que le ministère des cultes demandât des prières aux Juifs ; tantôt, il examinait gravement la possibilité du rétablissement des dîmes ; tantôt, il s'extasiait devant Bonald, qui voulait la suppression des chambres et le système des parlements d'autrefois.

— Il songeait aussi à fonder une revue. Celle de Picot (l'*Ami de la religion et du roi*) lui était ouverte, mais elle avait mutilé un article (anonyme), où les deux frères demandaient la création de grandes bibliothèques diocésaines et la reconstitution des congrégations savantes. Teysseyre, à qui Picot témoignait de la déférence, aplanit les difficultés entre le Malouin et l'ancien élève des séminaires sulpiciens du XVIIIe siècle. Mais le directeur du nouveau périodique n'atteignait pas à la température ménaisienne, et, à dire vrai, ne l'aimait pas. — Pour Féli, « M. de Bonald », avec qui il est maintenant en relations suivies, voilà son homme, un théoricien, et Teysseyre, qu'il a retrouvé avec bonheur, voilà son prêtre, un saint, des êtres sans fissures mondaines, des êtres « entiers ». Au contraire, Dussault, le critique littéraire des *Débats*, qui avait du tact, Nodier, le délicieux Nodier, et Chateaubriand, pour un article, parfait de ton et de raison, sur l'*Excommunication des comédiens*, notre minoré les range dans « la canaille ».

Homme d'église, théologien, journaliste ultramontain, il se sent emporté dans la mêlée vivante de cette première restauration si curieuse et si pittoresque. Quelques-uns lui suggèrent de prendre une place dans la Grande Aumônerie. Mais il ne veut pas dépendre du gouvernement et il entend conserver sa liberté de critique. Son oncle Champy, dépourvu de tout enthousiasme confessionnel, et qui regarde les événements d'un point de vue pratique, lui propose d'organiser un négoce, ou d'entrer dans un ministère, bref, de se caser dans le monde, puisqu'il n'est pas encore sous-diacre et qu'il semble abandonner la poursuite du sacerdoce. D'ailleurs, Féli a le goût des affaires, et il ne craint pas d'embarquer ses espérances dans des procédés commerciaux. Mais il ne saurait consentir à quitter les combats de la plume pour lesquels il est né. De toute façon, il lui faut de

l'argent. Car l'esprit perd « la moitié de sa force » dans les impedimenta de la pauvreté. L'idéal serait une combinaison — à base littéraire — qui, en répondant aux exigences de la bourse, donnerait satisfaction au cœur et à l'encrier.

Il invite donc son frère, et dans les termes les plus pressants, à se séparer de l'évêque de Saint-Brieuc, et à venir travailler à Paris pour la réalisation du programme ménaisien. Il l'appelle d'une manière toute câline ; il lui dit ce mot plein de confiance, et si vrai : « J'ai besoin de quelqu'un qui me dirige, qui me soutienne, qui me relève ; de quelqu'un qui me connaisse et à qui je puisse dire absolument tout. » Et comme l'aîné ne dissimule pas, sans doute, un peu d'appréhension sur la docilité du clerc malouin : Non, répond-t-il, « Je te promets de nouveau de faire tout ce que tu voudras ». Ah ! les belles et grandes besognes que l'on accomplira ! L'abbé Jean fournira des notes : « L'essentiel est d'aller vite dans les recherches. » Et le minoré mènera des batailles, qui laisseront derrière elles un butin substantiel, en espèces trébuchantes. A la vérité, on aurait besoin d'un libraire dont on fût sûr. Justement, Féli a connu jadis au collège de Saint-Malo le petit Bois, rhétoricien un peu mou, et d'une intelligence assez limitée, mais aimable et affectueux, à qui il a donné des répétitions, et dont il a fait son disciple chéri. Eh bien ! on pourrait placer Bois chez Girard, ou chez un autre. On lui assurerait un bel avenir en le mariant avec la fille de l'éditeur ! Et l'on posséderait ainsi un alter ego dans la place d'armes. — Par malheur, Bois a des ennuis de famille. Féli ne veut pas abandonner son élève. Et ils rentrent tous les deux en Bretagne.

Dans ce paragraphe de sa biographie se révèle un trait de caractère qu'il importe de mettre en relief. — Sur un de ses petits cahiers de notes, que j'ai feuilletés diligemment, l'abbé Jean a copié le mot de Montesquieu : « Je suis

amoureux de l'amitié. » Nous avons des preuves nombreuses que ce saint avait un cœur sensible et chaud, mais soumis, en dépit des souffrances, à la raison dans la conduite de la vie et à la discipline dans l'ordre ecclésiastique. Or, Féli pouvait répéter non moins sincèrement que son frère la parole charmante de l'ingénieux philosophe. Il est indéniable, toutefois, que, dans quelques-unes de ses affections, il y aura toujours quelque chose de plus enfantin, ou de plus indompté, ou de plus maladif. Jusqu'en 1814, la grande amitié du clerc de La Chênaie fut celle qu'il avait vouée à son aîné. Mais, du jour où celui-ci s'éloigna pour vivre en dehors des chimères, et d'une existence remplie, dictée par les circonstances, Féli commença de reporter sur l'ombre qui restait auprès de lui le trop-plein de son cœur. Aujourd'hui, le sylphe qu'il crée de son propre rêve, et qu'il anime de son propre sang, s'appelle Nicolas Bois, demain... nous verrons.

Un problème, que nous n'avons pas le droit d'éluder, s'impose à notre examen, en cette occasion. — Notre héros a trente-deux ans. Comme Augustin, il aurait pu dire au souvenir de cette période : *Quid erat quod me delectabat, nisi amare et amari ?* Et il se trouvait à Paris chez un homme du monde, Champy, qui lui témoignait une réelle cordialité. Est-il possible qu'on n'ait pas dit au Malouin : pourquoi ne vous mariez-vous pas ?

Il se plaindra dans la suite — et avec quelle éloquence ! — de n'avoir pas connu le printemps de la vie. Et l'on accusera ses conseillers de lui avoir fermé les portes de la maison nuptiale, où il aurait joui de l'amour et se serait pacifié dans les joies saines de la famille.

Or, il n'est pas douteux que le polémiste de La Chênaie, en 1814, ne marque aucun attrait pour le mariage. Il le définit, comme Hobbes définissait la mort : *un saut dans*

l'ombre. Est-ce attachement à sa cléricature, — il exprime encore l'intention de se retirer dans un monastère, au moins pour en finir avec les désagréments quotidiens, — est-ce timidité, — dont il donnera des preuves en mainte occurrence, — toujours est-il que vous pouvez fouiller toute sa correspondance jusqu'à la minute où il se cloîtra dans le sacerdoce, vous ne rencontrerez rien qui indique le souhait d'un intérieur, à côté de la femme aimée. Les regards de Féli cherchent uniquement ceci : une maison fraternelle, où il vivrait dans une atmosphère d'amitié, avec les seules préoccupations des ouvriers de l'esprit. C'est à l'âge difficile — cinquante-deux ans — que poindra son regret de n'avoir point vu lui sourire la jeune fille attendue. Encore cette plainte sera-t-elle provoquée par un événement tragique et imprévu : sa sortie d'une Eglise qui avait été son foyer jusque-là. Alors, il sent l'horreur de l'isolement. Pascal lui avait dit jadis : « On mourra seul. » Et la Nature lui crie maintenant : « Tu vivras seul. » Il gémit que l'âtre où la multitude se réchauffe n'ait point été allumé pour lui. A qui la faute ? Moins lyrique, le silence eût été peut-être plus grand. Oh ! nous ne l'accusons pas. Nous suivons, au contraire, avec émotion, ses incertitudes et ses expériences, ses méprises et ses illusions, dans le labyrinthe de son caractère et de son destin, et nous voyons bien qu'il est la victime, comme d'autres, d'une *inextricabilis error.*

Pendant que Féli rentrait à La Chênaie, l'Empereur, lui, rentrait dans sa capitale. L'auteur de la *Tradition* jugea (au bout de quelques jours de méditation) qu'il était en danger en France, et qu'il devait abriter son frère en s'avouant coupable par la fuite. Réalisant enfin son vœu éternel de s'éloigner sous une voile, il se dirigea vers la côte d'Angleterre, dans le dessein d'y prendre un vaisseau qui l'emporterait aux colonies.

CHAPITRE VI

LA TRADITION

Ouvrons ces trois volumes, qui sont la raison ou le prétexte de son exil.

Ils forment une thèse ultramontaine, qui a pour but de démontrer les prérogatives du Saint-Siège, l'indéfectibilité de l'Eglise de Rome, et l'infaillibilité dogmatique du Pape. L'auteur veut mettre dans tout leur lustre les fondements de la juridiction pontificale. Toutefois, il conserve quelques limites, qu'il franchira lui-même plus tard, et que la Papauté n'accepterait plus aujourd'hui. C'est ainsi, par exemple, qu'il ne croit pas que le Souverain Pontife ait aucun pouvoir direct ou indirect sur le temporel des rois.

La méthode d'autorité préside à la composition de l'ouvrage. Elle éclaircit les faits d'après quelques grands principes qui dominent les débats. Événements et documents se présentent comme des soldats rangés en bataille sous un bel ordre d'idées.

Pour cette œuvre, l'abbé Jean a fourni un travail sérieux de lectures nombreuses, avec des remarques et une ébauche de couplets oratoires. De cette matière première, le minoré a formé laborieusement une rhétorique, ornée de références

en italien et en allemand. L'amplification, la digression, le portrait, l'image, le sarcasme, sont les joies de sa plume. Gare aux modérés de toute espèce, théologiens timides, qui *se croient sages parce qu'ils sont lâches*, ou savants réservés, qui semblent avoir résolu de n'être sûrs de rien ! L'église constitutionnelle est traitée en style de journaliste. Visiblement, certains morceaux ont été ajoutés ou renforcés après la chute de l'Empereur. Dans son incontinence de langage, le clerc malouin fait appel à la persécution : le christianisme expirant, dit-il, ne renaîtra que sur l'échafaud : « N'hésitons donc point à la provoquer cette guerre que Dieu nous réserve comme un dernier don de sa clémence ! »

Tout épicés qu'ils étaient d'invectives, les trois volumes ne répondaient à aucun souci de l'heure. Ils parurent vers la mi-août 1814, et ne s'écoulèrent que très doucement, malgré les félicitations des pieux amis. Féli avait espéré « un choc violent » à l'apparition de son livre. Il fut déçu. Suivant que la vente s'annonçait bonne ou mauvaise, il se mettait en colère contre l'ignorance du clergé, ou promettait à sa publication « une influence étonnante ». — Quand l'écrivain fut devenu célèbre, on tenta de faire un sort à son pourana, mais il semble que la *Tradition* soit restée sans crédit, même dans le monde ecclésiastique.

Je vais reproduire, d'après le manuscrit principal (qui se trouvera utilisé pour la première fois), un passage, qui caractérise assez bien la collaboration des deux frères. Les lignes que nous imprimons en italiques sont de l'écriture du plus jeune, les autres sont de l'écriture de l'abbé Jean :

« Ainsi les chicanes de Febronius s'évanouissent aussitôt « qu'on a rétabli les textes altérés dont il abuse... *Cet homme « qui avoit l'instinct du schisme sans avoir les talens qui « peuvent en rendre les maximes séduisantes, marchoit au*

« *hasard dans les routes tortueuses de l'erreur, se heurtant* « *comme un aveugle en plein midi, selon l'expression d'un* « *prophète, et cherchant vainement d'une main égarée, dans* « *les ténèbres, un appui qui pût soutenir et diriger ses pas* « *chancelans.....* Que répond à cela Febronius ? Il répond « qu'il va renverser d'un seul coup, c'est son expression, « l'objection qu'on tire non seulement de la confirmation « de Maxime, mais encore de toutes les confirmations sem- « blables, en observant qu'on les doit considérer comme « une simple admission à la communion du pape... Quoi ! « Febronius, quand saint Léon confirme l'épiscopat de « Maxime, cela veut dire uniquement qu'il le reçoit dans « sa communion ? — Oui, je soutiens que cela ne signifie « rien de plus... — *Mais, au moins, vous nous expliquerez* « *par quelles règles inconnues du langage, ces mots* « *confirmer* « *l'épiscopat* » *d'un évêque, marquent seulement qu'on s'unit* « *avec lui de communion ; vous nous apprendrez comment* « *une sentence* « *juridique* », *qui ordonne que tel pasteur gou-* « *vernera tel troupeau, n'est qu'une formule de politesse, un* « *témoignage banal de concorde et de charité ; vous nous direz* « — *Eh, non ! je ne vous dirai rien. Pour qui me prend-on ?* « *Est-ce que je suis fait pour répondre aux interrogations éter-* « *nelles des questionneurs curieux ? Ma parole vous doit* « *suffire.* — N'en demandez pas davantage : une décision « tranchante, sans discussion de texte, sans l'ombre même « d'une preuve, vous n'obtiendrez rien de plus de Febro- « nius. Il a prononcé, la cause est finie..... »

L'extrait précédent est un bon témoin, entre cent autres, des enrichissements littéraires que le minoré apportait à la compilation patiente de son frère. Quelques pages du manuscrit démontrent par des retouches nombreuses la peine qu'a prise Féli pour établir le texte définitif. Les lecteurs des volumes imprimés devront être prudents dans

l'attribution de tel ou tel endroit à la seule plume de La Mennais. C'est ainsi que le tableau de Photius, dont nous sommes portés à faire honneur au maître, est écrit de la main de l'abbé Jean. Je me hâte d'articuler que ce détail n'est pas concluant. Car, si je ne me trompe, l'aîné a fait une copie d'après un premier état de la collaboration (qui pouvait comprendre le portrait de Photius dessiné par Féli), et cette copie, revue une fois encore par notre clerc malouin, qui l'a notablement labourée, a formé la dernière rédaction.

CHAPITRE VII

L'EXIL ET LE SACERDOCE

La Mennais était donc parti de Saint-Malo pour l'Angleterre. Il fit escale à Guernesey, et s'y occupa d'une affaire commerciale, le 5 avril 1815. Puis, au lieu de poursuivre son plan, qui était de se rendre aux colonies, il s'arrêta dans Londres, sous prétexte qu'il ne devait pas quitter l'Europe avant de savoir la destinée de l'abbé Jean, resté au milieu de l'*épouvantable enfer* d'une France en proie aux « Jacobins ».

Au fond, il n'était plus certain que les îles lointaines fussent la Terre promise, il redoutait d'être « seul », il pensait que son frère serait probablement forcé, par la « persécution », de venir le rejoindre bientôt, et il subissait une crise d'aboulie, où l'on attend quelqu'un pour être déterminé à quelque chose.

D'ailleurs, il n'ignorait pas qu'il rencontrerait dans la capitale anglaise la fine fleur des ultras. — Dès le 13 mars 1815, en effet, à Lyon, l'Empereur avait banni de son territoire tous les émigrés rentrés depuis le 1er avril 1814, et qui n'avaient pas été rayés des listes de l'émigration par le gouvernement impérial ou par les gouvernements anté-

rieurs. — L'abbé Guy Carron, notamment, tombait sous le coup de ce décret. Fils d'un avocat au Parlement de Bretagne, ce prêtre très actif, cet écrivain très pieux, ce royaliste très pur, avait été, au temps de sa jeunesse sacerdotale, à Rennes, le premier confesseur de l'abbé Bruté. Les amis de nos amis sont nos amis. Qui ne le sait ? Aussi, dès octobre 1814, l'abbé Carron, à qui l'on avait sans doute offert un exemplaire de la *Tradition sur l'institution des évêques*, comptait parmi les personnages qui encourageaient Féli dans son programme d'apologète. Nous n'avons donc aucune surprise de voir notre minoré prendre la direction de *Kensington Road* et frapper au n° 21. L'adresse de l'illustre aumônier des proscrits français n'était pas difficile à découvrir.

Le Malouin lui raconta, évidemment, qu'il voulait aller aux colonies, mais que, désireux de ne pas disparaître avant d'être rassuré sur la situation de son frère, qui demeurait dans le danger à Saint-Brieuc, il cherchait une occupation qui l'empêchât d'épuiser ses ressources financières, fort limitées. — Aller aux colonies, un écrivain ! et pourquoi ? dut répondre l'abbé Carron, à qui il était facile de constater l'état de dépression morale de son client. En attendant que l'horizon s'éclaircisse, on vous trouvera des répétitions ou un préceptorat. — Faute de mieux, on place Féli dans le voisinage, en un lieu où l'air est excellent, chez un Irlandais, qui tient une pension composée d'une trentaine d'enfants, très honnêtes et très doux. Là, notre professeur malouin remplira les fonctions de maître d'études et pourra se familiariser avec la prononciation anglaise.

Un mois après son arrivée à Londres, le clerc de La Chênaie nous apparaît dévoré de l'ardeur de discuter et de conquérir. Il écrit, en mai, ses *Lettres à un Anglais sur le protestantisme*, lesquelles semblent s'adresser au directeur

même de son école. En même temps, il s'efforce de convertir au catholicisme un des élèves, Henry Moorman, qui avait treize ans. Celui-ci le charmait, dans la douceur d'un abandon affectueux et confiant. Le caractère et l'intelligence et l'éducation de cet enfant surpassaient-ils ce que Féli avait aimé dans le petit Bois, maintenant oublié ? C'est douteux. Cependant, pour son deuxième disciple, l'exilé va dépenser une prodigalité de tendresse et de dévouement, qui nous dévoile l'intensité de sa vie affective, et le besoin de paternité des âmes qui était en son cœur.

Au reste, il a le don d'attacher. Puis on l'accueille comme un compatriote ruiné par les guerres de Buonaparte et banni pour sa foi. L'entourage de l'abbé Carron lui fait fête.

Et le prêtre breton l'a complètement ensorcelé par sa bonté jaillissante et sa sainteté si vraie. Voilà notre minoré qui reprend le ton mystique, et qui dit à son compatriote ce qu'il avait déjà dit à son frère : *décidez*, je m'abandonne entre vos mains *comme un cadavre*. Et vers la fin d'août, c'est fait, il est fixé sur sa vocation *irrévocablement*, son nouveau directeur a tranché ses *éternelles irrésolutions*. Aussi ne veut-il plus se séparer de ce guide, de cet ami, de ce père ; il le suivra à Paris. Car la proscription des saints touche à son terme : depuis un mois le bon Roy est de retour dans sa bonne ville.

Féli a hâte de revoir la terre de France. Il se déplaît « furieusement » à Londres, en partie parce qu'il n'est pas en parfaite communion d'idées avec le milieu des émigrés. Il s'y distingue à la fois par son sentiment patriotique et par son ultramontanisme.

D'abord, il perçoit très vivement le vice de la seconde restauration, appuyée par « une armée étrangère », qui rapporte à la France son roi sur un pavois de baïonnettes

sanglantes, « à la lueur de nos villes et de nos hameaux incendiés ». Si les alliés font de la monarchie « comme l'instrument ou le prétexte » de la honte et des malheurs du pays, il croit qu'un soulèvement de la nation est un devoir, à l'imitation de l'héroïsme espagnol en face de la confiscation de la péninsule ibérique par Napoléon. Est-ce que l'humiliation et la dévastation de la patrie ne sont pas une torture pour « tous les cœurs français » ? — Il y a des hommes qui ont l'ouïe étonnamment délicate pour suivre les bruits divers et la direction générale de l'opinion publique. La Mennais est de ceux-là. Son imagination et ses théories peuvent l'égarer parfois sur les causes et sur les remèdes, mais, sur la marche des faits eux-mêmes, il se trompe rarement. Cet ultra sent l'agitation et l'inquiétude des esprits, le manque de popularité et les fautes de la monarchie dite restaurée, et prophète, il annonce, dès janvier 1816, le règne du duc d'Orléans.

En second lieu, Féli diffère de l'air ambiant par sa qualité d'ultramontain. Il a le sentiment de l'ordre et de l'unité, qui constituent la force et la grandeur du catholicisme, et il déteste les petites chapelles individualistes et désagrégeantes. On le voit donc irrité contre tout ce qui atteint la majesté de l'autorité romaine, et contre tout ce qui fait figure de schisme. Quel respect pourraient lui inspirer ces originaux de l'émigration qu'il entend chez Mlle Mauduit, dont la maison londonienne est le centre de l'opposition au concordat, ces survivants de l'ancien régime, bornés ou grotesques, qui préfèrent la frivolité, l'imbécillité ou la sénilité, à la roture, à la roture du talent et de la vertu ! Tout ce monde-là est féru de gallicanisme. Ah ! le clerc malouin se soucie peu des prérogatives royales, quand elles sont contraires au droit canonique, ou qu'elles instituent dans l'Église des anomalies au profit des Bourbons.

Il est néanmoins en communication avec tous les rayons de ce cercle d'exaltés, et leur inspire une parfaite confiance, par un point central, qui est l'opposition à la charte. Celle-ci n'est-elle pas un protestantisme politique introduit dans le gouvernement royal ? La Mennais professe que les malheurs du prince sont venus de cette transaction avec les idées révolutionnaires. Il tremble en constatant que Louis XVIII, à qui le ciel vient de rendre son trône pour la seconde fois, s'aveugle jusqu'à placer sa personne sous la protection du poignard des assassins, et jusqu'à faire une part à la manie libérale et constitutionnelle, au dogme fatal de la souveraineté du peuple. — *Sire, lorsque la Providence, à force de miracles...* C'est par cette leçon que s'ouvre une lettre dont la minute existe encore, et dans laquelle Félicité de La Mennais (vers 1817) mettait en garde le monarque imprudent, au moins contre des actes schismatiques.

Si triste que fût le délire de la royauté, l'exilé avait hâte de remettre les pieds sur le sol français. Il ne faisait plus que penser à la patrie du soir au matin. Nous avons un mois de septembre superbe, écrivait-il à Blaize, son beau-frère, « mais il n'y a pas de beau temps loin de son pays ».

Enfin, les affaires de l'abbé Carron s'arrangèrent, et notre héros rentra dans la capitale le 18 novembre 1815, à sept heures du matin. Il se logea auprès de son maître spirituel, dans le pensionnat féminin des Feuillantines, dont les jardins, les longues allées, le bosquet de marronniers, formaient un endroit délicieux de l'ancien Paris.

En ce lieu où il était plus doux de vivre qu'au séminaire, le minoré se prépara à la réception des ordres majeurs.

On ne saurait émettre le moindre doute sur sa répugnance à prendre l'engagement définitif du sous-diaconat. Il ne la cache pas à l'abbé Bruté, il la déclare à son frère, il la confie à sa sœur. D'un autre côté, il n'est pas moins mani-

feste que l'autorité morale de l'abbé Carron est, pour l'ordinand, l'unique critérium de certitude sur la valeur de son action. Telles sont les conditions singulières, dans lesquelles le clerc de La Chênaie fait à Saint-Sulpice, le 23 décembre 1815, le pas redoutable qui ne permet plus de reculer. Dès le lendemain, il écrit à l'abbé Jean : « Cette démarche m'a prodigieusement coûté. »

Quels sont donc les obstacles qui se dressaient contre sa vocation ? Lui-même nous les fait connaître. Ils sont au nombre de trois et peuvent se renforcer les uns les autres : c'est, en premier lieu, une sorte de misanthropie ; c'est, ensuite, un penchant pour la solitude et la vie à la campagne ; c'est, finalement et par-dessus tout, une passion incoercible de l'indépendance. — Mais il était naturel qu'un moraliste et un croyant lui répondît : « Il faut tâcher de mettre à profit pour le ciel cette vie si courte » ; il ne faut pas gaspiller le don de Dieu, en vivant au gré de sa fantaisie ; il faut savoir surmonter les épreuves et les tentations, qui ont traversé toutes les nobles vies, et avoir le courage de remplir sa véritable fonction sur la terre. — En outre, La Mennais pensait qu'en sacrifiant sa volonté propre et ses inclinations pour obéir au commandement éclairé d'un saint directeur, il était assuré de ne pas commettre d'erreur personnelle et de suivre l'appel d'En Haut. Il supposait que son acte de soumission à la parole de l'homme de Dieu ruinerait ses doutes et ses inquiétudes passées, et lui procurerait un état de repos et de joie intérieure. — Inutile d'ajouter que le dirigé et son Père spirituel étaient d'une entière bonne foi, qu'ils s'appuyaient sur des principes de l'ascèse chrétienne et sur des cas analogues dans l'histoire des âmes. Ils comptaient sur l'intervention victorieuse de la Grâce.

A peine a-t-il reçu le sous-diaconat que Féli se remue

pour entrer chez les Jésuites. Sans doute il espère jouir de la paix et d'un bonheur divin dans le renoncement le plus absolu à cette liberté, dont l'amour le tourmente. Il s'abdiquera entre les mains des supérieurs et n'aura plus la peine de se gouverner, quel délice ! Encore est-il incapable de prendre cette suprême décision. Sous prétexte de pratiquer le système de la sainte indifférence, qui consiste à ne vouloir que la volonté de Dieu, et à s'abandonner aux desseins de la Providence sur sa propre destinée, il va consulter l'abbé Teysseyre, l'abbé Jean, et implorer le jugement de l'abbé Carron. L'ancien élève de polytechnique le pousse à solliciter son admission dans la Compagnie de Jésus. Mais son frère et son directeur demeurent d'avis qu'il aurait tort d'aller au delà des engagements du sacerdoce. Louons leur prudence. A moins d'un anéantissement de sa personnalité dont il était probablement incapable, La Mennais n'aurait pu s'adapter longtemps au régime de l'illustre Société. Sa nature aurait un jour regimbé, avec ce cri : Je veux être chez moi, *ce chez moi fût-il un grenier*. Quoi qu'il en soit, Féli reçut le diaconat à Saint-Brieuc, le 18 février 1816.

Après cette cérémonie, il éprouva de nouvelles angoisses dans de nouvelles incertitudes. Teysseyre l'en félicita, dans une lettre, dont la beauté sévère n'est point accessible à ceux qui ne se prosternèrent jamais « dans la nuit de la foi », au pied du crucifix. D'autre part, l'abbé Carron et l'abbé Jean unirent leurs efforts, pour entraîner le pauvre neurasthénique à l'ordination sacerdotale, qui lui fut conférée à Vannes, le 9 mars 1816. — Les saints amis étaient persuadés que rien ne justifiait plus de nouveaux atermoîments. Les liens indestructibles n'avaient-ils pas été acceptés au jour du sous-diaconat ? Et la position de simple diacre n'était-elle pas insolite dans l'Eglise de France ? Et la prêtrise ne

possédait-elle pas le pouvoir de rendre doux et féconds les sacrifices consentis avec la perspective de monter à l'autel, et d'être le confident et le sauveur des âmes ?

Mais, en dépit des raisonnements, la Nature violentée se révolta. Féli éprouva une sorte d'horreur de ce sacrement, qui enserrait sa vie tout entière comme une robe de Nessus. Son imagination en devint « folle jusqu'à la fureur ». Hélas! s'écriait-il, « si j'avais été moins confiant ou moins faible ! » Hélas ! je sais trop tard que « chacun doit se décider pour soi ». Enfin, mon destin est ce qu'il est. Puissé-je « m'endormir au pied du poteau où l'on a rivé ma chaîne ! » Pourtant, « quelle terrible pensée que celle d'avoir réduit un être humain en cet état ! » L'existence « est pour moi un enfer ».

Observons que ces plaintes de tragédie ne vont pas sans un certain mélange de littérature, qu'elles sont espacées dans la correspondance, qu'elles ne laissent pas de faire place à des journées heureuses et à de bons moments de jovialité, et qu'elles finissent par disparaître. Le converti malouin, malade et indécis, fixé imprudemment dans une attitude sacrée, mais fixé, se sentira, pendant plus de quinze ans, non sans fierté, le plus prêtre des hommes. Même, aurait-on jamais soupçonné d'erreur la décision du directeur et les exhortations des conseillers, si des événements, impossibles à prévoir dans les mystères de l'avenir, n'avaient soufflé en tempête dans la forêt obscure où le Maître s'engagea après avoir franchi le milieu du chemin de la vie ? — Gardons-nous, toutefois, d'oublier ces heures où les saints amis voyaient le prêtre qu'ils avaient fait, *suspendu par un fil sur l'abime du désespoir*. Elles nous aideront à comprendre la « démence si ferme et si joyeuse », avec laquelle Félicité de La Mennais, frappé d'anathèmes, se débarrassera du sacerdoce qui l'avait rendu captif.

Pour occuper et distraire son neurasthénique, l'abbé

Carron l'excite à collaborer au *Mémorial religieux, politique et littéraire*, tandis que l'abbé Teysseyre ouvre un filon à son humeur, en lui inspirant *Quelques réflexions sur l'Ecole polytechnique* (juin 1816). Mais Teysseyre se soucie principalement d'absorber son activité intellectuelle dans la composition d'*un grand ouvrage sur l'Indifférence.* Ainsi fut enfanté dans la douleur un livre d'une foi ardente et conquérante, qui devait porter le nom de son auteur jusqu'aux extrémités de la terre, et le précipiter dans la gloire.

LIVRE II

UNE DICTATURE DANS L'ÉGLISE

CHAPITRE VIII

L'ESSAI SUR L'INDIFFÉRENCE

Le premier volume de l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion* fut achevé d'imprimer à la fin de novembre 1817, et les premiers exemplaires furent distribués vers le 15 décembre suivant. En mars 1818, la première édition était épuisée et l'on imprimait la seconde. Cependant, aucun compte rendu n'avait paru avant la fin de janvier, et les premiers articles du *Journal de Toulouse* et de l'*Ami de la religion* sont postérieurs, on peut le dire, au succès même de ce gros volume anonyme, d'aspect et de titre tout ecclésiastiques, et qui se vendait assez cher. Aussi la réussite de l'*Essai* devrait être mise au nombre des miracles, s'il en existait en librairie.

Mais il ne faut pas omettre que l'abbé Teysseyre, une puissance de Saint-Sulpice, que l'abbé Carron, une autorité

du monde royaliste, que l'abbé Jean, administrateur d'un grand diocèse de Bretagne, étaient les amis dévoués de l'auteur, et qu'ils avaient attendu avec impatience la publication de son travail. Féli vivait dans la maison qui était le rendez-vous le plus choisi de l'ultracisme. Il connaissait l'abbé Frayssinous, dont on se hâta de colporter le mot : « Cet ouvrage réveillerait un mort. » L'abbé Duval-Legris, un compatriote breton, dont le nom était honoré à la cour et à la ville, le prêtre de la *Congrégation*, déclara que l'apologète se plaçait « à la tête des écrivains de son siècle ». Picot, le quasi abbé, directeur de l'*Ami de la religion*, et qui subissait l'ascendant de Teysseyre, dit à Féli : « Soyez bien certain que votre ouvrage vous met à côté de Pascal. » Dom Antoine, abbé de la Meilleraye, ami de l'abbé Jean, manda en Angleterre que l'auteur se rangeait auprès de Bossuet. Voilà le milieu de sympathie qui assura la diffusion initiale du volume. Le génie de l'écrivain fit le reste.

As-tu enfin lu le livre de M. de Lamennais ? demandait le grand Ampère à un de ses correspondants. Et Chateaubriand (11 mai 1818) adressait ce billet à l'autre Malouin : « Mon illustre compatriote, votre talent aurait donné l'im- « mortalité à cet ouvrage, moi, je la reçois de mon sujet. « Combien je regrette de ne vous voir jamais ! Mille tendres « amitiés et admiration sincère. » Le 30 mai, Trévern, un émigré, futur évêque de Strasbourg, écrivait à Poulpiquet, autre émigré, futur évêque de Quimper : « Si tu peux trouver « l'*Essai sur l'indifférence en religion*, lis, c'est le chef-d'œuvre « et le premier génie de notre temps, un homme de la plus « chétive santé, de la plus frêle constitution, 32 ans. Il est « prodigieux. Fais-le venir, si tu ne l'as pas. L'auteur est « le jeune abbé de la Mennais, dont le frère est à Saint- « Brieuc. Personne n'écrit de même. » Quelques jours après cette missive, d'une grammaire assez pittoresque, le licencié

de Sorbonne communiquait de nouveau ses impressions au même correspondant : « Tu connais aussi sans doute « l'*Indifférence du siècle*, par notre compatriote de la Men- « nais. N'en es-tu pas ravi ? C'est un génie, et la plus forte « plume de notre temps. J'ai voulu voir et connaître ce « prodige : il a 32 ans, faible de santé, chétif de corps, il est « tout âme, il est plein de vertu et d'humilité. Il doit avoir « l'air de Pascal. » Visite curieuse, en vérité, pour nous, qui savons le dédain avec lequel Féli parlait naguère de ce gallican, dont l'érudition d'emprunt, disait-il, était *noyée dans un verbiage aussi stérile qu'assommant*. Mais un admirateur a toujours des qualités qu'on n'avait pas soupçonnées. De son bord, Trévern jugea que son interlocuteur avait *plus de feu, plus d'originalité*, mais *moins de méthode* que lui. Il ajoutait : « Je vois ici de vieux théologiens qui ne goûtent pas sa manière », je crois qu'il apprécierait « encore moins la leur », mais, *à mes yeux, c'est le premier écrivain de notre siècle*.

Lamartine lut le volume vers le commencement d'août, car, le 8 de ce mois, il mandait à son cher comte de Virieu : « Je suis enfin tombé sur du bon, même sur du beau, même sur du sublime. Cela s'appelle *Essai sur l'indifférence en matière de religion*. Cela est fait, dit-on, par un très jeune abbé. C'est magnifique, pensé comme M. de Maistre, écrit comme Rousseau, fort, vrai, élevé, pittoresque, concluant, neuf, enfin tout. » — L'année suivante (1819), les deux principaux lecteurs furent Joseph de Maistre, qui prétendit reconnaître dans l'ouvrage des preuves que l'auteur s'était inspiré de lui, et Victor Hugo, qui loua la doctrine de ce penseur, venu pour étonner la conscience des peuples et la sagesse des rois, *par un livre effrayant d'avenir*.

Rien n'est plus caractéristique du succès de l'*Essai* que l'histoire d'Henry Crabb Robinson, qui, allant de Grenoble

à Marseille, en diligence (2 septembre 1822), fit conversation avec une religieuse et deux professeurs de théologie. On parla du livre fameux, et l'un des prêtres voulut en offrir un exemplaire à cet Anglais, que la Providence lui adressait pour compagnon. Mais Henry Crabb Robinson promit de l'acheter. Au reste, le volume avait franchi la Manche, puisque, dans la seconde édition de ses *Réflexions sur les avantages d'un concile* (1820), M. Wix, ministre anglican, citait avec éloge la *Discussion amicale* de Trévern et l'*Essai* de La Mennais. Les traductions se multiplièrent « dans les principales langues de l'Europe ». On racontait un grand nombre de conversions opérées par l'apologète, et les évêques s'inspiraient de lui dans leurs mandements. De l'avis du clergé, les maîtres de la défense religieuse étaient maintenant La Mennais, Chateaubriand, Bonald et Frayssinous.

Que disait donc ce livre, qui gagnait l'audience du monde civilisé ?

Ceci : les croyances étant le principe des actions, il s'ensuit qu'il n'y a pas de doctrines indifférentes pour la société. On agit comme on croit. L'indifférence absolue serait l'extinction de tout sentiment de haine et d'amour dans le cœur, à raison de l'absence de tout jugement et de toute croyance dans l'esprit, ce serait la mort. Mais il y a une indifférence relative, qui tient aux divers degrés d'ignorance, voulue ou non. Cette sorte d'indifférence, en ce qui concerne les doctrines, se manifeste chez les athées, qui ne voient dans la religion qu'une institution politique, chez les déistes, qui n'acceptent qu'une religion naturelle, chez les hérétiques, qui, dans la religion révélée des chrétiens, pratiquent un choix entre les dogmes. A la suite de ces trois catégories d'indifférents systématiques, il reste à placer ceux qui ne raisonnent pas et ne sont indifférents que par insouciance

et paresse. A tous ces égarés, on doit montrer l'importance de la religion par rapport à l'individu, par rapport à la société, et par rapport à Dieu lui-même, afin que l'homme confesse qu'il n'a pas le droit d'en prendre et d'en laisser, quand il s'agit de l'Eglise.

Ajoutons que le théorème de l'écrivain revêtait un caractère d'actualité, la révolution lui servant d'expérience à l'appui de ses idées, le tableau de la monarchie chrétienne se déployant en faveur de ses conclusions, et la polémique contre Rousseau, toujours très vivant, formant partie intégrante de sa démonstration.

L'éblouissement ne rendit pas tous les contemporains aveugles. Il y eut des critiques. Les *libéraux* (qu'on appelait encore *jacobins* ou *révolutionnaires*) déclarèrent que les plaintes de l'apologète sur la condition déplorable de l'Eglise en France étaient plutôt amusantes et ne comprirent pas ses gémissements sur le malheur pour les prêtres d'émarger au budget des cultes ; ils l'accusèrent d'intolérance et de fanatisme. On n'était pas loin de porter un jugement du même genre dans le noble faubourg. Genoude, qui en respirait l'air, ne cache pas que ces reproches s'y rencontraient « dans quelques bouches », et la marquise de Montcalm proclamait l'*Essai* « hors ligne par l'extravagance des idées », comme « par l'admirable beauté du style ». Sur ce dernier point, les voltairiens se montraient plus rigoureux, et raillaient les tics de la plume ménaisienne. Arrêtons-nous seulement au compte rendu de l'abbé de Féletz dans le *Journal des Débats* (1er août 1818). Il est écrit avec bienveillance, par un classique et un gallican, homme d'esprit, oracle des salons littéraires. L'aristarque reconnaît que l'auteur « a triomphé de l'austérité du sujet », comme du silence des journalistes ; c'est un « dialecticien adroit et vigoureux », un écrivain « doué d'une imagination forte et

brillante » ; son style a de l'éclat, sans être exempt de quelque redondance ; au total, l'ouvrage est vraiment digne de sa réputation. Cependant, quelques objections s'imposent : peut-on soutenir, par exemple, que les protestants soient des indifférents ? Ne sont-ils pas plutôt d'autres croyants ? Est-ce que les déistes doivent être confondus avec les athées ? et leurs erreurs sont-elles anti-sociales au même chef ? Est-ce vraiment un « penchant abject », que de témoigner quelque vénération pour Socrate et Marc-Aurèle ? L'auteur nous promet un second volume ; mais son traité ne semble-t-il pas « fini, complet, et même en quelques endroits surabondant » ?

L'opinion de Féletz représente celle des lettrés, qui n'abandonnaient pas leur liberté d'appréciation. Encore n'est-il pas mauvais d'observer que la critique fut faite sur la seconde édition, c'est-à-dire sur un texte où, averti par Genoude, principalement, l'écrivain avait passé la faucille dans la végétation luxuriante de ses images et élagué des propositions plutôt étonnantes. On peut dire que presque partout les corrections de l'auteur ont été heureuses. Quand, par exemple, il a biffé cette idée que *les Hurons, qui ne savent pas écrire, ont une constitution aussi réelle, et plus naturelle peut-être, que celle dont l'Angleterre fait tant de bruit ;* quand, à la fin d'une comparaison des sciences avec les météores, il a supprimé la lueur incertaine qui n'*éclaire, en expirant sur des glaces éternelles, que les hideuses amours et les sanglantes déprédations des ours de mer,* il a fait un sacrifice de bon goût. Quand, au contraire, sur l'insistance de l'abbé Jean, il a réintégré dans les éditions postérieures une similitude de la philosophie avec une trombe qui saccage tout à travers l'esprit humain, on peut regretter qu'il ne s'en soit pas tenu à son premier coup de ciseau. C'est seulement le texte de la huitième édition

que l'écrivain présenta à ses lecteurs comme définitif.

L'inspiration du *Génie* est manifeste en plusieurs endroits. Associant les deux apologètes, le public disait volontiers de l'*Essai :* « c'est du Chateaubriand. » Et le Malouin de La Chênaie n'était pas fâché de faire connaître ce compliment à son vieil oncle des Saudrais. Pourtant, il semble avoir mis un soin jaloux à ne pas citer une seule fois dans son ouvrage l'œuvre de son illustre devancier. Nous savons qu'il reprochait au vicomte *cette indifférence qui prend le nom de modération !*

En revanche, il invoque Bonald, dont il est plein, *philosophe le plus profond qui ait paru en Europe depuis Malebranche.* Et il est nourri de Pascal, dont le souvenir ouvre et ferme son apologétique. Et il admire Bossuet, qui découvre de loin parce qu'il sait se placer à une grande hauteur, et dont l'*Histoire des variations* est un *inimitable modèle d'analyse et d'éloquence.* Voilà les trois maîtres dont il mène les idées au combat, — a-t-il d'autres idées que les leurs ? — pour restaurer l'ordre dans la pensée et par cela même dans l'action, pour rendre aux intelligences les principes vitaux et courber la raison devant l'Autorité.

Que subsiste-t-il aujourd'hui de ce manuel triomphant ? A peine quelques morceaux littéraires, que les ménaisiens doivent détacher, et quelques idées robustes, dont ils doivent souligner la valeur, mais non pas un système qui continue de vivre et d'opérer. Des tableaux ne sont pas des démonstrations. A la mort d'un athée, telle que le polémiste la met en fresque, un incrédule de notre temps répondrait par le récit des derniers jours de Renan, nobles de stoïcisme, de paix intérieure et de sincérité. Quel chartiste s'empêcherait de sourire des simplifications historiques que suppose la peinture de l'ancien régime dans l'*Essai ?* Quel contemporain accepterait une philosophie qui dédaigne

les sciences physiques et naturelles, au profit de la métaphysique, ou qui accorde gravement aux sujets « le droit » d'obéir ? Et le défaut radical de cette défense religieuse, — cent ans après, — c'est d'être liée, dans sa partie sociale, à la conception hiératique d'une monarchie qui n'exista jamais, que dans l'imagination de jacobites, à la fois bonaldistes et romantiques.

A Dieu ne plaise que nous diminuions la grandeur de l'*Essai* dans l'histoire des idées et des sentiments ! Quinze ans s'étaient écoulés depuis le *Génie du christianisme*, qui avait sonné les cloches pascales du Concordat. Le monde, dont la face s'était renouvelée, incertain, avait besoin d'une Parole qui l'affermît dans ses tentatives de reconstitution politique et catholique. Lorsque la voix désirée monta du rivage des mers bretonnes, une émotion bienfaisante traversa la patrie. Mais, après avoir joué son rôle, le livre s'est refermé peu à peu. Les jeunes gens du XXe siècle se refusent à l'ouvrir de nouveau. Comme d'autres ouvrages, qui ont mérité des contemporains l'épithète d'immortels, il n'est plus qu'un document du passé, un illustre témoin de la Restauration.

Le succès merveilleux de l'*Essai* produisit une conséquence à retenir. En assignant à l'apologète un rang unique dans le clergé, il allait lui permettre, pour la propagation et le soutien de ses idées ultérieures, d'assumer une véritable dictature dans l'Eglise de France.

CHAPITRE IX

LA RENOMMÉE ET LES RELATIONS

M. de Bonald tenait pour certain que les rois n'étaient plus, par suite du phénomène de leur aveuglement, que des astres vagabonds, qui troublaient le système des sociétés et n'y portaient, avec leurs faiblesses ou leurs erreurs, que le désordre et le ravage. M. de la Mennais ne tenait pas pour moins certain qu'une nation, qui compte des hommes comme M. de Bonald, n'est pas abandonnée de Dieu. C'est dire dans quel ultracisme se délectait notre héros. Il voulait une monarchie logique, ou épurée de toute prérogative parlementaire, et une église logique, ou épurée de tout droit épiscopal et conciliaire ; la charte était pour lui une maladie à base révolutionnaire, que l'on avait inoculée à la monarchie, pour la faire périr ; et le gallicanisme était pour lui une constitution à base schismatique, qui menaçait l'unité du catholicisme et desséchait la vie religieuse. Bref, il avait horreur des restrictions apportées à la vertu des principes, et cette horreur se traduisait d'une manière agressive et sarcastique, qui gênait les Prudences et les Dominations du siècle. Mais M. le vicomte de Bonald et

M. le comte de Maistre, « complices » de la même réaction, admiraient ce cas magnifique d'idéologie.

Encore le premier eut-il le malheur de vivre trop longtemps pour ne pas devenir lui-même, aux yeux attristés de l'abbé de la Mennais, une de ces comètes présomptueuses, qui inquiètent le monde solaire de l'immuable vérité. On devine quel dédain notre docteur irréfragable pourra témoigner à des étoiles ni fixes, ni inaltérables, à des étoiles à variations de couleurs, comme Chateaubriand. Mais, à l'heure où nous sommes, celui-ci, mécontent, se jetait dans l'opposition de droite, et, réunissant autour de son nom les maîtres de l'ultracisme, il formait la constellation du *Conservateur*. L'abbé de la Mennais, qui en faisait partie, ne cachait pas que c'était la *dernière ressource de la monarchie et peut-être de la société en Europe.*

Le Malouin de Combour était allé voir l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, et lui rappeler qu'ils étaient nés sur le même rocher et qu'ils avaient entendu les mêmes flots ; bref, il l'avait conquis (octobre 1818). Le Malouin de La Chênaie lut à son visiteur un article sur l'*Éducation du peuple*, dans lequel il concluait qu'adopter la méthode d'enseignement mutuel (dite méthode lancastrienne), c'était donner sa préférence à « l'anarchie ». Chateaubriand parut enchanté. Quand on fait de l'opposition, il faut la faire « systématique », pensait le chantre des *Martyrs*, et, à ce point de vue, La Mennais était un compagnon parfait. Dans le milieu aristocratique du *Conservateur*, l'auteur de l'*Essai* fut entouré d'égards, et il confia à son frère qu'il apprenait à aimer et à respecter de plus en plus le « beau caractère » de son concitoyen. — Le journal réussit brillamment, mais, le 30 mars 1820, il abdiqua, en pleine vogue, devant le rétablissement de la censure.

Chateaubriand ne voulut pas permettre que ses anciens

collaborateurs continuassent la revue sous le même nom. C'est alors que M. de Bonald et La Mennais fondèrent le *Défenseur*, afin de poursuivre l'œuvre commencée. Parmi les plumes de la nouvelle feuille figurèrent Saint-Victor, qui avait mis les odes d'Anacréon en vers français, Genoude, qui traduisait la Bible, Nodier, érudit et poète, grammairien, bibliophile, et si gentil conteur ! Dès le 17 mars 1820, Lamartine avait sollicité pour le périodique la coopération littéraire de Joseph de Maistre, en lui offrant un exemplaire de ces *Méditations*, qui ouvraient les portes royales de la poésie romantique avec autant d'éclat qu'avaient fait le *Génie* et l'*Essai*. Car, à cette époque, l'amant d'Elvire ne trouvait pas mauvais de contribuer à l'action du *Défenseur*, avec les ultras de l'école de Bonald, et ces « hommes distingués » qui ne croyaient point aux « rêveries constitutionnelles ». Et c'est par l'intermédiaire de Lamartine que Joseph de Maistre venait d'entrer en relations avec l'abbé de la Mennais, l'*honneur de leur parti*. En effet, le poète ne laissait pas ignorer sa récente liaison avec le théologien de Bretagne, à qui il avait fait connaître, avant de les publier, quelques-unes de ses *Méditations*.

Voici comment les faits sont racontés — trente-six ans plus tard — dans le *Cours familier de littérature :* « Le duc « de Rohan m'amena M. de Genoude, jeune écrivain d'une « âme active, qui se dévouait à l'aristocratie et à l'église, « avec d'autant plus d'ardeur qu'il voulait se naturaliser « par ses services dans des conditions sociales plus hautes « que son berceau... Il connaissait M. de Lamennais, alors « l'*Athanase* implacable de l'Eglise. Il lui récita quelques « strophes d'une ode de moi sur l'enthousiasme. M. de « Lamennais, qui était au lit, se leva sur son séant en « s'écriant : *Eurèka*, nous avons trouvé un poète ! Il désira « me connaître. Je lui fus présenté par son ami. — Je trouvai

« un petit homme presque imperceptible, ou plutôt une « flamme que le vent de sa propre inquiétude chassait d'un « point de sa chambre à l'autre, comme un de ces feux phos- « phoriques qui flottent sur l'herbe des cimetières, et que « les paysans prennent pour l'âme des trépassés. Il était « non pas vêtu, mais couvert d'une redingote sordide, dont « les basques étirées de vétusté battaient ses pantoufles ; « il penchait la tête vers le plancher comme un homme qui « cherche à lire des caractères mystérieux sur le sable. Il « regardait obliquement, il ricanait sans cesse, il parlait « avec une volubilité intarissable. L'ironie était sa figure « favorite de conversation. On sortait aigri contre les « hommes, de son entretien. L'arrière-goût de son âme était « amer. — Je me sentis peu d'attrait pour ce grand homme « de style. Il venait d'écrire son livre sur l'*Indifférence en « matière de religion*. Depuis Jean-Jacques Rousseau et « jusqu'à Madame Sand, on n'avait rien lu d'une telle « diction oratoire et polémique. Ces phrases étaient moulées « sur l'*Héloïse ;* mais c'était Rousseau sans onction et sans « pathétique. M. de Lamennais raisonnait avec une logique « aussi savamment membrée qu'une charpente de fer ; il « déclamait avec une majesté de voix, une vigueur de gestes, « une insolence de conviction, une audace d'apostrophes, « qui imitaient admirablement l'éloquence. C'était un grand « disciple et un grand modèle de l'art d'écrire : mais le véri- « table art d'écrire n'est pas un art, c'est une âme. L'âme « manquait aux mots, ce n'était que la draperie du génie... »

A la fin de ces pages, où il jette négligemment du vitriol sur la statue de l'abbé, l'ancien écrivain du *Conservateur* et du *Défenseur* insiste sur sa propre modération, qu'il peint comme un abîme entre lui et l'autre. Cependant, en la vingtième année du siècle, il était moins préoccupé de retenir l'auteur de l'*Essai* dans son allure politique que

dans la récitation de son bréviaire, — pour laquelle, sans en être prié, il lui obtint une dispense en cour de Rome.

Au temps où il écrivait les *Méditations*, le poète était dans la familiarité du « jeune et beau duc de Rohan », qui sortait des mousquetaires, et qui se faisait remarquer « par la richesse et l'élégance de ses équipages ». Le prince « possédait le magnifique château des La Rochefoucauld, à la Roche-Guyon », et en faisait le rendez-vous de ses amis. Boileau, qui aimait la même contrée, — comme, plus tard, Guy de Maupassant, — y célébrait le charme des bonnes parties de plaisir à la campagne :

« J'amorce en badinant le poisson trop avide...

Lamartine, au contraire, semble n'avoir regardé que la chapelle seigneuriale :

« Dans le creux du rocher, sous une voûte obscure
« S'élève un simple autel...

Ainsi, dans ces heureux parages, arrosés par le fleuve parisien, les classiques de l'ancien régime allaient à la pêche à la ligne, et les romantiques de la restauration à la messe. — Quant à l'oratoire ducal, il n'était pas si agreste que cela ! Ecoutons Victor Hugo, qui s'y est agenouillé : « Un « Christ de grandeur naturelle cherchait à faire l'illusion « complète de la réalité ; un jet de vermillon jaillissait de « ses plaies, le bois des linges était peint en blanc, le corps « en couleur de chair, les yeux étaient d'émail, et la couronne « de véritable épine. Derrière ce Christ, une nuée de séra- « phins en ronde-bosse comme ceux de Saint-Roch proje- « taient des rayons de bois doré. » — Le prince se plaisait à donner des cérémonies, où la douceur de la musique et l'abondance des cierges, qui se fondent en amour dans la

lumière mystique, procuraient des émotions religieuses aux hôtes du manoir. Lui-même était un acteur de cette dévotion. Il avait reçu la tonsure le 5 juin 1819, et « sa pieuse chevelure, éprouvée au fer, avait une élégance de martyr ». Quand il parlait le soir, dit encore Chateaubriand, il prenait soin, « à l'aide de deux ou trois bougies, artistement placées, d'éclairer en demi-teinte, comme un tableau, son visage pâle », mais fort joli. — Frêle de complexion et d'une délicatesse féminine, écrira La Mennais, « la nature l'avait destiné à vieillir dans une longue enfance ; il en avait la faiblesse, les goûts, les petites vanités, l'innocence » ; les Romains le surnommèrent *il bambino*.

Dans cette crypte du romantisme religieux, le duc fit célébrer, le 8 décembre 1818, un service funèbre en mémoire de l'abbé Teysseyre. L'auteur de l'*Essai* y assista. Le mort n'était-il pas, depuis de longues années, leur ami commun et leur saint vénéré ? — On s'explique donc facilement qu'ayant à désigner un confesseur à Victor Hugo, dont l'inquiétude appelait Dieu, l'abbé de Rohan le conduisît, le 30 mars 1821, à l'abbé de la Mennais. Les rapports entre le prêtre et le poète restèrent assez intimes. En 1821, dit la *Biographie universelle* de Rabbe, Victor Hugo *voyait surtout M. de la Mennais*. Et Saint-Valry rendant compte de la publication des *Odes* félicita l'auteur d'avoir pour lui *les éloges et l'amitié si honorables de M. de Chateaubriand et M. de Lamennais*. De fait, Victor Hugo ne séparait pas ces deux noms. Dans la préface de ses *Nouvelles odes* (en 1824), il disait : « La littérature présente, telle que l'ont créée les Chateaubriand, les Staël, les La Mennais ». — Soit dit en passant, le clerc malouin n'a lu que tardivement (en 1818 et 1819) la baronne du XVIIIe siècle. — L'ode sur le *Génie* était dédiée à Chateaubriand, et l'épigraphe empruntée à La Mennais. Mais que celui-ci écrive au jeune maître, soit

pour le féliciter de son premier recueil, soit à l'occasion de son mariage, soit pour s'unir à ses joies de père, il n'oublie pas son rôle sacerdotal, et qu'il s'adresse à quelqu'un qui fait ses débuts dans la vie.

Une lettre que Victor Hugo envoya, le 25 octobre 1825, à l'abbé de la Mennais, montre bien l'influence de ce dernier : « A Genève, je me suis rappelé ce que vous m'aviez « dit sur cette république jalouse et despotique, hérétique « et intolérante, sur cette fausse et mesquine probité, sur « cette prétendue vertu de la liberté populaire et du schisme « religieux... Toutes vos paroles sont profondes... Nodier « m'a recommandé de vous écrire que l'un de ses amis, le « seul homme fort du consistoire de Genève, est convenu « avec lui que le protestantisme, chez un esprit conséquent, « se résolvait nécessairement à l'athéisme. J'admire comme « tous les témoignages, même ceux des ennemis, viennent « fortifier l'autorité de votre foi et de votre raison... » La bien jolie réponse de La Mennais (4 novembre 1825) nous a été conservée dans *Victor Hugo raconté*. — Remarquez, toutefois, que, dans sa lettre, le poète ne dit pas *notre foi*, mais *votre foi*.

Si les relations de l'abbé avec « l'enfant sublime » se produisirent à l'heure naturelle, celles de M. de la Mennais avec M. de Maistre, qui étaient d'une harmonie préétablie, commencèrent, comme il convenait, à l'apparition du livre sur le *Pape*. Le diplomate, par l'entremise de Lamartine, en fit remettre un exemplaire à l'auteur de l'*Essai*. Les lecteurs jugèrent bientôt que les deux apologètes se complétaient l'un l'autre. Quelqu'un disait : « Quand on a lu l'*Indifférence* et le *Pape*, on est vaincu, il n'y a pas moyen de reculer. » L'abbé joignit sa plume à celle du comte, en publiant une étude sur le nouvel ouvrage dans le *Défenseur*.

Cette étude amena le critique à saper l'ensemble du système gallican, qu'il accusait, en ce qui concernait le pouvoir du souverain pontife, de conduire à *croire le moins possible sans être hérétique, afin d'obéir le moins possible sans être rebelle.* Et il opposait à ce minimisme catholique un schéma de son ultramontanisme, où il prétendait convaincre, en vertu des déductions logiques, celui qui rejetait l'infaillibilité de l'autorité romaine, d'être *un monstre parmi les intelligences.*

Que le livre du *Pape* ait animé La Mennais dans le chemin où il s'avançait sans lenteur, c'est vraisemblable, mais il n'avait aucun besoin de cette dissertation pour achever son système sacerdotal. Au contraire, l'idée la plus intéressante de Joseph de Maistre — sur l'évolution de la souveraineté pontificale (dans le *Principe générateur*, XXIII) — La Mennais ne l'a pas connue, ou l'a écartée. D'ailleurs, elle ne serait pas endossée par les théologiens, sans des restrictions ou des éclaircissements, que ne réclamerait pas un pur historien.

Comme suite à son volume d'apologétique ultramontaine, Joseph de Maistre donna un traité de l'*Eglise gallicane dans son rapport avec le souverain pontife*, ouvrage particulièrement agressif. — Notre Malouin s'arrêta davantage, semble-t-il, aux « choses vraiment admirables » qu'il rencontrait dans les *Soirées de Saint-Pétersbourg.* Mais, déjà, la mort, de son autorité privée, avait brisé la liaison entre ces deux ultras, qui avaient le mépris de l'opinion moyenne, chienne engrossée des plus vulgaires passants. — La dernière lettre qu'ait écrite Joseph de Maistre (24 février 1821) est adressée à l'abbé de la Mennais.

Gêné par la censure, le *Défenseur* termina sa carrière en octobre 1821. Il avait été fort utile à notre héros. Ses amis Bonald et Genoude y avaient soutenu le deuxième volume

de l'*Essai*. Lui-même y avait combattu à son aise pour les doctrines auxquelles il attachait le salut social. Il avait pu répondre à l'amitié de Chateaubriand, en y faisant connaître avec éloge son opuscule sur le duc de Berry. Bref, malgré la controverse philosophique et le déplaisir gallican auxquels l'écrivain du *Défenseur* était en butte, son prestige dans le monde de la restauration n'était guère entamé, et l'abbé de Bretagne semblait être une des colonnes de feu qui devaient guider la société dans les irrésolutions et les embûches de la nuit.

Il avait donc la gloire. Et il disait : « Je ne sais que faire de cela »; j'y vois « la ruine du seul bien qui me restait pour me rendre la vie supportable : une profonde obscurité. » Cette rumeur dont il se plaignait, Chateaubriand, lui, avouait l'avoir cherchée pour se faire aimer. Mais, si la célébrité obligeait La Mennais à se débattre contre les importuns, elle se thésaurisait aussi en affections de choix, qui avaient pour le Malouin de La Chênaie le prix que son compatriote donnait à l'amour. Nous en avons un exemple saisissant, dans l'histoire des sentiments qui l'unirent à la baronne Cottu et au comte Benoît d'Azy.

Mme de Lacan, mieux connue sous le nom de son deuxième mari, le baron Cottu, était extrêmement belle, mais son esprit était plus remarquable encore que sa beauté (ainsi parle Benoît d'Azy). Emue et ravie d'admiration par la lecture de l'*Essai*, elle voulut voir l'auteur de ce livre étonnant et lui confia la direction de son âme. En même temps elle fit connaître le précieux volume à son jeune ami, que nous venons de nommer, — il avait six années de moins qu'elle, n'ayant que vingt-deux ans. Ce dernier, à son tour, soumit son esprit à la parole de l'apologète, et livra son cœur à l'apôtre, qui fut charmé de sa jeunesse et de sa bonne grâce.

La correspondance de l'épistolier breton avec Mme Cottu est une des belles choses de la littérature française. Elle a été l'objet d'études pénétrantes. Consacrons plutôt quelques pages à la correspondance de Benoît d'Azy avec La Mennais, qui est inédite. Aussi bien, ne pas mettre en relief un attachement de qualité rare, comme celui de cet adolescent et de ce prêtre, c'est détourner les regards d'une source très profonde, et très agissante, dans la vie de notre théologien.

CHAPITRE X

DENYS BENOIT D'AZY

La Mennais avait trente-six ans. Il y avait en lui une sève de jeunesse affective, que les années ne parviendront pas à dessécher. Séparé par les mers d'Henry Moorman, qui était sur le point de mourir, il crut trouver en Denys Benoît « l'intime frère et inviolable ami », comme s'exprime Montaigne.

Leurs premières rencontres datent de décembre 1818. Mais, au bout de quelques semaines, ils furent obligés de se séparer. Le jeune homme devait se rendre en Anjou. Oserai-je le dire ? L'absence est souvent le plus grand des biens. Il est délicieux de s'aimer à distance, l'éloignement fait jaillir les inspirations du lyrisme et l'art de conter. Le départ du cher Denis nous a valu un monument épistolaire des plus riches, au point de vue littéraire comme au point de vue psychologique.

Dans les commencements, les lettres de l'écrivain sont multipliées et les sentiments s'y traduisent avec la vivacité de la passion. La marquise de Créqui disait très finement : « Ces doux épanchements de cœur qui sont le charme de l'amitié, deviennent souvent l'écueil de l'estime. » Avec

La Mennais l'estime s'imposait toujours. Ceux qui l'ont observé dans les familiarités de l'existence quotidienne, où le laisser-aller de la nature nous trahit, ont reconnu sans peine les imperfections que l'on découvre chez tous les hommes, mais ils n'ont vu ni entendu de lui rien qui pût affaiblir le respect et la confiance que la lecture de ses ouvrages faisait naître.

Si l'on remarque dans quelques-unes des premières lettres un accent éperdu dans la tendresse, il n'est pas mauvais de se souvenir que l'épistolier est un malade et un romantique, une imagination qui a tout amplifié, un écrivain qui a peur de ne pas exprimer avec assez de force les mouvements de son âme mobile, un lecteur des poésies de Byron, qui l'enchante et lui donne le frisson. Comment, en 1819, n'y aurait-il pas du Chateaubriand et du René dans cette correspondance ? En voici quelques exemples : Mme de Lacan « serait heureuse peut-être si elle ne m'avait jamais connu. Il y a en moi comme un fonds de douleur, qui déborde sur tout ce qui m'environne. Est-il donc si difficile de passer sans nuire à travers cette vie ? Je ne demanderais que cela ; mais c'est trop encore. Il y a dans nos destinées quelque chose d'inexplicable ». — « Mon cœur, par une vieille et douce habitude, se reporte vers la retraite ; il se représente le calme et le silence d'un cloître solitaire, les bois qui le cachent à l'œil du passant, la mer qui se brise contre ses murs, les tombes antiques des religieux, l'église qui entendit leurs prières... » — « Sur les bords de la mer, au fond des forêts, je me nourrissais de ces vaines pensées, et ignorant l'usage de la vie, je l'endormais en berçant dans le vague mon âme fatiguée d'elle-même. » — « Mon ami, il y a bien à pleurer en cette vie ; mais le ciel est plus beau à travers les larmes. » — « Je suis comme toi, mon frère, j'aime l'orage... » — « Il y a des cœurs où aucune joie ne

prend racine et où toutes les douleurs croissent naturellement. »

L'exaltation des effusions littéraires et des rêves poétiques s'apaisa avec l'écoulement des mois, mais l'affection exquise du prêtre et du disciple demeura. Le caractère spiritualiste de leur correspondance (qui était destinée à rester secrète) se marque bien dans ces paroles que Denis Benoît adressait à Féli, quinze ans après le début de leur liaison : « Mon frère bien aimé, prie pour moi, et songe que mon cœur n'est point changé, depuis le temps où *nous bénissions Dieu ensemble de nous avoir donné à chacun un ami* » (4 avril 1833). En effet, le Père qui est dans les cieux n'est jamais absent de la pensée de La Mennais. Le nom divin paraît dans ses lettres en toutes occasions, comme le mot familier de la foi et de l'espérance, et non comme le *Deus ex machina*, qui se déclanche sur certaines lèvres par une sorte de tic professionnel. Même quand il se penche avec excès sur des roseaux pour se décharger du poids de lui-même, il ne tarde pas à sentir que son devoir lui commande d'être plutôt un appui, et le directeur d'âme se redresse d'un mouvement qui lui est naturel.

Il rappelle à son Denis la nécessité de faire chaque jour quelque progrès dans la piété, d'avoir recours à la vertu des sacrements, de lire habituellement l'Evangile et l'Imitation, de conformer sa volonté à celle du Maître excellent, de vivre en paix avec soi-même, de travailler à sa réforme sans découragement. Il a parfois des observations d'une psychologie très fine, par exemple, sur la complaisance avec laquelle on s'abandonne à son chagrin. Il donne les conseils les plus judicieux, tels ceux-ci, qui se complètent l'un l'autre : « Un peu de zèle ne suffit pas, et le bien même, pour être vraiment bien, doit être fait avec discrétion. — Nous ne devons rien négliger ; un seul mot resté dans le

cœur peut y devenir un germe de salut. » Dans le moraliste perce plus d'une fois l'ascète chrétien : les âmes tendres, dit-il, « sont trop portées à chercher le repos dans ce qu'elles « aiment ; il n'y est pas, comme Dieu le leur fait sentir par « une grande miséricorde ; sans cela elles s'arrêteraient en « route, elles n'arriveraient jamais là où pourtant il faut « arriver, à un entier détachement de la terre, à ce grand « *Consummatum est!* qu'on ne prononce que sur la croix ». Nicole, de Port-Royal, ou saint Augustin, auraient-ils un autre son ?

Puis, écoutez ceci, qui fut écrit dans la période la plus ardente de cette union insigne : « Je compte aller voir ta « bonne mère. J'éprouve le besoin de lui parler de toi. Quel « autre intérêt ai-je maintenant en ce monde ? *J'entends* « *les devoirs à part.* » Voilà une finale que nous soulignons. Elle n'est pas insignifiante. Au-dessus des sympathies qui enchantent, qui sont le plaisir le plus séduisant de la vie, planent *les devoirs*, c'est-à-dire, pour les héros de l'action, *les idées*, où ils enferment toute leur puissance de volonté, toute leur capacité de sacrifice, et qui finissent par consumer, si elle entre en conflit, l'amitié la plus adhérente aux entrailles mêmes.

Dans le chœur des adolescents privilégiés de Féli, le cher Denis est une figure autrement attachante que Bois, l'inconsistant, ou Moorman, l'irrésolu ; il a reçu la culture d'une éducation attentive ; son caractère est affectueux, généreux, élevé ; sa conscience est soucieuse de vie morale. Quand il fit la connaissance de l'apologète, il avait quelque chose d'inquiet, de rêveur, d'inassouvi, traits qui n'offrent rien d'étrange aux éducateurs, mais qui se prêtaient à l'étincelle entre le maître et le disciple. S'il n'a pas la beauté du verbe que possédera Montalembert, s'il n'a pas cette chaleur qui plaît dans Elie de Kertanguy, et son *eamus et*

nos ut moriamur cum eo ; du moins il est sincère dans son admiration, délicat dans ses procédés, et, lorsque les défections se multiplieront autour de l'ami, il lui dira : « Mon cœur ne te trouve jamais de torts » (29 juillet 1835).

Les deux intimes se tutoient, suivant l'usage que Féli avait adopté dans ses rapports avec ses jeunes gens les plus chéris. Cicéron ne disait-il pas : *Maximum est in amicitia superiorem parem esse inferiori ?* — Denis se maria à l'âge de vingt-six ans. Les joies de la famille ne lui firent pas oublier les enchantements de l'amitié. « Que tes lettres sont bonnes ! » mandait-il à Féli ; cependant, « je ne m'habi- « tue pas à être loin de toi ». Une autre fois, il terminait ainsi sa missive : « Adieu, cher bon frère. Je t'écris au milieu de mes enfans, qui me dérangent sans cesse... Je n'ose m'impatienter de ce petit ramage, qui est bien doux aux oreilles paternelles, mais je les gronde de me déranger, parce qu'ils m'empêchent de causer avec toi à mon aise. Adieu, cher ami. Je t'embrasse du meilleur de mon cœur » (11 août 1828). — La fidélité de Benoît s'exerce dans les petits services, qui prouvent si gracieusement la vitalité et la cordialité des relations : il fournit des tabacs à son bon maître, qui a gardé du XVIIIe siècle l'habitude de priser, et qui est amateur des espèces les plus appréciées ; il s'ingénie à caser ceux que Féli lui recommande ; il lui envoie de l'argent, dans les moments de besoin ; aux heures épineuses, il se range immédiatement du côté de l'ami : *certus in re incerta,* dirait Cicéron. Il cherche seulement à s'écarter des grands problèmes que Féli remue. Il est trop occupé, déclare-t-il, pour songer à ces hautes questions. Ou bien, en homme modeste et pratique, il écrit : « plus borné dans ma vue, je m'arrête plus souvent à l'avenir prochain qu'à l'avenir éloigné » (21 octobre 1832). Comme Féli, il voyait la révolution de juillet monter à l'horizon, et reprochait au

gouvernement sa faiblesse : « Nous sommes dans une triste et cruelle position, disait-il, l'autorité s'effraie de l'ombre qu'elle fait en se tenant debout » (20 novembre 1828). Néanmoins, aux approches de 1830, le point de vue du disciple allait divergeant des opinions du maître. A celui-ci, pourtant, il ne manque jamais de parler sur un ton de tendre déférence. Ses conseils, lorsqu'il se permet d'en donner à l'époque des difficultés avec Rome, sont d'un sage et d'un chrétien. Il exprime sa crainte que l'ami, en face de ses adversaires, ne se roidisse « avec trop de force ou de violence » (29 novembre 1833) ; mais il n'admet pas que la Papauté s'ingère dans les convictions politiques des Français, et il gémit « de voir l'Église prendre le triste soin de repousser ou de comprimer tout ce qui s'élève » (20 février 1835).

On pense bien que le nom de Mme Cottu paraît souvent dans les missives du cher Denis. Il saisit le défaut dominant de cette amie excellente : « Son esprit et son cœur, dit-il, sont toujours dans une sorte de recherche d'exaltation, qui va quelquefois au delà de la simplicité des sentimens vrais » (3 août 1829). De fait, La Mennais fut contraint d'opposer de la résistance à l'exclusivisme qu'elle voulait imposer à ses affections : « Le sentiment qu'on me demande », racontait l'abbé, « je devrais l'étouffer si je l'avais. » Car l'enthousiasme de la jeune femme pour le grand écrivain romantique n'allait pas, dans les premières années, sans entrelacs de jalousie et de coquetterie. Le manque de mesure, ou la surexcitation naturelle dont elle était capable, se traduisit jusqu'au pied du lit de La Mennais mourant. Mais nous devons lui rendre cet hommage que son dévouement pour le prêtre qui l'avait convertie sourdait des recoins du cœur qui ne mentent pas, et resta inaltérable.

Bon nombre d'années après les débuts quasi orageux de cette amitié féminine, Benoît écrivait à Féli : « Mme Cottu

« est toute malade... J'ai passé avec grand plaisir une partie « de cet été avec elle... elle a pour toi une amitié qui me « faisait grand plaisir. Que de fois nous avons parlé de toi ! « Que de fois nous avons rappelé nos souvenirs du passé ! « Sa famille est tout à fait intéressante, ses enfans sont bien « élevés, son mari rend sa vie heureuse... » (21 octobre 1832). Vie heureuse, — jusqu'au malheur prochain. Mme Cottu perdit son père dans des circonstances singulièrement pénibles. Le vieillard n'avait pas su acquérir, sur le bord même de la tombe, la sagesse de son âge. Mais l'infortunée était tellement dominée par la mort récente d'un fils, que nulle chose, si triste qu'elle fût, ne semblait pouvoir ajouter à sa douleur. Ah ! la belle page que La Mennais avait écrite sur le trépas de cet enfant : « Heureux qui s'en va sans avoir connu rien de la terre que les charmes innocents de la maison natale et les tendres caresses d'une mère ! Heureux qui n'emporte avec soi que des souvenirs heureux ! »

On voudrait trouver dans les lettres du disciple non une doublure de l'élocution du maître, assurément, mais un style qui ne fût pas dépouillé de toute qualité littéraire. Or, sauf de rares exceptions, la correspondance du cher Denis est d'une négligence de plume qui rebute. Elle n'en demeure pas moins précieuse pour l'histoire du grand écrivain, et nous en tirerons profit au cours de cet ouvrage.

CHAPITRE XI

SUITE DE L'*ESSAI*. LA CONTROVERSE

Le second volume de l'*Essai* parut en juillet 1820.

Il faut humilier la confiance superbe de l'homme, « il faut « le pousser jusqu'au néant, pour l'épouvanter de lui-même ; « il faut lui faire voir qu'il ne saurait se prouver sa propre « existence, comme il veut qu'on lui prouve celle de Dieu ; « il faut désespérer toutes ses croyances, même les plus « invincibles, et placer sa raison aux abois dans l'alternative, « ou de vivre de foi, ou d'expirer dans le vide ». Tel est le but poursuivi par l'auteur.

Pour l'atteindre, il suffit de montrer que la *raison individuelle*, ou la raison de chaque homme pris à part, n'est point infaillible. Sans doute, nos trois moyens de connaître, à savoir les sens, le sentiment, le raisonnement, peuvent nous conduire à la vérité, mais ils sont impuissants à nous donner la certitude. L'infaillibilité qui constitue cette dernière, n'appartient qu'à la *raison générale*, c'est-à-dire à l'autorité du genre humain. Un individu ne peut pas dire : « Je suis certain, parce que *je vois* avec méthode », mais : « je suis certain, parce que *je crois* avec l'humanité ». Ainsi la philosophie ménaisienne est une philosophie de la *foi*,

ou de l'*autorité*, ou du *sens commun*. Elle s'oppose au cartésianisme, « philosophie aussi dangereuse qu'elle est niaise », philosophie des rationalistes et des athées, des déistes et des hérétiques, qui s'attachent tous au triomphe du *sens privé*, et qui mettent la certitude dans une perception claire et distincte des choses, c'est-à-dire dans l'*évidence* d'une conviction personnelle. Or, le système cartésien n'est autre que celui des fous. Il y avait, par exemple, un roi d'Espagne dont la vésanie était de se croire mort. « On avait une peine « infinie à le décider à manger, pour qu'il ne mourût pas, « en effet. Le sentiment individuel qui lui persuadait qu'il « était mort, était aussi invincible que le sentiment indi- « viduel qui me persuade que je vis. Donc le sentiment « individuel, même invincible, peut quelquefois être erroné ; « donc il n'est pas le fondement de la certitude qui ne peut « jamais être erronée. On dira peut-être : *Ce roi était fou.* « Sans doute, répondrais-je ; mais comment chaque homme, « individuellement, pourrait-il être *certain* qu'il n'est pas « fou, si ce n'est par le témoignage des autres hommes ? « Combien y a-t-il de fous qui s'aperçoivent de leur folie ? « Et qu'est-ce qui les en avertit, que l'opposition de leurs « idées avec les idées communes ? » Bref, la vérité, nous ne la connaissons d'une manière inébranlable que par le verdict de l'humanité.

Reste à dire que l'empire de la raison générale vient de ce qu'elle est formée des vérités, des dogmes, et des préceptes originairement révélés de Dieu et conservés par la tradition des peuples, en sorte que voir le vrai à la lumière du genre humain, c'est éclairer notre propre raison à la *raison de Dieu*. — La Mennais espérait démontrer, dans les volumes suivants, que l'Église catholique était dépositaire des enseignements primitifs, et des richesses des révélations successives ; qu'elle s'imposait de cette manière à

l'intelligence, comme la plus haute autorité, souveraine maîtresse de vérité et de certitude.

La philosophie nouvelle fut mal accueillie. Frayssinous s'exclama : « C'est un homme de génie, mais qui n'a fait qu'une théologie médiocre. » Des épîtres assez peu flatteuses arrivèrent en bon nombre au téméraire apologète. Trévern écrivit à Poulpiquet : « Notre admirable Lamennais s'est « cruellement fourvoyé dans son second volume, nous en « sommes tous désolés... Où a-t-il pu prendre dans sa tête « de vouloir renverser le témoignage des sens... Il travaille, « il s'occupe d'une justification : elle sera étincelante de « style, mais il ne se relèvera pas de ses derniers paradoxes. « Je le regrette, c'est notre première plume, et bretonne « par-dessus le marché. » La première attaque publique fut celle de Féletz dans le *Journal des Débats*. Elle était pondérée et d'une politesse exquise. L'idée de la *raison universelle* était loin de déplaire à Joseph de Maistre, néanmoins il entrevit les difficultés auxquelles l'écrivain allait se heurter. Une lettre inédite, du 24 septembre 1820, adressée à La Mennais, nous peint l'état des esprits :

« Me voici de retour à Paris, bien cher ami... Je suis rentré « dans ce grand tourbillon que vous agitez beaucoup en ce « moment. On ne vous entend pas et l'on fait beaucoup de « bruit pour empêcher qu'on ne vous entende. Mais vous « triompherez de tout cela, parce que vous avez complète- « ment raison. M. de Bonald vient enfin d'envoyer au *Défen- « seur* un article où il vous défend, et l'on avait déjà répandu « qu'il n'osait pas prendre votre défense. M. de Fontanes, « le doyen de la faculté de théologie, m'a dit ce matin qu'il « avait empêché un ecclésiastique de publier un livre contre « vous. Il ajoutait qu'on ne vous entendait pas, et que *ce « que votre premier chapitre a de trop dur* s'expliquait à la fin « de l'ouvrage. Vos articles sur M. de Maistre [à propos du

« *Pape*] sont le fond de toute cette aigreur, et l'envie qui se « déguise fort mal..... M. Picot n'ose plus parler de votre « livre, et croit que la plus grande partie du clergé est contre. « Il sera plaisant de les voir revenir, et l'opinion de M. de « Bonald y contribuera beaucoup. Je veux faire une petite « brochure, où je montrerai comment Descartes ne fut pas « compris non plus, parce qu'ils disent que c'est votre faute « si l'on ne vous entend pas... Imagineriez-vous qu'on a parlé « de censure pour votre ouvrage ? Mais c'était un franc « imbécile. M. Frayssinous, à ce qu'on assure, en parle avec « modération. A Saint-Sulpice on ne vous a pas compris. « M. Clausel vous a écrit, dit-on. (C'était vrai, l'abbé Clausel « de Coussergues n'avait pas caché à l'auteur que sa doc- « trine renversait et perdait tout.) Pauvres esprits ! Ils « jugent ce temps-ci comme si c'était encore le xve siècle ! « Les faits répondront, et je suis convaincu que cet ouvrage « fera école..... »

Des admirateurs non moins sincères, mais plus libres, priaient l'écrivain d'être moins orateur et de traiter sans rudesse le cartésianisme ; avec un peu plus de simplicité et de clarté, disaient-ils, la victoire serait décidée. Deux mois après la lettre précédente (le 21 novembre 1820), le même correspondant mandait au maître :

« Je vous avais parlé, il y a quelque temps, d'un abbé « Féri, fort de vos antagonistes ; ce brave homme a écrit à « beaucoup de personnes, ferraillant toujours contre vous ; « et il n'y a pas plus de huit jours que Féletz me lisait, en « goguenardant, une de ses lettres, remplie de pauvres « raisonnements, qu'il trouvait parfaits, et qu'il m'engageait « à publier dans le *Défenseur ;* il triomphait beaucoup d'être « appuyé par l'abbé Féri ! Ne voilà-t-il pas que cet abbé, « bonhomme au fond, comme vous allez voir, nous adresse « au *Défenseur*, le croiriez-vous, *une palinodie complète*, par

« laquelle il se rétracte de tout ce qu'il a dit contre vous, « confessant ses bévues, son péché, et demandant, dans le « *Défenseur* même, insertion de sa rétractation. Nous allons « remplir son vœu, et ce sera une scène de comédie avec « Féletz... » Cet abbé Féri était professeur au séminaire de Nancy. Sa conversion ménaisienne fut sans doute l'œuvre de l'abbé Boulanger, supérieur de la maison, qui se déclarait partisan de la nouvelle philosophie. Après un moment d'hésitation devant l'orage qui semblait monter, ceux qui étaient restés sous le charme du volume initial ouvraient leur esprit à l'apologétique bretonne et adressaient au maître des *justifications* de sa doctrine. Ils n'étaient pas de ceux qui ne comprennent point !

Encouragé par l'attitude de ses amis et la campagne de son périodique, le métaphysicien acheva sa *Défense* allégrement. Elle parut en juin 1821, et produisit son effet. L'auteur avait fait acte de soumission à Rome, en y sollicitant l'examen de sa doctrine. Et il se montra plein de déférence vis-à-vis des théologiens italiens. Enfin il ne cessa de revoir son plaidoyer. La quatrième édition de la *Défense*, améliorée, entra en circulation dès la fin de l'année. Traduite en langue italienne, elle fut publiée à Rome, avec l'approbation de deux docteurs et celle de l'archevêque de Durazzo. L'*Ami de la Religion* (10 juillet 1822) fit observer que ces témoignages de particuliers, donnés en vue de l'*imprimatur*, n'engageaient la responsabilité d'aucune congrégation romaine. Si malicieuse qu'elle fût, la remarque était exacte. Néanmoins, dans les circonstances, ces trois approbations de spécialistes italiens étaient un succès très notable pour la philosophie bretonne. Visiblement, elle avait des fidèles dans la capitale du monde chrétien.

En outre, en mai 1822, on réimprima, sous le titre de *Doctrine du sens commun*, un traité paru en 1718, qui avait été

composé par le R. P. Buffier, de la Compagnie de Jésus. On sera moins frappé des différences entre nos deux enseignements, pensa La Mennais, que des *points nombreux sur lesquels l'auteur et moi nous nous accordons*. Peut-être les Jésuites vont-ils se croire obligés de soutenir maintenant l'honneur du *sens commun !* Le polémiste estima qu'il était d'une bonne tactique de les ranger parmi les anciens et les plus clairvoyants adversaires du cartésianisme. Ah ! s'il avait pu convertir à ses idées la puissante société ! Il y comptait bien quelques partisans, mais ses adversaires y dominaient. Un Quimpérois, « puissant esprit », théologien « consommé », vertueux et bon (suivant Mgr Dupanloup), homme « incroyable de malignité et d'imposture », *jésuitisme incarné* (selon notre abbé), Rozaven, puisqu'il faut l'appeler par son nom, était assistant pour la France du général des Jésuites. Son manque de bienveillance vis-à-vis de la doctrine nouvelle était avéré. La distance alla s'accroissant chaque jour entre la marche de La Mennais et le pas des Religieux. Au commencement de 1830, le fossé qui séparait le jésuitisme et le ménaisianisme était de ceux qui ne se franchissent guère. C'est alors que le Malouin surnomma les Révérends Pères *grenadiers de la folie*.

La philosophie bretonne était une belle construction oratoire, séduisante par la fusion qu'elle opérait entre la philosophie et la religion, et par la façon hardie dont elle brisait quiconque se refusait à prononcer le mot *credo*. Elle se perfectionna en face des contradictions, s'expliqua et se corrigea peu à peu, se revêtant de formes agréables, sérieuses et pieuses, dans les livres de l'abbé Gerbet, prenant des formes faciles et quasi populaires sous la plume de l'abbé Rohrbacher, et se codifiant dans le *Sommaire d'un système des connaissances humaines*. Les antagonistes semblaient n'être que des vieux et des impuissants, universitaires,

gallicans, sulpiciens, irrités d'être bousculés hors de la routine classique, tandis que les jeunes, et ceux dont les yeux cherchent avidement toute aurore de salut trouvaient quelque chose de chaud et de lumineux, de simple et de décisif, dans le système du *sens commun*.

Par malheur, celui-ci se prêtait à des objections frappantes. Car, s'il est une fois constaté que la raison individuelle ne peut donner que des probabilités et qu'elle reste toujours suspecte, de quel droit s'affirme-t-elle infaillible, quand elle proclame l'empire de la raison générale ? D'ailleurs, cette dernière, dont le métaphysicien chante l'autorité, ne le condamne-t-elle pas dans le mépris qu'il attache à la valeur des sens, et de l'évidence, et de nos moyens ordinaires de connaître ? Enfin, sa croyance à la tradition des vérités suppose préalablement la démonstration de l'existence de Dieu et de la révélation primitive. Avec quoi argumentera-t-il ? Avec sa raison individuelle ? Alors, le système s'écroule. Avec l'attestation du genre humain ? Alors, la base même de la philosophie ménaisienne est dépourvue de preuve et se réduit à une affirmation solennelle. Encore, cette affirmation de l'humanité relativement à Dieu et à sa Parole dans le monde, par quel procédé l'établir, si nos méthodes d'investigation manquent d'efficacité ? — N'insistons pas : la théorie de l'abbé ne compte plus d'adeptes ni dans l'Eglise ni en dehors de l'Eglise.

Du moins, elle eut le mérite de ramener l'attention sur le problème de la certitude, qui est un des plus graves, et sur les rapports du cartésianisme avec la libre pensée. Enivrée de cette tradition, où se précipitaient M. de Bonald et Joseph de Maistre, en réaction contre l'individualisme et le rationalisme du XVIIIe siècle, et contre l'idée de Rousseau sur l'excellence de l'état de nature, opposé à l'état

de société, la doctrine de l'Autorité formait un système religieux de la Restauration. Après tout, son rôle a été celui de toutes les nobles hôtelleries qui arborent le pavillon de la vérité sur les chemins de la pensée humaine ; elle a servi pour un temps de caravansérail à quelques-uns des pèlerins de l'Infini.

CHAPITRE XII

PREMIER PROCÈS DE L'ULTRA

Ce qui fait le caractère particulier des articles de La Mennais, soit dans le *Conservateur*, soit dans le *Défenseur*, — écrivait Féletz, en août 1820, — c'est la vigueur et l'énergie, et « c'est surtout la précision des idées et la concision du style. On ne peut dire plus de choses, ni les mieux dire, en trois ou quatre pages ». Ce compliment dut faire plaisir au polémiste, parce qu'il répondait exactement à son idéal littéraire.

La Mennais savait « qu'un bon article ne s'écrit point avec la facilité d'une lettre », et exige un travail dont tout le monde ne se rend pas compte. Il se défiait aussi de l'exubérance dans le style, qui « efféminé l'esprit » ; et il n'était satisfait que lorsqu'il pouvait dire : « Je crois ce morceau fort de choses, et l'expression ne les affaiblit pas. » Beaucoup plus que l'influence de Chateaubriand au feuillage abondant et sonore, il subissait alors l'influence de Bonald aux racines profondes et au tronc ferme et droit.

Enfin, il avait confiance dans l'action qu'un article bien fait peut exercer. On lit moins les livres, observait-il, que les journaux, — et sous ce titre il entendait toutes les publi-

cations périodiques. Celles-ci pénètrent dans toutes les maisons, y portant l'erreur ou la vérité, y formant l'opinion et y dirigeant les passions. « L'impiété s'en fait une arme, et la religion s'en aide. » Sous ce rapport, les journaux « ne sont pas seulement une tribune, ils sont encore une chaire, et il n'est au-dessous de personne d'y monter ».

Après le *Conservateur*, qui s'était retiré devant la censure, après le *Défenseur*, qui ne pouvait lutter plus longtemps contre elle, le *Drapeau blanc* parut à La Mennais la feuille la moins inaccessible à la liberté de sa plume. Le polémiste n'y démentit point sa réputation d'ultra. Il ne taisait pas son mépris des parlements, et les mots d'inquisition et d'intolérance ne lui faisaient pas mal aux lèvres. Sa hache s'enfonçait à coups francs dans le *Constitutionnel*, qui le traitait de Torquemada, et qui accusait ses élucubrations d'ineptie et de mensonge. Au reste, l'abbé de Bretagne n'épargnait personne, quand il croyait attaqués les *principes fixes* ou les *doctrines invariables*.

Dans les salons, on racontait que, la conversation étant tombée sur Henri IV, Chateaubriand s'était écrié : « Il fut tué par des fanatiques, ce fut une grande perte, c'était un bon prince. » — Erreur, répondit La Mennais, « votre Henri IV était un hypocrite, il n'était pas rentré de bonne foi dans notre sainte religion, les amis de la monarchie doivent abandonner cet homme aux libéraux ». L'anecdote, si saugrenue qu'elle paraisse, est vraiment symbolique de la différence des tempéraments entre les deux Bretons, — différence qui va éclater, précisément, dans un article du *Drapeau blanc*.

A la chambre des députés, dans la séance du 25 février 1823, Chateaubriand, ministre des Affaires étrangères, prit la parole en faveur de l'intervention française dans les affaires d'Espagne. Assurément, ce discours contre les

passions révolutionnaires, et pour le rétablissement du pouvoir absolu de Ferdinand VII, était de nature à satisfaire les idées politiques de La Mennais ; et le Malouin de La Chênaie aurait pu signer cette finale du Malouin de Combour : « Espagnols... vous avez arraché l'Europe au joug que les empires les plus puissants n'avaient pu briser ; vous devez à la France vos malheurs et votre gloire : elle vous a envoyé ses deux fléaux, Buonaparte et la Révolution. Délivrez-vous du second comme vous avez repoussé le premier. » Mais notre théologien s'aperçut que, dans son développement, Chateaubriand avait parlé de *je ne sais quel droit divin*, et avait dit que *la souveraineté découle du souverain*. Quoi ! le défenseur zélé « de la religion et de toutes les saines doctrines » dissimulait le dogme que toute autorité vient de Dieu ! En vérité, on ne pouvait « se défendre d'un sentiment pénible », et il devenait nécessaire de donner un avertissement, poli mais public, à l'auteur du *Génie*. Dans une séance suivante de la chambre des députés (9 avril 1823), ce pré-renanien n'alla-t-il pas jusqu'à dire que, *chez les vieux peuples, les arts remplacent souvent les vertus ?* Quand la société tombe en dissolution, répondit La Mennais, on ne saurait se consoler de meilleure grâce ; mais des propositions si stupéfiantes méritent bien *Quelques réflexions sur notre état présent*. Que ces réflexions taquines aient vexé le Malouin de Combour, nous en avons la preuve dans une dépêche du nonce, datée du 1er juin 1824. Mais, bientôt, Chateaubriand était chassé du ministère et passait à l'opposition.

Le ton du polémiste est plus pressant, lorsqu'il s'adresse à Frayssinous, évêque d'Hermopolis *in partibus infidelium* et grand maître de l'Université. Cet ancien ami couvre de sa soutane violette et de sa réputation vertueuse un monopole qui est odieux à tous les ultras. Le gouvernement a

conservé la formidable machine napoléonienne pour la transformer en instrument de la Restauration. Mais il faut du temps pour changer l'atmosphère spirituelle de tant de maisons, qui s'offrent, ou qui s'imposent, plutôt, aux Français de toute croyance et de toute opinion. — En attendant, La Mennais se charge d'exposer les réclamations des catholiques et de divulguer les méchantes histoires qui arrivent dans beaucoup d'écoles. Le 22 août 1823, dans le *Drapeau blanc*, il écrit à M. d'Hermopolis une lettre ouverte, qui constitue un acte d'accusation contre l'anarchie intellectuelle et morale de l'Université, et contre l'inertie apparente du grand maître. Il cite des faits de nature à émouvoir les esprits religieux : élève enlevé de force du confessionnal par un maître d'études, trente élèves cachetant leurs lettres avec des hosties reçues à la communion, maire obligé de menacer proviseur et professeurs de poursuites devant les tribunaux... Bref, il dénonce certains établissements comme des *séminaires d'athéisme* et des *vestibules de l'Enfer*. — On sait combien les administrations ont horreur de ces avis publics, qui osent mettre en doute leur sagesse et leur vigilance, et qui prétendent les obliger à *faire quelque chose*. Malheur donc à l'inférieur qui a plus d'esprit ou de zèle que de grade ! L'archevêque de Paris fut scandalisé de voir un membre du bas clergé manquer de déférence à « Monseigneur l'évêque d'Hermopolis », son supérieur. Dès le 24 août, Hyacinthe-Louis, comte de Quélen, envoya une missive à La Mennais, pour le menacer d'un interdit, et le reprendre d'être si osé de *tremper ses lèvres dans le sang de l'Agneau de Dieu*, après avoir laissé couler de sa plume un fiel tant pernicieux. L'abbé répondit aussitôt :

« Monseigneur, — il me serait difficile d'exprimer le « pénible étonnement que j'ai éprouvé en lisant la lettre « que vous m'avez écrite... Quand je ne serais pas revêtu

« du sacerdoce, le simple caractère d'honnête homme m'obli-
« gerait à repousser, avec le vif sentiment de l'honneur
« blessé, les imputations qu'elle contient... De toutes les
« tristes nécessités qu'entraîne souvent avec elle une exis-
« tence publique, celle de me justifier, dans une circons-
« tance telle que celle-ci, est assurément ce qu'il m'était le
« moins permis de prévoir. Depuis que j'ai consacré ma vie
« à la défense de la religion, j'ai dû, sans doute, m'accou-
« tumer aux injustices de ceux que je combattais ; mais,
« j'avoue, Monseigneur, que je n'étais pas préparé à trouver
« un langage semblable, et plus amer encore, dans la bouche
« d'un des premiers pasteurs de cette Église à qui j'ai dévoué
« tous mes travaux... Quoi ! les âmes se perdront en foule ;
« des enfans, pour qui Jésus-Christ est mort, descendront
« par milliers dans les enfers, et il faudra garder le silence ;
« et l'on sera coupable d'avertir leurs parens... Monseigneur,
« vous ne le pensez pas ; vous ne pouvez pas le penser. —
« Pour moi, je le déclare en présence de Dieu : ce que j'ai
« fait, ma conscience m'ordonnait de le faire. Si j'avais
« écouté, en cette occasion, des conseils humains, c'est alors
« que j'aurais dû craindre de *tremper mes lèvres dans le sang*
« *de l'Agneau de Dieu*... Une interdiction ? ce ne serait pas
« pour moi, Monseigneur, que j'en gémirais davantage... »
Remarquons, en passant, ce ton de respect hautain. L'écrivain parle de puissance à puissance. Il estime qu'une plume, dans une noble main, est aussi un titre, — qui vaut bien celui de ministre ou de prélat. L'archevêque répliqua dans une nouvelle lettre, en maintenant son point de vue, mais il était battu.

Frayssinous, de son côté, annonça dans le *Moniteur* qu'il marcherait avec *force et mesure*, c'est-à-dire, glosa La Mennais, *selon la mesure de sa force*. En même temps, le conseil des ministres décidait d'obtenir une réparation judiciaire,

en police correctionnelle : on poursuivrait non l'auteur de l'article, mais l'éditeur responsable. Ce dernier fut condamné, le 5 septembre 1823, à quinze jours d'emprisonnement et cent cinquante francs d'amende. A quelque temps de là, le grand maître s'exprimait en ces termes : « M. de la Mennais dit beaucoup de mal de l'université, il ne connaît même pas tout. Mais comment remplacer cette institution qu'il voudrait détruire ? » — C'est à propos du procès contre le *Drapeau blanc* que le polémiste écrivit ce mot : « Ils ne savent donc pas... *ce que c'est qu'un prêtre ?* Eh bien, ils l'apprendront ! » Le parti libéral tira cette parole de son contexte, où elle avait un sens très élevé, et la mit en cours avec une signification de haine. Que de fois elle a été jetée à la face de son auteur !

L'abbé envoya à Rome un mémoire pour y faire comprendre son attitude vis-à-vis de l'Université. — Dans une dépêche du 4 septembre, le nonce avait pris parti contre les articles du *Drapeau blanc*. — Puis l'ultra persévéra dans sa lutte contre les illogismes de la Restauration, dont il ne cessait de sonner le glas, parce qu'elle voulait vivre avec des éléments révolutionnaires, la charte et la tribune. Au reste, il disait avec candeur : *Je n'aime l'excès en rien.*

Ses invectives contre les hommes au pouvoir venaient de sa croyance à l'omnipotence des gouvernements pour façonner la société : « Les peuples, disait-il, ne sont que ce qu'on les fait, criminels ou vertueux, paisibles ou remuans, religieux ou incrédules, au gré de ceux qui les conduisent. » Seulement, les gouvernements manquent de foi dans la puissance que Dieu leur a donnée, et ils s'imaginent augmenter leurs chances de durée par des transactions entre l'erreur et la vérité. L'Europe serait catholique dans dix ans si les princes voulaient, mais ils aiment mieux s'écrouler sous leurs trônes que d'obéir à la doctrine du salut.

Quant aux assemblées délibérantes, elles ne peuvent qu'entraver l'action de l'autorité : « Je ne saurais quelquefois m'empêcher de penser que Dieu a permis l'invention du *représentatif*, dans un siècle d'orgueil, afin d'humilier les hommes en leur montrant jusqu'où peut aller la bêtise humaine » (14 janvier 1830). Il condamnait même le jury des cours d'assises, comme recélant le principe anti-social de la souveraineté du peuple, devant laquelle le Pouvoir commettait la faute de s'incliner.

L'idéal serait, évidemment, dans l'Eglise, un Grégoire VII, élevé à la Chênaie, et dans l'Etat, un Roy, napoléonien et ménaisien.

CHAPITRE XIII

ACHÈVEMENT DE SON ULTRAMONTANISME

En janvier 1824, parut la première livraison du *Mémorial catholique*. Le périodique était fondé par deux Ménaisiens, futurs évêques, l'abbé de Salinis et l'abbé Gerbet, qui étaient alors aumôniers du lycée Henri IV. Cette revue, qui avait sollicité l'approbation publique du maître, fut l'organe de l'école nouvelle, son instrument de défense et de propagande.

Pendant que la gazette ultramontaine faisait son entrée dans le monde, le philosophe de La Chênaie prenait la route de Rome.

Au commencement d'avril il était arrivé à Genève, où il devait séjourner deux mois chez l'abbé Vuarin, curé de cette ville, prêtre actif et dévoué, qui avait été l'ami de Joseph de Maistre, et qui admirait l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*. La *Rome protestante* ne lui plut pas. Il trouvait aux habitants des « figures sèches et dures », et disait : « Je ne crois pas qu'on ait souri à Genève depuis Calvin. » D'autre part, son hôte était fort occupé, et, même à table, il parlait

Universitas

peu, si bien que, confiné dans sa chambre par le mauvais temps, et ne voyant personne, Féli s'ennuyait « plus que de mesure », à certains moments. Mais il écoulait ses volumes, recommandait le *Mémorial*, faisait des excursions, s'intéressait aux querelles des Huguenots, et composait une *Défense de la vénérable compagnie des pasteurs de Genève* contre les Momiers (dissidents qui résistaient à la religion officielle de la ville). Cette pièce, qui voulait représenter l'état du protestantisme moderne sous le rapport des doctrines, était écrite avec une ironie tranquille, dans un style limpide, et avec une argumentation d'une force concluante. Elle fit sensation sur les bords du lac. Les Suisses furent dupes, pendant quelque temps, de cette prétendue apologie. A la fin, la *vénérable compagnie* s'aperçut qu'elle était tournée en ridicule.

La Mennais parvint à Rome, avec l'abbé Vuarin, le 27 juin, à midi. Le Pape avait fait réserver à ces étrangers de distinction deux chambres au collège romain. — Quelques jours après, l'illustre voyageur assistait à une cérémonie scolastique, appelée l'*actus publicus*, dans laquelle un candidat au titre de docteur en théologie soutenait diverses propositions, en présence d'un nombreux auditoire. Ce candidat n'avait pas encore vingt-quatre ans. Il s'appelait Wiseman. Le Malouin et le futur auteur de *Fabiola* furent tout de suite amis. Un moine vêtu de blanc était là, qui les observait, l'austère et docte Cappellari, qui, dans moins de sept années, se nommera Grégoire XVI. — Plusieurs cardinaux invitèrent l'ultramontain à dîner. Les prélats et les ecclésiastiques en vue le recherchaient. Des Jésuites lui faisaient visite et abondaient dans son sens.

Léon XII reçut deux ou trois fois l'apologète. Sans aucun doute, celui-ci témoigna au Souverain Pontife les sentiments de sa confiance mystique, et lui dévoila son programme de

grandeur romaine. Le pape dit à son secrétaire d'Etat : « C'est un *esaltato* », et à l'abbé Vuarin : « C'est un homme qu'il faut conduire avec la main dans son cœur. » Le chargé d'affaires à l'ambassade de France, Artaud, qui combla d'honnêtetés son compatriote, ne s'exprima pas avec moins de justesse, quand il écrivit à Villèle : « La grande franchise de M. de Lamennais lui nuirait ici pendant un long séjour. »

Les Italiens s'imaginèrent que l'abbé désirait probablement quelque stalle de chanoine ou quelque poste de monsignor. Dans la suite, Léon XII songea, semble-t-il, à donner au défenseur des prérogatives de la Papauté un titre d'évêque *in partibus*. Quant à agrafer sur les épaules de cet homme de génie un manteau de pourpre, c'est un geste de haute allure que les Ménaisiens ont prêté généreusement au Souverain Pontife. Ils furent persuadés que l'ultramontain avait été créé cardinal *in petto*, dans le consistoire de 1826. Le théologien breton en resta convaincu lui-même, et il voua pour toujours à ce pape, dont il se crut compris et aimé, les sentiments d'une fidélité affectueuse et reconnaissante.

Il passa une partie du mois d'août en excursions avec le Père Ventura. Mais il finit par avoir hâte de s'en aller. Comme tout le monde, les Italiens songeaient beaucoup plus à leurs petites affaires qu'aux théories régénératrices de la société. Puis, à cette époque de l'année, la chaleur était étouffante. Et la cuisine méridionale ne valait pas « un bon bouillon, un bon bouilli, et un bon rôti ». Il prit donc congé de Sa Sainteté le 6 septembre 1824.

Pendant son voyage en Italie, La Mennais avait appris que Chateaubriand était renvoyé du ministère, et il s'était amusé des coups donnés à l'amour-propre d'un pauvre homme, « par un autre pauvre homme ». Jugement d'ascète. Mais lui-même allait sentir, à son retour, l'humiliation d'être

expulsé. Il descendit, en effet, chez son frère, qui logeait encore pour quelque temps à l'hôtel de la Grande Aumônerie (laquelle venait d'être supprimée et remplacée par un ministère des affaires ecclésiastiques). Le prince de Croy, archevêque de Rouen et grand aumônier, — dont l'abbé Jean était vicaire général, — se figura que cette réunion de deux têtes trop peu ministérielles était un défi à la pureté de ses lys, et il invita l'écrivain à sortir *promptement*. L'ultra lui répondit : « Il y a trois semaines, le Souverain Pontife « me demandait avec instances d'accepter un appartement « au Vatican. Je vous rends grâces de m'avoir mis en si « peu de temps à même d'apprécier la différence des hommes « et des pays. — J'ai l'honneur d'être, avec tous les senti- « ments que je vous dois, Monseigneur, votre très humble « et très obéissant serviteur. »

On pense bien que les mésaventures de ce genre n'augmentaient pas les sympathies de M. Féli pour les gens au pouvoir et pour les prélats gallicans. Ils devaient s'en apercevoir, les uns et les autres, dans son nouvel ouvrage sur *La religion considérée dans ses rapports avec l'ordre politique et civil*. La première partie parut en mai 1825, et la seconde en mars 1826. Lui qui demandait que, dans le *Mémorial*, O'Mahony évitât d'être « un peu aigre contre les personnes », pose en principe, dans sa préface, qu'on ne saurait rester dans les abstractions, sous prétexte d'épargner « l'orgueil ombrageux de quelques individus pervertis ou aveuglés ».

Or, parmi ces chefs de file dangereux, il distingue l'ancien patron du *Conservateur* et le prélat des *Vrais principes de l'Eglise gallicane*, Chateaubriand, qui conduit la guerre contre Villèle, au nom de la charte et des libertés publiques, et Frayssinous, politicien d'un ultramontanisme mitigé de gallicanisme, qui groupe les évêques sous le fanion de

Villèle. Ministériels ou antiministériels, il poursuit les hommes à compromis, et, accélérant pour sa bonne part la désagrégation du monde royaliste, il crée le parti des doctrines pures, il attire au ménaisianisme les défenseurs du dogme intégral pour le salut de la société.

L'ouvrage comprend trois idées dominantes :

1° La loi en France est athée (en langage plus récent et plus juste, la loi est neutre), et la direction de la politique est démocratique (le roi n'est plus qu'un souvenir vénérable du passé, l'inscription d'un temple ancien, qu'on a reportée sur le fronton d'un autre édifice tout moderne). Ainsi la Restauration est manquée. — Jacques II, lui, avait compris ce que c'est que rétablir la monarchie de droit divin ; il eut le seul tort d'être dénué du génie nécessaire à l'exécution de ses desseins.

2° Diminuer l'autorité du pape, comme le fait le royalisme (qui s'est identifié au gallicanisme), c'est atteindre la société dans ses fondements. En effet, point de pape, point d'église ; point d'église, point de christianisme ; point de christianisme, point de religion (au moins pour tout peuple qui fut chrétien) ; et point de religion, point de société.

3° Les propositions contenues dans la déclaration de 1682, et connues sous le nom de *libertés gallicanes*, sont des erreurs révolutionnaires. Le premier article, auquel on tient en particulier, et qui prétend mettre la souveraineté temporelle dans une indépendance complète de la puissance spirituelle, renverse le principe fondamental de toute société humaine et ébranle la base de la foi catholique. — La bulle *Unam sanctam* de Boniface VIII, qui sert de prétexte à la haine contre le Siège Apostolique, exprime la vérité. — Ici, notons que La Mennais a évolué. En 1818, dans ses *Observations sur la promesse d'enseigner les quatre articles*,

il affirmait que la doctrine du pouvoir des papes sur le temporel des rois n'avait plus de partisans, et il admettait le droit de soutenir les propositions de 1682 à titre d'*opinions libres*. Maintenant que la position des ultramontains a fait des progrès, et qu'on n'ose plus guère leur opposer très nettement que le premier article, l'écrivain de la *Religion considérée* répond à ceux qui l'accusent de varier, qu'il n'a pas cessé de rejeter la formule condamnée par l'ancien clergé de France. En effet, il se contente d'en ruiner le contenu, en vertu d'une théorie sur le pouvoir spirituel, qu'il a élaborée depuis 1818. Il refuse bien au pape une juridiction civile sur les dynasties et les terres, mais il subordonne l'autorité royale à la loi spirituelle, de telle façon qu'il rétablit pratiquement ce *pouvoir indirect* du Saint-Siège, que le gallicanisme maudissait.

Ces discussions hardies, d'un esprit médiéval, très puissant dans sa logique idéaliste, ces constructions écrites avec clarté, dans une belle rhétorique, pleine d'images et de maximes, cette satire de la société présente, cette opposition franche au ministère, ces coups portés à tous les systèmes de complaisances, ces pages qui atteignaient le chateaubriandisme autant que la politique religieuse de Frayssinous, ces cris contre « les révolutionnaires de tout degré », causèrent une émotion vive.

Les libéraux, et ceux des royalistes qui redoutaient pour le trône même l'ascendant du *parti-prêtre*, poussèrent des clameurs. C'en est trop, versifiait Viennet (Jean-Pons-Guillaume),

> « C'en est trop, Lamennais ; il n'est robe qui tienne,
> « Et ma bile s'échauffe aux accès de la tienne.

Fiévée, dans le *Journal des Débats*, gémit sur *la fureur politique* qui s'était emparée du clergé. En même temps,

la voix du comte de Montlosier, dans un *Mémoire*, qui fit du bruit, s'enflait contre l'ultramontanisme, les Jésuites, et l'esprit d'envahissement particulier au sacerdoce.

Le ministère crut indispensable de donner quelque satisfaction à ses adversaires ; il poursuivit le théologien breton en police correctionnelle, sous la prévention d'attaque contre les droits du roi et de provocation à la désobéissance à une loi de l'Etat (on prétendait considérer comme telle la déclaration de 1682). Bien que défendu par Berryer, le polémiste fut condamné, le 22 avril 1826, à trente francs d'amende et aux dépens, à la saisie de l'ouvrage et à la destruction des exemplaires.

En outre, Frayssinous mit en mouvement son concile domestique. Ses parents, Clausel de Coussergues, que son ami le baron de Frénilly appelait le grand vicaire volcanique, et que La Mennais surnommait *le Marat du gallicanisme*, Clausel de Montals, évêque de Chartres, Jean-Claude Clausel de Coussergues, député, frère aîné des deux précédents, le sulpicien Boyer, adversaire constant et robuste du ménaisianisme, l'abbé Affre, gallican distingué, neveu de Boyer, tous taillèrent leur plume et composèrent qui des lettres, qui des brochures. Vraie *controverse de famille !* Ils reprochèrent au philosophe de soulever des questions inopportunes et dangereuses dans l'effervescence des esprits, d'enseigner la résistance aux évêques et au roi, et d'être un écrivain paradoxal.

On fit plus. Le ministre des affaires ecclésiastiques pria les évêques présents à Paris de dresser une *Exposition* de leurs sentiments sur la *Religion considérée*. Fournier, qui occupait le siège de Montpellier, anti-ménaisien notoire, fut chargé de la rédaction. « Qui ne frémirait d'indignation « et d'horreur, — s'écria-t-il dans son rapport, — en enten- « dant de pareilles maximes ? Le délire seul a pu les enfanter,

« et un aveugle orgueil a pu seul les produire au grand jour... « Les assertions du téméraire auteur sont violentes, exagé- « rées, fausses et calomnieuses. » Le 10 avril, le cardinal de Latil, archevêque de Reims, eut l'honneur d'être admis à l'audience du roi et remit entre les mains de Sa Majesté un acte où quatorze prélats protestaient de leur fidélité au premier article de 1682. On travailla à obtenir de nombreuses adhésions épiscopales au papier de Latil.

Ce ne fut pas tout. A la chambre des députés, Frayssinous défendit les principes de l'Eglise gallicane, surtout en ce qui concernait les droits des souverains, et dénonça les *écarts d'un homme de grand talent*, qui, avec une bonne foi étonnante, et *une candeur vraiment effrayante*, cherchait à ressusciter « une opinion entièrement surannée », inoffensive même, « à force de paraître ridicule » (séance du 26 mai 1826).

Excités par les dispositions du gouvernement royal, les évêques, dans plusieurs diocèses, s'efforcèrent d'extirper l'ultramontanisme, qui leur apparaissait comme une agitation d'indisciplinés, soit en renvoyant de leurs séminaires les clercs trop zélés pour les doctrines romaines, soit en appliquant des coups de crosse aux prêtres dont les idées ne portaient pas le sceau du palais épiscopal.

Mieux que les prélats, des adversaires, d'un esprit plus désintéressé ou plus pénétrant, comprirent le véritable rôle de La Mennais. Ils n'eurent pas de peine à voir que les quatre articles, s'ils avaient leurs racines dans le passé et leur raison d'être dans l'ancien régime, ne présentaient plus aucun intérêt dans les sociétés modernes. Ils constatèrent que le génial théologien avait porté la lutte sur le terrain nécessaire, d'un côté, en élevant à son maximum la puissance d'autorité dans l'Eglise, d'un autre côté, en dirigeant l'assaut principal contre la libre pensée. Désormais les

forces opposées étaient bien groupées les unes devant les autres : l'avenir déciderait du triomphe. — Aussi bien, ajoutait-on, la philosophie n'est pas inquiète. « Elle se dit avec sécurité : « il n'y a plus de Vatican », comme jadis les chrétiens, nés de la veille, répétaient au pied de la statue de la Victoire, ébranlée de leurs cris : « il n'y a plus de Capitole, il n'y a plus de boucliers tombés du ciel. » — Pendant que Rémusat écrivait ces réflexions dans le *Globe*, Auguste Comte n'en faisait pas de moins frappantes dans le *Producteur*. Il remarquait la souffrance de la société dans l'anarchie morale, le besoin urgent de reconstituer une communauté des intelligences en rétablissant un pouvoir spirituel. Le fondateur du positivisme était, sur ces points, en pleine communion d'idées avec le défenseur de l'ultramontanisme, — avec cette différence qu'il voyait dans le système ménaisien une œuvre « rétrograde », par les conséquences inévitables qu'en produirait l'application, tandis que le monde attendait *un nouveau pouvoir spirituel*.

Parmi les catholiques, le baron d'Eckstein est celui dont le jugement mérite le mieux d'être retenu. Ce converti, né au Danemark, de parents israélites, était un esprit d'une grande richesse par l'étendue et la variété de ses études. Or, le génie de La Mennais l'intéressa prodigieusement. Il en parlait avec sympathie, avec admiration, mais avec indépendance. D'Eckstein reconnaît la vérité, « dans l'ordre éternel des idées », de la thèse ultramontaine que soutient le philosophe breton. Toutefois, il pense que, « eu égard à la marche présente des affaires temporelles », la défense d'une position religieuse de ce genre manque d'importance. Les peuples, en effet, ne sont pas préparés à considérer le pape comme le souverain modérateur de l'univers : que l'on commence donc par raviver chez eux le christianisme. La Mennais simplifie à l'extrême les questions les plus

épineuses. Du moins, sa critique mordante et pénétrante soumet les matières en discussion à l'épreuve de l'eau-forte, qui témoigne de la solidité de l'or et en trahit l'alliage.

Quant à la masse, qui maudissait dans l'auteur de la *Religion considérée* un forgeron de despotisme, elle jugeait d'après l'extérieur ce sociologue, qui prononçait avec un respect provocant les noms de Boniface VIII et de Jacques II. Il dira dans quelques années : « Toujours nous avons repoussé la tyrannie avec une profonde horreur. » Et il aura raison. Sans doute, la souveraineté du peuple lui semble aujourd'hui un principe désastreux, un principe athée, une monstrueuse folie, un spectre ensanglanté, mais parce qu'elle conduit à l'empire de la force pure (nous continuons de parler en son nom), et qu'elle établit un état d'oppression, tandis que la royauté, qui tient son droit de Dieu, est une paternité sociale, qui ne viole jamais la liberté de l'homme. Celle-ci, en effet, ne consiste pas dans une indépendance impossible, ni dans le pur exercice du libre arbitre, qui est la faculté de faire le mal comme le bien, mais elle se déploie dans l'ordre, en n'obéissant qu'à des volontés légitimes. Se soumettre au roi, ce n'est pas s'asservir à l'homme (car il n'y a pas deux races d'hommes différentes, l'une maîtresse, l'autre esclave), c'est purement reconnaître le droit divin et suivre la raison éternelle. Que si le pouvoir vient à oublier sa fonction véritable et à transgresser le but de son institution, le désordre sera redressé, non par le peuple, qui corrigerait le mal par le mal, et à qui manque l'autorité, mais par la souveraineté spirituelle, qui réside dans la Papauté. Loin d'engendrer la servitude, cette doctrine assure le maintien de la paix sociale et de la liberté publique.

Pendant que le logicien, épris d'unité, classifiait et liait entre elles les puissances, dans un tableau qui n'était dépourvu ni de grandeur ni d'humanité, et qui exprimait,

après tout, l'idéal du catholicisme romain, lui-même atteignait le zénith de sa dictature dans l'Église de France.

Frayssinous avouait que le livre de la *Religion considérée* était *effrayant de talent*. A la chambre des députés (25 mai 1826), le magistrat Agier, demandant la fondation d'une école des hautes études ecclésiastiques, pour ramener les jeunes clercs aux principes gallicans, saluait dans l'ultramontain un *homme de génie*. Aussi, dans un article humoristique (septembre 1826), qui ne brillait point par la sympathie, les *Tablettes du clergé* écrivaient : « Déjà on ne sait plus comment on pourra parler de M. de la Mennais. Il n'est rien moins qu'un *Père de l'Eglise*, et c'est M. le directeur-général des haras qui le dit en pleine assemblée. » Le prestige du maître s'exerçait principalement dans le clergé, et sur la nouvelle génération sacerdotale, qui lui tendait les mains. C'est pourquoi les voltairiens l'appelaient *chef de peloton des séminaires*. En dépit des mesures ministérielles et des taquineries épiscopales, malgré les critiques des philosophes et des théologiens, la marée ultramontaine avançait toujours à la parole impérative du druide malouin.

Au milieu des jeunes clercs, et dans les presbytères, se glissait, parfois avec mystère (si Monsieur le Supérieur, ou si Monseigneur nous voyait !), et s'imposait dans les conversations, une brochurette qui contenait la quintessence du ménaisianisme, et qui était dénommée les *Aphorismata*. Elle avait paru en mars 1826. Le mois suivant circulèrent des *Aphorismata opposita*. En août on lança des *Aphorismatibus alia*. Mais la réfutation copieuse date de juin. Elle était l'œuvre du sulpicien Boyer et s'étiquetait *Antidote*. Certes, il y avait des remarques judicieuses et doctes dans l'*Antidote*. Las ! ces compositions pharmaceutiques ne sont guère à l'usage de l'adolescence. D'ailleurs,

les aphorismes ménaisiens étaient excellemment dans le sens des idées de l'Eglise.

Aussi, M. Féli attendait, avec une impatience scandalisée, le geste pontifical, qui mettrait fin aux controverses. Ignorait-il donc ce mot de Joseph de Maistre à l'abbé Vuarin : « Rome... il faut la servir, comme toutes les souverainetés, malgré elle ? » Frayssinous ne laissait pas d'agir sur le Saint-Siège par les voies diplomatiques. En telle sorte que, dans la Ville éternelle, si l'on était peu satisfait des manifestations de la *rabbia gallicana*, et si l'on regrettait le procès infligé, au nom des quatre articles, à l'ultramontanisme, on était loin de savoir gré à La Mennais d'avoir déchaîné l'orage. Pourtant, on ne voulait pas le décourager ni l'irriter. Et comme il avait des amis dévoués auprès du Souverain Pontife, on leur tenait, à son adresse, des propos honorables et consolants. Pour lui apprendre, néanmoins, à penser ou à parler comme sur les bords du Tibre, le secrétaire d'Etat eut l'idée de lui faire connaître, par l'intermédiaire du Nonce, des thèses latines de droit ecclésiastique soutenues à Rome. Le théologien breton, pour toute réponse, engagea vivement Son Excellence à conserver ce latin-là dans son papier d'emballage.

La Mennais était si persuadé du danger schismatique contenu dans le gallicanisme, et croyait si parfaitement avoir édifié la théorie, et déterminé l'état d'esprit, propices au commandement final du Pape, qu'il employa tous les moyens dont il pouvait disposer pour provoquer l'Encyclique désirée. Dans les premiers mois de 1827, il eut quelques instants d'espoir. Lambruschini, le nouveau nonce en France, avait éprouvé de l'inclination pour sa philosophie et l'avait reçu jadis. Et le polémiste de lui faire visite et de lui exposer les principes essentiels de sa sociologie. L'Italien lui répondit par des compliments, qui permirent au Breton

de le prendre pour « un homme d'un grand sens, d'un commerce sûr, d'un caractère fort doux ». Lambruschini le convia probablement à envoyer un *mémoire confidentiel* au Souverain Pontife. Nous connaissons ce document. Il prouve l'absolue droiture de La Mennais vis-à-vis de la Papauté, et la continuité de sa pensée. L'auteur des *Progrès de la révolution* et le journaliste de l'*Avenir* est là, dans ces pages où il ne tait pas sa défiance des jésuites, où il considère non sans sympathie le libéralisme, où il invite Rome à manifester son indépendance vis-à-vis des puissances temporelles, à se faire sentir aux peuples comme le pouvoir spirituel toujours vivant, et à reprendre « le gouvernement des intelligences ». Dans cette circonstance, le procédé suivi par l'abbé avait l'avantage de ne causer aucun fracas et de révéler l'intime de son programme. Léon XII ne put donc lui savoir mauvais gré de son appel et il lui donna des signes de bienveillance. Eut-on l'impression que son orthodoxie excessive faisait schisme à sa manière et qu'il y avait quelque superstition dans son cas ? — Un libelliste, Madrolle, qualifiait l'ultramontain de *Diderot catholique*, qui unissait « les formes originales d'un dissident » à « l'allure franche d'un fidèle ».

Pour La Mennais, il ne doutait pas de la mission qu'il avait reçue du ciel ; et conseiller du Saint-Siège, autant, du moins, qu'il parvenait à l'être ; orateur du Vatican en face de l'épiscopat français, il affermissait en lui-même une âme romaine, — l'âme indomptable des acteurs de tragédie, — et par ses actions, ses paroles, ses impatiences, il traduisait cette idée subconsciente :

« Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis. »

CHAPITRE XIV

L'ÉCOLE DE LA CHÊNAIE

La Mennais avait toujours compris la nécessité de promouvoir la culture des sciences ecclésiastiques dans le clergé, et avait toujours rêvé de vivre à La Chênaie avec des amis et des disciples.

Quant il eut un programme de philosophie et d'action, une revue et des partisans, il s'entretint avec les deux aumôniers du lycée Henri IV de la fondation d'une société qui aurait pour but d'étudier et d'écrire. C'est ainsi que l'abbé Gerbet vint en Bretagne, dès le mois de janvier 1825, pour inaugurer cette communauté studieuse qu'on voulait établir.

Et ce délicieux compagnon d'âme et de plume servit de garde-malade au maître, lorsque celui-ci, en juillet 1827, fut sur le point de mourir. Il avait une fièvre tierce bilieuse, qui se compliqua d'une fièvre maligne, avec d'affreux spasmes et des évanouissements. Il demanda de bonne heure les derniers sacrements. — Que serviraient, disait-il, les honneurs, les richesses, la réputation, quand on en est là ? Gerbet lui répondit qu'aussi bien il n'en avait jamais fait grand cas. « Mon ami, ajouta M. Féli, j'ai envie de

m'en aller ; j'ai bien assez de la terre. » — Une nuit où il se trouvait mieux, je lui disais, pour le distraire, qu'il faisait un superbe clair de lune. Il essaya de se soulever, pour entrevoir à travers sa fenêtre cette belle nuit. Puis il me dit en retombant : « Pour ma paix, s'il plaisait à Dieu, ce serait la dernière ! » — Lorsque son cher frère fut arrivé (c'est lui qui l'administra), il lui dit : « Je te lègue la plus belle chose du monde, la vérité à défendre ». — Le 29 juillet, il faisait une chaleur étouffante. On le crut à l'agonie. Sans pouls, raconte-t-il lui-même, « sans respiration pendant « plusieurs minutes, le médecin n'attendait que l'instant « où j'allais passer. Néanmoins, pour ne négliger jusqu'au « bout aucun moyen, il demande de l'alcali volatil ; on en « cherche, on en trouve dans mon armoire ; il parvient à « faire renaître un petit battement de cœur : ce fut le com- « mencement de mon retour à la vie ». La convalescence fut longue et pénible, et « suspendue par une rechute que me causa la mort presque soudaine d'un domestique de confiance, près duquel je fus appelé au milieu de la nuit, pour le confesser à la hâte ». — En bon Breton, l'abbé Jean avait fait un vœu à sainte Anne d'Auray pour la guérison de son frère, et, en ultramontain convaincu, Féli constata que le danger avait cessé tout à fait pour lui le jour de la fête de saint Pierre aux liens.

Les amis, eux aussi, priaient pour le malade et se communiquaient de ses nouvelles. En Italie, on était tenu au courant par les Senfft, qui habitaient à Turin. De Modène, Mme Riccini offrit ses félicitations à son héros pour l'heureuse prolongation de ses jours ; elle lui annonça, en même temps, que sa traduction du dernier volume de l'*Essai* était sous presse. Vos livres, ajoutait-elle, « gagnent des lecteurs et des admirateurs en Italie, malgré les efforts de quelques vieux préjugés d'école, ou cartésienne, ou janséniste ». Le

paradis sera bien agréable, disait Mme de Loménie, puisqu'on y sera débarrassé de la charte et de la représentation nationale ; néanmoins, cette noble amie déclarait à La Mennais qu'elle était heureuse de voir rester dans l'exil de notre planète celui dont la plume et le courage sauvegardaient les bons principes. Entre toutes les missives de ce genre, celle-ci, qui venait de Benoît d'Azy (23 décembre 1827), parut à son destinataire particulièrement douce et intéressante :

« Cher bon frère, ce temps-ci me rappelle les premiers « jours de notre amitié, ce bon temps où je te voyais tous « les jours, où mon cœur jouissait dans toute sa plénitude « du bonheur de cette tendre affection, un des plus grands « biens que Dieu m'ait donné en ce monde. Maintenant, « je ne suis plus, comme alors, libre de mon temps, mais « mon cœur est bien toujours le même, et je ne passe pas « un jour sans penser à toi comme à mon ange gardien en « ce monde... J'ai eu de tes nouvelles par le bon abbé Ger- « bet ; il m'a raconté les détails de cette terrible maladie « que tu as eue cet été, et j'ai frémi en pensant au danger « que tu avais couru. Assurément, ce n'est pas pour toi que « je désire la prolongation de cette vie de souffrances et de « pénibles combats, mais pour nous tous, mais pour ce « monde, qui a besoin de grandes leçons et de grands « exemples. Ta mission en ce monde n'est point achevée... « Dans les grands événements qui se préparent, la religion « aura besoin de tous ses défenseurs ; on commence déjà à « prononcer tout bas ce qu'on criera bientôt tout haut : *le « duc d'Orléans et la religion protestante.* Déjà même des « pamphlets en parlent en toutes lettres. Un homme qui « passe pour un des coryphées de ce parti me disait, il y a « quelque temps : « la révolution serait déjà faite, si le duc « d'Orléans n'était pas un lâche » ; et cela m'a rappelé ce

« que disait, il y a dix ans, M. de Barante, que, quand il « s'agirait de mettre le duc d'Orléans sur le trône, et de « faire de la religion protestante la religion de l'Etat, cela « se ferait sans la moindre émotion et le moindre embarras. « Je suis loin de penser ainsi, et je crois que la lutte serait « sanglante et terrible, mais, ce qui paraît certain, c'est que « les gens de ce parti se croient bientôt au moment de la « commencer. — J'ai rencontré l'autre jour le Nonce ; « j'aurais bien voulu lui parler, mais je ne lui étais nulle- « ment connu. On m'a dit qu'il parlait de toi avec grande « considération et avec beaucoup d'intérêt. — Je n'ai pas « encore été voir M. de Vitrolles, depuis qu'il est nommé « ministre à Florence. Je suis étonné qu'il s'éloigne en ce « moment. — Je ne te manderai point de nouvelles, car tu « sais que l'habitude du ministère actuel est de peu consulter « et de ne rien laisser savoir d'avance, de sorte que personne « ne sait encore ce qu'on va faire... L'état des esprits est « vraiment curieux à considérer dans ce moment ; tout le « monde éprouve plus ou moins l'effet de l'absence d'auto- « rité et de force dans le gouvernement ; nous sommes « comme lorsqu'on s'élève à de grandes hauteurs et que « l'absence de pression de l'atmosphère dérange toute notre « économie : personne ne sent plus le besoin d'obéir, et les « esprits se livrent à toutes les folies imaginables ; personne « n'est d'accord sur rien ; à peine si les catholiques sont « d'accord sur leur religion ; et cependant c'est sur cette « opinion publique qu'on veut fonder toute la force de notre « gouvernement. Quelle sera la fin de tout cela ?... Ne « reviendras-tu pas voir ici ce qui se passe et ce que la défense « de la religion peut demander de toi ? L'abbé Gerbet m'a « conté toutes tes tribulations, et l'obligation où tu te « trouves d'interrompre encore ton grand travail, pour « refaire des *réflexions* à joindre à ta *traduction* de l'*Imita-*

« *tion*... Parle-moi de tes projets... Conserve-moi toujours « cette tendre amitié à laquelle j'attache tant de prix, et « prie pour ton pauvre frère : *Denys*. »

Ces observations d'un fonctionnaire à même de voir et d'entendre beaucoup de choses (Benoît était attaché au ministère des finances) concordent avec ces remarques de La Mennais (28 décembre 1827) : « Les esprits s'échauffent tous les jours et se préparent à des résolutions violentes. Jamais le trône n'a été plus impopulaire, malgré le langage convenu de dévouement et d'amour. » La fin de la lettre du disciple évoque les difficultés de l'écrivain avec les éditeurs, — difficultés qui avaient égayé Paul-Louis Courier (dans le *Journal du Commerce*, 3 novembre 1823), et qui contraignirent M. Féli à négliger pendant quelque temps une étude qu'il méditait sur la société, pour s'adonner à des travaux de librairie, pieux et productifs. Entre ces derniers, il en est un qui continue d'être en faveur dans la clientèle catholique, nous voulons désigner la traduction du livre célèbre *De imitatione Christi*. Elle est accompagnée de *réflexions* à la fin de chaque chapitre : ces petites méditations et élévations sont, en réalité, des ajoutés inutiles, mais elles étaient imposées par l'usage. Elles prouvent la foi inaltérée de l'auteur, sa possession des Saintes Ecritures, la formation morale qui lui venait des traités ascétiques. Lue à haute voix, dans une réunion religieuse, la traduction est agréable à entendre. Cette langue pure et rythmée, sur des lèvres sincères et harmonieuses, charme l'auditeur. Les difficiles, qui ne se contentent pas de ces qualités, n'ont qu'à s'enfermer dans le texte original.

N'est-ce pas le moment de souligner le caractère de cette piété, qui jaillit, chez La Mennais, des entrailles les plus profondes, en forme lyrique et musicale, et qui coule d'abondance à travers ses lettres ou ses enseignements. Dans sa

correspondance, que de passages semblent extraits de l'*Imitation !* « Dégage-toi, mon âme, des illusions qui t'obsèdent, sors de ce monde, sors du temps... » Il prend plaisir à composer des prières. Il a des retours sur lui-même qu'envierait un trappiste. « Il me tarde de renoncer à tout... » Il s'anéantit dans sa misère, et voudrait s'ensevelir avec Jésus dans le divin tombeau. Il mêle à ses joies et à ses peines de perpétuels *sursum corda*. En un mot, il offre tous les aspects de la piété la plus qualifiée. Seulement, dans ces gestes vrais, il y a un amour instinctif de l'art, que ces Messieurs de Port-Royal eussent peut-être considéré comme une fontaine secrète et inquiétante de volupté spirituelle. M. Féli a le parler d'un François de Sales ou d'un Fénelon, sans montrer un égal contrôle de soi-même. Il est vrai que la même aventure arrive à beaucoup d'autres. Avide de lier dans ses bras les âmes à Dieu, on dirait qu'il s'enivre de son jeu sacré, comme un acteur ou un névropathe. Ne nous laissons pas aller à des jugements influencés par les métamorphoses religieuses de l'abbé. Sa flamme est bien celle d'un prêtre qui accomplit sa tâche avec dévouement. Cette semaine, par exemple, nous apprend-t-il lui-même (8 avril 1826), où j'aurais eu besoin de force et de repos pour un travail pressé, « il m'a fallu passer deux nuits près d'une personne mourante, qu'il s'agissait de disposer à paraître devant Dieu et de ramener d'assez loin aux pensées qui devaient l'occuper à ce moment terrible. Cela brise l'âme, épuise le corps ». — Quand les circonstances le réclament, il énonce ses sentiments pieux sous des formes strictement sacerdotales, sans oublier les citations latines, qui sont d'un usage traditionnel dans les mandements des évêques et les lettres de direction. Il se souvient qu'il est devenu supérieur d'ordre.

Congrégation de Saint-Pierre, — tel est le nom de cette

compagnie nouvelle que le maître a instituée pour le service et la gloire de la Papauté. Aux yeux de M. Féli, les anciens ordres ne sont pas appropriés aux besoins de son temps, et les Jésuites, notamment, sont indésirés et indésirables en France. Son association travaillera donc à rétablir la religion romaine dans la situation qui lui est due en ce monde, au moyen des livres, au moyen de l'éducation, au moyen des missions. Un souffle de conquête, une haute estime du labeur intellectuel, une confiance intense dans la fécondité de la philosophie ménaisienne pour rendre sa vigueur au catholicisme européen, trahi par les gouvernements « despotiques et athées », voilà les caractéristiques de la société qui a pour but d'étendre l'œuvre de l'apôtre breton.

Dans ses projets, M. Féli fut singulièrement aidé par son frère, qui l'admirait et qui partageait toutes ses idées. L'abbé Jean avait, d'ailleurs, le goût des fondations religieuses, avec une entente de l'organisation et une activité qui font de sa vie une merveille. En 1823, l'évêque de Rennes avait obtenu une ordonnance royale, qui lui permettait d'ouvrir une école ecclésiastique dans les anciens bâtiments de l'abbaye de Saint-Méen, et les prêtres attachés à cette institution s'étaient unis en congrégation. Dans la suite, des missionnaires diocésains, qui avaient leur maison à Rennes, s'adjoignirent à ce groupe, et le supérieur général de l'institut ainsi formé fut l'abbé Jean. Ce dernier invita les membres de la sodalité qu'il présidait, à fusionner avec la *Congrégation de Saint-Pierre*. Ils acceptèrent cette proposition. Les anciens statuts furent abandonnés pour le programme ménaisien, et l'abbé Jean, s'effaçant devant son illustre frère, reconnut celui-ci pour le chef d'ordre. Toutefois, M. Féli délégua à son aîné, homme de gouvernement, les pouvoirs de vicaire général pour administrer la nouvelle association.

Les deux frères et les amis se mirent à chercher de l'argent, — l'*obscena pecunia*, sans laquelle la vertu et l'intelligence ne construisent rien. On acheta à Malestroit, en août 1828, une ancienne communauté que l'on transforma en noviciat de la Compagnie ménaisienne. Mais La Chênaie demeura la grotte profonde d'où partaient les oracles, et tous les adeptes étaient avides d'en toucher au moins une fois le seuil sacré. — Entrons dans ces bois sonores, cherchons à surprendre le dieu dans ses gestes familiers et dans ses apparences diverses.

Il vit en simplicité de manières. La soutane ne lui sert que pour célébrer la messe. A peine a-t-il mis le pied dans sa chambre, qu'il la quitte avec une sorte d'empressement pour endosser une longue redingote grise, dont le bas est brûlé en dix endroits (car il est frileux et aime tisonner). En été, il est coiffé d'un chapeau de paille.

Il écrivait le plus souvent dans son salon du rez-de-chaussée. Sur la table une écritoire et quelques plumes. Peu de livres devant lui. Il préférait le papier de petit format, et doré sur tranche. Son écriture était nette et ses lignes droites. Le travail préliminaire de la composition se faisait dans sa tête, puis il prenait sa plume. Parfois, elle restait encore immobile entre ses doigts. Il a des copies sans ratures, d'autres copies en portent très peu, quelques-unes laissent voir des reprises plus nombreuses. Il était sévère en matière de style. Pendant longtemps, il refit jusqu'à six fois sa phrase, la polissant, la limant, pour l'amener à perfection. Il répétait volontiers qu'on doit s'accoutumer à faire difficilement les choses faciles.

Sa culture littéraire n'avait rien d'exclusif. Il était nourri de Racine comme de Dante, il possédait la Bible et étudiait Shakespeare. Il applaudissait aux beautés d'*Hernani*. Personne n'a mieux compris le charme de La Fontaine.

Pour les jeunes gens, il était d'un esprit très large dans le choix des lectures. Aussi bien ne cherchait-il pas à les enchaîner dans un règlement qui tyrannisât leur journée entière et les réduisît à être des produits uniformes. Il désirait plutôt permettre à leurs aptitudes diverses de se manifester normalement, et il savait le prix de la liberté pour le développement de l'intelligence et la joie du cœur. Son rôle était essentiellement celui d'un excitateur d'âmes.

Les disciples étaient gais, comme il convient à leur âge. Et le maître s'amusait avec eux. Je le vois encore se dilatant dans les explosions d'un rire qui agitait tous ses membres, lorsque, dans nos parties de colin-maillard, il regardait le le grand corps de ce bon Eugène Boré (l'orientaliste), affublé des jupons de la vieille mère Nicole. — Cette digne servante avait en 1812, à La Chênaie, un traitement de 90 francs par an. — Les quintes d'hilarité de notre héros auraient pu figurer dans les chansons de geste. Il racontait qu'étant allé un soir assister chez le vicomte Sosthène de la Rochefoucauld à je ne sais quelle séance de la fameuse *Congrégation*, il y avait entendu tant de drôleries qu'il n'y put tenir, et en sortant il fut pris d'un fou rire à se serrer les côtes, tellement qu'il avait dû s'asseoir sur un de ces bancs de pierre comme on en avait alors dans le faubourg Saint-Germain à la porte des hôtels, jusqu'à ce qu'il eût fini de rire tout son soûl. — Lui-même savait mettre les autres en joie. Je le vois contrefaisant l'anglais, ou l'homme dont la raison commence à se dissiper dans les fumées du vin, et j'admire la perfection de son jeu et le comique des scènes bouffonnes. Son talent mimique était irrésistible. Il fallait l'entendre, par exemple, imiter, avec un accent gascon et nasillard, M. de Villèle éconduisant du ministère des affaires étrangères M. de Chateaubriand, comme un renard qui persiflerait un lion.

Ses traits d'une ironie maligne et spirituelle étaient intarissables, et il ne dédaignait pas de *faire des mots*. De lord Byron il disait : « C'est comme cela qu'on doit avoir du génie dans l'enfer. » Le talent des politiciens de la Restauration, il le qualifiait *providence de salon*, qui assure jusqu'au lendemain le sommeil de ses dévots. On vous a montré quelque chose de froid, que vous avez pris pour de la modération, écrivait-il à Berryer, et c'était *de la haine figée*. Une soirée, où il venait de passer en revue les différents systèmes enseignés dans les écoles, la lampe qu'il tenait à la main lui échappa et se brisa sur le parquet : « Tiens ! on n'y voit plus goutte », s'écria Elie de Kertanguy. « Mes enfants, repartit le penseur, c'est presque toujours ainsi que se terminent les cours de philosophie ! »

Rarement il est descendu jusqu'au calembour, faiblesse où sont tombés Cicéron et Hugo, et tant d'autres, qui pourtant ne manquaient pas d'esprit. Mais il aimait une bonne farce. Dans l'élan de sa gaieté, il pouvait atteindre l'extrême limite de la familiarité et le haut goût de la plaisanterie rabelaisienne, sans jamais aller jusqu'à l'inconvenance. Bien entendu, nous sommes à La Chênaie, dans le laisser-aller de la vie journalière, au milieu de disciples incapables de manquer de respect au maître. Quand l'occasion l'exigeait, l'abbé de La Mennais savait montrer une politesse parfaite, et l'on saluait en lui *un homme de la belle et haute compagnie*. Mais dans son domaine de Bretagne, qu'on lui permette d'être pure nature. Il nage dans son étang, ou il grimpe avec l'agilité d'un chat jusqu'au sommet d'un frêle peuplier dont le tronc semble s'incliner jusqu'à terre sous ce fardeau inaccoutumé.

L'exubérance physique était un dérivatif à la tension de ses nerfs. Après avoir été renfermé plusieurs heures dans son bureau, il s'élançait dans le parc, et courait à travers

les bois « comme un fou ». — La vitalité de cet homme, si fragile d'apparence, se marquait dans le caractère mâle de sa voix, bien que peu retentissante, dans l'énergie de son regard, ombragé de longs cils, dans son appétit solide, mais exempt de recherche.

Le matin, il déjeunait ordinairement avec du chocolat ou une bouillie de pommes de terre. Conformément aux usages du pays, il se faisait un régal de manger de la galette de blé noir. Il ne détestait pas les épices, les viandes fortes, les vins chaleureux. Mais sa sensualité, si l'on ose dire ! s'exerçait de préférence sur le tabac à priser : il recherchait le Macouba, le Mazulipatam, etc.

Parmi ses récréations favorites mettons la taille des arbres. Armé d'un sécateur, il tranchait impitoyablement toutes les branches gourmandes ou parasites qu'il apercevait. Mais, comme il craignait son manque d'expérience, il s'abstenait prudemment de toucher aux arbres fruitiers. Il causait des récoltes et du beau temps avec les paysans du voisinage. Ceux-ci lui demandaient facilement des conseils de médecine, qu'il donnait avec un réel plaisir.

Il faisait exécuter maints petits travaux de gentilhomme campagnard, pour occuper des ouvriers et venir en aide à des familles besogneuses, et aussi pour son agrément. Il aimait *sa terre*, et mettait son bonheur à y planter des arbres. La Chênaie, dans un demi-siècle, disait-il, sera un fort joli lieu, si l'on ne gâte point mes préparatifs.

L'abbé faisait volontiers une partie de billard, mais il avait un goût spécial pour les échecs, et surtout pour le trictrac. Quand il perdait, il ne cachait pas son mécontentement.

Au reste, il se laissait aller à des mouvements d'impatience et de brusquerie même. Une contrariété le mettait hors de lui. Quelquefois il avait des caprices d'enfant, ou s'abandon-

nait à une susceptibilité maladive qui s'étendait à tout. Le baromètre de son humeur était sujet à de grandes variations, et souvent, dans l'espace d'un jour, il descendait du beau fixe à tempête. Ses colères éclataient en ouragan. Soit qu'il voulût seulement s'excuser, soit qu'il le crût sérieusement, il disait qu'elles étaient nécessaires à sa santé, et qu'à certains moments il avait besoin de chercher noise au premier venu, sauf à lui demander pardon de ses emportements.

Les violences de langage font explosion dans sa correspondance. Il aurait créé l'enfer, si ce n'était déjà fait, pour y assouvir ses vengeances, au moins littérairement. Je lis : « On se rit de la religion quand elle parle des damnés ; on dit : « Où sont-ils et qui les a vus ? » Eh bien, en voilà un : regardez ! » Et je regarde : c'est M. de Villèle !

Le même prêtre affirme : « *Je hais la haine*, elle n'a jamais fait et ne peut faire que du mal dans le monde. » Et il est vrai que de son cœur l'amour coulait de source.

Jamais il ne refusa l'aumône à ceux qui frappèrent à sa porte. Il détestait par-dessus tout l'avarice et la duplicité. Or, ces vices sont rarement ceux de l'adolescence, dans laquelle il recherchait la simplicité, l'esprit en éveil, la passion des idées générales, et un caractère aimant. Au souvenir d'un ancien disciple de La Chênaie, il disait un jour : « Ce qui me plaisait surtout en lui, c'était une âme droite et un cœur chaud. »

A quel point La Mennais était sensible, nous le savons par le choc émotif qu'il recevait à certains deuils, à des lectures touchantes, à des nouvelles désagréables. Qu'il fût passion et mobilité, nous le voyons dans l'ardeur qu'il apportait à conquérir les disciples à leur première rencontre et dans la facilité avec laquelle il délaissait ceux qui avaient perdu l'attrait de leur nouveauté. — Il savait avouer, à

l'occasion, les obstacles que son caractère opposait à son œuvre.

Ses tristesses et son silence avaient parfois de la durée. Il était incapable de dissimulation. L'expression de son visage, les nuances de son regard, ses attitudes rendaient les moindres mouvements de son âme. Dans les conjonctures un peu troublantes, l'abbé Gerbet faisait les frais de la conversation. Il interposait entre l'humeur du maître et la curiosité des élèves les saillies aimables d'un esprit qui se possède.

Nous avons déjà dit que le corsaire malouin était un timide. Le baron de Vitrolles l'avait introduit une fois chez le comte d'Artois (depuis Charles X), l'écrivain fut embarrassé et communiqua son embarras au prince. Rien d'étonnant : il baisse les yeux si vous le regardez... il n'ose pas chanter une oraison dans une église...

Mais, s'il est dans le milieu qui lui convient et qu'il soit grisé par l'atmosphère des adeptes attentifs, quel artiste du monologue ! — J'ai entendu raconter, par un ami qui l'avait connu alors (c'est Hippolyte Rigault qui consigne ce souvenir), qu'avec ce corps léger, enveloppe délicate de l'âme, ce regard profond et lumineux, cette voix douce et qui semblait lointaine, avec ce mélange extraordinaire de naïveté, de sublimité, d'ardeur et de quiétude, c'était à le prendre pour un ange véritable, quand, après avoir parlé avec une éloquence infinie des choses du ciel, il se levait et allait tomber tout en pleurs entre les bras de ceux que sa parole avait ravis.

Il n'était pas seulement le révélateur des beautés et des tendresses divines, il était encore l'homme qui souffre pour les droits sacrés de l'Église, et ses accents transportaient l'âme comme ceux de Polyeucte : « Dieu me fait la « grâce, disait-il, de ne rien craindre pour moi. Que peuvent-

« ils me faire ? Que peuvent-ils m'ôter ? Ma fortune ? Je « n'en ai point. La vie ? C'est la chose de ce monde à quoi je « tiens le moins. Cependant, les maux que je prévois, ces « maux qui pèseront sur tant d'innocents, cette tempête « de crimes dont l'avenir est noir, tout cela me serre le cœur « et altère ma santé. » Qui ne perçoit le souffle de la poésie dans ces couplets brûlants de l'apôtre ? On y retrouve les images préférées de celui qui allait, près du moulin à vent, voir monter de l'horizon des mers les nuées grisâtres, ou qui s'attardait à contempler les teintes violacées du couchant à travers les arbres de la Chênaie.

Groupés dans sa petite chapelle, les disciples voient la figure longue et sévere du maître s'épanouir et comme se dissoudre dans un sourire triste et doux, et le feu de son regard se voiler sous un nuage humide, lorsque l'abbé Gerbet, d'une voix attendrie et savante, chante une mélodie que Choron avait découverte et adaptée à l'hymne de la Toussaint : *Cœlo quos eadem...*

Oui, la foi de M. Féli est celle d'un métaphysicien, sa piété est celle d'un musicien, son caractère est celui d'un poète. C'est un croyant, un vibrant, un voyant. Il a les défauts et les qualités qui enthousiasment la jeunesse.

Les hôtes du manoir n'étaient que de passage. Ceux qui voulaient s'encadrer dans l'œuvre ménaisienne et y collaborer, se rendaient à Malestroit. Ceux qui demeuraient indécis sur leur vocation, mais dont la présence était agréable, restaient à La Chênaie pour un temps plus ou moins long. Le maître leur enseignait les langues, l'italien, l'anglais, l'hébreu, comme la philosophie et la théologie. L'abbé Gerbet faisait des conférences à ces élèves de choix. — Éloi Jourdain, qui conquit une réputation légitime dans les lettres, sous le pseudonyme de Charles Sainte-Foi (et à qui nous avons emprunté plusieurs traits du présent

chapitre), arriva vers la fin d'octobre 1828, et la maison blanche se remplit peu à peu de nouveaux postulants. Nommons Cyprien Robert, qui devait devenir professeur au collège de France, — Léon Boré, qui fut plus tard inspecteur général de l'Université, — Elie de Kertanguy, dont la ferveur de néophyte ménaisien ne pouvait être dépassée : il épousa une nièce du maître, et mourut à l'âge de trente-sept ans, sans avoir su gérer les affaires de ce bas monde, — Ange Blaize, le neveu, qui étant élève des Jésuites à Sainte-Anne, criait : *Vive le roi quand même*, et qui dans son rapide séjour au collège de Juilly regardait sans faveur les libéraux : il suivit jusqu'au bout l'évolution de son oncle ; caractère énergique et tenace, cœur généreux et dévoué, esprit avide de savoir et désireux de répandre ses convictions, il mourut préfet de Rennes. — Combien d'autres qui cherchaient la voie, la vérité, la vie, vinrent demander à ce Port-Royal des Champs le feu qui éclaire et ranime :

« Hic focus et tædæ pingues, hic plurimus ignis
« Semper...

Une citation de Virgile ne saurait déplaire à M. Féli.

En 1829, l'établissement de Malestroit était en pleine activité, sous la direction du sage abbé Blanc. Des professeurs, le moins tombé dans l'oubli se nomme Rohrbacher, homme simple jusqu'à étonner la politesse commune, fin à l'occasion, bon et emporté, laborieux jusqu'à en être légendaire. Au tableau des séminaristes dont le souvenir mérite de subsister, il faut relever le nom de l'abbé Houet, esprit distingué, cœur fidèle, grand ami des livres, mort supérieur de l'Oratoire de Rennes, et le nom de M. de Hercé, ancien maire de Laval et père de famille. Neveu du dernier évêque de Dol, il devait occuper, lui aussi, un siège épiscopal de Bretagne, celui de Nantes. A la piété la plus vive, il unissait

le don des langues, le culte des belles-lettres, et les traditions de l'urbanité.

Chacun à son poste, l'oreille attentive au signal, le cœur agité de joie et de crainte, les disciples, tout ardents de la foi qui chante devant la route à parcourir, attendaient la victoire finale du Ménaisianisme. Déjà l'onde blanchit sous les efforts des rameurs, de larges sillons se dessinent sur les flots, et la mer entière s'entr'ouvre sous le tranchant des proues.

CHAPITRE XV

LES *PROGRÈS DE LA RÉVOLUTION*

En janvier 1828, le ministère de Villèle fut remplacé par celui de Martignac, royaliste modéré, et Chateaubriand accepta l'ambassade de Rome. On voulut donner un gage à l'opinion excitée contre la *Congrégation* et les jésuites. Comme les petits séminaires, créés pour l'instruction des enfants destinés à la prêtrise, s'étaient transformés, malgré le monopole universitaire, en établissements d'éducation secondaire qui s'ouvraient aux familles de l'ultracisme, on prit des mesures pour les ramener à leur destination primitive, et l'enseignement fut interdit à la Compagnie de Jésus, comme aux membres des sociétés religieuses non autorisées (*ordonnances d'avril et de juin*). Il n'y avait aucune idée de persécution dans les desseins du gouvernement, et Feutrier, évêque de Beauvais, esprit aimable et plein de bonnes intentions, était ministre des affaires ecclésiastiques. Mais l'émotion fut vive dans le clergé, et les évêques adressèrent un *Mémoire* au roi, dans lequel ils firent entendre « la voix plaintive de la Religion ». Ennuyé et embarrassé, le gouvernement eut recours à Rome. Ce procédé réussit. Le cardinal de Latil, dans une circulaire envoyée à tous les

prélats français, leur enjoignit de « se confier à la sagesse du roi pour l'exécution des ordonnances », et de « marcher avec le trône ». Cette retenue du Vatican parut à La Mennais un scandale, dont rien n'approchait depuis des siècles.

Dès le commencement de la nouvelle crise, il avait songé à publier un pamphlet en rapport avec les circonstances, puis, en philosophe qu'il était, il préféra ne pas se presser, afin d'accompagner ses observations sur le cas actuel d'un exposé de doctrines plus général. Vers la fin de décembre le volume était sous presse et portait ce titre : *Des progrès de la révolution et de la guerre contre l'église.*

Benoît d'Azy écrivit à La Mennais (9 janvier 1829) pour lui confesser l'indiscrétion qu'il avait eue de prendre communication des épreuves. Il suppliait le polémiste de bien vouloir adoucir quelques expressions en parlant de Feutrier, et du ministre de l'Instruction publique, Vatimesnil, traité de Fouquier-Tinville. Il insistait sur la nécessité de retoucher le chapitre de la Ligue, dont l'éloge serait considéré comme un appel à la révolte, et comme un défi à l'opinion des meilleurs esprits sur l'histoire de cette guerre civile. « Réfléchis sur ce que je te dis, cher bon frère », ne t'expose pas inutilement, pour maintenir « une phrase ou un effet oratoire ». Une telle missive de remontrances, et d'un ton si pressant, est exceptionnelle dans la correspondance du disciple. Il était poussé par des amis inquiets et savait que Berryer regrettait le passage sur la Sainte-Union. L'illustre avocat écrivit en même temps à La Mennais. Celui-ci fit donc quelques suppressions et quelques retouches (au total peu de chose), et le volume parut dans la première quinzaine de février 1829. On l'attendait depuis plusieurs mois : il eut un réel succès de curiosité.

L'auteur attaquait l'idolâtrie monarchique, qui s'était

étalée sous l'ancien régime ; il proclamait son mépris pour la charte ; il invitait l'Eglise à séparer sa cause de celle des rois ; il soutenait la suprématie du pouvoir spirituel sur le pouvoir temporel ; il rendait le gallicanisme cause de tout le mal ; il se déclarait partisan de la liberté de la presse ; il défendait les Jésuites, mais en avouant que leur institut n'était pas suffisamment approprié à l'heure présente ; il réclamait un renouvellement des études dans le clergé, et, bien que le libéralisme lui apparût comme cartésien, individualiste, protestant, universitaire, atteint de tous les vices anti-catholiques et anarchiques, il se tournait vers lui avec sympathie, comme répondant à quelque réclamation profonde de la conscience humaine, et il ne désespérait pas de le catholiciser.

Des gens pratiques reprochèrent à l'auteur de remplacer par de grandes doctrines les remèdes propres au mal du moment. Les Jésuites ne cachèrent pas leur déplaisir. Dans le monde de la restauration, l'on trouva ce livre singulièrement révolutionnaire, révolutionnaire d'extrême droite, par son esprit ligueur et ultramontain, révolutionnaire d'extrême gauche, par son penchant pour le libéralisme. La duchesse d'Angoulême, fille de Louis XVI, s'exprima sans bienveillance. Le nonce jugea que l'ouvrage était au moins intempestif. Rubichon, un émigré, un ultra, fécond en boutades, constata que l'écrivain était en train d'abandonner la monarchie, qui s'abandonnait elle-même. L'*Ami de la religion* critiqua diverses assertions du volume, et devint, à partir de ce jour, l'adversaire constant (et non point négligeable, certes) du sociologue malouin. Prenant occasion de la mort de Léon XII (survenue le 10 février), l'archevêque de Paris lança un mandement, où il stigmatisait l'*esprit de système, triste et dangereuse tentation des plus beaux talents*, qui menaçait « les camps du Seigneur », et

il dit son attachement au dogme gallican de l'indépendance du pouvoir temporel.

Le fier Breton (comme l'appelait Artaud de Montor) n'était pas homme à se laisser accuser par un prélat de soutenir « sans autorité et sans mission, au nom du ciel, des doctrines subversives de l'ordre que Jésus-Christ a établi sur la terre ». Il répondit à Mgr de Quélen par deux lettres publiques, dans lesquelles il crut remplir l'intérim de la Papauté, en donnant d'assez haut à l'archevêque de Paris, et, en passant, à l'archevêque de Tours et à l'évêque de Cambrai, des leçons de théologie, même de prudence et de style. — Cet épisode de la controverse ne fit qu'augmenter « la chaleur des disputes ».

Le 12 mai, Benoît d'Azy mandait à Féli : « C'est dans ce « moment-ci un temps de combat pour tes amis. Les salons « retentissent souvent de discussions sur ton livre. La moitié « des gens qui l'attaquent n'ont pas pris la peine de le lire ; « une grande partie des autres ne le comprend pas. Je ne « sais si c'est l'intelligence qui manque ou la passion qui « préoccupe, ce qu'il y a de certain c'est que je trouve peu « de personnes qui veuillent comprendre ce livre dans le « véritable esprit où il est écrit. Ceux qui le comprennent, « et qui l'ont étudié de bonne foi, professent une grande « admiration, quoique quelques-uns n'en approuvent pas « la doctrine. En général, tout le monde est d'accord sur « cet immense talent d'écrire, que personne ne peut contes- « ter, mais je vois peu de partisans de la doctrine... On pré- « pare en ce moment au séminaire de Saint-Sulpice un gros « livre pour répondre au tien, et tu as pu déjà voir dans un « des articles de la *Gazette de France* dans quel esprit il « serait fait. On y met une passion incroyable. *Tantæne « animis cælestibus iræ !* Mon père voulait t'écrire pour te « dire combien il avait admiré ce livre qu'on attaque avec

« tant de fureur. Je te citerai aussi M. Beugnot, qui en par-
« lait comme d'une des plus belles choses qui aient été
« écrites dans notre langue à aucune époque... »

Parmi les *animi cælestes*, signalons Mathias Le Groing de la Romagère, original fieffé (au dire de Frayssinous), qui occupait le siège épiscopal de Saint-Brieuc, et ses vicaires généraux, qui reprochèrent à la doctrine ménaisienne d'être le *vieux wicléfisme*. Arbaud, évêque de Gap, mérite une mention. Il menait bon train La Mennais (suivant l'expression de Trévern, évêque de Strasbourg), et le dénonçait à son clergé comme *celui qui, la torche à la main, et au risque d'exciter un incendie*, parcourait tout l'édifice de l'Eglise, en y jouant le rôle de maître. A Rome, les amis du théologien malouin tenaient bon, mais, peu avant son élection (qui avait eu lieu le 30 mars 1829), le nouveau pape, Pie VIII, avait écrit à Ostini, alors internonce à Vienne, que les *Progrès de la révolution* étaient un livre *vomi par le volcan du Mont Etna*. Des intrigues s'ourdissaient. On répéta que Chateaubriand, probablement d'après les ordres qu'il en avait reçus, avait demandé que l'ouvrage de son compatriote fût censuré. En tout cas, Sa Sainteté oublia les jugements du cardinal Castiglione et fit dire à La Mennais les choses les plus aimables et les plus encourageantes.

Quoi qu'il en soit des démarches de l'ambassadeur de France, plus que douteuses, le langage de Chateaubriand, en 1829, s'orchestrait avec celui du Malouin de La Chênaie. Ne disaient-ils pas tous les deux : « Un pape qui entrerait dans l'esprit du siècle, et qui se placerait à la tête des générations éclairées, pourrait rajeunir la papauté ; mais ces idées ne peuvent point pénétrer dans les vieilles têtes du Sacré Collège. » Nous tâcherons, néanmoins, de rendre la *liberté* chrétienne, et nous y parviendrons. — Sur un point capital, les deux Bretons différaient totalement : l'ambassa-

deur avait l'esprit « laïque », le sociologue avait l'esprit « clérical ». D'abord, Chateaubriand n'avait aucune inclination pour un ultramontanisme d'idéologue, et n'acceptait pas une papauté planant avec une sorte de pouvoir dictatorial sur les républiques futures. En second lieu, il ne comprenait rien à la théologie, et s'imaginait que l'unité catholique pourrait se produire par un accord des diverses confessions, au moyen de quelques concessions réciproques, rêve chimérique dont Renan aurait parfaitement vu la vanité.

A vrai dire, les intimes de La Mennais n'attachaient guère d'importance au manque de scolastique dans la philosophie religieuse de Chateaubriand, mais ils détestaient les *invariables variations* du vicomte (suivant le mot de M. de Bonald), et le faste de son amour-propre. Ils se réjouissaient de ses mésaventures. Quand l'auteur du *Génie* abandonna son ambassade, à la chute de Martignac et à l'avènement du funeste Polignac, Benoît d'Azy écrivit au maître : « Cha-« taubriand a décidément donné sa démission, et le roi a « refusé de le recevoir, disant que, puisqu'il n'était plus « son ambassadeur, il n'avait plus rien à lui dire. Il va, « dit-on, se mettre à écrire dans le *Journal des Débats*, qui « lui donne pour cela 70.000 francs par an. C'est bien cher, « pour le journal. Mais je trouve, cependant, que, pour lui, « c'est se vendre pour bien peu de chose. — On assure que « ce qui l'a déterminé à donner sa démission, c'est que son « attitude à Rome n'était plus tenable, et que M. de Poli-« gnac voulait le forcer à s'éloigner » (2 septembre 1829). Ces détails n'étaient pas pour déplaire à M. Féli, qui aimait les historiettes de ce genre, et qui se trouvait dans sa période la plus aiguë d'aversion pour les actes et les paroles, les concepts et le style du noble pair.

Malgré les objections, — et en dépit des mécontents,

dont le nombre était plus dense qu'au temps de la *Religion considérée*, — le livre de La Mennais faisait son chemin en France et causait une vive satisfaction en Belgique.

On sait que les Belges — unis à la Hollande — étaient divisés en deux grands partis, le *libéral* et le *catholique*. Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, réussit à exciter ces deux factions contre sa politique. Alors, entre les libéraux et les catholiques, se fit l'*Union*, qui proclama solidaires la liberté des cultes, celle de la presse et celle de l'enseignement. Groupés en un seul corps, à partir de 1828, autour d'un même drapeau, celui de la liberté, les Belges conquirent leur indépendance nationale.

L'exemple de la Belgique a été un argument décisif pour La Mennais, en faveur de ses convictions sur la valeur de la liberté dans la préparation d'une société nouvelle. Au fur et à mesure que la Révolution fatale approche, il sent davantage l'erreur de l'épiscopat gallican qui fait partie liée avec un pouvoir qui s'effondre à jamais, il regarde avec plus d'espérance vers les masses populaires, et il finit par avouer, dans sa correspondance (aux derniers jours de mars 1830), sa préférence instinctive pour la démocratie.

Si l'influence de la Belgique a été considérable sur l'accentuation du programme politique de La Mennais, l'ascendant de l'Allemagne sur son plan de hautes études pour le clergé n'est pas moins à retenir. Il écrivait à un jeune correspondant : la langue allemande « est aujourd'hui indispensable à quiconque veut s'instruire solidement » (22 janvier 1830). Il avait déjà engagé dom Guéranger à s'informer des recherches historiques qui faisaient honneur à la patience et à la sagacité germaniques (31 décembre 1829). Gœrres, mandait-il bientôt à Mme Louise de Senfft, « prépare, à Munich, un ouvrage sur l'histoire, qu'on dit être magnifique ; je l'attends avec impatience, car je me suis remis à

l'allemand, que je lis maintenant aussi facilement que l'anglais » (9 mars 1830). Nous verrons dans la suite que le rapide séjour du philosophe breton dans la capitale de la Bavière ne resta pas sans conséquences pour le développement de sa pensée et de ses desseins.

Répondant aux préoccupations de son cher maître, Benoît d'Azy lui disait, le 6 mai 1830 : « C'est une belle « idée que de replacer les ministres de la religion à la tête « des sciences... J'ai été bien frappé, il y a quelque temps, « d'apprendre que, dans une partie de l'Allemagne, on avait, « depuis près de cinquante ans, établi l'usage de faire faire « dans les séminaires des cours d'agriculture, pour mettre « les jeunes ecclésiastiques à même d'éclairer utilement « de leurs conseils le peuple qu'ils auront à conduire... » — Une œuvre qui correspondait pleinement aux vues de l'auteur des *Progrès de la révolution* vint s'offrir à La Chênaie dans les premiers mois de 1830. Comprenant l'importance de la fondation d'une université catholique aux Etats-Unis, l'évêque de New-York fit appel à la *Congrégation de Saint-Pierre*. Et il fut convenu que Lacordaire, — qui, en mai, s'était agrégé au Port-Royal nouveau, — s'embarquerait dans le courant d'octobre, avec trois autres Ménaisiens, pour travailler à l'institution projetée. *Dis aliter visum !*

Dans le même temps, Denis Benoît narrait à son « bon frère » une anecdote singulière, qui était arrivée à Genoude l'année précédente. Le traducteur de la Bible s'était rendu dans une propriété qu'il avait achetée en Brie. « Il voulut « aller se confesser au curé du village, homme très âgé, et « fort aimé dans sa paroisse. Au moment où il était à genoux, « dans la chambre du curé, et commençait sa confession, « celui-ci se lève, va au bout de la chambre, et lui dit d'un « air tout ému : « Mais, est-ce que vous croyez à tout cela ? » « Genoude, confondu, entame alors avec ce vieillard une

« discussion théologique, réfutant tous ses arguments phi-
« losophiques, et lui rappelant toutes les preuves de la
« religion, qui se représentaient à l'esprit de ce vieillard
« comme des fantômes. Il disait, avec une sorte d'effroi :
« Vous me rappelez tout ce qu'on nous disait en Sorbonne! »
« Cela dura deux heures, et, à la fin, Genoude lui dit qu'ayant
« un grand désir de communier le lendemain, anniversaire
« de la mort d'un de ses enfants, il le suppliait de lui donner
« l'absolution, si, d'après les règles qui lui avaient été autre-
« fois données, il l'en croyait digne. Et il reçut avec foi
« l'absolution de ce prêtre incrédule. Ce malheureux est
« mort quelque temps après, sans appeler les secours de
« cette religion, qu'il avait si souvent professée sans y
« croire. » — La Mennais répondit à son cher disciple : « Les souverainetés d'aujourd'hui ressemblent à ce vieux prêtre dont tu me racontes dans ta lettre la terrible histoire. Il ne reste rien à désirer, sinon que le tombeau se referme promptement sur ces corps pourris et ces âmes mortes. »

Les malédictions du prophète allaient enfin s'accomplir. Les *niais de grande race* avaient refusé de sauver le pouvoir en le mettant à la tête du mouvement de liberté, et, à la fin de juillet 1830, la Révolution grondait à une nouvelle étape de ses progrès : Charles X chemine vers son exil.

CHAPITRE XVI

LES CONFÉRENCES DE JUILLY

Juilly porte un nom illustre dans l'histoire de l'éducation française. C'est là que l'on montre le large marronnier d'Inde, aimé de Malebranche, « théologien raisonnable », qui « demandait toujours à voir clair », et le perron d'honneur, où Bossuet recevait « les louanges accoutumées » et répondait « maintes choses aimables ». Voulant faire l'éloge du collège de Rennes, dont il fut élève, Chateaubriand l'appelle *le Juilly de la Bretagne*. Dans la maison Juliacienne étudièrent Montesquieu, Bonald, Berryer. Que de souvenirs grands, poétiques, joyeux, dans cette école au clair étang, aux belles allées, qui fut l'honneur de l'Oratoire de France ! Mais l'institution, qui avait survécu aux ruines de la Révolution, tombait en décadence depuis 1824, et les amis de La Mennais songèrent à entrer dans le vieux collège, pour rendre l'éclat de l'aurore à sa devise : *orior*. Il fut cédé à l'abbé de Salinis, le 12 juillet 1828. C'était l'heure de recueillir les élèves des Jésuites, à qui les ordonnances de juin avaient enlevé l'enseignement.

Le 21 septembre, Benoît répétait au cher maître : « J'entends de tous côtés parler de Juilly avec faveur. » Beaucoup

de gens s'obstinaient à voir dans La Mennais le chef de cet établissement. Ils se trompaient. C'est seulement en 1830 que le philosophe y fit son entrée. Au mois d'août, Gerbet, qui était à Paris, rencontra Harel du Tancrel, protestant converti par l'abbé Bautain, et médecin qui publiait en ce moment même sa thèse de doctorat. Ils s'entendirent pour fonder un journal de libéralisme catholique, dont La Mennais serait le rédacteur principal. Pour compléter les plans de Gerbet, l'abbé de Salinis offrit à l'illustre écrivain, pour lui et ses disciples, l'hospitalité de Juilly, en attendant que la *Congrégation de Saint-Pierre* pût assurer elle-même le service complet du collège.

M. Féli prit en quelque sorte possession de la demeure oratorienne dans la première quinzaine d'octobre. Il y resta, sauf des absences plus ou moins prolongées dans la capitale, jusqu'à la fin d'août 1831. — Les Ménaisiens, reçus comme pensionnaires ou comme professeurs, n'oublièrent jamais cette année scolaire, où, suivant leurs expressions, ils travaillèrent à avancer dans la science et dans les voies de Dieu. Tous les disciples se groupaient à certaines heures autour du chef d'ordre, pour écouter son cours de philosophie, religieusement, la plume à la main.

Depuis trois ans, M. Féli méditait un grand ouvrage *sur la société*, et il s'était déjà servi, dans ses *Progrès de la Révolution* et dans ses *Lettres à l'archevêque*, de ses premières recherches sur ce sujet et des premiers résultats qu'il voulait établir. Mais il avait abandonné momentanément ce thème spécial, pour un *Essai d'un système de philosophie catholique*, et les conférences juliaciennes représentaient l'état primitif de ce nouveau travail. Entre les auditeurs se trouvait au mois de mai 1831 Sainte-Beuve, qui avait frappé à la porte de Juilly, en quête de la paix du cœur. Il fut saisi par la puissance de ce penseur, qui se promenait avec un entrain

si merveilleux dans le domaine des idées, et il regardait avec étonnement cette âme frémissante qui transparaissait dans l'agitation même des membres, et cette face, *qui s'éclairait du dedans*. D'autres venaient, de passage, agrandir le cercle ménaisien : Victor Hugo, peut-être, dans la gloire d'*Hernani*, Montalembert, dans la grâce et la beauté de son adolescence, Michelet, jeune et brillant professeur, dont la sensibilité devait vibrer avec celle de ce prêtre, qui, comme lui, avait le don des larmes et des images.

Venons entendre — dans une page inédite du maître — son introduction aux conférences. Il expose la manière dont l'homme peut atteindre la vérité. Ce *discours de la méthode* avait pour le philosophe une importance fondamentale :

« L'homme a sa nature propre, il a ses facultés qui le cons-
« tituent ce qu'il est, il ne peut ni les changer, ni s'en donner
« de nouvelles. Il ne peut même se faire aucune espèce
« d'idée de facultés essentiellement différentes de celles qu'il
« possède : seulement il les imaginera plus restreintes ou
« plus étendues, plus parfaites ou moins développées ;
« voilà tout.

« Il faut donc nécessairement ou qu'il agisse selon sa
« nature, ou qu'il demeure dans une complète inactivité ; et
« comme chercher c'est agir, toute recherche raisonnable
« suppose que l'on considère les facultés humaines comme
« un *moyen* d'arriver au but proposé ; et dès lors le résultat
« des recherches doit être admis toutes les fois qu'il s'accorde
« avec ces facultés, quelles qu'elles soient.

« En effet, cet accord entre les objets de nos pensées et
« ce qui pense en nous, est ce que nous appelons *vérité*,
« lorsque nous considérons les choses dans leur rapport
« avec notre intelligence. Ainsi une chose est vraie ou fausse
« relativement à nous, selon que notre esprit y adhère, ou
« y répugne. Et quand on supposeroit l'existence possible

« d'une raison essentiellement différente de la nôtre, qui « admettroit ce que nous rejetons, qui rejeteroit ce que nous « admettons, il s'ensuivroit bien de là que nous ne saurions « trouver en nous-mêmes d'assurance complète, absolue, « de la rectitude de nos jugemens ; mais encore faudroit-il « ou renoncer à juger, à faire usage de notre raison, c'est-à- « dire violer la première loi de notre vie spirituelle et morale, « et nous anéantir comme être intelligent, ou tenir pour « vrai, au moins relativement à notre nature particulière, « ce qui paroît tel à notre raison, ce qui détermine, avec une « force invincible, son assentiment.

« Le seul moyen de vérification qui soit en notre pouvoir, « le seul par conséquent auquel nous devions nous arrêter, « consiste à comparer nos perceptions, nos pensées, nos « jugemens, avec les jugemens, les pensées, les perceptions « des êtres de même nature que nous et des raisons du même « ordre. Car il est évident que si, parmi ces raisons sem- « blables, l'une d'elles adhéroit à une idée, à laquelle toutes « les autres, ou presque toutes les autres répugneroient, la « vérité, telle qu'on vient de la définir, seroit déterminée « par l'adhésion commune ; et que, jusqu'à ce que cette « adhésion n'eût lieu, au degré où elle est possible, l'adhésion « individuelle, qui peut être diverse en chacun, ne déter- « mineroit qu'une vérité individuelle aussi, incertaine et « provisoire. La vérité *définitive* exige un assentiment général « et perpétuel, qui montre le constant accord de l'objet, « quel qu'il soit, de la pensée, avec toutes les raisons de « même ordre et de même nature, puisque la vérité, par « rapport à nous, n'est que cet accord même, ainsi qu'on l'a « vu.

« En effet, chaque individu a son *moi* propre, et une « raison distincte de ce *moi*, et la même dans tous. Or la « vérité n'étant pas le rapport de chaque *moi* avec les choses,

« mais le rapport des choses avec *la raison qui est la même* « *dans tous*, il s'ensuit manifestement :

« 1° Qu'avant toute vérification, chaque *moi* ou chaque « individu doit admettre pour vrai ce qui lui paroît invin- « ciblement tel, ou tout ce à quoi sa raison adhère invin- « ciblement.

« 2° Que, lorsque plusieurs esprits sont affectés diverse- « ment par la même idée ou portent sur le même objet des « jugemens opposés, on ne peut savoir de quel côté est la « vérité ou l'erreur, jusqu'à ce que l'on ne connoisse ce qui « est conforme ou contraire à la raison commune, à la raison « humaine en général.

« 3° Que, lorsque la raison commune a prononcé, son assen- « timent est pour l'homme le caractère définitif de la vérité.

« Toute recherche qui ne reposeroit pas sur ces bases, « seroit nulle par ses résultats et absurde en soi.

« Elle seroit nulle par ses résultats, car, ou l'on n'en « admettroit aucun comme *vrai*, ou chacun admettroit « comme une vérité définitive ce qui individuellement lui « paraîtroit vrai, et dès lors il y auroit des vérités contra- « dictoires, c'est-à-dire des choses auxquelles la même « raison essentielle adhéreroit et répugneroit en même temps, « ce qui exclut évidemment toute idée d'un résultat réel, « et de plus est absurde en soi.

« Il suit encore de là qu'entre la pensée purement indi- « viduelle, qui peut être également vraie ou fausse, et le « jugement nécessairement vrai de la raison commune, il « existe des degrés presque infinis de probabilités diverses, « fondées sur l'accord d'un plus ou moins grand nombre « d'esprits. Mais alors même que, parvenu au dernier terme « de cette progression ou à l'accord universel qui constitue « la certitude, on affirme quelque chose comme vrai, il faut « entendre que cette affirmation n'a de valeur logique que

« relativement à la raison humaine, et signifie seulement que « l'homme est placé dans l'alternative ou de renoncer à la « raison, ou de tenir pour vraie la chose affirmée, sans qu'il « ait d'ailleurs le droit d'en conclure, d'une manière rigou- « reuse, sa vérité intrinsèque ; et il en est ainsi à l'égard de « tout être qui n'est pas lui-même la vérité nécessaire et « absolue. Ceci, néanmoins, n'ébranle en aucune façon le « fondement de nos connoissances, et même il seroit con- « tradictoire d'en demander un plus solide. Car, d'une part, « c'est assez pour la raison qu'on ne puisse nier ce qu'elle « affirme sans la nier elle-même ou sans détruire l'intelli- « gence ; et de l'autre, il y a contradiction à demander une « certitude qui ne soit pas relative à la nature de l'être « qu'elle doit affecter, et qui n'en dépende pas sous ce « rapport.

« On a vu comment de ces principes se déduit l'existence « de deux ordres distincts : l'ordre de foi, primitif et inaltè- « rable, qui représente la raison commune et comprend toutes « les connoissances indispensables à l'homme, toutes les « vérités constitutives de l'intelligence, que nul n'inventa « jamais et que chacun reçoit de la société qui les transmet « perpétuellement par la parole ; l'autre de science ou de « conception, subordonné à l'ordre de foi, et qui, relatif au « *moi* individuel, se compose de tout ce qu'en vertu de son « activité propre, l'esprit humain a pu tirer de la contem- « plation des vérités universelles et de l'observation des « faits, pour lier entre eux les phénomènes, en concevoir les « causes, et s'expliquer à lui-même les objets de sa connois- « sance ou l'ensemble des choses avec lesquelles il est en « rapport. La raison étant passive dans l'ordre de foi, bien « que la volonté ne le soit pas, il en résulte que l'obéissance « est la loi générale de cet ordre, comme la liberté est la loi « générale de l'ordre de conception, dans lequel la raison

« est essentiellement active. Mais ceci ayant été expliqué « ailleurs, nous ne nous arrêterons point à le développer de « nouveau. Il suffit d'avoir rappelé les principaux points « qui forment la base de notre méthode. »

Dans la page que nous citons, La Mennais fait allusion aux conférences des années précédentes à La Chênaie. Celles de Juilly portèrent sur Dieu, la création, l'univers, la nature, et l'homme. Le cours était *parlé*, plein de choses fortes, justes, charmantes, originales (pour employer les épithètes de Sainte-Beuve), vivant et entraînant, comme l'étaient les monologues du docteur breton dans la dialectique la plus abstraite.

Pour bien montrer que le cours n'était pas *dicté*, mettons en parallèle un fragment autographe du philosophe et le même passage dans les rédactions des disciples :

CHAPITRE IV. — DIEU
(texte de La Mennais).

« Ce qui existe nécessairement, ce qui « est un, infini, éternel, l'Être, en un mot, « c'est Dieu. *Il est celui qui est :* voilà « son nom, et ce nom incommunicable, « répété de monde en monde, circule « comme la vie dans l'univers. Toute « langue le prononce, tout bruit le mur- « mure. Du sein de la création, au matin « des jours, s'éleva une voix qui le redit « sans fin, et les astres, mus par une « force céleste, l'écrivent dans l'espace en « lettres de feu. — Les philosophes se « sont consumés en de longs efforts, ils « ont épuisé le raisonnement pour prou- « ver que Dieu existe. Inutile labeur! « Dieu par sa nature est indémontrable. « Comment démontrer l'existence de « l'être, sans la supposer?... »

CHAPITRE IV. — DIEU
(texte des étudiants).

« Cet être un, nécessaire, in- « fini, incompréhensible, c'est « Dieu. Il est celui qui est et « celui par qui tout est. Dieu! « ce nom circule comme la vie « dans tout l'univers, et du « sein de la création où il est « écrit en lettres de feu, une « voix toute puissante le pro- « clame incessamment à toutes « les générations. Les philo- « sophes se sont efforcés de « démontrer son existence. « Vain labeur! Il est, il sub- « siste par lui-même... »

L'abbé Rohrbacher, qui examina quelques cahiers des

auditeurs, jugea bon de compléter leurs notes sur la grâce et finit par rédiger un petit traité sur ce sujet. Après quoi il se crut le rival et le correcteur du maître.

Pendant que ce bonhomme (comme l'appelaient quelques-uns) faisait le théologien à Malestroit, M. Féli se dégoûtait un peu de ce noviciat lointain. Ressaisi par la vie intellectuelle de la capitale, il sentait davantage la nécessité d'un séjour à Paris pour des jeunes gens qui devaient recevoir une culture assez avancée. Il voulut donc fonder une sorte d'école normale catholique, destinée à ceux qui s'attacheraient à la *Congrégation de Saint-Pierre*. Il essaya d'abord de louer l'ancienne maison des Feuillantines, qui lui rappelait (comme à Victor Hugo) tant d'heureux souvenirs, mais, la propriétaire lui paraissant peu raisonnable dans ses prix, il choisit des appartements dans la rue de Vaugirard. La famille ménaisienne y fit son entrée le 15 septembre 1831. Elle comprenait vingt-deux personnes et quatre domestiques.

Ne quittons pas Juilly sans rappeler que l'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse* fut organisée dans la vieille maison oratorienne, en décembre 1830. Elle avait pour but de faciliter la résistance légale en face de la violation des droits légitimes des catholiques ; elle voulait soutenir les faibles ou les vaincus pour intimider les forts ou les vainqueurs ; elle espérait servir de lien commun et solide à toutes les associations locales qui combattraient contre les tyrannies anti-religieuses. Le comité de cette œuvre active avait La Mennais pour président. — Bon nombre d'articles de l'*Avenir* furent écrits dans le collège de l'abbé de Salinis. Malgré son autorité respectée, celui-ci cherchait vainement à modérer certaines plumes d'une jeunesse débridée (la plume de Lacordaire, pour l'appeler par son nom). Quant au dictateur, il lui répondit un jour : *Quod scripsi, scripsi.*

Mais, en vérité, tenaillé par des affaires d'argent, harcelé d'adversaires de tout habit et de tout acabit, tourmenté par un corps rebelle, partagé entre l'action passionnée du journaliste et les méditations pures du métaphysicien, M. Féli fait songer à la flamme d'origine divine, que Virgile a chantée. Elle aspire à se dégager des organes matériels auxquels elle est liée, à se libérer des membres de mort qui la tiennent emprisonnée. Aussi bien, l'esprit qui lutte en tous sens contre les limites qui lui sont imposées, c'est une doctrine chère au Malebranche des conférences de Juilly.

CHAPITRE XVII

LA CAMPAGNE DE L'*AVENIR*

Le premier numéro de l'*Avenir, journal politique, scientifique, et littéraire,* parut le samedi 16 octobre 1830. Il portait en épigraphe : *Dieu et la liberté.*

Journaux et lecteurs étaient moins nombreux qu'aujourd'hui. L'*Avenir* n'atteignit jamais le chiffre de 3.000 abonnés. Ceux-ci étaient recrutés autant dans le clergé que parmi les laïques. L'abonnement était de 80 francs par an, somme qui devait paraître assez ronde à de pauvres curés de campagne. Cependant, quantité de presbytères, des coins les moins connus de la France, attendaient la feuille de l'abbé de la Mennais comme la lumière du matin. Au reste, il serait imprudent de calculer sur le seul nombre d'abonnés l'influence réelle d'un périodique, l'influence en profondeur et en durée. On peut même dire que l'*Avenir,* qui n'a vécu que treize mois, a joué un rôle unique dans l'histoire du catholicisme français.

Aussitôt après les journées de juillet, M. Féli adressa l'adieu le plus complet au passé bourbonien, et se mettant en face des réalités, il se rattacha pour toujours à la République. De là une modification importante dans sa philo-

sophie sociologique, modification qui se préparait dans son esprit depuis quelque temps, et qui s'affirme maintenant sur deux points : 1° Il n'y a pas de *droit divin* pour les rois, au sens mystique et dynastique des légitimistes. Le pouvoir n'est que l'agent délégué par la collectivité dans l'ordre administratif. — 2° La *souveraineté du peuple* n'est pas une théorie troublante, puisqu'elle consiste tout bonnement dans le droit inhérent à la famille, à la province, à la nation, d'administrer elles-mêmes respectivement leurs intérêts particuliers et leurs intérêts communs. — Le programme de l'heure est essentiellement un programme de liberté. « Avez-vous autre chose à opposer à la tyrannie ? » répondait-il au baron de Vitrolles. — Donc :

1° Liberté de conscience.

Elle entraîne la *Séparation de l'Eglise et de l'Etat.* — L'idée était ancienne chez La Mennais, mais la locution, qui devait rester dans la langue française, apparaît pour la première fois dans le prospectus de l'*Avenir.* — Sans doute la société civile et la société religieuse sont inséparables et devraient être unies comme l'âme et le corps, mais l'état des mœurs oblige à chercher la paix publique et le salut du catholicisme dans la rupture des liens asservissants qui attachent l'Eglise au pouvoir laïque. D'ailleurs, la marche des choses produira la séparation, violemment ou avec lenteur, mais à coup sûr. Il vaut mieux, en conséquence, adopter immédiatement la solution nécessaire. — Cette *séparation* nous obligera à *renoncer au budget des cultes.* L'Église le considère, il est vrai, comme une indemnité, mais l'Etat le pèse comme un salaire, et quel salaire ! Au clergé de prendre les devants, en se débarrassant dès aujourd'hui d'une telle chaîne d'esclavage.

2° Liberté d'enseignement.

Il est impossible que l'Université, corporation de libre

pensée, assure aux familles catholiques l'éducation qu'elles doivent procurer à leurs enfants. L'aumônier des collèges est dans une condition pénible, où il joue un rôle trompé et trompeur. Les règlements relatifs au culte dans les maisons d'éducation constituent une vaine hypocrisie, que dévoilent des désordres qui font frémir et des sacrilèges qui font horreur.

En vertu de la liberté à laquelle les catholiques ont droit, De Coux, Lacordaire, Montalembert ouvriront, le 9 mai 1831, une école libre, dans un local de la rue des Beaux-Arts. — Le lecteur n'ignore pas que la police intervint rapidement. D'où le procès mémorable, qui fut perdu devant la cour et gagné devant la nation.

3° Liberté de la presse.

Cette liberté est « la plus forte garantie de toutes les autres ». — M. Féli avait déjà dit (19 novembre 1827) : « Il y a des vérités qui doivent s'établir et des erreurs qui doivent s'épuiser. La liberté de la presse est nécessaire pour ce double but. » D'ailleurs, il ne doutait pas du triomphe final des idées religieuses. Il répétera toujours ce mot qu'il écrivait vers 1814 : « J'ai une foi sans bornes dans la puissance de la vérité. »

4° Liberté d'association.

Partout où il existe soit des intérêts, soit des opinions, soit des croyances communes, il est dans la nature humaine de se rapprocher et de s'associer. Puis, sans l'association, l'homme demeure impuissant dans l'action et dans la défense.

La Mennais voulait aussi qu'on étendît le *droit électoral* et qu'on multipliât les élections. Car, pensait-il, « le besoin de l'ordre n'existe nulle part autant que dans les masses », et le peuple saura discerner les hommes qui conviennent à certaines places. Enfin, il était partisan de « l'abolition

du système funeste de la centralisation, déplorable et honteux débris du despotisme impérial », et il réclamait des *libertés communales* et des *libertés provinciales*.

Observons que La Mennais distinguait nettement la *tolérance civile*, qui est un bien, de la *tolérance dogmatique*, « qui n'est que l'absence de toute croyance et même de toute opinion ». Et son libéralisme ne touchait pas à l'enseignement de l'Eglise, qu'il regardait comme immuable, mais il en affirmait des aspects nouveaux, harmonisés avec le développement de l'intelligence dans la société.

D'après la doctrine du journal, le Pape, dégagé « des liens dont l'enlaçoient depuis des siècles les souverainetés temporelles », devait donner le signal, attendu par l'univers, de la dernière régénération, et conduire les nations vers les magnifiques destinées qu'elles ne faisaient qu'entrevoir encore, pour constituer dans l'unité, selon les promesses divines, l'humanité entière. — En attendant, avec une infinie politesse pour le Souverain Pontife, on prenait parti contre le cardinal Bernetti, secrétaire d'Etat, qui livrait les rebelles de la Romagne à des commissions spéciales. Et l'on ne dissimulait pas que l'Italie, comme les autres parties de l'Europe, avait « des besoins d'affranchissement ».

Afin d'arriver aux réalisations, La Mennais faisait appel à l'entente de tous les gens de bien pour se garantir les uns aux autres la pleine jouissance de toutes les libertés politiques et sociales. Il essaya même de créer une ligue internationale entre tous les vrais partisans de la *liberté égale pour tous*, sans distinction de croyances et de culte. Il lança cet *acte d'union* dans le dernier numéro de l'*Avenir* (15 novembre 1831). Aussi bien n'avait-il pas cessé d'attirer l'attention de ses coreligionnaires sur les autres nations, et de les exciter à prendre part à la vie universelle du catholicisme, en leur faisant connaître l'activité pratique des

Belges, le travail intellectuel des Allemands, en les conviant à secourir les Polonais, ou les Arméniens de Constantinople. La souscription ouverte par le journal pour les malheureux Irlandais s'éleva à 77.731 fr. 55 centimes.

Dans le plan de renaissance catholique poursuivi par la feuille ménaisienne, la littérature ne devait pas être négligée. Fustel de Coulanges a observé avec justesse qu'il n'est pas indispensable de déclarer la guerre aux religions pour les réduire à néant, puisqu'elles *peuvent mourir de mort naturelle, lorsque l'esprit et la conscience les quittent.* Pénétré de la même idée, le sociologue breton comprenait que le catholicisme était perdu s'il se détachait des revendications de la conscience populaire et s'il était abandonné des puissances de l'esprit. Au nombre de celles-ci, qui ne compterait dans notre société les poètes, les dramaturges, et les romanciers ? Au début de 1824, le *Mémorial catholique* s'était affirmé classique, en déclarant que le romantisme était une hérésie littéraire, sortie du protestantisme, auquel il empruntait son principe fondamental d'indépendance. Le salut était dans la règle du *sens commun*, dans le *principe d'autorité*, loi infaillible, souveraine, décisive. O'Mahony, qui était le littérateur principal de la revue, vit spécialement dans l'*Eloa* d'Alfred de Vigny un témoignage de la corruption du siècle. Mais, dans son prospectus de 1830, l'*Avenir* promit de concilier « le principe d'*unité*, que les classiques prétendent défendre, et le principe de *variété*, auquel les romantiques s'attachent particulièrement ». En fait, l'*Avenir* fut le journal de Victor Hugo.

Une œuvre de cet écrivain ! s'écriait Montalembert : « Qui ne tressaille à ces mots ? Que ce soit de plaisir ou de dépit, d'admiration ou de colère, n'importe. Il est toujours certain que de lui rien n'est indifférent. » Et rendant compte de *Notre-Dame de Paris* (dont l'*Avenir* avait publié un

chapitre en primeur, le 16 mars 1831), le jeune ménaisien ajoutait : l'auteur « est à nous, notre poète, notre maître, notre ami ».

L'*Hymne aux morts de juillet*, qui fut chanté le 28 juillet 1831, au Panthéon, parut le lendemain dans l'*Avenir*. Et le journal, qui n'avait pas caché sa sympathie pour *Hernani*, se mit au service de *Marion de Lorme*, louant « ces larges développements à la Shakespeare... ce miracle de la langue française, si variée, si inépuisable, cette richesse d'expressions que l'auteur pousse jusqu'à la prodigalité, cette puissance merveilleuse de style... » (15 août 1831). Six jours après, on nous annonce que l'éditeur Renduel s'est rendu acquéreur du manuscrit, moyennant la somme de 8.000 francs, etc. Enfin l'*Avenir* du 4 novembre informa ses lecteurs que Victor Hugo venait de céder au même Renduel un nouveau volume de poésies intitulé *Feuilles d'automne*, et que l'ouvrage paraîtrait le 15 du mois. Cependant le bel in-octavo ne fut mis en vente que le 24 novembre. Et le périodique ménaisien n'était plus là, pour célébrer une préface où Luther était placé au rang des vieilleries, et où le regard du poète se tournait avec espérance vers Rome, cité de la foi.

Lamartine, qui s'était éloigné de la théocratie ménaisienne (voir sa lettre au Vicomte de Marcellus, 25 février 1829), se rapprocha du programme de l'*Avenir*. Dans sa *Politique rationnelle*, qui a subi l'influence de La Mennais, nous entendons le poète demander la suppression de la pairie héréditaire, la liberté de la presse, la séparation de l'Eglise et de l'Etat... C'est à l'*Avenir* que Lamartine confia son poème *Contre la peine de mort* et sa réponse *A Némésis*. Celle-ci parut, en outre, deux jours après (22 juillet 1831), dans le *Correspondant*, auquel le poète l'avait communiquée « avec quelques variantes », qui sont intéressantes.

« Domination théocratique » à part, Chateaubriand ne pouvait échapper à l'attraction de l'*Avenir*, qui aimait assez la « sanglante liberté » avec laquelle le sachem parlait des légitimistes, « dont l'entendement est comme un cachot voûté et muré, sans porte, sans fenêtre, sans soupirail, sans aucune issue à travers laquelle se pût glisser le moindre rayon de lumière ». Ainsi que mon illustre compatriote, proclama le Malouin de Combour, en avril 1831 (dans la préface de ses *Etudes historiques*), « je demande l'affranchissement des hommes ; je demande encore, ainsi qu'il le fait, l'émancipation du clergé ».

Alfred de Vigny écrivait à Montalembert, le 15 février 1831 : « Il me tarde beaucoup que M. de Lamennais soit de « retour. Je désire au moins autant que lui une entrevue qui « peut ne pas être sans résultats. Je crois à sa tolérance « comme à son génie... Nous sommes dans un temps où un « point doit suffire à rallier les hommes qui veulent sauver « leur pays et servir l'humanité ». L'auteur d'*Eloa* publia dans l'*Avenir* (6 avril) une *Première lettre parisienne : Mœurs et arts*. Le caractère aristocratique de ce morceau contrastait plutôt avec le ton du journal. On voulut être agréable au poète, en recommandant son *Elévation* intitulée *Paris*. Et l'on consacra un feuilleton à sa *Maréchale d'Ancre*.

L'*Avenir* déclara que les périodiques étaient unanimes à censurer l'immoralité d'*Antony*, et le critique ménaisien ajoutait : « La liberté n'est pas l'oubli de tous les devoirs ; et voilà, pour le dire en passant, pourquoi le libéralisme chrétien est le seul véritable. » Alexandre Dumas ne fut pas choqué de cette admonestation. Vers cette époque, nous conte-t-il, « M. de Lamennais manifesta le désir que je lui « fusse présenté. C'était un grand honneur pour moi... Un « ami commun me conduisit chez l'illustre fondateur de « l'*Avenir*, qui demeurait alors rue Jacob... Avant ce jour,

« je lui avais déjà voué une admiration que j'ai la joie de « sentir encore jeune, vive, entière, dans mon cœur et dans « mon esprit... » L'occasion se présenta bientôt de montrer à l'intarissable écrivain l'estime que l'on faisait de son talent, en réservant un ample feuilleton à *Charles VII chez ses grands vassaux* (24 octobre 1831).

Les jeunes poètes, comme Maurice de Guérin, Reboul, Turquéty, envoyaient des vers à l'*Avenir*. Balzac, Michelet, Quinet, Soumet, étaient gratifiés des applaudissements que méritaient leurs tentatives heureuses, ou leur puissante imagination, ou l'originalité de leur pensée, ou la nouveauté de leur érudition. — Féletz, type de l'académicien, est moqué, *obiter*. — Il est notable que Cousin est traité généreusement. On dit son éloquence et l'on suit avec un intérêt sympathique sa mission en Allemagne. Or, après avoir été pendant quelque temps en bonnes relations avec La Mennais, celui qui allait monter d'honneurs en honneurs, et devenir le grand lama de l'Université, n'avait pas tu sa répulsion pour l'*altière polémique de la théocratie*, et le *Mémorial catholique* avait consacré ses derniers numéros à critiquer, sans douceur aucune, la philosophie de l'éditeur de Descartes. — Sainte-Beuve a-t-il écrit dans l'*Avenir ?* En tout cas, on savait que l'auteur de *Joseph Delorme* était un ami, et, à l'occasion, l'on glissait un mot flatteur à son intention. Le critique n'aimait pas, à vrai dire, le caractère « emphatique et déclamatoire » de la prose de Lacordaire et de Montalembert. Toutefois, il rendait justice à leur talent et goûta beaucoup une étude du jeune pair sur *Novalis*. — La *Revue des deux mondes* était patronnée par l'*Avenir*. Littérairement, les deux périodiques fraternisaient. Et c'est dans cet illustre recueil que Sainte-Beuve publia, en février 1832, sa première anatomie de l'abbé de La Mennais.

Le mouvement des lettres qui gravitait autour de la

feuille religieuse est la preuve que le fier Breton éclatait aux esprits, comme s'exprime Pascal ; mais notre sociologue avait contre lui « les grands de chair », lesquels ont entre leurs mains des maillets, qui ne manquent pas de force.

D'abord, le gouvernement du *juste-milieu* voyait avec défaveur ce journal, qui, disait Casimir-Périer au préfet de Rennes, cherchait à *donner pour base aux révolutions nouvelles l'alliance du catholicisme ultramontain avec l'opinion libérale exaltée.* Dès le début (*principiis obsta*), on poursuivit, comme coupables d'excitation à la haine et au mépris du pouvoir, Lacordaire, pour un appel *aux évêques de France* (publié le 25 novembre 1830), et La Mennais, pour un article sur l'*oppression des catholiques* (publié le lendemain), — Le jury acquitta les deux écrivains.

Le nonce Lambruschini les aurait plutôt condamnés. Il écrivait à sa cour (pendant la vacance du Saint-Siège) que l'abbé de Bretagne tendait par ses principes « à mettre la société dans un état de révolution ». Au reste, gémissait-il, l'atmosphère de Paris n'exhale plus que libéralisme et démocratie. Il ne cacha pas au journaliste qu'il ne pouvait approuver sa politique. Mais cette observation n'intimidait point La Mennais. Ce dernier pensait : nos principes théologiques sont ceux de Rome, nous sommes donc inattaquables ; quant à nos opinions civiles, elles ne sauraient dépendre des idées d'un Italien, et nous garderons notre liberté dans un domaine où chacun la conserve.

Les ennemis de l'*Avenir* étaient particulièrement nombreux et échauffés dans le Midi. Le clergé du Dauphiné et le clergé Toulousain marquaient leur opposition. Cependant, au diocèse de Marseille, le journal breton avait des amis décidés et influents. Par suite de la mort de Pie VIII, le Saint-Siège resta vacant du 30 novembre 1830 au 2 février suivant. Ce fut peut-être une circonstance heureuse pour

le polémiste. Quoi qu'il en soit, à partir de l'élection de Grégoire XVI, la lutte anti-ménaisienne, enhardie par les rumeurs qui venaient d'Italie, devint implacable. Une lettre du Père Ventura, publiée le 10 février, fut l'indice d'un changement dans l'opinion romaine, nettement désavantageux pour notre héros. « Je suis bien consolé de ce que vous me dites de la fermeté du pape relativement à M. de la Mennais et à ses partisans », écrivait l'abbé Dupanloup, au cardinal de Rohan, le 15 mars. Et celui-ci, un mois après, envoyait de Rome à son clergé de Besançon (qu'il avait quitté après la révolution de juillet), un mandement, qui fut très commenté, dans le sens le plus défavorable à l'*Avenir*. Finalement, on répandit un mot caractéristique, sorti des lèvres papales : cet homme n'a point mission pour enseigner : « auctoritate divina fungimur, temeritate sua fungitur ». D'Astros, archevêque de Toulouse, dans une ordonnance du 24 août, relative à l'administration de son diocèse, parla en termes agressifs de ces *systèmes enfantés par une imagination exaltée, soutenus avec un orgueil inflexible.* Dans le même temps, le nonce Lambruschini semait en Savoie des bruits fâcheux ; on lui prêtait même cette parole, au sujet du journaliste malouin : « Je le considère comme un des plus grands ennemis de l'Eglise. » Après cela, on ne s'étonnera pas de *la persécution des évêques* (pour employer la locution de l'abbé). Vers la fin de septembre, le prélat de Chartres prohiba la lecture de l'*Avenir* parmi les prêtres de son diocèse, et ceux-ci intimèrent aux laïques la même défense. Pourtant, des bords du Rhin, où paraissait en allemand le *Correspondant de Strasbourg*, aux rives de la Loire, où se publiait l'*Union* de Nantes, les Ménaisiens bataillaient vaillamment, en dépit de la hiérarchie et de la calomnie, pour Dieu et la liberté. Il n'y avait pas un diocèse où le camp ménaisien ne comptât des soldats intrépides,

mais la Bretagne, forteresse de l'abbé Jean et de Féli, semblait perdre un peu confiance dans l'orthodoxie de l'*Avenir*, et de « respectables ecclésiastiques » disaient leur inquiétude.

D'une manière générale, les adversaires du sociologue étaient pénétrés de l'idée que le mot *libéralisme* était purement synonyme du mot *révolution*, et que la doctrine libérale était nécessairement contradictoire à la doctrine catholique. D'autre part, ils se sentaient décontenancés par des pensées et un langage auxquels ils n'avaient pas été initiés. *Nous, vieux Français*, disaient-ils, *nous ne reconnoissons plus l'ancienne France.* Et La Mennais leur apparaissait comme un créateur de *paradoxes absurdes*, qui poussait le goût de l'étrange jusqu'à remplacer le style traditionnel par le *style romantique !*

Néanmoins, tandis que les évêchés, les séminaires, et les châteaux voyaient dans la *Gazette de France* le dernier mot de la vérité, des royalistes, d'esprit ouvert, mais peu nombreux, qui avaient fondé la feuille bi-hebdomadaire du *Correspondant*, s'efforçaient, avec des paroles ouatées de prudence et de tact, d'acclimater les légitimistes aux notions modernes de liberté, et tentaient de ne pas isoler leur groupe politique de la vie des idées et des lettres. Ils procédaient de l'école de la Chênaie et ne s'en cachaient pas. Le premier numéro de leur feuille avait paru le 10 mars 1829. Dès le 7 septembre 1830, ils demandaient pour l'Eglise « sa séparation complète de l'Etat, fondée sur l'indépendance réciproque la plus complète ». La Mennais regardait sans sympathie excessive ce demi-frère à cocarde blanche, ou grise, qui l'aimait, certes, mais qui conservait son quant-à-soi, et qui semblait morigéner poliment sa façon d'aller si vive. Le *Correspondant* s'insinuait, tandis que l'*Avenir* faisait irruption. Les deux journaux sentaient la difficulté de vivre

côte à côte. Le *Correspondant* donna un dernier numéro le 31 août 1831, et se transforma en revue mensuelle (nommée la *Revue européenne*).

Deux mois et demi après, la feuille ménaisienne s'arrêtait dans son vol. Au commencement d'octobre, le philosophe malouin se rendit compte que son papier était condamné à mort. Impossible de vaincre les menées sourdes et d'avoir raison des interdits. Les ressources matérielles étaient épuisées et les courages chancelants. *Il faut vouloir ce que Dieu veut*, disait noblement La Mennais, et « les germes de vie qu'on a déposés dans un nombre d'esprits plus grand qu'on ne pense, n'y périront pas ; ils se développeront au jour marqué par la Providence, et ce sera le jour du salut ». Il répétait à Montalembert la maxime des sages : « Il faut laisser le temps accomplir son œuvre. » En vérité, écrivait Sainte-Beuve à Pavie (13 novembre 1831), il est *sublime de résolution et de résignation à la fois*. Toute la question était de tomber avec décence. Lacordaire, qui avait été l'outrancier du chœur ménaisien, suggéra au maître l'idée de se rendre à Rome. Celui-ci fut séduit par la beauté de cet appel suppliant à la Chaire Eternelle. Le 15 novembre 1831, dans un numéro final, il annonça la suspension de l'*Avenir* jusqu'au jugement du pape sur l'œuvre entreprise, et le prochain départ des *pèlerins de Dieu et de la liberté*.

Quelques rares antagonistes respectèrent le geste de l'abbé. La *Gazette de Bretagne* avait reçu une série d'articles contre les doctrines ménaisiennes, elle refusa de les insérer. Serait-il généreux, dit-elle, de parler mal des absents, « ou d'attaquer sur la route les *Pélerins de Dieu et de la liberté ?* » Mais le même jour, 26 novembre, l'évêque d'Orléans adressait une circulaire à son clergé, contre la hardiesse « téméraire » du philosophe : « Je n'admettrai point dans mon séminaire des sujets imbus de ces nouvelles doctrines. »

Le dernier coup de pied au lion fut lancé par Picot, qui avait mené avec astuce la bataille contre l'*Avenir* dans l'*Ami de la religion*. Il rappela les interminables procès du voyageur, et expliqua son pèlerinage, « si précipité, et dans une si mauvaise saison », par la nécessité de « ne pas attendre une condamnation qui pouvait entraîner un emprisonnement pour dettes ».

L'ambassadeur de Russie aurait dit un jour : « M. de la Mennais a voulu refaire du catholicisme une puissance ; nous ne le souffrirons jamais. » Authentique ou non, le mot représente une vérité. L'*Avenir* visait à constituer la religion romaine en force qui s'impose à l'estime et à la reconnaissance des peuples, dans le temps même, où, étourdis par la ruine des Bourbons, les prêtres semblaient réduits à se terrer dans les sacristies, et les évêques à chuchoter entre eux, tout bas, leurs peurs du lendemain, ou leurs naïves espérances de carlistes. M. de la Mennais, aurait avoué plus tard Grégoire XVI à un Anglais, « avait conçu un système colossal pour la défense du catholicisme, mais les puissances du Nord en ont été jalouses, et j'ai été obligé de le condamner ». Un pape qui ferait de pareilles confidences commettrait un suicide, et il fallait l'avidité et la simplicité avec lesquelles l'illustre écrivain accueillait les traits en circulation, pour accepter cette nouvelle sentence pontificale. Il n'en reste pas moins vrai que le rédacteur de l'*Avenir* avait eu une vue géniale des conditions de vie et de grandeur pour sa confession religieuse dans les temps modernes, une conception à la fois médiévale et actuelle, osée, à longue échéance, à la manière d'un Grégoire VII. — Lorsqu'ils relisent aujourd'hui ces pages écrites il y a plus de quatre-vingt-dix ans, et qu'ils les sentent palpiter encore d'éloquence, de jeunesse, de générosité, et qu'ils y aperçoivent autant d'intelligence que de foi, les catholiques

clairvoyants pardonnent sans peine, en les regrettant, les imprudences, les impatiences, les précipitations, les exagérations, des grands cœurs et des nobles esprits qui conduisirent la croisade de 1830-1831, et monte sur leurs lèvres la parole émue de Stace sur le divin poème : *vestigia semper adora.*

CHAPITRE XVIII

ROME

La Mennais quitta Paris le 21 novembre. Il avait désiré emmener Sainte-Beuve avec lui, mais le critique s'y était refusé, retenu dans la capitale par des raisons que la raison ne connaît pas. Il parvint à Rome en compagnie de Lacordaire et de Montalembert, le 30 décembre.

Pendant le mois de janvier 1832, il fit et il reçut bon nombre de visites. On le traita avec politesse, mais sans empressement. Toutefois, on le persuada (c'était facile !) que le pape n'avait tenu aucun des propos désagréables qui couraient le monde. Et d'écrire à l'abbé Gerbet : « Il n'y a qu'une voix sur la parfaite catholicité de nos doctrines. »

Le cardinal Weld (mais c'était un Anglais et un ami du saint abbé Carron) invita cordialement à sa table les trois voyageurs. Encore fut-il visible que Rohan et les Jésuites « lui avaient un peu brouillé la cervelle » sur l'affaire de l'*Avenir*. — Un ami souhaita présenter les pèlerins au cardinal Zurla, vicaire du pape. Le prélat consentit d'abord à les recevoir, puis il se déroba. — Que deviendrait l'Inquisition, avec leur liberté, disait-on ; la bonne apologétique

est de prouver aux hommes que la religion les rendra heureux sur la terre, et beaucoup plus encore dans le ciel. — Le cardinal Micara, qui comprenait la pensée de La Mennais, était une exception parmi les *porporati*. — Quelques moines de renom, comme le dominicain Olivieri, se déclaraient assez volontiers en faveur de l'abbé de Bretagne. Mais il leur fallait un certain courage, car la peur de se compromettre réduisait les ecclésiastiques au silence, et l'isolement augmentait autour du pestiféré.

La Mennais avait à cœur, pourtant, d'exposer ses idées dans les milieux romains, et de mettre à l'épreuve la séduction de sa parole. Il alla plusieurs fois au collège anglais avec Lacordaire et Montalembert. L'hospitalité du docteur Wiseman était large, ses réunions brillantes et pleines de gaieté. Quelques années avant sa mort, dans ses *Recollections of the last four popes*, qui parurent à Londres, en 1858, le cardinal de Westminster, évoquant le passé, parlait du Tertullien de La Chênaie dans les termes suivants :

« Il est difficile d'expliquer le secret de l'influence qu'il « exerçait sur les autres hommes. Son aspect, sa figure, « n'avaient en réalité rien d'imposant. Il était de petite « taille, chétif, sans fierté d'attitude, sans autorité dans le « regard, sans aucune grâce extérieure. C'était donc dépour- « vue de toute aide que sa langue, organe puissant, émettait « une merveilleuse succession de pensées, à la fois claires, « profondes, et fortes... Il s'emparait du sujet dans son « ensemble, le divisait par chapitres comme Massillon et « Fléchier l'eussent pu faire, et avec la même symétrie ; « puis, prenant une à une toutes ces divisions, il ne les quit- « tait que développées, expliquées, éclaircies ; seulement « alors il concluait. Sa parole était restée toujours douce, « un peu monotone ; il y avait d'ailleurs peu d'interrup- « tions ou d'hésitations, et la phrase était si bien polie et si

« élégante, que, venant à fermer les yeux, vous auriez pu « vous figurer qu'il vous lisait un volume amené, par de « longs travaux, à sa forme la plus parfaite. » Chez cet écrivain, continue le prélat d'Angleterre, tout s'illuminait d'images justes, vives, et complètes (*happy imagery, so apt, so graphic, and so complete*). Je me souviens du tableau qu'il nous fit un jour des destinées futures de l'Église. Après avoir invoqué les prophéties de l'Ecriture et leur accomplissement dans l'histoire, il conclut que les prédictions sacrées n'avaient point trouvé leur pleine réalisation, même à l'époque de Constantin. C'est pourquoi l'Eglise pouvait attendre une période plus glorieuse. Peut-être l'heureux moment n'était-il pas éloigné. — Et comment, lui dis-je, pensez-vous que se produira cet illustre changement dans la condition de l'Eglise ? — Je suis, répondit-il, dans l'état de quelqu'un qui, placé à l'extrémité d'une longue galerie, voit à l'autre bout, éclairés distinctement par de brillantes lumières, les meubles, les décorations, les sculptures, mais qui ne distingue pas les objets situés entre ce point lumineux et lui-même ; l'intervalle est obscur et je ne puis décrire ce qui s'y rencontre.

Dans une autre occasion, La Mennais discourut avec éloquence sur la position à prendre au milieu des luttes religieuses de la Grande-Bretagne. Dejà, avait-il écrit en 1814, l'aurore d'un jour meilleur pour le catholicisme s'est levée sur les bords de la Tamise : « Les germes de la vraie religion déposés par le clergé français dans cette terre féconde en vertus généreuses se développent rapidement... Les préjugés s'effacent, les yeux se dessillent, les Anglais commencent à reconnaître dans notre foi la foi des anciens Bretons. N'en doutons point, le ciel achèvera son ouvrage. » En 1817, dans le premier volume de l'*Essai*, l'Angleterre était sans cesse présente à l'esprit de l'apologète, qui,

durant son séjour à Londres, avait observé, avec un zèle de prosélyte, les idées et les systèmes des philosophes, des protestants, des anglicans, et l'action des catholiques. — Le rédacteur de l'*Avenir* s'étendit donc sur la manière de renverser les barrières et de gagner l'opinion. Mais, interrogea un des assistants, quels sont et où se trouvent les instruments qui permettront d'accomplir un travail si difficile et si grand ? — Ils n'existent pas encore, répondit l'orateur. Vous avez à forger tout d'abord les outils nécessaires à l'œuvre : regardez ce que nous faisons en France.

Les conversations avec La Mennais amenèrent Wiseman à se poser la question : quelle doit être la part de la Grande Bretagne dans le mouvement international de renaissance catholique ?

La renommée de ces nobles entretiens inquiétait assez les ennemis du pèlerin pour qu'ils informassent le public que *les vrais savants, les esprits sages et réfléchis*, ne pouvaient s'empêcher de témoigner combien ils faisaient peu de cas de ces *tableaux d'imagination, où l'on ploie les principes et l'histoire de l'Eglise à un système particulier rêvé d'avance.* Les graves théologiens, grondait-on, « se demandent de quel droit un individu, quel qu'il soit, prétend changer toutes les idées reçues ». Comme les philosophes étonnés, que les *Actes des apôtres* mettent en scène, ils s'écriaient : *Quid vult seminiverbius hic dicere ?* Cependant, le semeur de verbe ne se lassait pas de préparer les moissons espérées. « Eh bien ! mon enfant, disait-il à Auguste Barbier, — qui se trouvait à Rome en compagnie de Brizeux, — vous voyez comment je comprends l'avenir, il faut travailler avec nous. » Mais l'auteur des *Iambes* répondit qu'il manquait de foi dans la papauté.

Lui, malgré tout, croyait en ce Gregorio, dont le nom était écrit « sur les tables du pontificat éternel ». Ah ! s'il

pouvait le voir et s'en faire entendre ! — Quelques jours après leur arrivée à Rome, l'abbé de la Mennais et le comte de Montalembert s'étaient présentés à l'ambassade de France avec les égards convenables ; et vers la fin de janvier, ils sollicitèrent l'intervention de M. de Sainte-Aulaire pour être introduits au Vatican. Mais il leur fit comprendre que l'ambassadeur de Louis-Philippe était en mauvaise posture pour les seconder dans cette circonstance.

En fait, le gouvernement français nourrissait les dispositions les moins bienveillantes pour le polémiste, et invitait M. de Sainte-Aulaire à prendre une attitude en conséquence auprès du Saint-Siège. Metternich agissait dans le même sens sur l'ambassadeur d'Autriche. Quant aux sentiments du représentant de la Russie pour la plume de feu qui avait maudit le joug moscovite, on les devine sans effort. Mais le pape n'avait guère besoin de ces incitations diplomatiques, il considérait l'*Avenir* comme un *périodique à tendances révolutionnaires*, et c'est tout dire. Car Grégoire XVI avait à se défendre contre les insurrections des Etats Pontificaux, était réduit à utiliser les troupes autrichiennes contre ses propres sujets, et refusait d'entrer dans la voie des réformes. Sa répulsion pour les troubles populaires et sa condescendance pour les pouvoirs établis allèrent jusqu'à publier (en juillet 1832) un *Bref aux évêques de Pologne*, qui était de nature à satisfaire pleinement le tzar Nicolas Ier.

Constatant que la situation leur était si défavorable, les trois pèlerins prièrent le cardinal Pacca de bien vouloir soumettre au Saint-Père un mémoire justificatif (rédigé presque en entier par Lacordaire, et daté du 3 février). Une douzaine de jours après, le prélat écrivit à La Mennais que Sa Sainteté, tout en rendant justice à ses bonnes intentions, était mécontente de controverses dangeureuses, mais qu'Elle ferait examiner, suivant son désir, les doctrines, et qu'en

attendant, les voyageurs avaient toute liberté de rentrer dans leur patrie. Lacordaire comprit qu'il était temps de s'en aller, et Montalembert s'arrêta au projet de parcourir l'Italie. Mais, avant leur dispersion, il était nécessaire pour leur honneur devant le public, que les trois pèlerins fussent reçus par le Souverain-Pontife. Ils demandèrent une audience par l'entremise directe du cardinal Bernetti, secrétaire d'Etat, qui les avait écartés à plusieurs reprises de son cabinet.

Toutes ces démarches auxquelles le fier Breton était assujetti pour approcher du trône pontifical, dont il se croyait le chevalier le plus rempli d'abnégation, devaient lui paraître singulièrement humiliantes. Un jour, raconte lord Houghton, qu'il témoignait un peu d'humeur de ce manque d'égards, je ne sais quel monsignor lui fit observer qu'il ne venait pas, après tout, d'un pays où le clergé fût habitué à trop de respect. Pardon, monsieur, répondit l'abbé, « en France, on ne méprise pas les prêtres, on les vénère, ou on les tue ». — Je n'oserais garantir l'authenticité de ce trait, mais le ressentiment qu'il exprime est condensé dans cette phrase des *Affaires de Rome :* « Le gouvernement pontifical, si renommé pour sa sagesse, n'a garde d'ailleurs d'embarrasser le moins du monde sa politique par rien de ce qui ressemble à de la gratitude, et c'est le côté par où il s'élève le plus au-dessus des choses humaines. »

Bernetti fit savoir aux trois solliciteurs que la faveur désirée leur serait accordée le 13 mars, à condition qu'ils ne parleraient en aucune façon d'affaires ; en outre, ils auraient pour introducteur le cardinal de Rohan.

Ce témoin du silence convenu était un adversaire. L'abbé Dupanloup lui disait : « La Providence vous a fait rester à Rome pour que vous opposiez vos lumières et votre autorité à M. de la Mennais et à ses deux compagnons de voyage...

L'extrémité à laquelle ils sont aujourd'hui réduits, c'est bien à vous qu'ils la doivent... Tout le jeune clergé est perdu en France, si M. de la Mennais peut se dire approuvé à Rome... » Mais le cardinal de Rohan était de trop haute éducation pour faire sentir son triomphe le jour de la réception ; il usa, en cette occurrence, des meilleurs procédés. Quant au pape, il traita ses visiteurs avec une bonté parfaite. — En vérité, la pérégrination de M. Féli s'achevait d'une manière beaucoup plus satisfaisante que ne le souhaitaient ses ennemis.

Lacordaire et Montalembert ont confessé que l'invocation à Rome avait été une faute. Pourquoi prétendre mettre une cour, dont la lenteur est une tradition, dans l'obligation de se prononcer tout d'un coup, *modo oratorio*, sur des questions complexes qu'elle laissait librement débattre depuis plus d'un an ? Les catholiques belges avaient-ils réclamé pour leur méthode d'émancipation l'approbation du Saint-Siège ? O'Connell s'était-il rendu en Italie pour consulter l'oracle du Vatican sur les droits de l'Irlande ? Depuis trente ans, « le libérateur » parlait, agissait, organisait, et le Souverain-Pontife demeurait silencieux. — Je répète ces raisons, mais je les crois susceptibles de réserves.

Dégrisé par l'atmosphère romaine, Lacordaire partit le 15 mars. Ennuyé à la perspective d'être ressaisi en France par ses maudites affaires personnelles, attiré par le repos que lui offrait Ventura dans quelque couvent des Théatins, La Mennais commit la nouvelle erreur de différer son retour. Il se figura qu'on allait se livrer immédiatement à l'analyse de ses doctrines et l'appeler à fournir des éclaircissements. Bien entendu, on serait frappé finalement de l'impossibilité absolue de le condamner. Dans l'expectative de ce dénouement, au monastère de Frascati, « d'où la vue s'étend au loin sur la campagne de Rome », il entreprenait une étude

des maux de l'Eglise et de la Société, et des moyens d'y remédier. Comme le prophète d'Israël, à qui le Seigneur avait dit : « Va... je t'ai donné un front plus dur que leur front », il songeait à relever l'*Avenir*, et il restait là, face à l'autorité catholique, dont il attendait chaque jour, tant il était sûr de sa cause, une réponse laudative. Ou bien, qui sait ? il rêvait peut-être, à certains moments, avec son cœur d'enfant et de poète, que le Vicaire du Christ ferait bientôt un geste plein de tendresse, pour lui dire : Non, abandonnez ces vastes projets, vous vous êtes trompé ; « placé à la tête de l'Eglise, j'en connais mieux que vous les besoins, les intérêts, et seul j'en suis juge ». Et il pensait (autre chimère) qu'après cette scène évangélique, belle de confiance et de simplicité, il renoncerait, sans retour, à défendre son programme.

Les heures passaient, l'argent n'était pas inépuisable, et M. Féli demeurait impuissant devant le mutisme romain. Pendant ce temps, l'*Ami de la religion* élaborait ses articles vexants pour le vaincu ; et les évêques préparaient une censure de l'œuvre ménaisienne, en vue de l'anéantissement du philosophe et du théologien. Pour lui, ramassant les papiers où il avait tracé ses chères pensées, et le calice que les Polonais lui avaient offert en signe de reconnaissance, heureux de posséder dans Montalembert un compagnon de route qu'il aimait comme un fils, il reprit son bâton de pèlerin. — Sa dictature était brisée.

LIVRE III

LA LIQUIDATION DE LA FOI

CHAPITRE XIX

FIN DE L'ÉCOLE DE LA CHÉNAIE

La Mennais quitta Rome le 9 juillet 1832. — « Des hauteurs qui dominent le bassin où serpente le Tibre, nous jetâmes un triste et dernier regard sur la ville éternelle. Les feux du soleil couchant enflammoient la coupole de Saint-Pierre, image et reflet de l'antique éclat de la Papauté elle-même. Bientôt, les objets décolorés disparurent peu à peu dans l'obscurité croissante. »

Le 12 août, il était à Munich. L'école catholique bavaroise eut plaisir à saluer le maître de l'école catholique bretonne. Il y eut entre Schelling et La Mennais un tournoi qui dura plus d'une heure, et qui prouva au philosophe allemand qu'il n'avait pas eu tort d'appeler son émule le premier dialecticien de son époque. Dans les conversations, on parla de l'*Essai d'un système de philosophie catholique*,

et La Mennais accepta la proposition de faire connaître son manuscrit à un auditoire d'élite. On rendit hommage à l'élévation des pensées, mais on remarqua particulièrement l'absence d'une esthétique, science nouvelle, que préconisaient les chefs d'école, et qui devait dicter plus tard les beaux chapitres de l'*Esquisse d'une philosophie*. L'attention du maître fut si parfaitement éveillée sur ce point, qu'il rêva, quelque temps après, d'envoyer des clercs étudier dans les universités allemandes, et qu'il aurait voulu créer des colonies de jeunes artistes qui feraient leur apprentissage à Munich. Pour manifester leur sympathie, les admirateurs de notre héros lui offrirent, en guise d'adieu, un banquet magnifique, où la musique ajoutait un plaisir moins matériel. Et c'est pendant cette fête que l'envoyé de la nonciature vint remettre à l'hôte l'encyclique *Mirari vos*. La Mennais ne laissa paraître aucune émotion. Et le soir, rentré dans son logis, il dit à Rio et aux autres : « Dieu a parlé ! » Se promenant de long en large dans sa chambre, il s'exprimait avec une verve de résignation, qui rendait les témoins de cette scène « muets de surprise et d'admiration ».

L'intention du pape n'était pas, assurément, d'irriter « un homme célèbre », qui pouvait faire « beaucoup de bien ». Non seulement l'encyclique ne nommait pas celui qui avait provoqué le manifeste pontifical, mais encore elle semblait lui rendre hommage, en rattachant tous les maux à cette indifférence qu'il avait tant poursuivie. D'ailleurs, les questions traitées étaient assez diverses, et le groupe de l'*Avenir* ne paraissait pas visé très spécialement. Toutefois, la liberté de conscience était maudite comme une maxime absurde et un délire ; la liberté de la presse était déclarée funeste et exécrable ; les doctrines capables d'ébranler la soumission aux princes étaient rangées au nombre des rêveries scélérates des Vaudois, des Bégards, des Wicléfites,

et autres enfants de Bélial. Enfin, le Souverain Pontife décidait contre les partisans de la séparation de l'Eglise et de l'Etat, et contre ceux qui, sous prétexte de travailler au bien commun, s'alliaient avec des gens de toute espèce de religion.

De la proclamation papale, le public, les évêques et les clercs, les Ménaisiens et les Anti-ménaisiens, ne retinrent que la condamnation solennelle du programme qui s'était développé sous l'épigraphe : *Dieu et la liberté.* — Quant au maître, il ne tarda pas à ne voir dans le document du Saint-Siège qu'un pacte d'union entre la papauté et les princes contre la renaissance des peuples, entre Grégoire de Rome et Nicolas de Russie contre la malheureuse et héroïque Pologne. Et il conclut, avec assez de rapidité, que la *Mirari*, même dans la pensée de son auteur, n'était qu'une machine politique, sans aucun caractère dogmatique, et un *acte de diplomatie.*

Le 10 septembre, La Mennais, de passage à Paris, et les rédacteurs du fameux journal, publièrent, conformément à leurs promesses, une déclaration de soumission respectueuse « à la suprême autorité du vicaire de Jésus-Christ », annoncèrent que l'*Avenir* ne paraîtrait plus et que l'*Agence générale* était dissoute à partir de ce jour. Après avoir pris connaissance de cette pièce, le Saint-Père fit savoir qu'il était satisfait.

Le retour de M. Féli à La Chênaie, vers la fin de septembre, fut salué en strophes émues, par un jeune Breton, Achille du Clésieux :

Va, retourne au vieux chêne où rêva ton enfance,
Où ton âme, ébranlée au cri de nos douleurs,
Recueillait ces trésors d'amour et d'espérance,
Que tu répandis sur nos cœurs.

Va retrouver ces lieux où la paix te réclame,
Loin du cirque sanglant des haines, des complots;
Mais, hélas! si ta main laisse tomber la rame,
Qui nous guidera sur les flots?

La main, suivant la métaphore du poète, reprit la rame. Car, d'une part, le philosophe chercha « dans l'étude, et pour ainsi dire dans l'atmosphère de la science' », l'air pur dont sa poitrine oppressée avait besoin, et, d'autre part, il continua de diriger son école avec l'ardeur d'autrefois.

Quatre jeunes gens formaient autour de lui une couronne d'élite, où s'épanouissait un adolescent, dont le nom est resté cher aux belles-lettres, et qui a laissé des notes précieuses sur La Chênaie : Maurice de Guérin. — Notre train de vie est fort doux, écrivait-il à son père ; le lever est à cinq heures, suivi de la prière, avec une méditation ou lecture ; dîner à midi ; souper à huit heures ; « à neuf et demie ou dix, nous sommes au lit. » Nos récréations se passent en promenades dans le jardin ou dans les bois, un bâton à la main et devisant gaiement.

Des visites venaient piquer la curiosité des étudiants et mettre une animation nouvelle dans le blanc monastère. Vers le 15 décembre, voici Turquéty, qui s'est rendu en pèlerinage chez l'illustre prêtre, pour lui raconter ses souffrances de jeune poète. Ses pièces (ô douce consolation !) obtinrent un succès flatteur dans le cénacle ménaisien. On ne lui reprocha qu'un *léger accent rennais*. Il y aurait, lui dit le maître, un magnifique thème à développer en vers : « Je voudrais peindre une scène de plaisir, une orgie, et entrecouper les chants de la fête des sombres versets du *Dies irae*. » Turquéty s'inspira de cette donnée, dans son *Hymne du siècle*, tandis que Victor Hugo faisait triompher sur le théâtre la même conception dramatique, dans *Lucrèce Borgia*.

Deux ou trois jours après, se présente un nouveau poète breton, François Dubreil de Marzan, qui aimait « à venir de temps à autre respirer le bon air de l'étude et de la piété », dans l'aimable compagnie de La Chênaie. Or, le soir du 18 décembre parut délicieux au jeune écrivain, parce que La Mennais raconta « les épisodes de sa récente campagne d'Italie », dont il retraça les principaux incidents avec une « verve de saillies toujours spirituelles, et très souvent comiques ».

La veille de Noël 1832, encore un poète breton ! C'est Hippolyte de la Morvonnais, qui apporte ses hommages et veut s'affermir dans les saintes croyances. Je fus tout surpris, nous confie-t-il, de remarquer dans la chambre de cet homme de génie autant d'ordre que dans le cabinet de l'homme d'affaires le plus rangé, et une simplicité d'ameublement qui s'attestait dans le fauteuil en paille, comme dans le petit crucifix de cuivre et le chapelet commun.

Après souper, écrit Maurice de Guérin, nous passons au salon. M. Féli se jette dans un immense sopha, vieux meuble en velours cramoisi râpé, et, si vous entriez, « vous verriez « là-bas, dans un coin, une petite tête, rien que la tête, le « reste du corps étant absorbé par le sopha, avec des yeux « luisants comme des escarboucles, et pivotant sans cesse « sur son cou ; vous entendriez une voix tantôt grave, tantôt « moqueuse, et parfois de longs éclats de rire aigus : c'est « *notre homme !* » Qui n'y a point assisté ne saurait imaginer « le charme de ces causeries où il se laisse aller à tout l'en- « traînement de son imagination : philosophie, politique, « voyages, anecdotes, historiettes, plaisanteries, malices, « tout cela sort de sa bouche sous les formes les plus origi- « nales, les plus vives, les plus saillantes, les plus incisives, « avec les rapprochements les plus neufs, les plus profonds ;

« quelquefois avec des paraboles admirables de sens et de « poésie, car il est grandement poète. »

Hippolyte de la Morvonnais revint à La Chênaie pour y célébrer la fête de Pâques. Les exercices de la semaine sainte remplirent de ferveur le chantre de la *Thébaïde des Grèves :* « Lorsque nous étions réunis dans la chapelle éclairée « par la lueur claustrale d'une seule chandelle, lumière « insuffisante à l'œil, mais si douce, si bonne à l'âme con- « trite et priante, il se faisait d'abord un grand silence... « Bientôt, la porte de la chapelle s'ouvrait, vive et criante... « Une petite ombre s'avançait vers le bénitier, et quelqu'un « se jetait avec une sorte d'anéantissement à genoux sur « le parquet sonore, et puis tout rentrait dans le silence et « l'immobilité : M. de la Mennais priait devant l'autel... »

O Pâques printanières du 7 avril 1833, les dernières de l'apologète ! Si l'âme du *vates* s'exhalait encore, à cette époque, sous des formules catholiques et participait avec émotion aux rites et à la poésie de la communion universelle, la pensée du philosophe avait déjà singulièrement travaillé et ne craignait pas, à certaines minutes, d'exprimer des vues qui devaient l'entraîner loin de l'orthodoxie, jusqu'à l'annihilation de la croyance à la divinité du Christ.

En juin, Hippolyte de la Morvonnais reparut à La Chênaie : « J'ai quelque chose là encore, lui dit le maître, et si cela ne vous ennuie pas, nous allons poursuivre. » Alors, raconte le visiteur, le grand écrivain nous lut « quelque « chose de si supérieurement beau, de si énergiquement « incrusté d'images, et imbibé du mordant des couleurs, « que nous crûmes entendre Jérémie, Isaïe, et Dante, des- « cendus sur la terre pour faire faisceau de leur génie. Et « pendant qu'il lisait, Dieu permettait, pour émouvoir « encore plus intimement notre âme, qu'un rossignol chantât « au bocage sa chanson du soir ». — La Mennais mettait

ainsi à l'épreuve devant des auditoires choisis ses *Paroles d'un croyant*. Il en fit connaître les divers chapitres à son frère, à l'abbé Gerbet, à son ami Marion, à Montalembert, à Benoît d'Azy, à Rio. Ce dernier était à La Chênaie en juillet, et le petit livre était dès lors à peu près achevé. Rio saisit (à ce qu'il conta dans les années suivantes) la portée formidable du « pamphlet » en gestation. Ce qui est indubitable, c'est que l'orage grondait autour de M. Féli, et, plus terriblement, dans son cœur.

Si l'on disait à cette pendule qu'elle aura la tête coupée dans un instant, elle n'en sonnerait pas moins son heure jusqu'à ce que l'instant fût venu. Mes enfants, soyez comme la pendule : quoi qu'il doive arriver, sonnez toujours votre heure. — Ainsi parlait M. Féli.

Dès le 11 septembre 1832, l'*Ami de la religion* avait insinué des doutes sur les sentiments véritables des rédacteurs de l'*Avenir*, et, dans l'*Invariable* de Fribourg, O'Mahony jugea bientôt insuffisante la soumission de son ancien maître. Malgré ces gloses des *zelanti* ou des esprits vipérins, l'ensemble du clergé était heureux de la solution des difficultés.

Lacordaire, toutefois, estimant que son chef n'était plus un astre propice à ses desseins, se sépara de lui, le 11 décembre, et sortit de La Chênaie brusquement, comme d'une place assiégée. Heureusement, l'abbé Gerbet demeurait, dont la présence était douce et calmante. Puis, ses obligations de supérieur de la *Congrégation de Saint-Pierre* rattachaient La Mennais aux idées et aux devoirs du sacerdoce. Au commencement de 1833, il était encore si ancré à son œuvre, qu'il n'avait rien plus à cœur que de réorganiser sa *maison d'études* de Paris, pour ceux de ses disciples qui auraient besoin de suivre les cours de la capitale. Et, en dehors du cercle des intimes, il surveillait sa plume pour ne

pas franchir les limites de la modération : « La Providence, disait-il, ne m'a point chargé du gouvernement de l'Eglise. J'ai dit là-dessus ce que je croyais utile ; ma tâche est remplie et ma conscience tranquille ; il ne me reste qu'à prier » (27 février 1833). Hélas ! les choses étaient irritantes. Regardez cet abbé Combalot, qui commet des indiscrétions, s'agite avec un sans-gêne de fiacre, et prend un ton de pédagogue vis-à-vis de M. Féli. Regardez cet archevêque, chargé de l'administration du diocèse de Lyon, qui sème des paroles injurieuses contre le condamné de la *Mirari*. Et surgit un nouvel incident :

Vers la mi-mai 1833, parut le *Livre des pèlerins polonais*. C'était une traduction du poète Mickiewicz, faite par Montalembert, qui y avait ajouté un avant-propos. Un hymne de M. de la Mennais à la Pologne, disait Sainte-Beuve, dans son compte rendu, termine ce volume, avec la douceur et l'harmonie d'une virginale prière ; car ce grand écrivain, assez connu par l'énergie brûlante de sa plume, une fois hors de la polémique, retrouve une onction tendre et une délicieuse fraîcheur d'âme. Cette publication ranima la campagne de calomnies et de vexations, qui s'enflait déjà d'elle-même, puisque le pape venait d'écrire à l'archevêque de Toulouse (8 mai) : « Ce qu'on répand encore aujourd'hui (au sujet des sentiments des Ménaisiens) nous jette de nouveau dans la douleur. » La *Gazette de Bretagne*, qui était la feuille religieuse et légitimiste du diocèse de Rennes, fit la leçon à Montalembert et à l'Autre, en les rangeant parmi les démagogues (30 juillet). L'*Ami de la Religion* criait : « C'est ainsi qu'on est soumis à l'Encyclique !... En vérité, ces gens-là sont fous !.. »

La Mennais reprochait à Montalembert des propos imprudents et ajoutait : « On ne sait pas assez tout ce qu'un mot, un seul mot, peut faire de mal et à soi et aux autres, et

ce mal, presque toujours, est irréparable. » Le moraliste a raison, mais que de blâmes il aurait dû s'adresser à lui-même ! Car, enfin, dans ses lettres à Montalembert, il traitait le Souverain Pontife de *lâche et imbécile vieillard*. Et ses déclarations d'Achille retiré sous sa tente, ses réserves pour garantir sa liberté d'action, ses invectives contre les puissances, filtraient dans le public, et se joignaient au *Livre des pèlerins polonais* pour exciter, chez les uns, des inquiétudes sincères, et alimenter, chez les autres, de basses animosités et des haines de parti.

S'apercevant (un peu tardivement) qu'il lui deviendrait impossible de gouverner la *Congrégation de Saint-Pierre*, il remit entre les mains de son frère sa démission de supérieur. En même temps, il mettait à exécution l'idée, à la fois naïve et audacieuse, de communiquer au pape une déclaration, qui rendrait sa situation franche et loyale aux yeux de tous. Il notifia donc au Saint-Père ses projets très respectueux, qui consistaient à demeurer désormais, dans ses écrits et ses actes, totalement étranger aux affaires de l'Eglise. Dans une lettre à l'évêque de Rennes, qu'il priait de lui servir d'intermédiaire avec Rome, il spécifia, en outre, « pour éviter toute espèce d'ambiguïté », son indépendance dans les choses exclusivement relatives à l'ordre purement temporel.

L'air était chargé d'électricité. En août, à Rennes, éclatèrent des manifestations d'anti-ménaisianisme à la retraite ecclésiastique, et l'évêque, pas méchant, pourtant, se laissait gagner par la frénésie générale. En septembre, le prélat de Séez s'abandonna devant ses prêtres à la calomnie contre l'*Avenir*. Un article odieux de l'*Invariable* de Fribourg fut reproduit soigneusement par l'*Ami de la religion* (15 octobre). La ruée des passions implacables essayait de ruiner les œuvres de l'abbé Jean.

Trop ébranlé dans les profondeurs de sa pensée et craignant des mesures vexatoires à son endroit, M. Féli donna congé à sa chère colonie, le 7 septembre, et, dit Maurice de Guérin, « les portes du petit paradis de La Chênaie se fermèrent derrière moi ».

Un bref de Grégoire XVI, daté du 5 octobre, pria M. de Lesquen, évêque de Rennes, d'obtenir de l'ancien rédacteur de l'*Avenir* l'engagement de suivre uniquement et absolument la doctrine de la *Mirari*. Le pape se plaignait d'une lettre de la Mennais, parue dans le *Journal de la Haye*, et des restrictions d'obéissance formulées dans ses dernières épîtres, et de la publication du *Pèlerin Polonais*, « livre plein de témérité et de malice ». Le prélat transmit ce document à l'intéressé, en l'accompagnant d'une missive en style d'homélie. L'abbé répondit :

« Monseigneur, — Mon frère m'a remis la copie du bref « que le pape vous a adressé, au moment où je faisais mes « préparatifs de départ pour Paris. Je répondrai de là, et « directement, n'ayant pas le temps de le faire d'ici. — « J'ai l'honneur d'être, avec respect, Monseigneur, votre « très humble et obéissant serviteur. »

La Mennais arriva dans la capitale le 1er novembre 1833. Il avait dans ses poches le manuscrit des *Paroles d'un croyant*.

CHAPITRE XX

LA CRISE D'AME : RETOUR AU DÉISME

Depuis longtemps, La Mennais tournait vers le Saint-Siège des regards attristés, qui lui reprochaient sa lenteur. En 1824 (16 mai), il écrivait à son frère : « Si les papes savaient ce qu'ils peuvent !.. On voit partout ce qu'il y aurait à faire, et l'on voit partout que rien ne se fait. » Avec les années, la plainte et la critique s'accentuent : « Oh ! si l'on savait voir et prévoir, *là*. — Mais *là*, on ne voit rien, on ne comprend rien ! — On est sourd, *là*, et aveugle aussi. » La devise de l'abbé était : *Quod facis, fac citius.* Celle de Rome est précisément le contraire.

D'autre part, le sociologue n'acceptait pas l'idée que sa doctrine pût être réprouvée par l'oracle de la colline vaticane, parce qu'elle était, à son avis, la vérité impérissable du christianisme et le développement normal de l'enseignement séculaire de la Papauté. Il y a des choses, répondait-il, quand on présageait la condamnation de ses théories, il y a des choses qui ne peuvent arriver, *sans quoi les promesses manqueraient*, — c'est-à-dire, sans quoi l'on serait obligé de renoncer à la foi. Car, la parole du Christ à son Eglise : « Je serai avec vous jusqu'à la consommation

des siècles », n'aurait plus de sens, ni d'efficace (pour un catholique romain), dans l'écroulement de l'infaillibilité pontificale. Or, celle-ci se détruirait elle-même, et d'une manière éclatante, si la papauté cessait d'être le porte-voix des intérêts de l'humanité, si elle se mettait en opposition avec les convictions générales et les aspirations qui conduisent les peuples. La vanité des « promesses », démontrée par certaines proclamations du Souverain Pontife, entraînerait forcément la destruction de la croyance à la divinité de Jésus. — Bref, aux yeux du philosophe breton, désavouer son système, c'était pour le Saint-Siège entrer en conflit avec la tradition chrétienne et l'autorité du genre humain, c'était accomplir un suicide et ruiner la notion même d'un ordre surnaturel. — Voilà, en raccourci, l'explication de ce qu'on appelle la chute de la Mennais : celle-ci ne fut que la conclusion logique d'un théorème en marche.

Les contemporains ont vu dans l'abbé de Bretagne un révolté, et, pour désigner les choses par leur nom, un apostat, — beaucoup plus qu'une intelligence désabusée par de nouvelles recherches et par de graves méditations. Certes, la blessure d'orgueil fut vive, mais, dans une âme droite et sincère, profondément religieuse, attachée au passé par tant d'habitudes et de liens d'amitié, elle ne rend pas un compte satisfaisant du retournement de soi-même, et contre soi-même, le plus complet et le plus hardi, peut-être, qu'offrent les annales des hommes.

N'est-il pas vrai, M. de la Mennais, dit un jour Eugène Boré à son maître, que si l'on eût agi avec plus d'égards à votre endroit, vous n'auriez pas fait ces actes qui ont désolé vos amis ? — Oui, répondit le philosophe, mais cela ne suffit pas pour expliquer ma conduite ; j'ai toujours vu un abîme ouvert à côté de moi, j'en détournais les regards, mais, quand je me suis senti traité avec cette injustice et

ce mépris, j'ai eu le courage de le sonder. — De cette anecdote on peut au moins retenir une vérité psychologique, à savoir que l'examen des problèmes métaphysiques tire sa coloration particulière de l'état de la sensibilité. Dans le jeu des raisonnements qui doivent affecter notre manière d'agir, il y a une part indestructible de subjectivisme. Bossuet ne le reconnaît-il pas, quand il insiste, avec la théologie, sur le rôle de la volonté dans la foi. De même donc que le génie du christianisme, aperçu dans une lumière de sympathie, avait ramené le jeune homme à la religion de ses ancêtres et de son enfance, de même le génie de la papauté, considéré dans des conditions d'abattement et de dépit, devait reconduire l'homme mûr au déisme de son adolescence.

Suivons cette crise d'âme, qui s'est ouverte en août 1832, et qui, après une phase capitale d'une douzaine de mois, s'est close vers la fin de 1834. La décision de la Mennais n'eut pas ce caractère de brusquerie qu'on suppose ordinairement.

Nous sommes certains que, dès la mi-septembre 1832, l'ancien directeur de l'*Avenir* narguait la *circulaire* (comme il nommait la *Mirari*). Toutefois, ce n'est pas avant février 1833 qu'il nous est possible de trouver sous sa plume une première construction intellectuelle de déromanisation. D'un côté, expose-t-il alors, le pape a pris hautement et activement parti en faveur du despotisme anti-chrétien, contre les droits de l'humanité, mais cela n'a rien de déconcertant pour ceux qui savent l'histoire, car la politique des papes a fait au genre humain des maux incalculables. D'un autre côté, un centre de foi est nécessaire dans l'Eglise, et si ce centre est faillible, il n'y a pas d'unité de croyance possible dans l'enseignement catholique. Mais il suffit, pour le bien des fidèles, que le Souverain-Pontife soit infaillible lorsqu'il parle véritablement au nom de l'Eglise. Tout le

problème se réduit donc à distinguer la doctrine religieuse de la doctrine princière. Le bon sens, ou l'instinct général, s'en chargera. En attendant ce jugement définitif du consentement universel, le devoir d'obéir ou de croire reste en suspens. S'il se produit une lutte entre la hiérarchie et l'esprit du christianisme, les hommes d'action éviteront tout scandale et se renfermeront dans la sphère politique et dans le domaine de la science.

Ainsi le dictateur de l'ultramontanisme rétrograde vers la position des Gallicans, avec cette nuance que celui-là accorde à l'assentiment général l'autorité que ceux-ci réservaient au concile œcuménique. Ils en appelaient du pape au concile, et, dans l'absence de l'assemblée conciliaire, du pape à Jésus. Leur appel se conçoit très bien dans leur système, puisque, pour des motifs d'ordre traditionnel et historique, ils n'acceptaient pas l'infaillibilité dogmatique du Saint-Siège. Mais, dans la théorie ultramontaine, qui repousse cette distinction entre le tribunal du pape et celui de l'Eglise, ou entre le tribunal du pape et celui du Christ, la *via media* était totalement fermée. Qu'est-ce qu'une infaillibilité sous condition d'approbation du genre humain, une infaillibilité à long terme, une infaillibilité qui provoque chez les croyants un scepticisme mitigé ? Il était impossible à un logicien comme La Mennais de rester longtemps à cette étape, où il cherchait pour sa foi un abri de fortune.

Au commencement de mai 1833, il avoue au Père Ventura que ses anciennes croyances aux éclatants privilèges de la Papauté sont loin de lui et que les changements survenus dans ses idées sont profonds. Voici comment, dans une page inédite, où il étudie la société spirituelle, il essaie de résoudre le conflit entre les éléments divins de cette société, auxquels il croit encore, et les éléments terrestres, que la politique de Grégoire XVI l'a contraint d'envisager de près :

Si, pour atteindre son but, l'Eglise sur la terre a besoin de modifications dans son organisation extérieure, Dieu les opérera. « La forme du sacerdoce a déjà varié plusieurs fois « depuis l'origine de l'Eglise, qui jamais n'a cessé d'être « invariable dans ce qui la constitue fondamentalement. Il « est vrai que Jésus-Christ a promis d'être avec les pasteurs « et le chef des pasteurs jusqu'à la consommation des siècles. « Mais on voit la même promesse de durée faite par Dieu à « la synagogue ; or, cette promesse, évidemment, s'appli- « quait non à la forme extérieure du sacerdoce, mais à ce « qui étoit caché sous cette forme. Il en peut être ainsi « pour l'Eglise chrétienne, quoique nous ne le sachions pas. « Nous savons seulement par une tradition, obscure comme « tout ce qui est prophétique, et par certains passages « même de l'Ecriture, dont le sens est encore voilé, qu'il se « passera vers ce que la même Ecriture appelle la fin des « temps, des choses extraordinaires dans l'Eglise, une pré- « dication qui semble en dehors du ministère ordinaire de « la hiérarchie, et dépendant d'une mission spéciale, annon- « cée sous les noms probablement symboliques d'Enoch « et d'Elie. Il est parlé d'un règne du Christ, d'un règne de « mille ans, période symbolique encore, et, bien que l'attente « de ce règne du Christ, selon les idées charnelles qu'y attri- « buèrent dans les premiers siècles certains hérétiques, ait « été condamnée par l'Eglise, ce règne dans un autre sens, « dans un sens spirituel, fait encore partie des traditions « conservées dans l'Église, et qui y subsistent sans néan- « moins faire partie de son symbole ni appartenir à la foi « nécessaire. L'avenir de l'Eglise et du genre humain est « donc sous ce rapport couvert d'épaisses ténèbres, parce « qu'ici tout dépend des lois de l'ordre surnaturel, et par « conséquent ne peut être l'objet ni des prévisions de « l'homme, ni des calculs de la raison. Dans cette sorte

« d'incertitude, la règle demeure claire et immuable : être « soumis à l'ordre établi de Dieu, pendant que Dieu le « conserve ; s'il est dans ses desseins de le changer, être « soumis encore pleinement, par la disposition de la volonté, « à l'ordre nouveau qu'il établira, mais qui, nous le répétons, « ne sauroit être établi que par lui. Toute tentative de « l'homme à cet égard seroit à la fois insensée et sacrilège ; « insensée, car quel pouvoir l'homme a-t-il sur la dispen- « sation des dons divins, sur l'économie universelle de la « rédemption et de la régénération ? sacrilège, car troubler « cette dispensation, intervertir cette économie, c'est atta- « quer Dieu même dans son œuvre, si on peut le dire, la « plus divine. »

Cette page est révélatrice : troublé par la parole vaticane, La Mennais interroge les textes sacrés pour en obtenir une solution. — C'est ainsi qu'il renvoie Mme de Senfft (27 septembre 1833) aux chapitres 18, 19, et 20, des Révélations de saint Jean. Et dans l'Ecriture il découvre son point de départ, très mystique, de l'idée purement rationnelle d'évolution dans les institutions religieuses. Cette nouvelle conception ira s'affermissant et se sécularisant chez l'ancien auteur de la *Tradition*. Le 5 juillet 1834, il dit à Mme de Senfft : « Ne nous passionnons point pour des formes que l'histoire nous présente variant sans cesse depuis six mille ans. » Tant pis pour la hiérarchie qui tient à sa situation présente. Ainsi le sociologue est-il emporté de plus en plus loin du catholicisme officiel.

Dans la première moitié de l'année 1833, La Mennais crut avoir trouvé une combinaison parfaite : il pratiquerait la soumission aveugle en religion, comme chrétien et comme prêtre ; il maintiendrait seulement son indépendance de penseur et son autonomie de citoyen. Autrement dit, il établissait une cloison étanche entre la passivité de sa

foi et l'activité de son intelligence. Une telle position était nécessairement éphémère chez un philosophe appliqué aux problèmes religieux, et chez un esprit ardent, qui vivait toutes ses idées. Mais il était si satisfait de cet essai d'harmonie entre son passé et ses travaux futurs, qu'il espéra faire agréer son plan par le Souverain Pontife. Le 6 décembre, dans un mémoire transmis à Rome par l'archevêque de Paris, le théologien de l'ultramontanisme essaya, sous les formes les plus respectueuses pour le Saint-Siège, de justifier ses réserves dans l'ordre purement temporel.

Finalement, de guerre lasse, et pour avoir la tranquillité, il signa, le 11 décembre 1833, une déclaration latine de soumission absolue. — Les compliments du Saint-Père ne lui manquèrent pas. Il reçut la visite du chargé d'affaires Garibaldi, et celle de l'archevêque de Paris, Mgr de Quélen, qui avait été l'habile et heureux négociateur entre la fierté du Breton et l'intransigeance de la hiérarchie.

Mais sa signature le brûlait à la poitrine, comme la marque au fer rouge qu'on imposait jadis au condamné. Il ne cacha point le sens, exclusivement pratique, qu'il attachait à son adhésion illimitée au contenu de la *Mirari*. Pour qu'on me laissât en paix, écrivait-il à Montalembert, j'aurais signé que le pape est Dieu, le grand Dieu du ciel et de la terre, et qu'il doit être adoré lui seul. Et comme Laurentie le félicitait de ce geste catholique : Quel geste ? reprit-il, de cette voix amère que ses amis ont connue : « J'ai signé ! j'ai signé !.. J'aurais signé que la lune était tombée en Chine ! » Ce qui me reste de vie, répétait-il, je le consacrerai à la pure philosophie, à la science humaine, à mon pays, à l'humanité, et ce qui disculpe mon acte devant ma conscience, c'est qu'il démontre que je ne suis pas un homme de schisme ; « j'ai voulu commencer noblement une vie toute nouvelle » (à Mme de Senfft, 25 janvier 1834).

Certes, *une vie toute nouvelle !* Pour l'inaugurer, il décidait de cesser désormais toute fonction sacerdotale. Même, il en prévint l'archevêque de Paris. Bien plus, afin de montrer qu'il entrait à pleines voiles dans un autre océan, il se déterminait à faire imprimer les *Paroles d'un croyant.*

A la prière de Benoît d'Azy, certainement ; sur le conseil de Vitrolles et de Lamartine, très probablement ; sur les instances de Montalembert, et, peut-être, à l'invitation discrète de Sainte-Beuve, l'auteur fit remplacer par des points un passage relatif au pape ; puis, le brûlot confié aux mains diligentes du critique des *Lundis*, il retourna en Bretagne (9 avril 1834). Une huitaine de jours avant que l'édition parût, le public en parlait déjà. Et telle fut l'émotion suscitée par cet ouvrage, que, dès le 25 juin, une encyclique solennelle y répondait.

Dans le document pontifical, qui débutait par les mots *Singulari nos*, le pape disait qu'il avait été saisi d'horreur au premier coup d'œil jeté sur ce petit volume, qui lançait de toutes parts les torches de la sédition et de la révolte, et qui arrachait jusque dans leurs fondements tout pouvoir religieux et toute puissance civile. C'est pourquoi Sa Sainteté voulait qu'on tînt éternellement pour réprouvées les *Paroles d'un croyant*, pleines de propositions fausses, calomnieuses, téméraires, anarchiques, impies, scandaleuses, erronées.

La Mennais savait fort bien que son livre ferait crier. Mais il était convaincu de l'innocence de sa plume, au point de vue théologique. Aussi, il restait persuadé, entretenu dans cette illusion par des amis, que le Saint-Siège observerait une sorte de neutralité vis-à-vis de sa publication. Quand il connut l'Encyclique, il écrivit à Mme de Senfft : « Je gémis qu'un pouvoir que j'ai tant aimé, tant vénéré, « que je respecte toujours, soit descendu à un pareil excès

« d'ignominie... Je connais les sourdes intrigues et toutes « les turpitudes qui l'ont conduit à un inconcevable éclat... « Pense-t-il que le monde, qui cingle, avec une ardente espé- « rance, vers l'avenir que Dieu lui prépare, repliera les voiles « à sa parole et rentrera pour jamais dans le passé ? » Appliquant sa méthode, qui cherchait le critérium de la vérité dans le sentiment général, le philosophe musagète, dans un contraste d'une insolence éloquente, opposait à cette Voix, « qui ne remuerait pas aujourd'hui une école de petits garçons », sa propre Parole, qui avait ébranlé « la même fibre dans tous les cœurs ».

Quoi qu'il pense de l'enseignement pontifical, il ne songe pas à sortir du sacerdoce. L'Église, dit-il à M. de Coux (21 mai 1834), subira des transformations : « Dans l'attente de ce qui sera, on doit demeurer uni à l'institution existante, adhérant de cœur à tout ce qui est bon et vrai, séparé de cœur de tout ce qui est mauvais et faux, sans même, quand on le peut, s'occuper de fixer exactement la distinction entre ce qui est divin et ce qui est humain, chose quelquefois très difficile. » Bien plus, au commencement d'août, il affirme son intention de reprendre la célébration de la messe, si l'on n'use d'aucune mesure canonique contre lui.

Vivre comme si rien n'était changé, mais écrire et agir (en dehors des matières théologiques) avec une pleine liberté, tel est le désir de La Mennais dans cette période de transition.

Parmi les pages inédites, qu'il a composées au cours de ces mois dramatiques, je détache celle-ci : « Jésus, fils de « Dieu et fils de l'homme, je vous adore tel que vous étiez « avant tous les temps, alors que des hauteurs de l'éternité, « la création s'épanchoit de votre main comme une ava- « lanche de mondes ; je vous adore tel que vous apparûtes « au milieu des temps, foible comme le roseau qui ondoie

« sur le bord du marécage. — Vous vîntes, et la terre tres-
« saillit de joie, et la race humaine affaissée sentit la vie
« couler en elle. Altérée, elle but à longs traits et la foi et
« l'amour et l'espérance inépuisable. » Cette élévation, — chrétienne, au sens théologique, lequel suppose la foi absolue à la divinité du Christ, — nous semble être plutôt de 1833 que de 1834. Mais il nous est impossible de préciser la minute tragique, décisive, où l'abbé Félicité de la Mennais murmura dans son âme : « Je me suis trompé, le crucifié n'est pas Dieu, et tout ce qui repose uniquement sur ce concept s'effondre par la base. »

Il n'a fait aucune confidence sur l'heure de la rupture intérieure. On chercherait en vain dans ses publications ou dans ses manuscrits une dissertation contre la divinité de Celui qui est la racine du christianisme. Il considéra probablement que la négation d'un ordre surnaturel, à laquelle il était arrivé par le pur raisonnement, le dispensait de tout travail spécial d'exégèse. Ses démolitions de la constitution divine de l'Eglise et de la révélation, et, conséquemment, de toute la construction théologique qui va du péché originel à la rédemption, sont d'un caractère philosophique. Il était superflu, à son point de vue, d'employer des procédés de pure critique historique. A vrai dire, ceux-ci n'étaient guère répandus en France. La *Vie de Jésus* par Strauss, qui fait époque, date de 1835, et la traduction de Littré ne parut qu'en 1839.

Je ne refuserais pas de croire que l'irréparable écroulement de sa foi se soit produit dans son esprit avant le choc émotif de la *Singulari*. En effet, le 27 avril 1834, il dit à Mme de Senfft : Jésus-Christ est « le vrai type » de l'humanité ; « qui a plus combattu, plus souffert que lui ? Et tout cela sur la terre n'a dû aboutir qu'à un tombeau ». Or, voilà, précisément, le *leit-motiv* de ses notes et réflexions sur les

Evangiles, en 1846, conçues en dehors de toute croyance au surnaturel. Bien plus, c'est la pensée qu'il continuait d'exprimer dans les jours de sa dernière maladie : « Christ est une grande figure, mais ce n'est qu'un type. »

La divinité de Jésus, qu'il avait liée à l'infaillibilité pontificale, s'étant anéantie, à ses yeux, avec celle-ci, il se reposa dans le système du vicaire savoyard, en donnant aux choses dogmatiques une interprétation simplement morale. Les sacrements lui parurent des symboles, et il se complut dans cette idée, surtout en ce qui concerne l'eucharistie. Il répondait à ses interlocuteurs orthodoxes : « Ami, je crois cela, mais pas comme vous. »

Avant d'atterrir à ce terminus fatal de sa logique, quelle lutte a soutenue le prêtre breton ? Renan disait : « Dans ces naufrages d'une foi dont on avait fait le centre de sa vie, on s'accroche aux moyens de sauvetage les plus invraisemblables, plutôt que de laisser tout ce qu'on aime périr corps et biens. » Les assauts de la marée montante, La Mennais permet de les soupçonner, quand il écrit que *la raison, à qui l'on a momentanément imposé silence, ramène ses questions et ses doutes*, et que l'*on ne dispose pas de ses propres convictions à sa fantaisie*. Mais, ses combats douloureux, il les a ensevelis au plus profond secret de sa vie intime, affectant, au contraire, de proclamer, comme un défi à ceux qui le condamnaient au nom de Dieu, la paix, la satisfaction, le bonheur de son âme.

Lorsque, en novembre 1834, M. de la Romagère, évêque de Saint-Brieuc, eut obtenu d'être reçu par l'hôte de La Chênaie, et lui eut dit qu'il venait lui apporter le calme du cœur, l'abbé lui répondit qu'il avait la conscience parfaitement paisible. A la fin de décembre, ou en janvier suivant, le prélat ayant voulu renouveler sa visite, le pélagien breton l'éconduisit.

En dépit de ses promesses de mutisme en matière de théologie, auxquelles il espérait s'astreindre, La Mennais laissa plus ou moins transpercer, dans quelques circonstances, dès 1835, et avant, peut-être, l'incroyance à l'ordre surnaturel qui avait pris possession souveraine de son intelligence. Mais il est temps de terminer ce chapitre, qui avait pour objet de tracer la suite ou l'enchaînement de la déromanisation et de la déchristianisation du polémiste ultramontain. Il nous faut, maintenant, revenir, dans une étude particulière, aux *Paroles d'un croyant.*

CHAPITRE XXI

LE LIVRE DE SA LIBERTÉ : LES *PAROLES D'UN CROYANT*

L'ouvrage, qui avait été mis sous presse malgré les observations des meilleurs amis de l'auteur, parut le 30 avril 1834. La curiosité du public était en éveil, et l'on racontait que les ouvriers *bondissaient de joie, en plaçant une lettre après l'autre.* Ils sont soulevés et transportés, disait-on à Sainte-Beuve, *l'imprimerie est toute en l'air.* Dès le 1er mai, la *Revue des deux mondes*, sous la plume du plus fin des lettrés et du plus sagace des critiques, convoquait les lecteurs autour des *Paroles d'un croyant.*

Ce même jour, le duc de Noailles venait à l'Abbaye-au-bois, chez Mme Récamier, et lisait plusieurs chapitres du nouveau livre devant Chateaubriand et le duc de Laval. « Les deux ducs et Mme Récamier se récrièrent sur l'épouvantable tendance de ce livre. » Mais Chateaubriand goûtait davantage ce poème étrange. Le comte Apponyi, qui faisait partie de cette élégante réunion, jugea que le Bossuet breton professait le républicanisme le plus affreux, le régicide, le renversement de tous les principes. — Quelqu'un écrivait le 2 mai à Benoît d'Azy : la lecture des *Paroles*

m'a ébloui et m'a rempli de trouble et de terreur. « Je sais « que *les plus hautes autorités ecclésiastiques* se prononcent « déjà sans aucune retenue dans le blâme le plus amer ; « elles disent qu'il faudrait changer le titre pour celui-ci : « *Apocalypse de Satan*... On se demande si l'on n'est pas un « assassin, un voleur, un mécréant, un monstre, en défen- « dant sa propriété, en voulant la conserver, en ayant du « respect pour les chefs des nations, pour la législation « établie, enfin pour toute règle, pour tout ordre existant... » — Les mots circulaient : c'est un *bonnet rouge planté sur une croix*, — c'est *Babeuf débité par le prophète Ezéchiel*, — c'est *93 qui fait ses Pâques* (Michaud), — c'est l'*Evangile de l'insurrection* (Lamartine), — c'est la *Marseillaise du christianisme*, — l'auteur est *Robespierre en surplis*, — ou *Marat affublé en prophète* (Saint-Marc Girardin). — Il serait difficile, mandait Frayssinous à son neveu, d'unir de plus grandes beautés de style à plus de monstruosités dans les pensées ; l'écrivain est un fou, et cependant *un fou souvent sublime, et même touchant*. Dans un article, composé un peu en style de mage, mais qui ne manquait pas d'intelligence, et qui était d'une inspiration noble et généreuse, Ballanche terminait en ces termes : « Vous avez mis le feu à la cité du présent, avant de vous être informé si la cité de l'avenir était prête à recevoir ses nouveaux habitants. Mais il vous sera beaucoup remis, parce que vous avez beaucoup aimé, quoique vos entrailles chrétiennes se soient émues jusqu'au désespoir. » Ceux qui sont le plus disposés au blâme, disait Benoît d'Azy à son maître, se sentent retenus par l'admiration ; néanmoins, j'ai vu « des furieux ».

Ces derniers se rencontraient dans les clans les plus variés. — Si le diable venait sur la terre, déclarait la *Gazette d'Augsbourg*, il tiendrait ce livre à la main. — Dans un article de

la *Quarterly review*, on s'étendit avec moquerie sur cette rapsodie niaise et impie, dont l'auteur était *un prêtre en bonnet rouge*, qui servait du poison politique dans un calice dérobé sacrilègement à l'autel. — Le *Journal des Débats* ne fut pas moins épileptique, mais il reconnaissait que le style était beau, comme est beau dans Milton l'archange déchu. — Trévern, évêque de Strasbourg, dit à Poulpiquet, évêque de Quimper, que La Mennais était « complètement fou... à lier ». Bouvier, pasteur de Genève, constata que l'homme des *Paroles*, animé par « le double instinct du génie et de la méchanceté », versait « à plein bord les poisons ». Ponchon hurle : « Ton livre est le blasphème, le meurtre, la spoliation, la révolte, l'incendie... Tu as livré à Satan ton âme de chérubin... Ton livre est le plus grand crime qu'ait commis aucun des fils d'Adam, le déicide compris. » — Des gens bien informés certifiaient que le titre même du pamphlet avait été arrêté par l'auteur dans une conférence avec les chefs des différentes sociétés secrètes.

Comme le baron d'Eckstein protestait contre le langage de certains articles, qui exhalaient « le roussi d'une persécution religieuse », et contre cet « esprit de sacristie », qui « a de tout temps crié au feu », l'*Ami de la religion* s'indigna contre ces manières de parler, tança l'indulgence de quelques écrivains, et mena la grande campagne ecclésiastique contre le prêtre de La Chênaie. François de la Morvonnais écrivait à son frère, le poète : « Mon ami, les cagots l'emporteront, ou le tueront. Je vous le dis en vérité. »

Les gouvernements se mettaient en garde, autant qu'ils le pouvaient ou autant qu'ils l'osaient, contre le poème enflammé. Pour l'avoir entre les mains, dans les États de Sardaigne, Mgr Tharin, ancien évêque de Strasbourg, avait besoin d'une autorisation spéciale. En France, le conseil des ministres délibéra si l'on devait engager des poursuites

contre l'auteur. M. Guizot était pour le procès. Du moins le bruit en courut. Le prince de Metternich assurait que le petit livre avait produit en Belgique une secousse analogue à la révolution de 1830. On devine quels pouvaient être les sentiments de Grégoire XVI, au milieu d'un pareil tolle des gens sages et des hommes au pouvoir, lui qui pensait avoir usé de la conduite la plus charitable vis-à-vis de l'ancien ultramontain, et qui se croyait joué maintenant par un pamphlétaire, infidèle à des promesses sacrées. Il lui parut donc nécessaire, et toute pression diplomatique était bien inutile pour lui dicter son acte, de foudroyer le prophète et le philosophe, et d'en finir, cette fois, avec le ménaisianisme.

Bien que l'encyclique *Singulari nos* parût trop pressée à Frayssinous, inopportune à l'archevêque de Paris, critiquable à quelques théologiens, elle fut exaltée dans tous les mandements épiscopaux. *Rome a parlé, la cause est finie,* tel fut le thème général que développèrent les évêques. Le prélat de Limoges déclarait que l'auteur des *Paroles* avait été « entraîné par les illusions d'un amour propre froissé ». Le prélat du Mans protestait contre ceux qui calomnient l'Eglise, en criant « à l'injustice envers un homme célèbre », et qui prétendent que les procédés de la hiérarchie ne sont propres « qu'à étouffer le génie ». Le prélat de Nîmes n'osait s'arrêter à l'idée que ses coopérateurs négligeraient de « faire une lecture complète » de sa lettre et de l'anathème romain. Le prélat de Saint-Brieuc parlait de ses difficultés avec son clergé. Le prélat d'Annecy appelait la maudite brochure « le catéchisme de l'insurrection et l'évangile de l'anarchie ». Le prélat de Chartres déplorait cette « effrayante frénésie » qui n'épargne pas « les oints du Seigneur ». Il avait connu le polémiste au temps où celui-ci était modeste et doux à ses amis, mais sa vertu

avait été tentée par le succès, et, depuis longtemps, le caractère de cet auteur était de *ne jamais revenir sur ses pas*. Dans le diocèse de Pamiers, Mgr de Latour-Landorte avait tendresse de cœur pour le prêtre breton, et son mandement gardait un accent ému : « S'il pouvait, ce génie si élevé... quitter les sentiers détournés... faire entendre de nouveau cette voix sonore et puissante qui charmait les fidèles et qui atterrait les ennemis de l'Eglise, quelle serait notre joie ! » Quant à l'archevêque de Toulouse, il composa une pièce digne du grand docteur anti-ménaisien qu'il croyait être. Il rappela les exemples de Tertullien, de Lucifer de Cagliari, d'Osius, d'Apollinaire de Laodicée, mais ce fut surtout entre Apollinaire de Laodicée et Félicité de la Mennais qu'il trouva d'incontestables rapprochements.

Les Anglais, grâce au correspondant parisien du *Times*, surent que l'abbé avait fait son extraordinaire et imprévue sortie contre les têtes couronnées, en vue de préparer son élection en Bretagne.

D'après La Mennais, plus de 100.000 exemplaires de son ouvrage furent rapidement écoulés. Pendant quelques jours, près de l'Odéon, on payait tant par heure pour le lire, et il y avait queue. Une vingtaine d'Italiens pauvres se cotisèrent pour l'acheter et ils passèrent la nuit à en faire la lecture ensemble. Les élèves l'introduisaient en cachette dans les collèges, les jeunes gens le dévoraient, avec un « fanatisme » que déplorait Lamartine. C'est Job, c'est Isaïe, c'est Jean, s'exclamait le marquis de Coriolis, « c'est plus haut peut-être que tout cela ensemble ». Les cancans et les insultes, les malédictions et les applaudissements, les parodies et les réponses, les articles dont le nombre est difficile à établir, les traductions, prouvent le succès inouï de l'aède breton.

L'encyclique ne fut guère connue en France avant le

19 juillet. Tant qu'elle ne fut pas répandue, quelques amis de La Mennais tinrent bon, en dépit des clameurs. D'Eckstein (dans la *France catholique*) dit son fait à Lacordaire, qui se séparait publiquement de l'école ménaisienne. Un ancien professeur de théologie défendit la doctrine du maître contre l'abbé Bautain, qui venait de publier la *Réponse d'un chrétien aux Paroles d'un croyant*. Après la diffusion de l'encyclique, tous les catholiques se soumirent, ou se turent. Cependant, les prêtres qui philosophaient furent très sensibles à l'improbation de la théorie du *sens commun*. L'un d'eux disait à Benoît d'Azy : « Rome a souvent censuré le système philosophique de Descartes, qui prend pour base la raison individuelle ; si elle blâme aujourd'hui le système qui s'appuie sur la raison générale, que devons-nous donc enseigner ? » Aussi, sur ce point, ceux qui étaient pénétrés de ménaisianisme essayèrent de se débattre et de tourner le document pontifical. Les laïques, sans se rebeller contre le Souverain Pontife, avaient parfois des réflexions un peu vives. J'ai lu quelque part, dans Mabillon, écrivait Mac-Carthy, qu'au moyen âge, quand un individu faisait une donation quelconque à l'Eglise, l'évêque, qui la représentait, lui donnait un soufflet en signe d'acceptation. « Cette coutume a disparu ; mais il paraît que l'Eglise en retient quelqu'obscur souvenir, par la manière dont elle exprime sa reconnaissance à ceux qui consacrent leur vie à son service. »

L'ambiance était tellement troublée par les passions et les préjugés, que la *Revue encyclopédique* considéra le petit livre comme « arien et philosophe », et que Lerminier, dans la *Revue des deux mondes*, loua « le seul prêtre de l'Europe » d'avoir déserté le catholicisme. — Je n'ai point rompu avec l'Eglise, répondit La Mennais, je n'ai point imité Luther, et je ne l'imiterai point, persuadé que je

suis que les schismes ne font que du mal. — Ceux qui veulent faire de l'auteur des *Paroles* un patron des soutanes vulgaires et rageuses qui se déchirent avec tapage, ne le connaissent pas, et diminuent singulièrement la grandeur dramatique et l'intérêt philosophique de son évolution.

En vérité, les lecteurs qui entrèrent le mieux dans les sentiments de M. Féli furent les républicains. Ils virent que les *Paroles* prêchaient la fraternité des hommes et des nations, les avantages de l'association, la lutte contre les lois mauvaises, l'excellence de la confiance en Dieu et de la prière. Ils s'attachèrent d'autant plus à ce poème de la démocratie chrétienne qu'il était un drapeau de contradiction. La *Revue républicaine* aurait voulu que les petits enfants apprissent dans ces paraboles sublimes à lire et à être libres par l'égalité et la fraternité. L'auteur eut à se louer du *Populaire*, du *National*, du *Bon sens*. Le *Vert-Vert* le défendit contre le *Constitutionnel*, qui voyait toujours des jésuites partout. Marrast glorifia les *Paroles*. A nous donc, s'écria-t-il, la jeunesse et la force, à nous l'artiste qui crée, le peuple qui travaille, à nous le génie et la science ! On reproche à M. de Lamennais d'être républicain, disait la *Revue de Paris*, « plût à Dieu que tous les prêtres fussent républicains comme M. de Lamennais, et que tous les républicains fussent religieux comme lui ! » Dans les milieux hostiles au cléricalisme, et ouverts à des idées généreuses de transformations sociales, le petit livre donnait envie de se faire catholique. Benoît d'Azy a observé ce phénomène à plusieurs reprises.

J'ai reçu de Suisse, — écrivait-il à son ami, le 30 juin 1834, — la confidence assez frappante d'un étranger, qui est entièrement dans les opinions républicaines, mais qui voudrait être sûr que la profession des mêmes sentiments

et du catholicisme, dans les *Paroles d'un croyant*, est vraiment sincère. — L'année suivante (20 février 1835), le même disciple mandait ceci à son cher bon frère : « Que je « te dise une chose que tu sais sans doute déjà, mais qui m'a « paru singulière. Je parlais dernièrement de l'effet produit « par les *Paroles d'un croyant*, et je disais que ce livre avait « eu une influence remarquable sur une partie du parti « républicain, qui devenait aujourd'hui spiritualiste et « religieuse. Un jeune homme fort spirituel, et que tu connais « au moins de nom, M. de Ludre, frère de celui qui était « député et qui est compromis à présent dans ce procès de « la chambre des pairs, ajouta à ce que je disais, en me « racontant qu'il était en Suisse lorsque son frère vint s'y « réfugier, fuyant la justice paternelle de nos patriciens, « et qu'il fut tout étonné de trouver dans la poche de son « habit un *Nouveau Testament*. Il lui en témoigna en même « temps sa surprise et sa satisfaction, car, jusque-là, il « l'avait connu fort opposé aux idées religieuses. Oui, lui « dit son frère, mes idées sont bien changées, et non seu- « lement les miennes mais aussi celles de tous mes amis « politiques, tellement que notre premier acte, si nous arri- « vions au pouvoir, serait de déclarer que la morale du « christianisme serait la base de toutes nos lois : le parti « voltairien est à jamais sans influence, il est dépassé par « la portion spiritualiste du parti républicain... N'est-ce « pas une chose extraordinaire et admirable que... cette « marche générale de tous, vers des idées auxquelles ils « étaient si étrangers il n'y a que quelques années ? » — Mais, cette marche générale, qui en était le clairon sacré, sinon l'auteur des *Paroles ?* Oui, disait-on sous la seconde république, ce livre a « contribué à arrêter la société moderne dans sa dissolution et dans son athéisme ». Plus que tout autre, en effet, il persuada les hommes, dont les idées

avaient l'avenir pour elles, que la démocratie a sa source la plus pure dans l'Évangile.

Non seulement le petit livre était religieux, mais encore il conservait un caractère assurément confessionnel. Le premier chapitre, à formule trinitaire, s'inspire du IVe Evangile, et le dernier chapitre s'unit au premier dans un même sens théologique, par un souvenir de l'Apocalypse. La doctrine du péché originel est nettement affirmée. Le serpent de la Genèse, les anges et les démons jouent leur rôle, l'enfer est menaçant et s'ouvre en gouffre réel. La Vierge Marie a une part d'action, et ce trait d'un catholicisme avéré égaya les Huguenots. L'auteur était si fidèle à son passé qu'il dénonçait encore les écoles universitaires comme « des cloaques d'impiété et de mauvaises mœurs », et qu'il réclamait la liberté d'enseignement. Il ne faut pas oublier que les *Paroles* sont une composition antérieure à la perte de la foi et qui aurait pu paraître un an plus tôt. C'est l'abbé Jean qui détourna Féli de l'acte imprudent. Nous le savons par l'écrivain lui-même, qui disait à Gerbet, le 14 juillet 1833 : « D'après l'avis de mon frère, je ne ferai point imprimer à présent mon petit ouvrage. »

Voulez-vous que les pages du *Croyant* prennent sous vos yeux leur véritable couleur, emportez-les dans cette campagne bretonne où il les a créées. Sur les bords du clair étang, vous verrez le hêtre superbe dont les racines accaparent la terre et qui semble absorber à son profit le droit de grandir au soleil, en obligeant un chêne à prendre à ses pieds des formes bizarres et à vivre difficilement dans les anfractuosités de la roche : « Voilà comme les petits croissent à l'ombre des grands. » Ce « vieillard chargé d'un faix de ramée », je l'ai rencontré comme l'écrivain, « au temps où les feuilles jaunissent » ; et comme lui, j'ai regardé le pauvre laboureur qui s'assoit, « quand le soir se fait »,

devant la porte de sa chaumière et oublie ses fatigues. Cette nuit sombre où le ciel sans astres pèse sur la terre comme un couvercle de marbre noir sur un tombeau, le poète en a senti les ténèbres qui enserraient les fenêtres de son manoir. N'a-t-il pas aperçu la fumée qui montait du creux d'un vallon et annonçait la réunion des gens de la petite ferme autour du foyer joyeux ? Le cheval qu'on selle et qu'on bride, le chapon à qui l'on jette du grain et qui s'y précipite avidement, sont les hôtes de l'écurie et de la basse-cour voisines. Les plaintes des animaux, l'activité des insectes, les nids des oiseaux, les nuages légers qu'emporte le vent, la lumière mourante et sanglante du couchant, c'est le paysage de La Chênaie, ciel et terre. Ces paraboles, où M. Féli est un maître sans égal, comme La Fontaine dans la fable, ces élévations, qui coulent de source chez le traducteur de l'*Imitation*, ces visions, où les spectres font craquer leurs os à la lueur de lampes sinistres, ce sont les allocutions pieuses ou les lectures et conversations pittoresques des délicieuses soirées de la villa bretonne.

Les *Paroles* ont des antécédents littéraires, depuis les *Ruines* de Volney jusqu'à la *Vision d'Hébal* de Ballanche, et jusqu'aux *Pèlerins polonais* d'Adam Mickiewicz. Le premier morceau de La Mennais dans le genre de son petit livre est consacré aux *Morts*, et fut composé en novembre 1829. Il avait le goût de ces poèmes en prose. Mais l'influence de Ballanche n'est pas négligeable et celle de Mickiewicz fut décisive sur la formation du recueil de 1833. Les *Paroles* sont pleines de réminiscences livresques, et cependant elles constituent l'ouvrage simple par excellence, où la poésie sort plus encore de la chaleur de l'âme que de la richesse ou de la nouveauté ou du fini de l'expression. L'intrigue gît tout entière dans les contrastes de l'auteur lui-même, avec ses alternatives de violence et de suavité,

d'hallali et de psaume, d'observation et d'imagination. C'est le livre unique de la littérature française, épopée du merveilleux démocratique et chrétien, poème biblique et dantesque, qui serait la plus factice des compositions, s'il n'en était la plus ardemment sincère.

Sans doute, en chronologie romantique, les *Paroles d'un croyant* prennent leur place entre *Lucrèce Borgia* et *Chatterton*, mais elles se distinguent — si graves et si austères que se crussent Hugo et Vigny, en secouant les nerfs de leurs auditeurs — par une candeur rayonnante, une intensité d'émotion, qui jaillissent de la conscience d'un prêtre.

Il a écrit ces choses parce qu'il entendait les cris des peuples monter des cimetières de l'Irlande, des bagnes de l'Italie, des exils de la Sibérie, et qu'il devenait fou de douleur et de rage à l'idée de ce que le Satan du Nord faisait contre les malheureux Polonais. Le catéchisme publié par ordre du tzar, libelle impérial contre Dieu et l'homme, l'indignait. De toutes parts il voyait les princes manquer à l'honneur, violer leurs serments et la liberté, et il contemplait l'humanité au calvaire. Alors il se sacrifie, il élève la voix, et il entre dans l'angoisse, comme le Christ au jardin de l'agonie.

Le 7 mai 1834, il écrit (dans ses papiers inédits) : « Mon « âme, fortifie-toi, car, bientôt, tu n'auras plus que Dieu. « Les hommes s'en vont et te laissent seul. Tu as aimé la « vérité et la justice ; tu as voulu cela, rien que cela ; et « eux, ce qu'ils aiment, c'est l'opinion qui flotte et qui « passe ; ce qu'ils veulent, c'est un mol chevet pour y repo- « ser leur tête. Mon âme, fortifie-toi, car tu as encore à « souffrir beaucoup; il reste encore au fond du calice quelques « gorgées de lie qu'il faudra bien que tu boives. Reçois ce « breuvage de la main du Père ; tout ce qui vient de lui est « bon : tu le sentiras plus tard ». Puis il ajoute : « J'étois

« comme un arbre chargé de feuilles et couvert de fleurs. Les « fleurs sont tombées, les feuilles sont tombées, au souffle « de la tempête ; elle a brisé jusqu'aux branches mêmes, et « le vieux tronc maintenant est là, solitaire et dépouillé. « Les pluies ne le ranimeront plus. L'eau des nuées, chassée « par les vents, coule sur sa sèche écorce, à travers la mousse, « et rien ne reverdit. » Le lendemain (8 mai), la pensée et l'espérance de cette paix du soir, qui sera éternelle, le conduit sur le bord de l'étang, à l'endroit où il a élu son sépulcre ; et il écrit : « Je viens de revoir le lieu où je souhaite qu'on dépose mes os. Un rocher, un chêne qui croît dedans, c'est là tout. Pauvre chêne, tu seras mon dernier et mon plus fidèle ami. Lorsque tous auront dit : « Je ne le connois point ! » toi, tu me connoîtras encore et me protégeras de ton ombre. Puis, viendra un jour où tu plieras aussi sous le temps, ou sous la cognée ! Alors, je tressaillerai une dernière fois sous la terre. »

Des pensées de tristesse continuent de l'inspirer les jours suivants ; il songe à la fragilité des unions humaines et à l'accablement qui pèse sur l'âme dans la solitude. Pendant que le tonnerre de l'encyclique tombe sur son école, en disjoint et en disperse les dernières pierres, il inscrit sur son cahier (le 13 juillet), avec la conviction de souffrir pour le genre humain, cette réplique, qui a le son de Pascal : « Ils disent que je suis seul. Quand le Christ mourut sur la croix, il étoit seul aussi. » Et entendant la rumeur des interprétations imbéciles ou méchantes dont son livre est l'objet, il songe : « Je leur avois donné du lait, ils l'ont changé en venin. »

Il cherche un appui dans sa détresse. Epictète lui répond et le console par cette pensée : « On me fait une affaire capitale, on m'accuse d'impiété. — Eh bien ! n'en accusa-t-on pas Socrate ? — Mais on pourra me condamner.

— Socrate ne fut-il pas condamné de même ?... Qui fut le plus malheureux, à ton avis, de Socrate ou de ceux qui le condamnèrent ?.. » Toutefois, il ne s'attache pas au stoïcisme ; il lui reproche de ne pas s'adresser assez aux facultés affectives et de donner à la volonté plus de raideur que de force. Avec le temps, — mieux qu'à l'aide de l'ascétisme stoïcien qui tendait à une impassibilité anti-ménaisienne, — la tristesse du maître s'apaisait, — avec le temps, et au contact du travail intellectuel, où l'entraînait la continuation de son *Essai d'un système de philosophie catholique.* Puis, « la voix de notre bonne mère nature » le charmait, et quelques visites lui procuraient de vrais moments de gaieté.

Un livre si chargé d'âme, et si original, devait exercer une grande influence littéraire. Qu'on en juge par les pastiches qui furent innombrables durant une quinzaine d'années. — L'action des *Paroles* est sensible sur Victor Hugo, qui travaille désormais à transformer la satire classique en satire lyrique et apocalyptique, et qui commence à se livrer à l'inspiration humanitaire. Le poète de la *Vision de Dante* et le prosateur des *Sept hommes couronnés* ont une imagination de même puissance, quoique, chez Victor Hugo, la richesse du verbe et la science de la composition soient un feu d'artifice éblouissant. — Pour Lamartine, rappelez-vous les similitudes et les apologues de *Jocelyn*, rappelez-vous cette *Huitième vision* de la *Chute d'un ange*, que Faguet qualifiait sublime. — Dans certaines pièces de son *Çà et là* et de son *Parfum de Rome*, Louis Veuillot ne reçoit-il pas sa forme littéraire des versets et du rythme et de l'accent des *Paroles ?* — Et celles-ci ne sont-elles pas familières au Leconte de Lisle qui écrit *Qaïn ?* Une telle constatation ne diminue en rien la perfection souveraine et l'originalité du Parnassien. — Victor de Laprade est à placer

au nombre des poètes qui ont le plus admiré le *Croyant*. — Dans *Il Santo*, qui parut en novembre 1905 et qui eut son heure de renommée, Fogazzaro prête à son *saint* l'orientation et les images de M. Féli. Mais que d'autres *minores* nous pourrions citer !

La génération nouvelle regarde le petit volume de 1834 comme bien peu profane pour la distraire, et elle n'a pas de goût pour les apocalypses. Pourtant on ne cesse pas de le réimprimer. Il se lit sans peine, fragmentairement, et il garde toujours la curiosité des sites frappés de la foudre ou des cratères éteints.

Deux fois dans sa vie, au premier volume de son *Essai* et à l'apparition de ses *Paroles*, il a été donné à l'abbé Félicité de la Mennais d'ébranler le monde au bruit de ses cloches, et d'obliger les enfants des hommes à lever leurs regards vers le ciel.

CHAPITRE XXII

LE LIVRE DE SA RUPTURE : LES *AFFAIRES DE ROME*

Dans l'intention de La Mennais, la publication des *Paroles d'un croyant* n'était qu'une simple manifestation de la liberté qu'il se réservait dans le domaine purement sociologique. En voulant justifier sa conduite, et établir que la condamnation dont il avait été l'objet n'était pas l'œuvre d'un docteur de la foi, mais d'un prince préoccupé d'intérêts politiques, il allait se détacher lui-même publiquement, et pas à pas, du système catholique dont le Souverain Pontife est le foyer. A peine latente dans la *Préface* qu'il écrivit pour ses *Troisièmes Mélanges*, et qui parut vers la mi-février 1835, cette rupture devint évidente dans les *Affaires de Rome*, qui furent publiées au commencement de novembre 1836. Dans ces nouveaux ouvrages, il adopta un genre de tranquille procès-verbal des faits et d'impartial exposé des questions, pour insinuer plus efficacement aux lecteurs que ses conclusions et son geste final de séparation lui étaient imposés par les actes mêmes du Saint-Siège.

Nulle part, il n'a écrit avec plus de tenue littéraire que dans cette *Préface ;* nulle part, il n'a été plus habile ni

plus pressant dans l'argumentation ; nulle part, si dégagé, en apparence, de toute querelle personnelle, dans la discussion. Il est difficile de pousser plus loin le mépris poli, et le sarcasme. Sous prétexte d'exposer avec une entière sincérité les motifs qui avaient dirigé son action philosophique et sociologique, il bat sa coulpe, mais sur la poitrine de l'Eglise. Il examine les problèmes et demande avec candeur des solutions, mais en laissant entendre qu'elles sont impraticables dans le catholicisme pontifical, et que la papauté est prise mortellement dans son propre engrenage. Il enlève à l'Eglise jusqu'à la possibilité de se réformer. La conséquence qui se dégage pour l'esprit attentif, c'est qu'on ne doit plus rien attendre d'un système religieux, qui n'est plus à l'heure du temps.

Amer persiflage, s'écriait Benoît d'Azy. Le pieux et savant Eugène Boré fut à peu près seul à vouloir s'abuser sur le sens véritable de cette production, et à n'y voir qu'une défense des libertés publiques. Il est vrai, répondait l'auteur au baron d'Eckstein, qu'on sent une certaine amertume dans quelques lignes, mais ne fallait-il pas avertir ainsi le lecteur de ne pas se méprendre « sur le fond des choses ? » Aux plaintes de Montalembert, M. Féli répliquait : « Quand je me serais tu, le problème en existerait-il moins ? » Si en cherchant la meilleure explication qu'on pût donner de la politique pontificale, j'ai paru faire « une ironie amère, à qui la faute ? » Avec David Richard, qui était protestant, et qu'il ne craignait pas de scandaliser, La Mennais ne cachait guère que sa pensée allait plus loin que les termes mêmes de son écrit.

L'abbé Gerbet ne pouvait dissimuler sa désapprobation, mais il y mettait du tact, tandis que l'abbé Combalot, à titre de prédicateur, crut nécessaire de faire résonner son heptacorde : « Je vous le prédis, mon illustre et malheureux

ami, — dit-il à M. Féli, — la colère de Jésus-Christ vous brisera comme un vase d'argile. Il vous donnera en spectacle aux nations ; elles siffleront sur vous... » Pour l'*Ami de la Religion*, l'ultramontain était devenu *sceptique !*

Toute la dernière partie de la *Préface* portait contre la monarchie de juillet. L'écrivain avait à cœur, en effet, de travailler à l'avènement de la République. Il composa, pour un recueil de vers (*Cri de l'âme*, par Imberdis), une introduction, où il plaidait à nouveau la cause de la liberté de la presse ; il donna une édition de la *Servitude volontaire* de La Boëtie, en l'accompagnant d'une étude, qui était une protestation contre la tyrannie du régime philippiste.

Au cours de cette année 1835, bien qu'il ne celât point que ses convictions n'étaient plus celles de sa vie passée, il continuait de parler en prêtre, quand l'occasion s'en présentait. Ceux-là pouvaient se tromper sur sa mentalité réelle, qui n'observaient pas que son langage religieux se dépouillait de tout caractère spécifiquement catholique. Il assistait à la messe et demeurait fidèle à l'abstinence. Bref, à part son mépris pour la hiérarchie, il tenait à respecter extérieurement l'institution chrétienne, pour ne pas troubler les âmes. Aussi fut-il très irrité que Bruté répandît le bruit de son socinianisme. — Cet ancien ami était devenu le premier évêque de Vincennes, dans l'Indiana, et, se trouvant de passage en France, il était allé voir Féli à La Chênaie, pour le convertir. Par malheur, muni d'un zèle « à tour de bras », il avait achevé de perdre toute espèce d'esprit européen. — Mon bon frère, écrivait Benoît d'Azy à son maître, le 10 février 1836, j'ai été bien attristé en recueillant à Paris des propos que j'ai refusé de croire : « C'est l'évêque de Vincennes qui aurait rapporté ses conversations avec toi », et les paroles du prélat, amplifiées dans leur circulation, « arrivaient jusqu'à des expres-

« sions qui m'ont vivement affligé, quoique je les aie repous-
« sées de toute ma force. Je ne croirai jamais que toi, mon
« frère, qui es pour moi l'apôtre vivant, le missionnaire
« divin, le saint par excellence, tu aies flétri dans des opi-
« nions nouvelles ce que toute ta vie a eu pour but de glo-
« rifier. Non, mon bon frère, ces calomnies ne t'atteignent
« pas dans mon cœur... Ce qu'il y a de mieux à faire, cepen-
« dant, est de ne pas les relever, de les laisser tomber, jus-
« qu'à ce que Dieu t'appelle un peu plus tard, dans quelque
« grande occasion, à manifester ta foi, cette foi vive et pure
« que tu as répandue miraculeusement dans tant de cœurs ! »

Ah ! sa foi des anciens jours était morte à jamais. En avril 1836, dans son article sur l'*Ignorance*, destiné au *Dictionnaire de la conversation*, il fut clair (pour ceux qui savent la valeur des prétéritions voulues) que l'auteur ne croyait plus au récit biblique des origines de l'homme et qu'il avait abandonné sa théorie confessionnelle d'une révélation primitive. Eugène Boré, lui-même, fut obligé de voir cette altération des doctrines catholiques de « son père ». Ce dernier lui répondit : « L'histoire certaine de l'humanité, d'une part, et de l'autre, les lois physiques et physiologiques des êtres animés, voilà le critérium de tous les systèmes sur l'homme. Hors de là, il n'existe que des rêveries et des jeux d'esprit. »

Mais l'article sur l'*Ignorance* n'attira pas l'attention. Il n'en fut pas de même des *Affaires de Rome*, où La Mennais racontait ses contacts et ses frictions avec la papauté. Cette œuvre mettait en cause de hauts personnages et contenait des renseignements curieux; l'art de narrer et de décrire s'y alliait au savoir-faire du polémiste et au style du prophète. Dans son article, qu'on put lire quinze jours à peine après l'apparition du volume, Sainte-Beuve disait : le talent, ce don, cet instrument un peu particulier, « a

gagné chez M. de La Mennais en souplesse, en variété, en grâce et en coloris, sans perdre en force ». Il signalait le portrait du cardinal-duc de Rohan, « qui est le plus joli, le plus vrai et le plus malin du monde ». Et citant le récit du départ de Rome, il ajoutait : « Le président de Brosses eût-il mieux conté ? Jean-Jacques en belle humeur eût-il mieux dit ? » Mon livre, écrivait l'auteur à son ami Marion (18 novembre 1836), a été lu avec intérêt et avec faveur, et si je tenais à cette vanité qu'on appelle gloire littéraire, j'aurais lieu d'être plus que satisfait. Quelques jours après, il disait au même : « Chateaubriand a été très bien pour moi. Béranger m'a écrit des choses beaucoup trop fortes pour être répétées. Bien d'autres, surtout parmi la jeunesse, ont été vivement touchés. » De fait, Victor de Laprade (qui avait alors vingt-quatre ans) s'écriait : « J'étouffe à admirer cela tout seul », et il s'indignait contre l'abbé Combalot, qui invectivait « contre le saint des saints ». On considère généralement les *Affaires de Rome* comme « le plus naturel et le plus gracieux » des ouvrages de La Mennais, et l'on répète volontiers les mots de Renan sur « le calme, la réserve de bon goût, et la sincérité, qui respirent dans tout ce livre ».

Naturellement, les catholiques accueillirent sans faveur une thèse, dont l'auteur annonçait qu'il abandonnait le *christianisme du pontificat*, pour suivre le *christianisme de la race humaine*. L'*Ami de la Religion* s'exprima avec ce caractère hargneux, mesquin, méchant, qui distinguait ses articles sur le journaliste malouin. Montalembert jugea convenable de faire une nouvelle déclaration d'obéissance au Pape. Lacordaire publia une *Lettre sur le Saint-Siège*. Pour quelques autres, ce fut l'occasion de s'adresser en vers à M. Féli, ou de l'injurier en prose. La réponse la plus solide et la plus pénétrante, au point de vue confes-

sionnel, la mieux écrite, et avec cette onction sacerdotale, qui était séante de prêtre à prêtre, en un tel sujet, fut donnée par l'abbé Gerbet, dans ses *Réflexions sur la chute de M. de La Mennais.* — Rome se contenta de mettre l'ouvrage à l'*Index.*

Les protestants ne pouvaient voir sans plaisir le coup de bélier lancé contre les murailles de la Babylone d'Iniquité. Cependant, le polémiste ne ménageait pas leur « système bâtard, inconséquent, étroit ». Il n'eut jamais de sympathie pour les sectes illogiques et individualistes, si intéressantes qu'elles soient.

Le jugement de l'Eglise anglicane est piquant à entendre sur les lèvres du cardinal Newman, qui n'était alors que *fellow* d'Oriel. Il accorde que le Pouvoir Temporel nuit à la vie spirituelle de l'Eglise, et il pense que les objections huguenotes contre la théorie romaine de l'infaillibilité ne sont pas vaines ; mais il sent dans le ménaisianisme une odeur inquiétante et malsaine, encore que l'écrivain soit « puissant, original, et instructif ».

Alfred de Vigny aurait voulu que l'abbé de Bretagne se condamnât au mutisme, et même, qu'il s'immolât « aux pieds de la croix », pour punir sa pensée, et qu'il entrât à la Trappe, et qu'il se dévouât auprès des cholériques. Quelle soif de pénitence romantique, pour les autres ! chez un agnostique !

Vous, prêtre, se récriait Sainte-Beuve, vous avez provoqué les hommes à la foi et vous les abandonnez à l'improviste, en délogeant : « Combien j'ai su d'âmes espérantes que vous teniez et portiez avec vous dans votre besace de pèlerin, et qui, le sac jeté à terre, sont demeurées gisantes le long des fossés. » — Du point de vue moral, cette plainte n'est pas sans mériter considération. Plusieurs ont tu les changements de leur esprit, pour ne pas déconcerter les

fidèles qu'ils avaient affermis dans les certitudes divines et ne pas les jeter dans les voies dangereuses des infinies désillusions. Ce silence est grand. — Sylvestre de Sacy, lui aussi, jugeait que la conduite de M. Féli n'était bonne qu'à engendrer le scepticisme. « A quoi bon, disait-il, avoir employé quinze ans à établir toute vérité, toute science, toute justice, toute autorité sur une base unique, pour arracher ensuite soi-même cette base, et en jeter les débris à la face du monde ? Que croirons-nous maintenant ? A quelle source irons-nous chercher la science et la vérité ? Où sera le fondement de notre foi ? M. de La Mennais ne nous en avait laissé qu'un, et il nous l'ôte. »

Quant à Béranger (dans une lettre inédite du 17 novembre 1836), avec une incompréhension parfaite des choses catholiques et de la mentalité de son nouvel ami, il engagea l'auteur des *Affaires de Rome* à en appeler au futur concile.

LIVRE IV

LE DÉMOCRATE SPIRITUALISTE

CHAPITRE XXIII

PÉRIODE DE LAICISATION

La Mennais avait quitté La Chênaie vers la fin du mois de mai 1836, pour venir à Paris, — où il aura désormais son domicile jusqu'à sa mort. Dans la fin de l'année, il imprima le *catalogue* de sa riche bibliothèque ; il désirait la vendre par besoin d'argent. Pour tracer une ligne de démarcation entre son passé et sa vie nouvelle, une ligne visible aux yeux de tous, il abandonna, en 1837, la particule de son nom, et signa *Lamennais* en un seul mot. L'abbé ne veut plus être que le moraliste, le philosophe, le polémiste, de la démocratie.

Ce que je suis devenu, mon cher ami ? — disait-il, le 7 février 1837, au marquis de Coriolis, — malade, d'abord, et puis journaliste, pour mes péchés : c'est jeudi que j'entre dans mes fonctions de directeur du *Monde*. — Victor de

Laprade écrivait avec enthousiasme : « Le saint des saints va avoir un journal et publier le *Livre du peuple.* »

On devine que ceux qui étaient dans le camp opposé déclarèrent que les articles de notre Malouin étaient médiocres, obscurs, et qu'ils n'étaient qu'un squelette de son talent défunt. D'autres pensèrent qu'il recherchait les succès ordinaires des politiciens. Jules Simon lui offrit une candidature à Loudéac (27 avril 1837). Mais, en homme d'action par la plume, le corsaire breton se contenta de réunir dans un volume, qu'il intitula *Politique à l'usage du peuple,* les morceaux dans lesquels, à côté d'une polémique assez vive et assez justifiée contre le gouvernement de Louis-Philippe, il avait développé un enseignement démocratique d'une haute moralité.

Il eut pour collaboratrice à son journal George Sand, que Liszt avait mise en relation avec le prophète, en mai 1835. Elle publia dans cette feuille ses *Lettres à Marcie,* où elle aurait bien voulu traiter un certain nombre de questions relatives aux femmes, et demander la liberté du divorce. Mais le laïcisé (du moins il se croyait tel) garda toujours le glaive sacerdotal pour interdire aux émancipées la porte de son jardin. Charles Didier, auteur de la *Rome souterraine,* que Sand appelait « mon vieux et fidèle ami », faisait partie du groupe du *Monde.* Il était devenu, disait-on, l'écuyer du chevalier de Bretagne, et ne le quittait pas. Le cercle de Sand, Liszt, Didier, autour du Croyant, était assez pittoresque pour des malins comme Béranger.

En décembre 1837 parut le *Livre du peuple.* Il était écrit avec un soin extrême. La pureté de la langue, la limpidité de l'élocution, la grâce des images, la beauté de l'enseignement, la tendresse humaine qui circule à travers toutes les pages, rangent ce traité de morale sociale parmi les belles choses de l'écrivain. Mais, c'est un catéchisme dans

une cathédrale désaffectée, dont le prêtre n'a plus d'intact, suivant le mot de Mazzini, « que sa foi dans la morale chrétienne ». — Aussi, les calvinistes fidèles à la théologie firent observer, dans le *Semeur*, que la religion de La Mennais n'était qu'un mélange de déisme et d'incrédulité. Pour nous, disaient-ils, l'auteur « n'est ni plus ni moins qu'un protestant, et un protestant de la pire espèce » ; sa prédication n'est qu'un rationalisme, et un *rationalisme vulgaire*. — Les mécréants ne se montrèrent pas plus satisfaits. Lerminier, dans la *Revue des deux mondes*, fut sévère pour le pseudo-évangile. Le traducteur anglais (Lorymer) infligea au texte des notes où il blâmait l'abus de Dieu et du christianisme, le ton ecclésiastique, l'emploi d'une poésie religieuse qui n'était qu'une rapsodie inintelligible. — Les débridés s'élevèrent contre le chapitre qui maintenait la doctrine de la sainteté du lien conjugal, et Leconte de Lisle, étudiant, craignit que cet endroit n'eût une influence néfaste sur Mlle Eugénie. Le très jeune poète préférait les exemples « des premiers patriarches, des hommes primitifs », car « vous le savez, mon ami, la vérité n'est jamais plus pure qu'à sa source ».

Tout en déplorant son abandon des principes catholiques, Eugène Boré reconnut dans le travail de M. Féli la noblesse des sentiments et l'empreinte du génie. Quant aux gens vraiment bien pensants, ils jugèrent, avec M. le comte de Lahaye, que l'auteur glissait « des deux pieds dans la boue et le sang ».

Il faut croire que la police partageait depuis quelque temps l'opinion de M. le comte de Lahaye, puisque, au commencement d'août 1838, elle opéra une descente chez La Mennais, soupçonné de conspiration. Chateaubriand écrivit alors à son compatriote : « Si la pensée n'est plus en sécurité dans votre grenier, mon illustre ami, ma maison

vous est ouverte. Acceptez mon hospitalité, tout l'honneur sera pour moi. »

De tels actes du pouvoir n'augmentaient pas la déférence du polémiste pour la monarchie du *juste-milieu*. Il le fit bien voir dans son pamphlet sur l'*Esclavage moderne*. Cette brochure parut avant la mi-décembre 1839. L'auteur réclamait « la réforme électorale », ou le suffrage universel. Bien qu'il présentât des considérations excellentes sur l'inutile violence, il avait le ton révolutionnaire : « Esclaves, levez-vous, rompez vos fers ; ne souffrez pas que l'on dégrade plus longtemps en vous le nom d'homme ! » Editée sous forme populaire, la pièce nouvelle ne fit qu'exalter les innombrables ouvriers sans travail. J'en ai vu, prétend Proudhon (à Pérennès, 16 décembre 1839), qui, après la lecture du dernier ouvrage de Lamennais, demandaient des fusils et voulaient marcher à l'instant.

Moins d'un an plus tard, l'écrivain déploya toute sa colère contre le régime de Louis-Philippe, dans un autre in-32, intitulé *Le pays et le gouvernement*. La monarchie de juillet y était accusée de trahir la France au dehors et de l'asservir au dedans. *Peinture de la chambre des pairs :* « Une espèce d'ossuaire où l'on dépose par ordonnance les reliques des ministres trépassés, ou des ambitieux imbéciles que tente l'éclat, assez terne pourtant, de cette sépulture officielle. » *Peinture de la chambre des députés :* « Un grand bazar où chacun livre sa conscience, ou ce qu'il donne pour tel, en échange d'une place, d'un emploi, d'un avancement pour soi et les siens, de quelqu'une enfin de ces faveurs qui toutes se résolvent en argent. » *Portrait du président du conseil* (Thiers) : « Un homme décrié parmi les plus décriés, mais fertile en ruses, un homme dont le seul principe est de n'en avoir aucun, sous ce rapport l'homme de son temps et l'homme de la chambre. » *Tableau des magis-*

trats : « On a des juges dont le métier est d'expédier les accusés, comme le bourreau les condamnés : purs instruments de torture et de mort, hommes-potences. » *Avertissement aux conservateurs :* « Si vous ne voulez pas de réforme pacifique, vous aurez une réforme violente. Choisissez. » *Dénonciation du despotisme :* « Les préfets sont autorisés à massacrer le peuple à leur gré sans aucunes sommations préalables. » *Apostrophes à la foule :* « On te sabre, on te fusille, ou comme le bœuf à l'abattoir, tu tombes sous le gourdin des assommeurs payés et patentés ».

Le *Journal des Débats* fut un des premiers à manifester son indignation. Par une coïncidence remarquable, insista l'*Ami de la religion*, « au moment où le pamphlet de M. Lamennais vient, dans un style quelquefois ignoble, provoquer les classes inférieures de la société à une révolte contre les classes supérieures, une sixième tentative compromet la vie du chef de l'Etat. » Tant de remontrances n'étaient point l'affaire de Chateaubriand qui exécrait la royauté-cadavre (suivant sa locution), mais, écrivait le Malouin de La Chênaie, « il trouve que je n'ai pas assez de mépris pour les hommes que j'ai attaqués et pour la société où nous vivons ».

Huit jours après son apparition, la satire fut saisie. On traduisit l'auteur devant la cour d'assises. Le jury le reconnut coupable d'exciter à la haine et au mépris du gouvernement, de combattre les lois, et de faire l'apologie de délits. En conséquence, le 26 décembre, La Mennais fut condamné à un an de prison, à deux mille francs d'amende, aux frais du procès, à la destruction des exemplaires de sa brochure confisqués ou qui pourraient l'être dans la suite.

« Le retentissement de sa voix indomptée
« Se prolonge et remplit les cieux...

Pendant que les étudiants rennais lisaient, dans la *Variété*, ces vers que Leconte de Lisle venait de composer en l'honneur du prophète de la liberté, Esquiros, dans un livre qui fut poursuivi, saluait le *courageux et intègre défenseur du peuple, le vieillard vénérable, à la bouche éloquente, le prêtre de Jésus-Christ*, qu'on traînait « devant les tribunaux comme un homicide et un larron ».

Au prétoire, Chateaubriand, David d'Angers, Cormenin, Arago, manifestèrent leur sympathie pour l'accusé. La presse fut presque unanime à blâmer ou à regretter la peine prononcée. Vingt-quatre heures après l'arrêt de la cour, une souscription non concertée s'élevait déjà à onze mille francs. Le fier Breton refusa ces offrandes, « ne voulant acquitter qu'avec les produits de la plume les condamnations de la plume ». Des députations de jeunes gens, d'ouvriers, de comités réformistes, allèrent exprimer leur admiration et leur reconnaissance à l'interprète des doléances publiques.

Quant à M. Cousin, philosophe ministériel et prébendé, il soutint, au milieu d'un bon repas, que c'était fort bien de mettre à l'ombre les *incendiaires de la pensée*. Il est vrai que M. Féli, pour stigmatiser sa dureté dans le procès des *accusés d'avril*, l'avait surnommé le *Platon de la guillotine*.

CHAPITRE XXIV

LE LIVRE DE SA RECONSTRUCTION INTELLECTUELLE : *L'ESQUISSE D'UNE PHILOSOPHIE*

En novembre 1840 parurent les trois premiers volumes de l'*Esquisse d'une philosophie*. La Mennais y avait travaillé avec ardeur pendant plusieurs années. Cet ouvrage allait faire connaître la nouvelle position intellectuelle de son auteur, et devait offrir aux esprits le système qui leur avait manqué jusque-là, pour avancer dans la connaissance de la vérité.

En effet, tout l'avenir de l'humanité, — écrivait le pélagien breton à Mazzini, en défendant sa doctrine particulière d'une trinité divine, — dépend de sa conception future de Dieu, et, jusqu'à ce qu'elle se soit formée, le monde, privé de direction, continuera de flotter au hasard, incapable de se fixer, incapable de sortir de la confusion présente. — Quelle confiance dans la vertu de la métaphysique ! Quel dédain des enseignements en cours sur Celui qui règne dans les cieux ! Quelle foi dans la solidité objective et dans l'efficacité sociale de conclusions personnelles !

— En fait, aucun livre du philosophe de La Chênaie n'a exercé moins d'action.

L'auteur ne suit pas la méthode psychologique, mais la méthode ontologique. Il ne prend pas son point de départ dans l'homme et dans l'étude de l'âme, mais en Dieu, et il suspend toute sa philosophie à une notion de l'être absolu. En outre, il garde de son passé une analyse de Dieu en trois personnes, qui n'a d'appui et de valeur que dans la théologie chrétienne. De même, il essaie de conserver sa théorie du *sens commun*, inclinant son œuvre devant « la seule raison qui ait le droit de prononcer définitivement : la *raison de tous* » ; néanmoins, il ne fait guère usage de l'assentiment général comme caractère de certitude, il reconnaît l'autorité supérieure de la raison, qui ne relève que de ses propres lois, et dont la dépendance ne peut jamais être que fictive, « car c'est elle encore qui détermine, en vertu d'un libre jugement, sa soumission apparente ».

La partie la plus intéressante de cette production est consacrée à l'homme, et la partie la plus séduisante s'étend sur l'art. Celle-ci est riche d'idées et parfaite de beauté. Elle formerait certainement un livre classique, si elle était écrite... en langue étrangère. Au total, malgré des propositions hasardées ou des erreurs formelles, cet ouvrage d'un si bel enchaînement, d'un si noble souffle, d'un si limpide langage, est une synthèse supérieure à tout ce que la France avait connu depuis Descartes et depuis Malebranche, et peut se préférer, comme le dit le savant écrivain de la *Philosophie analytique de l'histoire*, « à de certaines élucubrations germaniques en possession de la renommée ».

Lorsque les trois volumes parurent, Béranger déclara que le philosophe venait de se placer « au premier rang des grands hommes de notre nation ». Vitrolles informa son

ami que l'Allemagne faisait attention à son travail philosophique. Hauréau, dont le nom est cher aux érudits, écrivit deux articles ; il terminait son étude en ces termes : « Notre vénération pour M. Lamennais est presque passionnée ; nous nous sommes défendu de céder à l'entraînement de la passion. »

Proudhon concéda « le style » à l'écrivain, mais rien de plus. En avril 1841, il attaqua violemment le philosophe. Il ne lui pardonnait pas de s'être prononcé plusieurs fois, avec netteté, contre les doctrines qui combattaient la propriété privée. Aussi le rangeait-il parmi les fléaux de la France. « Je souscrirais volontiers pour une couronne civique, — disait le publiciste de la *Création de l'ordre dans l'humanité*, — à celui qui par le fer, le feu ou le poison, nous en délivrerait ».

Pour se débarrasser de notre pélagien, l'*Ami de la religion* eût choisi le venin, à en juger par les articles où il affirmait qu'*il est difficile de lire un livre plus lourd et plus fastidieux :* « Tout y est froid et glacé... Comment cet homme pourrait-il encore avoir en écrivant quelque verve et quelque chaleur ? Son cœur doit être desséché, son imagination flétrie... Le style de l'*Esquisse* est, en général, diffus, alambiqué, obscur ; il est hérissé d'une foule de termes scientifiques... » ; bref, c'est une publication sans orthodoxie ni talent. — Quelqu'un trouva moyen de renchérir sur ce compte rendu, et ce fut Rohrbacher. Il se mit en scène, apprit aux lecteurs de l'*Ami de la religion* que l'*Esquisse d'une philosophie* remplaçait l'*Essai d'un système de philosophie catholique*, que l'auteur de ce premier *essai* professait des idées exactes sur la nature et la grâce, parce qu'il avait profité des corrections théologiques de lui, Rohrbacher, mais que la nouvelle œuvre était misérable sur les mêmes questions, mystère effrayant, dont l'explication était celle-ci : L'apostat

« s'écroule à tel point, que les nouveaux amis qu'il croit « s'être faits, publient jusqu'au fond des provinces qu'il « perd jusqu'à la mémoire ; qu'il ne se souvient plus le « lendemain de ce qu'il a dit la veille ; qu'aujourd'hui il « raconte naïvement à des personnes, comme ses propres « découvertes, ce que ces mêmes personnes lui ont appris « hier. Dans cet état de ruine, son esprit ne travaille qu'à « se ruiner toujours davantage. Courbé sous le poids du « crime que lui reprochent sans cesse et Dieu, et les hommes, « et sa propre conscience... » Ainsi parlait de Félicité de La Mennais, pendant que ce maître était en prison, le prêtre qu'il avait traité si cordialement en 1838 et 1839. — Enfin, par un miracle de perspicacité, l'abbé Adolphe Peltier découvrit dans l'*Esquisse* des indices « d'un athéisme révoltant ».

Les protestants sérieux ne pouvaient accepter une philosophie qui prétendait ruiner la thèse du péché originel, celle de l'incarnation, celle de la rédemption, celle de la grâce, toutes thèses liées étroitement entre elles. Ils profitèrent de la lettre publique de Rohrbacher pour étaler (dans le *Semeur*) la palinodie de La Mennais sur la déchéance d'Adam, qui leur tenait au cœur. Mais ils ne descendirent pas à l'injure.

Au reste, la critique la plus redoutable fut écrite avec la politesse la plus irréprochable ; ce fut celle de Jules Simon dans la *Revue des deux mondes*. Elle se résume dans cette phrase : l'*Esquisse* est « l'effort d'un grand esprit pour réunir en un système complet et régulier des doctrines dont aucun prestige de style ne saurait déguiser la radicale insuffisance ». Notre philosophe fut sensible à ce jugement, dans lequel il vit chez un professeur le désir de plaire à Cousin.

En résumé, si elle a obtenu quelques hommages, la syn-

thèse ménaisienne n'a point conquis de partisans. Les universitaires se complaisaient dans l'éclectisme ou se détachaient des idées de création et de providence. Les catholiques avaient leur théologie. Les socialistes n'étaient aucunement désireux d'une métaphysique renouvelée ou s'éloignaient de plus en plus des idées religieuses.

CHAPITRE XXV

LE LIVRE DE SES DESTRUCTIONS : LES *DISCUSSIONS CRITIQUES*

Jusqu'à l'*Esquisse*, La Mennais s'était gardé, suivant la loi qu'il s'était d'abord imposée, de discuter les dogmes dans ses ouvrages. Tout au plus invitait-il ses lecteurs à ne pas confondre la religion, essentiellement une et invariable, avec les diverses formes extérieures qu'elle revêt. Mais, dans l'établissement de sa nouvelle philosophie, qui était conçue en dehors de l'*ordre surnaturel*, il ne pouvait échapper à la rencontre et, conséquemment, à la critique des théorèmes capitaux du christianisme. — Maintenant que toutes ses conclusions sont publiques, il n'emploiera plus de formules dubitatives ou interrogatives en parlant de la hiérarchie sacerdotale, et il n'usera plus de simples omissions s'il se trouve en face de principes théologiques. En vertu de la vitesse acquise, sur une pente logique, il devient anti-clérical et anti-catholique. D'ailleurs, les insultes, que les gens bien pensants ne lui ménagent pas, accentuent son mouvement d'aversion, et, comme on attribue au changement de ses convictions des causes de qualité fort inférieure, il tient à la fois à distribuer quelques coups de fouet

à ceux qu'il déteste et à montrer que son évolution est le résultat de réflexions approfondies. Telle est l'origine de cette publication agressive qui est intitulée : *Discussions critiques et pensées diverses sur la religion et la philosophie.*

Le livre parut dans la première semaine de mai 1841. C'est un recueil de morceaux très divers, qui ont été écrits, pour la plupart, de 1833 à 1838. — N'oublions pas l'édition posthume, qui est augmentée d'ajoutés faits par La Mennais (quelques-uns tardifs). Elle serait à refondre à l'aide du manuscrit. On pourrait dater un certain nombre de pages. Replacées au jour où elles ont été tracées, certaines lignes prendraient un intérêt plus vif. Vraiment, une édition critique de cet ouvrage constituerait un journal psychologique de M. Féli durant la liquidation de sa foi. — Les fragments littéraires mis à part, les discussions et pensées nous apprennent de quelle manière l'auteur s'est posé le problème catholique et le problème social, et nous permettent de suivre la marche de ses investigations. — On pourrait condenser le volume dans le tableau suivant :

Le préjugé théologique est un mal qui pervertit la raison des plus droits et des plus grands, comme on le constate chez un Bossuet et chez un Pascal, chez un Bonald et chez un Joseph de Maistre. Au reste, le catholicisme n'est plus qu'un système ossifié de croyances, dont les sectateurs sont les survivants, plus ou moins nombreux, d'un monde écroulé. Car l'Église s'est retirée des courants de la vie; elle n'assume aujourd'hui que la fonction de « l'âne de la fable », qui braie au profit des gouvernements, lesquels l'emploient en la méprisant. La hiérarchie est tombée dans l'impuissance, parce que sa parole n'est plus celle qui remue les peuples, celle qui s'identifie au sentiment profond des masses et qui a en elle l'instinct de l'avenir. D'ailleurs, en face des décisions autoritaires, il y a un tribunal inévi-

table, celui de la raison, auquel toutes les puissances, comme toutes les affirmations, sont soumises. Inutile de chercher des accommodements dans les demi-concessions, en s'attardant au protestantisme : celui-ci est sans valeur positive. En effet, la révélation et le miracle sont des chimères, et la bible, sur laquelle on les fonde, est un livre comme un autre. La seule base indestructible des choses est Dieu et la nature. Organisons donc la société à la fois d'une manière religieuse et d'une manière rationnelle, en nous tenant à égale distance des doctrines illusoires de la théologie et des théories dégradantes du matérialisme et du collectivisme. Et travaillons sans relâche à la réforme des institutions sociales.

L'*Ami de la religion* jugea que les idées de La Mennais étaient propres à faire naître « chaque jour un nouveau régicide ». Joseph Quérard songea que l'ex-abbé prêchait « au peuple de son pays d'être plus anarchiste que le peuple de 93 ». Lerminier s'éloignait moins de la vérité en reprochant à ce recueil « les paroles les plus outrageantes et les plus amères ». L'auteur avait prévu ce blâme, puisqu'il dit dans sa préface : « On rencontrera des paroles vives, âpres et dures, telles qu'il en sort de l'âme douloureusement émue. Nous aurions pu les effacer, et nous l'aurions fait de grand cœur, si, par leur rudesse même, elles ne servaient à montrer que nous n'avions, en écrivant, aucun dessein de publicité. » Cette excuse est plus rare que concluante. Elle permettrait à chacun d'éditer l'expression de ses plus mauvais sentiments. Et M. Féli doutait lui-même de la valeur de sa propre allégation, car, dans son manuscrit, il a rayé des endroits qui dépassaient toute mesure.

Le style ne gagne pas à cet état d'âme violent. Trop d'images sont empruntées à la bêche du fossoyeur, au suaire et au sépulcre, à l'enfer et à Satan. Chromolitho-

graphies romantiques de taverne allemande, des passages comme celui-ci : « Le pape baise au front la mort, parce qu'elle a un diadème sur son crâne sec, et un glaive à la main ».

Mais, à côté d'accusations injustes, de points de vue discutables, d'argumentations fastidieuses, il y a dans les *Discussions critiques* des analyses d'une pointe pénétrante, des réponses d'une netteté saisissante, des observations pleines d'esprit. Quelques pages (très rares) sont écrites avec le respect de l'adversaire et avec autant de calme que de noblesse. Çà et là, se détachent des paroles qui n'étaient pas indignes d'être conservées, des sentences shakespeariennes, ou d'assez beaux thèmes lyriques.

Nous allons présenter au lecteur une dizaine de pensées inédites, tirées du manuscrit des *Discussions critiques*. Ces extraits, de longueur diverse, formeront, dans leur variété de sujets et de ton, un raccourci vraiment typique du volume entier :

« Quand la volonté d'un seul est armée de la force de tous, il se passe d'étranges choses dans le monde. » — A en juger par la place qu'elle occupe dans le manuscrit, cette pensée a dû être écrite en 1833 ou 1834.

« La tête sur la borne au coin de la rue, ou les pieds dans le ruisseau, on meurt là comme ailleurs. » — Le 4 décembre 1833, il écrivait à Mme de Senfft : « Je n'ai rien, absolument rien ; chaque jour, je dois songer à gagner le pain de chaque jour. »

« L'homme s'en va, il ne sait où : dans ce qu'il laisse derrière lui, y a-t-il quelque chose qui vaille qu'en partant il se retourne pour jeter dessus un dernier regard ? »

« Quatre grandes choses dans le catholicisme actuel : les soirées de M. le comte de Montalembert, pour fortifier dans les bonnes voies et réchauffer autour d'un punch la

jeunesse croyante ; l'association de M. Ballanche et de M. l'évêque de Maroc, pour travailler, de concert avec un violon de l'opéra, dans une des tours de Notre-Dame, à la restauration de l'art catholique; les dîners de M. de Salinis et les prêches de M. Lacordaire. Ah! j'oubliois l'*Université catholique.* » — Chaque ligne de ce paragraphe est barrée dans le manuscrit. L'évêque de Maroc *in partibus* est l'abbé Guillon, qui reçut son titre épiscopal en 1833. Il était aumônier de la reine et professeur d'éloquence sacrée à la Sorbonne. L'*Avenir* avait réussi à l'empêcher de s'asseoir sur le siège de Beauvais. En 1835, il publia trois volumes in-octavo contre La Mennais. — Quant à l'*Université catholique*, fondée par l'abbé de Salinis et par l'abbé Gerbet, elle commença de paraître en janvier 1836.

« Il y avoit en enfer un démon horrible, né de l'accouplement de l'orgueil et de l'impiété, et son nom étoit *le meurtre.* Comme il répandoit l'épouvante dans les régions infernales, et qu'à son aspect Satan même ressentoit une émotion étrange, comme si le crime pur, essentiel, infini, avoit passé devant sa face, il le bannit de son empire. Le monstre, exilé, prit une forme humaine et se réfugia sur la terre : on l'y nomme *Nicolas.* » — Ce paragraphe, qui conserve trace de plusieurs variantes, dans le manuscrit, fut composé le 7 mai 1833 (voir lettres à Montalembert, le 8, à Mme de Senfft, le 9).

« Satan voulant parodier Dieu, prit de la boue, la pétrit ; et puis content de son œuvre, il se retourna *et inspiravit in faciem ejus.* Que fais-tu là ? lui demanda quelqu'un. — Ce que je fais ? un député ! »

« J'ai payé, et largement, mon écot à plusieurs tables, et j'en suis sorti à jeun ».

« Au commencement de la guerre de Russie, en 1812, « il y eut des deux côtés des proclamations. Alexandre

« terminait la sienne par ces mots : « Guerriers ! Vous défen-
« dez la religion, *la patrie et la liberté !* » Dans une procla-
« mation postérieure, appelant aux armes la nation entière,
« il disoit : « Partout où, dans cet empire, il portera ses
« pas, il sera assuré de trouver nos sujets natifs riant de
« sa fourberie, dédaignant sa flatterie et ses mensonges,
« foulant aux pieds son or avec l'indignation de la vertu
« offensée, et paralysant, par le sentiment du véritable
« honneur, *ses légions d'esclaves.* » Un peu plus tard, les
« princes d'Allemagne adressoient à leurs sujets des paroles
« semblables. Faisant de la liberté leur cri de guerre, pro-
« mettant à leurs sujets des institutions qui seroient pour
« eux une garantie contre le despotisme, ils ranimèrent
« au plus haut degré le sentiment patriotique et l'énergie
« nationale. Dans ce temps-là les souverains ayant besoin
« des peuples parloient le langage des peuples. Maîtres
« aujourd'hui, et plus absolus que jamais, après avoir trahi
« leurs promesses, ils maudissent, ils exècrent cette liberté
« au nom de laquelle ils soulevèrent d'immenses popula-
« tions confiantes en leur sincérité, et nul crime plus grand,
« plus irrémissible à leurs yeux, que de répéter ce qu'ils
« disoient alors. Cependant le vrai et le faux, le bien et le
« mal, ne changent pas ainsi de nature, selon l'intérêt et
« la position de ceux qui gouvernent les hommes. — Ou
« donc les souverains, à l'époque dont nous parlons, firent
« près de leurs peuples l'office de tentateurs, de révolu-
« tionnaires impies, ou ils font aujourd'hui le métier de
« tyrans. »

« Armé du microscope, l'œil aperçoit dans une gouttelette
« de sang une multitude de petits globules qui renferment
« un liquide diaphane, véritable océan, où se meuvent des
« animalcules sans nombre. Or, qui pourroit assurer que les
« astres qui se meuvent dans ce que nous appelons l'immen-

« sité de l'espace, ne sont pas de semblables globules entraî-
« nés dans le torrent de la circulation universelle ? »

« Nicolas s'oppose à ce que l'évêque de Cracovie, homme
« de bien et profondément respecté, exerce les pouvoirs
« d'évêque sur l'immense partie de son diocèse dont la
« Russie s'est emparée. Pour administrer à la place du
« véritable évêque ce vaste territoire, il présente au pape
« une espèce d'apostat, couvert de la haine et du mépris
« universel. Le pape fait quelques façons, et puis consent à
« enlever à l'évêque de Cracovie sa juridiction, pour la
« donner à ce misérable, chargé par le Czar de pousser les
« populations dans le schisme.

« L'archevêché de Cologne vient à vaquer ; il vaut qua-
« rante mille thalers de revenu. La Prusse propose je ne
« sais quel homme de grande famille, si décrié sous tous les
« rapports, que tout ce qu'il y a de bons prêtres dans le
« diocèse croient devoir prévenir Rome, et réclamer près
« d'elle contre une nomination dont les suites peuvent être
« si funestes. Que fait Bernetti ? Il envoie cette réclama-
« tion en original, avec toutes les signatures au bas, à l'am-
« bassadeur prussien. Celui-ci répond, bien entendu, que
« tout cela n'est qu'une intrigue contre le nommé du roi,
« que les faits allégués sont des calomnies, et tout ce que
« vous voudrez. Rome approuve la nomination ; les prêtres
« qui s'étaient cru en conscience obligés d'avertir le Saint-
« Siège, sont persécutés, et quelques-uns même forcés de
« fuir. Quant à l'archevêque, son premier acte est de défendre
« au clergé d'avoir aucunes communications avec Rome,
« attendu que toutes relations directes avec elle sont inter-
« dites par le gouvernement.

« L'archevêque de Trèves, nommé ainsi par le roi de
« Prusse et institué de la meilleure grâce possible par le
« pape, prohibe, par un mandement solennel, toute contro-

« verse avec les protestants ; et la raison qu'il en donne, « c'est que, si les protestants pensent sur quelques points « d'une manière différente des catholiques, catholiques « et protestants « sont unis dans un même amour pour leur « bien-aimé souverain ».

« Les faits semblables abondent.

« Il faudroit être bien aveugle pour ne pas voir là comme « une nouvelle prédication évangélique, une parole et une « action permanentes, uniformes, pour détruire ce qui fut, « et annoncer au monde, du haut de la chaire qui se nom- « mait elle-même éternelle, que le temps a vaincu, que les « dernières ombres de sa vieille grandeur flottent vague- « ment à l'horizon comme un léger brouillard, que le chris- « tianisme tel qu'elle l'avoit fait ou conçu s'éteint, et doit « renaître sous une autre forme. » — L'auteur exprime les mêmes idées dès 1833.

CHAPITRE XXVI

SA RELIGION DE L'AVENIR

Dans ce chapitre, outre les ouvrages déjà analysés, nous utiliserons principalement les publications suivantes de La Mennais : *De la religion* (opuscule publié en mai 1841), *Du passé et de l'avenir du peuple* (brochure publiée vers la fin de juin 1841), *De la société première et de ses lois ou de la religion* (fragment de l'*Esquisse d'une philosophie*, publié vers la fin d'octobre 1848).

La Mennais n'est pas un dilettante de dialectique et de vengeance, qui s'amuse aux démolitions, rit, et s'en va ; s'il détruit, c'est qu'il a préparé, pour les générations futures, un abri nouveau, dont les qualités lui semblent trop indéniables pour qu'il ne convoque pas les peuples à venir s'y reposer. Etudions cette conception personnelle, à laquelle l'auteur attacha tant d'espoirs pour le bonheur et le perfectionnement des hommes.

Synthèse des religions antérieures, le catholicisme, dont le rôle fut magnifique, s'est perdu par sa notion d'un *ordre surnaturel*, qui devait le mettre en conflit fatal avec la nature et avec la science. Mais, si l'on débarrassait cette grande confession religieuse de son erreur fondamentale,

et de ce système hiérarchique désormais en antagonisme avec le progrès, elle constituerait, avec quelques adaptations faciles, le meilleur organe de la société spirituelle, et conduirait l'humanité sans secousses fâcheuses aux lendemains désirables. Mais qu'on n'essaie pas de stationner à des étapes intermédiaires, irrationnelles et trompeuses. Ainsi ne faudrait-il pas rêver d'une église gallo-catholique, ou d'un protestantisme français, sectes illogiques et à base théologique. Il s'agit uniquement, avec des éléments anciens, qui ont formé la société spirituelle de l'Europe, de composer quelque chose de nouveau et de vivant : l'indispensable religion de l'avenir.

Telles sont les idées qui plaisaient au pélagien de La Chênaie depuis sa scission. Il s'attachait donc au *déisme*, — puisque l'on entend sous ce vocable le système de ceux qui croient en Dieu sans admettre de révélation. Nous n'insisterions pas sur cette étiquette, si La Mennais ne l'avait rejetée. En 1841, il répétait le mot de Schelling : *le déiste n'est qu'un athée poltron*, comme il disait jadis avec Bossuet : *le déisme n'est qu'un athéisme déguisé*. Personne mieux que notre philosophe n'avait combattu d'une plume aiguisée, et qui pénétrait dans les moindres joints de leur doctrine, la position de ceux qui professent la *religion naturelle*. Aujourd'hui, pour se défendre d'être déiste, il leur reproche de détruire la notion de Providence, et d'y substituer « une fatalité inflexible et un destin inexorable » ; il les accuse d'admettre Dieu, en le reléguant loin de l'univers, dans son impénétrable unité, et en niant ses rapports réels et perpétuellement nécessaires avec la création ; il censure leur manière de décréter l'inutilité et l'inefficacité de la prière, sans en comprendre l'essence ni la vertu, qui est d'unir l'homme à Dieu ; il leur signifie que leur théorie mettrait, chez les peuples où elle serait triomphante, un

invincible obstacle à tout progrès de la science, parce que, contrairement au concept de la Trinité, celui de la simple unité de Dieu est incomplet et stérile et ne saurait servir à expliquer l'univers. Evidemment, ce sont là des chicanes de métaphysicien, entêté de ses propres théorèmes. Car le déisme peut renfermer une grande variété d'architecture spiritualiste, depuis les constructions qui se rapprochent du christianisme et n'en sont séparées que par le refus de la Révélation, jusqu'à celles qui ressemblent pratiquement à l'athéisme et n'en diffèrent théoriquement que par la croyance à l'existence d'un Dieu.

Entrons dans le détail de la thèse ménaisienne. — Loin de former un ordre à part, au-dessus des lois de la nature, la religion n'est que la suprême législation de la nature unie à son auteur. En ce qui touche l'homme, elle peut se définir : « l'ensemble des conditions de sa vie supérieure, ou des actes libres par lesquels s'accomplit l'union de plus en plus parfaite des individus dans l'humanité, et de l'humanité à Dieu ». Elle groupe les volontés dans des croyances communes et règle ces volontés par des devoirs communs. Sans elle, on serait réduit au matérialisme, qui remplace Dieu par la nature, avec ses lois physiques, éternelles et fatales ; l'homme n'existerait plus que par le corps et la morale que par l'intérêt. Or, celui-ci divise les individus et met le trouble dans l'humanité. — La Mennais maintient un dogme trinitaire, par la nécessité de concevoir en Dieu certaines propriétés essentielles et diverses, « trois énergies personnelles individuellement distinctes ». Il conserve le principe d'une révélation divine, mais réduite au fait de *voir Dieu*, en découvrant le vrai ; car Dieu est « le vrai infini, éternel », qui se manifeste lui-même d'une manière permanente à la pensée, et qui produit la foi. De même, il n'abandonne pas l'idée de la grâce, mais il l'en-

ferme seulement dans l'amour qui nous attire vers Dieu et nous empêche de tomber « dans un état de désordre radical ». Enfin, à côté du culte intérieur et essentiel, qui se traduit dans l'accomplissement des devoirs, il sent le besoin d'un symbolisme religieux qui agisse sur les âmes, en saisissant l'esprit par les sens. Il comprend l'utilité de ces assemblées qui transforment une foule en un seul être, qui exaltent la ferveur de chacun, qui « l'élèvent au-dessus de lui-même à une hauteur où seul il n'atteindrait jamais ». Pour ce culte extérieur, un sacerdoce est nécessaire, qui préside aux cérémonies saintes et rappelle les vérités et les préceptes. Au moyen de rites, le caractère sacré des grands moments de l'existence sera rendu en traits frappants, et une pompe funèbre, d'où l'on éliminera la tristesse, exprimera le dogme de la vie éternelle. Pure délégation de la société, le sacerdoce sera révocable. Au culte se rapportent des règles disciplinaires, dont l'objet est d'habituer l'homme à rester maître de ses convoitises. Il est bon par des pratiques, même indifférentes en soi, de soutenir « le règne de l'esprit ». D'ailleurs, rien de noble ne se fait sans sacrifice.

Chez ce métaphysicien, passionné de sociologie, il importe de remarquer que la religion doit enserrer la vie entière de l'homme, inspirer et diriger sa politique. La religion et l'État, écrivait La Mennais en 1808, « s'ébranlent toujours ensemble, parce qu'ils reposent sur la même base », et défendre la foi, c'est « établir les principes fondamentaux du gouvernement » ; une erreur théologique ne manque jamais de s'extérioriser dans les faits et de prouver ainsi l'*importance politique* des dogmes. Dans l'*Essai sur l'indifférence*, l'auteur reprend : « Une erreur fondamentale en religion est aussi une erreur fondamentale en politique, et réciproquement. » Ce logicien, soucieux d'unité, ce croyant, ne pouvait admettre l'indépendance factice dans un même

individu de deux ordres de pensées, l'un politique, l'autre théologique. Deux séries de vérités ne doivent pas se contredire, mais dériver d'une même source éternelle. Sous la pression des événements, il se vit contraint de distinguer le citoyen et le catholique. Mais, plus fidèle que lui-même à ses anciennes maximes, l'Église lui notifia l'impossibilité pour elle d'accepter ce paralogisme. Alors, écartelé à deux mondes, entre sa foi romaine étonnée et sa foi sociale invincible, il chercha, dans une retouche de ses convictions religieuses, la solution qui remettrait l'harmonie entre la pensée et l'action, entre les dogmes et les droits. Car il ne conçoit pas ceux-ci en dehors de ceux-là, mais il voit la racine de ceux-ci dans l'autorité de ceux-là. Un droit qui ne puiserait pas sa force dans les lois essentielles qui ne meurent point, ne serait qu'une ombre sans substance et une illusion de l'esprit. Le progrès du droit dans la société se trouve lié ainsi à la perfection et à la vitalité de la religion. C'est pourquoi La Mennais a cherché une religion épurée et indestructible, qui autorise et favorise l'accord de toutes les aspirations de l'homme et le progrès total de l'humanité ; et cette religion de l'avenir, il la présente au peuple, en lui disant : « Croyez, et votre foi vous sauvera. »

Il n'est pas de doctrine sociale où Dieu soit plus nécessaire que dans la doctrine ménaisienne. Sans l'Absolu, fontaine inextinguible des droits et des devoirs, l'anarchie intellectuelle et morale serait un état naturel, contre lequel tout raisonnement viendrait échouer. En particulier, l'obéissance, comme dit le philosophe, ou la subordination sociale, manquerait de fondement. Cette idée est trop caractéristique du métaphysicien breton pour que nous ne cherchions pas à l'éclaircir ici.

Les gouvernements, écrivait l'auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, semblent s'imaginer « que les hommes seront

« plus dociles ou moins remuants, quand on aura détruit « les croyances. Ils ne se doutent pas que l'obéissance à « l'autorité, même civile, lorsqu'elle n'est pas le produit « violent de la contrainte, est le plus grand effort de la foi ». Et voici les principes dont ne se départira jamais l'abbé aux nerfs irritables : « Quiconque obéit à l'homme seul est esclave. — Aucune loi émanée de l'homme seul n'est obligatoire pour l'homme. — Tout être créé est dans une indépendance naturelle de tout autre être créé. — Qu'est-ce donc quand l'homme lui-même s'arroge l'empire sur l'homme, son égal en droit, et souvent son supérieur en raison, en lumières, en vertu ? Est-il une prétention plus inique, plus insolente, une servitude plus ignominieuse ? » Jusque dans les réflexions pieuses qu'il adjoint à sa traduction de l'*Imitation*, il introduit la même doctrine : « Non, non, l'homme n'a sur l'homme aucun légitime empire... » Il continue de dire les années suivantes : « Quel droit l'homme possède-t-il naturellement sur l'homme ? » — L'homme « est primitivement et complètement libre à l'égard des êtres semblables à lui, et ne doit obéissance à aucun d'eux ». — Dans les *Discussions critiques*, il soutient que la volonté d'un homme ne peut être obligatoire pour un autre homme que de deux manières : *ou par elle-même* (ce qui supposerait entre ces deux êtres une différence radicale de condition, une différence telle qu'on devrait conclure à l'existence de deux races de mortels) ; *ou par exprès commandement de Dieu* (ce qui impliquerait chez celui qui commande un privilège, qui le mît en participation de l'infaillibilité divine, sans quoi l'Etre Parfait se rendrait responsable d'erreurs et d'iniquités, et un privilège ostensible, qui pût obtenir l'assentiment des inférieurs). Déduction : nous ne sommes pas obligés de nous soumettre aux hommes ni aux puissances humaines.

Pourtant, il n'existerait aucun ordre dans le monde sans l'obéissance, et tous les liens de la vie seraient rompus. La religion intervient dans cette impasse, pour enchaîner les hommes « à une plus haute autorité ». Comment cette dernière — toute divine — s'incarne pour conduire l'humanité, c'est un problème auquel La Mennais donnera des réponses diverses selon les temps, mais il dira toujours qu'obéir n'est point subir une contrainte, que c'est bien plutôt agir avec intelligence en exerçant sa liberté dans l'accomplissement même du devoir, bref, que c'est uniquement conformer sa volonté à celle de Dieu. Qu'on y prenne garde, chez le penseur malouin, la religion semble avoir pour rôle capital de garantir la liberté, celle de l'individu et celle de la société.

Il a d'abord vu dans le roi, muni de son *droit divin*, un magistrat délégué par le ciel au service des peuples, puis, inquiet des tendances du *souverain temporel*, il l'a soumis plus étroitement au pape, *souverain spirituel*, celui-ci ayant mission d'éclairer les nations sur le juste et l'injuste et de les préserver des coups de force ou des violences princières. Ensuite, la souveraineté royale achevant de s'éclipser à ses yeux avec le départ trop mérité de Charles X, il y substitua la *souveraineté populaire*, laquelle donnait commission au *Pouvoir* d'administrer la société temporelle pour l'utilité générale. Enfin, il jugea que, loin de remplir sa véritable fonction, la Papauté devenait une menace pour l'évolution voulue par Dieu. Il dépouilla donc le Souverain Pontife de son magistère, pour le confier totalement à la *société spirituelle*, c'est-à-dire à la pensée commune, à la volonté générale, qui naissent de la communication sans obstacle des intelligences entre elles. De l'incessant travail des idées particulières surgit une raison impersonnelle, qui, par un progrès continu, rapproche sans relâche l'humanité

de l'Etre Infini. Et cette raison universelle, voilà le droit divin, voilà la souveraineté spirituelle, voilà la plus haute autorité, qui détermine infailliblement le vrai et le bien.

Pourquoi La Mennais a-t-il retiré au roi, puis au pape, leur souveraineté, pour la conférer, politique, à la société temporelle, et religieuse à la société spirituelle ? Uniquement par crainte de l'oppression. Il fonde l'obéissance, indispensable à la marche de l'humanité, sur le verdict même des hommes, c'est-à-dire sur leur liberté. — Il en est convaincu, la liberté résoudra « tous les problèmes sociaux », et mènera le genre humain au « terme inconnu de ses destinées mystérieuses ». L'âme entière du pélagien breton est dans ce mot qu'il adressait un jour à un ami : « Je ne suis pour personne, je suis pour la liberté. »

D'instinct, il allait, dans sa période la moins républicaine, vers ceux qui défendaient une doctrine d'affranchissement politique. Seulement, comme il convient à un philosophe, il transformait son inclination secrète en conclusion qui lui était imposée par l'histoire et la métaphysique. Nous en avons un exemple piquant dans la façon dont le théocrate s'est rapproché de l'école du *Globe* par le problème de l'obéissance. — En mai 1824, Foisset a une entrevue avec La Mennais et les questions brûlantes sont abordées. L'illustre écrivain « qui pense tout haut » affirme la règle qui lui tient au cœur : « l'homme ne peut et ne doit obéir qu'à Dieu », et il déclare résolument que « les libéraux sentent cela » en rejetant le joug de l'homme. — En effet, dira-t-il en 1829, leur mouvement est « trop général, trop constant, pour que l'erreur et les passions en soient l'unique principe », et l'on peut observer que « dégagé de ses fausses théories et de leurs conséquences, le libéralisme est le sentiment qui, partout où règne la religion du Christ, soulève une partie du peuple au nom de la liberté ». — Si bien que

notre sociologue interprète une tendance révolutionnaire (par rapport à la restauration) comme un signe de propension catholique. Au reste, il espère que, désabusés plus tard par l'expérience de leurs opinions erronées, les libéraux se rallieront au gouvernement de Dieu, c'est-à-dire à la solution ménaisienne du redoutable problème de l'obéissance.

Après cet exposé, le lecteur ne sera pas étonné que, dans sa religion de l'avenir, le philosophe reporte sur l'humanité la foi qu'il avait naguère dans l'Eglise et sur celle-ci l'exécration qu'il vouait jadis aux systèmes d'asservissement. Il répétera désormais à satiété : « Le catholicisme est radicalement incompatible avec la liberté. — Liberté et catholicisme sont deux mots qui s'excluent radicalement l'un l'autre » ; et cette idée sera pour lui un acte formidable et décisif d'accusation, qu'il léguera comme son testament. En même temps, le peuple hérite des privilèges sacrés : c'est lui qui possède l'*infaillible instinct*, c'est lui le véritable docteur : *croyez ce que croit le genre humain.* L'axiome d'une extension et d'un absolu de métaphysicien, que La Mennais proclamait, en 1826, dans ses *Aphorismata*, à l'usage des séminaristes et du jeune clergé : « Quidquid utile est Ecclesiae, veritas est ; quidquid nocivum ipsi, falsum ; » cet axiome, il l'applique maintenant au peuple. Et comme il s'était établi l'apologète de l'Eglise, il se constitue l'apologète du Peuple, avec le même zèle ; l'Eglise n'avait jamais tort, le Peuple aura toujours raison.

Toutefois, il ne sépare pas de la liberté un élément qu'il regarda toujours comme essentiel, et qu'il introduit dans cette réponse à ses disciples : « C'est la liberté unie à l'amour qui sauvera le monde. » Ecoutez encore son admirable définition de la loi du progrès : l'*évolution du genre humain dans la liberté, par le développement simultané de l'intelli-*

gence et de l'amour. Le domaine de l'intelligence ira grandissant, le philosophe n'a pas d'incertitude sur ce point ; mais il insiste sur *la charité*, — et il aimait employer ce beau mot chrétien de la langue latine. *Qui n'aime point est mort à tout bien.* Tandis que la foi « change avec le temps », parce qu'elle se modifie suivant le progrès des connaissances humaines, l'*amour n'est point du temps, il est immuable, éternel.* Ces idées sont familières aux *réflexions* et aux *notes* que le traducteur des *Evangiles* adjoignit au texte, en 1846. Nous ne devons pas omettre cet ouvrage, qui ne prêche plus le messianisme ancien, mais qui enseigne le ménaisianisme nouveau. C'est le bréviaire de la religion de l'avenir. Il a pour mission d'éclairer les peuples, de leur donner courage dans la pratique de la vie morale, de les soutenir dans la marche vers les améliorations nécessaires, en leur apprenant à rejeter ce qui est mort et à s'attacher à ce qui possède vie. La doctrine de Jésus est parfaite et immuable, en elle-même ; mais, dans ses applications, elle est susceptible d'un développement qui s'étend et se perfectionne avec les siècles. Pour rendre le document évangélique efficace dans la construction de la cité future, il suffit de réduire à leur valeur symbolique les tableaux de pure poésie, les légendes et vieilles croyances populaires, et de tirer des miracles leur sens purement moral ou social. Bien qu'il supprime les dogmes catholiques, et notamment l'Enfer, le commentateur maintient une sorte de purgatoire, comme une nécessité dans la croyance à l'immortalité de l'âme et au Dieu personnel et rémunérateur. Mais (dans l'*Introduction* à Dante) il promet à toutes les âmes l'ascension finale au ciel : « Toutes y arriveront, avec plus ou moins de labeur, parce que Dieu les attire toutes à soi, que Dieu est amour, et que l'*amour est plus fort que la mort.* »

La Mennais ne se dissimulait pas que sa religion de l'avenir rencontrerait des obstacles et triompherait lentement. Il espérait, néanmoins, qu'elle entrerait un jour dans « l'enseignement pratique », dégagée de l'appareil philosophique dont il avait dû faire usage pour lui donner une armature indestructible, et qu'elle fructifierait alors. Il s'imaginait qu'elle était sans défauts, parce qu'elle procédait des dogmes antérieurs et qu'elle suivait la voie indiquée par « la raison commune ». Le mouvement dont elle était animée ne correspondait-il pas au mouvement régulier et invincible de l'évolution ?

Il est vrai que le déisme était dans le courant mental de la génération, — à part la charpente théologique, si curieusement et si doctement ménaisienne, qui nous permet d'appeler le prêtre breton, selon l'heureuse expression de Renouvier, le *dernier des scolastiques hérétiques*. Précisément, en tant que construction d'un éclectisme philosophico-catholique, le temple de notre pélagien n'a point attiré les sympathies : il est resté sans fidèles et sans choristes. Sans doute, La Mennais a renforcé pour sa bonne part la marée de religiosité chrétienne, qui battit son plein parmi les hommes de ce temps-là ; mais, qu'on y fasse attention, ce n'est point par ses traités de religion que l'abbé a obtenu cette influence, c'est plutôt par son *Livre du peuple*, et c'est beaucoup plus encore par ses *Paroles d'un Croyant*. Celles-ci forment le psautier ménaisien dont tout le monde récite l'office, en attendant la fête idéaliste et généreuse de 1848. Les esprits avancés de l'époque Louis-Philippe sont des romantiques, qui prononcent avec plaisir le nom de Dieu, et qui saluent le Christ comme le précurseur des temps modernes. Barbès invoque Jésus en attendant la mort ; Ledru-Rollin cite le Révélateur qui prêcha l'égalité et la fraternité ; Raspail lit l'*Evangile* et le *Phédon*. La

littérature de Lamartine et de George Sand s'accommode à cette piété révolutionnaire et à toutes les conciliations de la nature et du christianisme. Béranger est le chantre du *Dieu des bonnes gens*. Il dit familièrement du Christ : « C'est aussi mon homme, à moi », et il le considère comme le meilleur de tous les philosophes. Dargaud, écrivain oublié, qui n'en fut pas moins un causeur brillant, aux amitiés distinguées, mentor religieux de l'auteur de *Jocelyn*, admirateur de La Mennais, est à la fois un prosélyte du spiritualisme et un anticlérical résolu. Chaque déiste a son accent particulier, plus aristocratique ou plus riche de poésie chez l'un, plus populaire et plus titubant chez l'autre, plus coloré en rouge ou plus animé de haine au catholicisme chez celui-ci, plus lointain dans une brume de panthéisme ou plus lourd de chair ardente chez celui-là, plus raisonné ou plus utilitaire chez quelques-uns; en tout cas, chez personne nous n'observons le moindre souci de la métaphysique ménaisienne.

Après 1848, on ne fut pas incliné par les événements à compter sur l'alliance de la religion et de la liberté. On se réclama, non de la théodicée, mais de l'histoire, de la science, du droit, et l'inspiration vint aux nouvelles générations, directement ou indirectement, d'Auguste Comte, de Littré, de Renan, de Taine. Dieu fut relégué dans le domaine de l'inconnaissable, ou dans la catégorie de l'idéal. La foule continua de se plaire au déisme humanitaire et anticlérical de Victor Hugo, tandis que les spiritualistes de l'Université s'attachèrent au livre de Jules Simon sur la *Religion naturelle* (dont la première édition est de 1856). Mais, nulle part, on ne songea à créer une théophilanthropie telle que La Mennais l'avait rêvée. Susceptible de s'organiser et de croître, au moment où elle parut, la secte qui naquit à l'époque du Directoire n'a aucune chance de

refleurir à l'heure actuelle, et c'est elle seule qui pourrait donner la vie au programme ménaisien.

George Sand disait, en parlant de notre héros : « Les hommes comme lui font les religions et ne les acceptent pas ». L'apôtre malouin aurait pu renvoyer son admiratrice à une page assez forte de l'*Essai sur l'indifférence.* Elle y aurait lu ceci : « On ne fait point les sociétés ; la « nature et le temps les font de concert... On veut tout créer « instantanément, tout créer d'imagination, et fondre, en « quelque sorte, la société d'un seul jet, d'après un modèle « idéal, comme on jette une statue en bronze... On croit « tout savoir, parce qu'on a beaucoup agi, beaucoup souf- « fert, et qu'après avoir disséqué des peuples tout vivants « pour chercher dans leurs entrailles les mystères de l'or- « ganisation sociale, la science doit être complète, et la « société parfaitement connue. Dans cette confiance, rien « n'arrête, rien n'embarrasse ; on constitue, et l'on constitue « encore ; on écrit sur un morceau de papier qu'on est une « monarchie, une république, — une religion, aurait-il pu « ajouter, — en attendant qu'en réalité on soit quelque « chose... »

En résumé, le déisme ménaisien, rationaliste et scolastique, à métaphysique trinitaire, à théologie et à liturgie simili-catholiques, n'a exercé aucune séduction, n'a inspiré aucune action, est tombé dans un oubli profond, le soir même du jour de sa naissance. Le philosophe de La Chênaie s'est trompé gravement en croyant élaborer la religion de l'avenir.

CHAPITRE XXVII

LA PRISON

Un an de prison, c'est une peine de mort partielle, car c'est une année retranchée de la vie. Cette sentence de La Mennais n'est point applicable à son cas. Si pénible que fut à l'illustre vieillard, de santé toujours incertaine, son existence dans une cage du sixième étage, le temps qu'il passa dans l'oubliette gouvernementale ne resta perdu ni pour les belles-lettres, ni pour les plaisirs de l'amitié.

Il trouva dans les publications que nous avons énumérées aux chapitres précédents, et qu'il envoyait non sans fierté du haut de sa geôle, un moyen de poursuivre son enseignement et de justifier le sérieux de sa mentalité nouvelle. N'essayait-on pas de l'avilir par l'histoire de ses variations ?

Il avait reçu des adresses, dont celle-ci, — que je possède et qui porte plus de quatre cents signatures, — donnera le ton :

« Au citoyen Lamennais, — Citoyen, les patriotes lyon-
« nais éprouvent le besoin de vous témoigner toute la sym-
« pathie que leur inspirent votre beau talent et le noble
« usage que vous en faites, de vous dire la douleur que leur

« a fait éprouver l'arrêt inattendu qui vous frappe. — La « société est ainsi faite que les défenseurs du peuple ont « bien souvent à souffrir ; heureusement la grandeur de la « mission soutient le courage et relève l'énergie ; la cons- « cience du bien que l'on fait aide à supporter les maux. — « Dans cette prison, qui sera bien douloureuse peut-être « pour votre frêle santé, dans ces entraves matérielles « imposées au génie, que l'estime des patriotes vous sou- « tienne. — C'est dans les souffrances que la foi brilla tou- « jours de son plus vif éclat; de votre prison, nous en sommes « certains, sortiront vos plus belles paroles pour l'émanci- « pation nouvelle de l'humanité. »

Des démonstrations du même genre continuèrent de lui parvenir au nom d'ouvriers ou de divers comités réformistes. Le peuple, écrivait le docteur Sales Girons, tourne ses regards vers Sainte-Pélagie, et son oreille est attentive à tout ce qu'on veut lui dire de la vertu et de la captivité de son tribun : « Il vous a parlé ? Vous l'avez donc vu ? « Parlez-nous de lui. — Le roi donc voulait lui faire donner « un peu plus d'air, il a refusé cet air ; il n'a pas voulu un « peu plus de lumière, pour ne pas dire à un homme merci « d'un rayon de soleil... — On dit qu'il est malade. — Il « va mieux ; mais il est triste et vieilli ; son corps se courbe, « mais son âme est inflexible, et son intelligence infati- « gable...

Les visiteurs ne manquaient pas à Sainte-Pélagie. Le prisonnier fut sensible au désir qu'exprimèrent de l'aller voir des royalistes qu'il avait connus jadis, comme M. de Forbin-Janson et M. de Conny. Il ne fut pas indifférent à la proposition que lui fit transmettre l'archevêque de Bordeaux de le rencontrer dans sa cellule, « mais la chose, pour bien des raisons, doit en rester là », répondit-il. En revanche, il se montra blessé du fracas que produisit George Sand

en s'adressant au ministre, comme pour se faire ouvrir d'autorité la porte de son donjon.

L'auteur des *Sept cordes de la lyre* a contribué pour sa bonne part, — avec Madame Marliani et Madame d'Agoult — au jugement que La Mennais porte sur les femmes dans les *Discussions critiques*, et aux leçons qu'il leur donne. Comme nous vous comptons parmi nos saints, lui répondit la dame de Nohant, dans une lettre qui ne manque pas de noblesse, « comme vous êtes le père de notre église nouvelle, « nous sommes toutes désolées et toutes découragées quand, « au lieu de nous bénir et d'élever notre intelligence, vous « nous dites un peu sèchement : Arrière, mes bonnes filles, « vous êtes toutes de vraies sottes ». Il préférait recevoir Madame Cottu, mère de famille, et femme qui avait de la piété. Son amitié chaude et délicate, fidèle à travers les vicissitudes du temps, lui paraissait comme ces fleurs en petit nombre qui subsistent après l'orage et dont le parfum est plus doux.

Parmi les visites qui lui étaient particulièrement agréables, il faut détacher celles de Béranger et de Chateaubriand. Naguère (dans l'*Esquisse*), il avait célébré le chansonnier comme le génie où le peuple oublié si longtemps avait reconnu son propre génie, et il avait inscrit l'Autre au rang des poètes immortels, à côté de Rousseau, et dans la compagnie de Goethe et de Byron. Et c'est le souvenir des conversations entre les deux Malouins qui est conservé dans les *Mémoires d'Outre Tombe*, avec des accents dignes de si hauts interlocuteurs :

« Je ne vais pas voir les prisonniers, comme Tartufe, « pour leur distribuer des aumônes, mais pour enrichir « mon intelligence avec des hommes qui valent mieux que « moi. Quand leurs opinions diffèrent des miennes, je ne « crains rien : chrétien entêté, tous les beaux génies de

« la terre n'ébranleraient pas ma foi... Si je pèche par excès, « ils pèchent par défaut ; *je comprends ce qu'ils comprennent,* « *et ils ne comprennent pas ce que je comprends.* » — Je souligne cette formule qui me semble une réponse très directe à La Mennais. On racontait couramment que le métaphysicien avait éprouvé dans son jeune âge la sensation de l'infini et qu'il avait murmuré devant les flots en courroux : *Les autres regardent ce que je regarde, et ne voient pas ce que je vois.* — « La révolution de juillet a relégué aux ténèbres « d'une geôle le reste des hommes supérieurs dont elle ne « peut ni juger le mérite, ni soutenir l'éclat. Dans la dernière « chambre en montant, sous un toit abaissé que l'on peut « toucher de la main, nous, imbéciles croyants de liberté, « François de Lamennais et François de Chateaubriand, « nous causons de choses sérieuses. Il a beau se débattre, « ses idées ont été jetées dans le moule religieux ; la forme « est restée chrétienne, alors que le fond s'éloigne le plus « du dogme : sa parole a retenu le bruit du ciel... »

Il ne serait pas juste d'omettre au nombre des chers visages qui réjouissaient le cœur du condamné son *bon Ange,* comme il appelait alors son neveu, qui s'était efforcé de rendre plus confortable la chambre de pénitence. — Ange Blaize avait trente ans. Il était venu à Paris pour achever ses études, qu'il étendit aux sciences et à la médecine, mais il cultiva principalement l'histoire et le droit. Il servait de secrétaire à son oncle, dont il reflétait, avec l'enthousiasme le plus sincère et le plus désintéressé, les idées politiques et religieuses. — Dans son ardeur à poursuivre les réformistes, le gouvernement traduisit Ange Blaize en police correctionnelle, le 10 juin 1841. Un tel procès ne pouvait qu'aviver l'affection qui unissait le neveu et l'oncle et exciter leur haine mutuelle pour le régime de Louis-Philippe.

Je remercie maître Adrien Benoît, dit l'inculpé à ses juges, « de la généreuse indignation avec laquelle il a repoussé « l'accusation portée par M. l'avocat du roi contre l'homme « illustre dont le nom est une des gloires de la France ».

Le président : « On ne l'a pas accusé. »

Blaize : « M. l'avocat du roi a dit que les écrits de M. Lamennais avaient produit l'exaltation de mes idées. »

L'avocat du roi : « Je n'ai pas dit cela. »

Blaize : « Cela est écrit dans le réquisitoire qui se trouve sous les yeux du tribunal. On m'y fait un crime d'être neveu de M. Lamennais ».

Le Président : « Continuez. »

Blaize : « ...contre l'homme illustre dont le nom est une « des gloires de la France, et qui, tout en acceptant avec « résignation l'arrêt qui l'a frappé, n'expie pas moins aujour- « d'hui dans les fers son ardent dévouement à la cause du « peuple et à la grandeur de la nation. »

Acquitté d'abord, le prévenu fut condamné en appel. Le 25 août, La Mennais écrivait à Mme Yéméniz : « Notre aimable gouvernement vient de se charger de loger mon neveu pour deux mois, non pas près de moi, mais dans la même maison que moi. Comment jamais pourrai-je m'acquitter de la reconnaissance que je dois à ces gens-là ? » — Il faut connaître ces faits pour comprendre la progression de colère que les amis observaient dans le langage du vieillard : « On ne saurait se taire, disait-il, en présence de ces audacieux attentats et de ces révoltantes injustices. — Je ne sais si on sera assez sot pour pardonner, mais moi, *je n'oublierai jamais rien.* »

Pour rendre la paix à son âme, Béranger aurait voulu le détourner des brochures de combat et attacher sa plume à l'achèvement de son « admirable ouvrage » de philosophie ; il désirait aussi l'amener à jouer du piano. Les con-

seils de Pierre-Jean avaient du bon : « il a tant d'esprit et de sens ! », avouait La Mennais. — Aussi bien, celui-ci retrouvait à certaines heures la gaieté qui charmait jadis les hôtes de La Chênaie. Parfois, son cachot semblait une retraite mystérieuse de Platon. Un soir, rapportait un publiciste républicain, qui ne l'aimait guère, l'ombre me dérobant l'aspect de la cellule et les traits du captif, je me crus, en écoutant ce philosophe et ce législateur, assis, avec le divin Grec, contre les colonnes du temple de Sunium.

Et le poète s'enchantait au bruit des cloches qui éparpillaient de la musique dans les airs jusqu'à sa lucarne. Ou bien, il s'abandonnait à de beaux projets d'exil en Orient : « Peut-être trouverait-on près du Bosphore, sur la côte d'Asie, une existence assez tolérable. » Plus souvent il songeait à sa province natale, il évoquait les scènes de son enfance. Dans de petits poèmes en prose, il traduisait les tableaux qui revivaient à ses yeux. Il les a publiés dans la suite, sous le titre de *Voix de Prison*. Quatre de ces pièces sont des œuvres d'art parfaites, qui devraient orner les anthologies classiques. Ses *Laboureurs*, son *Petit pâtre*, sa *Jeune fille noyée*, ses *Pêcheurs*, offrent un ciel de lumière, un parfum de bruyère, une chanson de la mer, une netteté de vision, avec la richesse et la précision des termes évocateurs d'images, un sentiment de tendresse humaine, qui prouvent quel grand amant de la nature et quel écrivain rare se promenait jadis sur la rive malouine ou dans la campagne de La Chênaie. On serait presque tenté de dire : que n'a-t-il toujours écrit comme cela ? Délicieuse récréation du métaphysicien et du sociologue, il lisait ces morceaux, dans sa geôle de Sainte-Pélagie, à ses amis, Emile Forgues, Madame Cottu, Chateaubriand.

Parmi ses compagnons de captivité se trouvait un de ses admirateurs, Alphonse Esquiros, qui, lui aussi, composa

ses *Chants d'un prisonnier*. De poète à poète on se donne la main. Et le vieillard recommanda chaudement le recueil de ce « jeune homme fort doux et fort bon ». Il en fit acheter un exemplaire par la duchesse de Vicence, et il écrivit à un républicain de nom célèbre : « Vous prendrez sûrement, mon cher Carnot, un exemplaire des *Chants d'un prisonnier*, pour aider à payer l'amende à laquelle l'auteur, retenu en prison, a été condamné. — Votre dévoué : F. Lamennais. »

Comme le bienheureux qui abandonna son capuchon pour ne pas gêner une couvée de roitelets qui s'y était mise au chaud, et qui a légué son nom au rocher natal des corsaires, le philosophe de Saint-Malo n'était pas indigne de figurer dans quelque fable gracieuse où les humbles volatiles seraient des acteurs, race innocente et musicale, qui se nourrit dans la pureté des airs. Vers la fin de mai il écrivait : « Nous rebroussons vers l'hiver, tellement qu'aujourd'hui j'allumerais du feu, si je ne craignais de déranger de pauvres petits moineaux, qui ont niché dans le tuyau de mon poêle. » Ce trait passa de bouche en bouche et s'amplifia en légende (invraisemblable, comme il convient), que Brizeux rendit en vers à la mort du grand lyrique :

« ... En vain gronda la bise, en vain depuis novembre
« Jusqu'en mars pluie et neige assiégèrent la chambre :
« Le tison resta mort. Blotti sous son manteau,
« Le sage tendrement souffrit pour un oiseau :
« Mais, au moindre rayon, pour son ami fidèle,
« Gaîment au bord du toit gazouillait l'hirondelle. »

Les oisillons n'ont point tant de sollicitude pour les prisonniers, et notre captif comptait de préférence sur les hommes pour le distraire. Bien que sa correspondance fût plus entravée qu'à l'ordinaire, elle demeurait son plaisir. Il avait besoin d'exprimer au jour le jour ses sentiments,

ses rêves, ses pensées, et d'agir sur l'opinion des autres. Au nombre des réponses qui l'intéressèrent davantage, citons une longue lettre inédite de Mazzini. Elle fut envoyée de Londres, très probablement. Elle est datée du 6 août 1841 :

« Pardonnez-moi mon silence. J'ai été tout ce temps en « butte à toutes sortes de chagrins moraux et matériels. « Mes lettres n'auraient pu renfermer que des plaintes « contre les choses et les hommes ; et la plainte à vous qui « souffrez aujourd'hui pour nous tous, m'aurait paru une « lâcheté. J'ai préféré de me taire. Je n'ai pas besoin au « reste de me disculper avec vous ; je n'ai besoin que « d'affirmer que je vous admire et vous aime de plus en plus.

« Je vous adresse un second numéro de notre feuille pour « les ouvriers. Vous y trouverez encore votre nom. L'article « vous prouvera du moins que, malgré mon silence, vous « étiez présent à mon souvenir. Veuillez vous rappeler que « j'écris pour des ouvriers, qui sont entièrement en arrière, « et pour lesquels on n'a jamais rien entrepris. Le journal « se glisse en Italie avec bien de difficultés et de lenteurs ; « mais enfin il s'y glisse.

« Je ne puis vous parler de l'*Esquisse*. D'abord, et prenez « ceci littéralement, je n'ose pas. Ensuite, il me faudrait « vous écrire vingt pages, et je n'ai que le temps de vous « écrire vingt lignes. Dans l'ensemble, c'est un livre magni- « fique ; magnifique par l'unité de la pensée, par l'enchaîne- « ment logique, et la force de déduction. Je ne parle pas « des formes et du style, car il n'y a pas, je pense, de con- « testation sur cela. Il me paraît aussi *vrai* dans sa plus « grande partie. Je dirais en tout, si je n'y trouvais pas, « dans la première partie, l'empreinte, un peu trop forte à « mon avis, de la théologie chrétienne. Je ne sais si c'est « le langage ou le fonds ; mais, par l'un ou par l'autre, le

« développement que vous donnez à l'idée trinitaire me « paraît pécher en ce sens. J'ai réfléchi, réfléchi, réfléchi « encore en vous lisant, sans que la distinction en trois « personnes ait pu m'apparaître aussi clairement essen- « tielle, aussi importante pour l'avenir que tout votre livre « le dit. Sa valeur me semble être plutôt historique que « dogmatique. L'humanité me paraît avoir fait par elle « plutôt de l'analyse que de la synthèse : du polythéisme « en grand, si je puis ainsi m'exprimer. Je pense que dans « la série des époques religieuses envisagées comme autant « de phases du plan éducationnel à travers lequel nous « marchons vers le but, nous avons pris Dieu plus exclusi- « vement sous l'une ou l'autre de ses faces, ne nous sentant « pas encore assez forts pour le contempler dans son unité. « Dieu-Puissance me paraît caractériser l'ensemble des « vieilles religions orientales. Dieu-Intelligence l'ensemble « des croyances chrétiennes. Il va sans dire que chacune « de ces deux grandes conceptions religieuses s'engrène dans « l'avenir par le pressentiment de plus en plus révélé du « *terme* immédiatement successif. Je crois que nous appro- « chons à grands pas d'une troisième conception *religieuse*, « c'est-à-dire embrassant ciel et terre, qui, en rajeunissant « autant que possible les deux autres faces, s'appuyera avec « plus de prédilection sur Dieu-Amour. Est-ce à dire que « l'avenir reculé ne nous réserve pas la conception qui con- « templera autant que possible ici-bas *Dieu*, Dieu dans son « unité ?

« Quant à la partie *humaine* de votre ouvrage, elle sera « parfaite pour l'époque, si vous pouvez, comme je le pres- « sens par les trois volumes, vous tenir toujours en garde « contre tout esprit de réaction qui, devant tous les sys- « tèmes absurdes et immoraux qu'on qualifie aujourd'hui « de sociaux, et qui absorbent l'individualité, vous entraî-

« nerait à lui faire une trop large place dans votre édifice.

« Il y a, vrai dire, de quoi réagir ; et c'est pourquoi on « ne peut jamais assez se tenir sur ses gardes. Nous avons « ici, parmi les ouvriers français surtout, des échantillons « de toutes vos fractions du parti ; et il y aurait de quoi « dégoûter tout homme qui n'aurait pas sa foi en l'avenir « aussi robuste que nous l'avons. Nous avons des hommes « qui prétendent que l'avenir des sociétés n'a rien à démêler « avec les croyances religieuses, et qui font, en conséquence, « de ces dernières un instrument de consolations purement « individuel, qu'ils abandonnent entièrement au caprice « de l'individu. Nous avons des hommes qui votent par « assis et levé l'abolition de toute nationalité, c'est-à-dire « qui veulent briser le point d'appui du levier dont ils pré- « tendent vouloir se servir. Nous avons des communistes ; « nous avons de tout. Nous brisons avec tous, et nous vous « savons gré de le faire aussi vigoureusement que vous le « faites. Je n'ai pas vu votre dernière publication sur l'*avenir « du peuple ;* mais j'ai vu dans le *National*, je crois, l'extrait « qui regarde le communisme, et c'est bien. Poursuivez « courageusement votre œuvre. Il est temps de parler toute « la vérité qu'on possède, et de combattre toutes les erreurs. « Nous ne pouvons prêcher le Progrès et nous taire sur des « hommes qui voudraient nous immobiliser, en supprimant « presque tous les élémens de l'activité humaine. Il y a « quelques jours, un homme que vous connaissez me disait « en improuvant ce qu'il appelait le ton tranchant de votre « dernier travail : « il ne faut pas briser avec le *communisme ;* « car, si nous le faisons, de quoi nous servirons-nous pour « tenir en arrière les gens du *National ?* » Ce mot donne « bien la mesure des hommes auxquels nous avons à faire : « ce sont des politiques, des hommes de parti et non pas « de croyance. Ils veulent introniser une foi nouvelle, Machia-

« vel à la main. Permettez-moi de classer avec eux, quoi « que vous puissiez en penser, les réformistes parlementaires, « et tous ceux qui attendent l'initiative d'une Epoque, « d'un coup d'État gouvernemental. Ont-ils une idée bien « nette de notre mission ? Ne subalternisent-ils pas l'œuvre « de Dieu, le triomphe de la vérité, au caprice de Louis-« Philippe, ou de tout autre ennemi de la vérité ? Prêchons « aujourd'hui ; prêchons tant que nous n'avons pas con-« quis un assez grand nombre d'hommes à nos croyances ; « mais, le jour venu, agissons ; l'initiative est à nous.

« Quant à moi, si je le pouvais, j'agirais demain. Nous « avons là-bas, en Italie, un terrain vierge, un élément qui « n'a jamais été mis à l'œuvre, le peuple, à appeler sur « l'arène. Le passé n'est rien ; car tous mes essais de révo-« lution jusqu'ici n'ont reposé que sur les intérêts et sur « les forces d'une fraction, militaire, patricienne, ou bour-« geoise, de la Nation. Nous ne manquons, je vous l'assure, « ni de bonnes intentions, ni de forces, en Italie. Seulement, « ces forces sont frappées d'inertie ; toutes nos conspira-« tions ne peuvent s'adresser qu'à ce qu'on appelle les intel-« ligences, qui ne font rien, qui ne feront jamais rien. Le « peuple, notre peuple, qui a l'intelligence du cœur ne peut « ni nous lire ni nous entendre. Il nous faudrait lui parler « par l'action. Quand je prouve à nos hommes de l'Italie « centrale qu'ils *peuvent* en vingt jours s'insurger victo-« rieusement, ils me répondent qu'ils le peuvent, mais « qu'ils ne le veulent pas, parce que, en 1831, ils l'ont fait, « et qu'ils sont restés seuls. J'ai beau leur dire qu'ils n'ont « rien fait de national en 1831 ; que l'Italie ne devait pas « les suivre sur l'arène étroite, locale, mesquine, dans « laquelle ils avaient, eux, dès leurs premiers actes, parqué « la révolution ; ce n'est qu'à un petit nombre d'hommes « de la classe moyenne que je m'adresse ; le peuple est

« essentiellement en dehors de mon travail secret. Si je « n'avais pas épuisé, dans mes travaux antérieurs, mes « moyens personnels ; si je n'étais pas réduit à écrire pour « vivre des articles dans les revues anglaises ; si, dans un « temps où toute spéculation matérielle hasardeuse trouve « des donneurs de fonds, je pouvais trouver pour l'éman- « cipation de 22 millions d'hommes la somme mesquine de « 150.000 francs, j'irais, tout de suite, planter à Rome, dans « cette Rome qui a eu deux mondes et qui en couve un troi- « sième, le drapeau qui porte écrit « Dieu et le peuple ». Le « travail secret que depuis dix années je poursuis me donne « assez de garanties pour l'insurrection dans les deux tiers « de l'Italie ; le reste n'est, selon moi, qu'une affaire de « direction. Je vous dis tout cela, parce que vous m'avez « demandé, dans votre dernière lettre, quels étaient mes « projets, quelles étaient mes espérances. O Lamennais ! « quel beau champ n'ouvririons-nous pas à vos doctrines, « si c'était à nous que l'initiative pouvait échoir !

« Veuillez me donner des nouvelles de votre santé ; et « croyez toujours, si tant est qu'elle vous soit bonne à « quelque chose, à l'affection bien sincère de votre

« Joseph M. »

Le philosophe breton répondit à l'agitateur italien, le 18 août, pour le convaincre de « l'importance souveraine de la conception trinitaire de Dieu », et pour l'engager à lire avec attention ses opuscules nouveaux. Il terminait sa missive en ces termes : « Aimez-moi, Mazzini, comme je vous aime, en frère, et ne soyez pas désormais si longtemps sans m'écrire. » — Ainsi se parlaient entre eux ces deux révolutionnaires illustres, qui avaient tant de points de contact dans leurs idées religieuses et dans l'élévation de leur caractère.

Colloques de la correspondance, causeries des visites amicales, activité de la composition littéraire, tels sont les dérivatifs au confinement du vieillard, avec les lectures récréatives qu'il se procurait. Je pardonne presque tout aux écrivains, disait-il, « pourvu qu'on ne m'ennuie pas ». Balzac l'intéresse ; Henri Monnier lui semble merveilleux de vérité ; Rabelais l'amuse par l'intensité de sa verve et le sérieux caché sous sa folie; Stendhal lui plaît par la peinture de mœurs franches et fortes ; Sand a des pages magnifiques ; tandis que Rousseau, même dans ses *Confessions*, finit par lui paraître « gonflé, affecté, faux de sentiment et souvent d'expression ».

Et le temps passe. Entré dans la prison le 4 janvier 1841, vers trois heures de l'après-midi, l'ermite breton (comme il signait autrefois) en sortit le 3 janvier 1842, dans la matinée. Le public commençait à l'oublier. Mme Cottu fut la première à l'aller voir dans son nouvel appartement de la rue Tronchet, auquel on accédait par 118 marches. Bientôt, Béranger réunit autour de sa table quelques amis pour fêter la délivrance du polémiste. Après le dîner, il lut sa chanson de l'*Apôtre*, qui était dédiée au prêtre malouin :

« Paul, où vas-tu ? — Je vais sauver le monde.
« Dieu nous donne une loi d'amour.
« — Apôtre, la sueur t'inonde,
« En festins ici passe un jour... »

Et le semeur de verbe, qui croyait et s'émouvait à la sainte amitié, embrassa avec effusion le bourgeois de Paris.

CHAPITRE XXVIII

HUIT ANNÉES DE LA SOIXANTAINE

En descendant de la cage où le gouvernement de Louis-Philippe l'avait enfermé, La Mennais espérait s'emplir à nouveau la poitrine de l'air pur et vivifiant de sa jeunesse dans un voyage en Bretagne. Il ne souffrit pas trop du froid, mais la fatigue, et l'aspect désolé de la campagne, gâtèrent un peu le séjour désiré ; puis, malgré la bonne volonté des hôtes, il ne retrouvait sur les visages et dans les choses elles-mêmes que le passé, ce passé avec lequel il avait rompu. Aussi rentra-t-il au logis parisien sans regrets bien vifs de la province, heureux, pourtant, des prévenances de sa famille et de ses amis ; et il se mit à composer le livre de ses vengeances et de ses espérances.

Cet ouvrage parut en février 1843. Il était intitulé *Amschaspands et Darvands*. Ces noms, empruntés à la religion des Perses, désignent les génies du bien et ceux du mal, qui se disputent l'empire de la création. Leurs conversations, ou leurs monologues qui se répondent, constituent les *Lettres persanes* de La Mennais, mais combien différentes de celles de Montesquieu, par le style et par l'esprit ! La satire du Malouin n'est point légère d'habit ni d'accent,

elle n'a point le sourire libertin ni le geste précieux, et elle n'égratigne pas à l'épingle. Elle prend à fond, avec un harpon marin, déchire en long et en large, rit en sarcasmes énormes, insulte en peintures à fresque ; mais elle a l'âme simple, elle se pare, à l'occasion, des vêtements les plus frais et les plus riches, se fait charmante et récite sa prière ; ou bien elle vaticine, et multiplie les professions de foi ; elle clôt enfin ses lèvres après un acte d'espérance.

Notre Swift breton passe donc en revue pour les couvrir de dérision, ou les livrer à l'exécration, les diverses formes de gouvernement, l'Angleterre commerciale, la Russie oppressive, la chambre des pairs, celle des députés, Guizot (ce pédant rogue, ce cuistre hargneux), Thiers (petite figure remuante et glapissante), Cousin (Judas à la mine épaisse et sensuelle), le monde de la finance, la justice, les philanthropes, la fatuité des corps savants, la littérature matérialiste ou vénale, les théories ou les sectes qui menacent la dignité du mariage et de la famille. Il annonce la fin de toutes les religions révélées et de toutes les institutions du passé. Mais il croit au progrès, « qui ne laisse pas de s'accomplir irrésistiblement aussi bien dans l'ordre pratique que dans l'ordre des idées ». Il proclame que le désordre du moment, si effrayant qu'il soit, n'est que le phénomène fatal d'une période de transition, où les démolitions innombrables et nécessaires mettent obstacle à une vue nette et joyeuse des reconstructions qui surgissent. L'avenir verra « le triomphe du bien ».

Les *Amschaspands* furent lus. Ils eurent en juin 1843 une seconde édition (et non pas une troisième, comme le ferait croire la couverture). Mais ils furent mal accueillis. C'est un livre « violent et désordonné », clama Lerminier, dans la *Revue des deux mondes ;* l'auteur « a sali ses pages de ce que peut vomir d'outrages la haine la plus furieuse,

et, nous ne craindrons pas de le dire, la plus inepte » ; il « jette son fiel sur toute chose et sur tout homme ». Dans le *Correspondant*, Alfred de Courcy fit observer que rien n'était moins gai « que ces continuels lazzis sur la bêtise des hommes », et qu'après la lecture d'un beau passage on se sentait glacé dans son admiration par « des trivialités et des quolibets ». George Sand entra dans la mêlée pour répondre à la critique de Cuvillier-Fleury, publiée dans le *Journal des Débats*. Elle exalta, dans la *Revue indépendante*, « le dernier prêtre, le dernier apôtre du christianisme de nos pères, le dernier réformateur de l'Eglise ». Son œuvre est grande, disait-elle ; cependant il n'a pas assez compris la mission de la femme moderne, et il a conservé dans ses plans « quelque chose de trop ecclésiastique ». Volontiers, nous irions « le tirer par sa soutane (la seule soutane qui nous inspire encore du respect), pour lui dire : « Père, grondez-nous tant que vous voudrez, nous aimons mieux vos reproches que votre silence... Moquez-vous, tonnez, menacez ; tout cela est beau venant de vous, et vous ne blesserez jamais une âme sincère. »

Les aristarques n'ont pas cessé d'être sévères pour les *Amschaspands*. En 1849, une revue anglaise (*The british quarterly review*) exprimait le regret que l'écrivain eût choisi un cadre singulier pour sa matière. Les lecteurs étrangers, disait-elle, et même les lecteurs français, éprouvent quelque peine à suivre la pensée de l'auteur, à travers ces noms bizarres ou barbares, tirés d'une mythologie qu'aucune éloquence ne saurait rendre populaire en Europe. En 1855, Rispal (dans le *Correspondant*) reprochait à l'ironiste de se perdre dans ses emportements : à la place d'une satire fine, incisive, sa plume courroucée ne produit qu'une diatribe. En 1892, Spuller réprouvait encore ce volume « d'une facture pénible » et « d'une lecture fastidieuse »,

pamphlet lourd, obscur, « et presque incompréhensible ».

Est-ce que les tristes *Amschaspands*, mandait Béranger au pasteur Peyrat, ne vous ont pas montré le fond d'une âme découragée ? — Notez que le chantre des *Infidélités de Lisette* tenait beaucoup à inscrire le philosophe au catalogue des cœurs défaillants, — dont il se déclarait, naturellement, le bon Samaritain. L'indignation du chansonnier est comique, quand son admirateur calviniste semble croire (quel renversement des rôles!) que le prêtre breton pouvait le consoler dans ses souffrances ! — Trois ans auparavant (24 avril 1840), La Mennais répondait à Louis de Potter : « Vous avez eu raison de penser que ce qu'on vous a dit de mon découragement n'était pas vrai. Je crois aussi fermement que jamais à l'avenir meilleur qui se prépare, et, autant que jamais, je suis disposé à travailler, selon mes moyens, à sa réalisation. » Ne vous méprenez pas sur le sens des couplets d'Alceste. Il maudit les hommes, parce qu'il a foi dans la capacité vertueuse de l'humanité.

Certes, la vieillesse commence à lui rendre son labeur plus difficile, et il sent sa pauvre vue diminuer. Mais le *mens divinior* n'est pas atteint. Et il collabore de toutes ses forces au progrès.

En février 1846, il donna le IVe volume de son *Esquisse d'une philosophie*. Il y traitait de la *Science*. Mais il ne sépare pas la science de Dieu et des réalités immatérielles, de la science de la Nature et des réalités physiques. « Science des idées, science des phénomènes : voilà donc toute la science. » L'infini et le fini ne se peuvent connaître l'un sans l'autre. — Le principe d'évolution domine l'histoire de l'univers, mais, en ce qui concerne les animaux, on ne saurait accepter un transformisme absolu, qui les ferait dériver tous d'un type unique. — Je note que le mot transformisme ne se trouve pas dans La Mennais. — Si l'homme

n'est pas créé par l'action immédiate de Dieu (théorie que rien ne permet de soutenir solidement), il ne vient pas non plus de la transformation des espèces (doctrine à laquelle on peut opposer trop d'objections), il naît en vertu des lois de la Nature, à l'époque où les conditions de son arrivée sont réalisées et déterminent son apparition. Chaque espèce a dû commencer non par un seul couple, mais par production multiple, dans les milieux où le développement d'une nouvelle espèce était provoqué par les lois de la Nature ; et l'homme semble bien avoir plusieurs centres d'origine. Quant à la vie, elle n'est certainement pas l'attribut exclusif de notre planète imperceptible. « Le souffle divin remplit l'univers, et partout il s'y manifeste en des multitudes d'êtres, qui s'élèvent, de l'organisation la plus rudimentaire, au sentiment et à la pensée, progressive elle-même sans fin, sans terme. »

Inutile de discuter les thèmes qui remplissent ce livre. La science est dans un devenir perpétuel, et un volume comme celui-là vieillit rapidement. Quelques pages sont d'une lecture agréable. Mais on demande moins à une telle œuvre de brillants mérites littéraires qu'une limpidité et une précision parfaites dans le style. Cette courageuse tentative de jeter les fondements d'une philosophie générale des sciences obtint peu d'hommages. Pourtant, l'auteur n'avait négligé aucune source d'information dans son travail. Depuis 1834, il s'était mis à l'étude des sciences physiques et naturelles, et, pour sa rédaction définitive, il avait sollicité l'avis de plusieurs spécialistes et mis son manuscrit sous les yeux d'Arago.

En même temps qu'on imprimait l'in-octavo de 468 pages, on mettait sous presse les *Evangiles*, « traduction nouvelle, avec des notes et des réflexions ». Cet ouvrage parut à la mi-janvier 1846. L'abbé Henri Maret reconnut que la

traduction « généralement exacte » était remarquable « par l'élégance, le goût, et souvent par l'onction ». D'autres (comme Rispal, dans le *Correspondant*, en 1855) se montrèrent plus sévères, et jugèrent que le tour de la phrase, « sans doute biblique, mais assurément peu français », décelait « plus d'affectation que d'originalité ». Quant aux commentaires qui accompagnaient le texte, ils furent accueillis avec défaveur. En vérité, s'écriait l'abbé Jean, « ce pauvre Féli extravague ». Lerminier fut d'un avis analogue, dans la *Revue des deux mondes*. A Rome, on mit le volume à l'index (en août 1846), à cause de la malignité des annotations ; néanmoins, observe un docte jésuite, Hurter, la traduction était magnifique (*stilo splendido*). A Paris, le préfet de police éprouva les mêmes sentiments que la *Sacrée Congrégation*. Car, dans un rapport adressé au président du conseil (le 1er janvier 1847), il signala parmi les ouvrages dangereux celui de notre héros.

Ce dernier poursuivit son travail, en faisant passer dans notre langue, avec un soin extrême, tout le *Nouveau Testament*, et il donna ce document des origines chrétiennes en deux petits volumes, débarrassés de ses gloses sur les Evangiles. Malgré ce coup de ciseau, l'insuccès de la nouvelle publication fut complet. En effet, elle date de novembre 1851, et le libraire en avait encore, en 1854, dans son magasin, 2.923 exemplaires, qu'il ne pouvait écouler. L'ouvrage se vendait cinq francs.

Ses études philosophiques ou religieuses étaient loin de détourner l'auteur du spectacle de l'agitation européenne. Il était attentif aux souffrances des peuples, aux douleurs de l'Irlande, particulièrement, et la Pologne lui demeurait une patrie sacrée. Le 16 décembre 1846, il écrivait à Marion : « Vous ne connaissez qu'une très petite partie des horreurs qui se commettent dans le Nord. Ce

sont des crimes inouïs, tels que la terre n'en vit jamais. Il y aura une justice terrible, on doit s'y attendre, et l'appeler de tous ses désirs. Car, sans cela, les peuples cesseraient de croire en Dieu. » Sous l'empire de cette émotion, il venait de publier une *Protestation de la démocratie française et du socialisme universel*, intitulée *Le deuil de la Pologne*. Moins de trois semaines après, il lança un appel *A la démocratie européenne*, au nom de *la démocratie française*.

Sur ces entrefaites, les affaires d'Italie prenaient un intérêt très particulier pour La Mennais. En effet, Grégoire XVI était mort le 1er juin 1846. « Les malédictions du peuple, dit un historien, accompagnaient dans la tombe le pape qui avait d'abord tout promis et plus tard tout refusé. » De l'une à l'autre extrémité de la péninsule italienne, l'opinion exigeait des réformes. Or, un mois après son élection, Pie IX fit publier une amnistie, et, guidé par quelques libéraux, il se mit avec bonne volonté à modifier le déplorable état des choses. La papauté semblait s'affranchir des doctrines absolutistes et s'appliquer à la résurrection de l'Italie. Tous les regards se dirigèrent alors vers l'ancien rédacteur de l'*Avenir*, comme vers le prophète de ces Temps Nouveaux.

On me voudrait à Rome, écrivait l'abbé à ses amis. Cormenin, qui lui avait consacré jadis une page de chaude sympathie, fut plutôt surpris, pendant un séjour dans la Ville, de la manière dont « les hommes les plus considérables et les plus respectés » lui parlaient du vieil ultramontain. Ils l'ont prié, raconte La Mennais au baron de Vitrolles (10 septembre 1847) de me faire savoir « qu'ils avaient conservé de moi un *tendre*, et *précieux*, et *pieux* souvenir ». A cela rien d'étonnant, puisque le Père Ventura avait écrit quelques semaines plus tôt à son hôte de jadis : « J'ai

une ambassade à vous faire ; c'est de la part de l'ange que le ciel nous a envoyé, de Pie IX, que j'ai vu ce matin. Il m'a chargé de vous dire qu'il vous bénit et vous attend pour vous embrasser. »

Lorsque, en 1834, un traducteur anglais donnait les *Paroles*, en ajoutant, au titre intérieur, que pour les avoir prononcées, le Croyant avait été damné éternellement par le pape de Rome, cet interprète avait des chances de convulser d'horreur et de plaisir un auditoire de romantiques :

« Mis hors du saint Empire et de la sainte Église,
« Isolé, foudroyé, réprouvé, mais resté
« Debout, dans sa montagne et dans sa volonté...
« Rien n'a vaincu, rien n'a dompté, rien n'a ployé
« Ce vieux Titan du Rhin, Job l'Excommunié ! »

Evidemment, le Job des rives de la Rance tombait sous le coup d'un certain nombre d'excommunications, qu'un canoniste aurait pu lui énumérer doctement. Mais le même spécialiste lui aurait expliqué, s'il en avait eu besoin, qu'il était, après tout, dans la catégorie des *tolérés*. Car il ne fut jamais excommunié *nommément*, ni mis au rang des *vitandi*. Bien plus, on peut dire que le Vatican n'avait point brisé avec son apologète d'autrefois. Sans doute, Grégoire XVI avait qualifié en traits indignés sa *superbia satanica*, — mais en conversation privée, devant Bruté, et M. Féli aurait à jamais ignoré ce mot, si l'auditeur ne l'avait transmis lui-même à l'intéressé, en avril 1836, avec le candide espoir d'épouvanter le pécheur sur l'état de son âme. En public, le Saint-Père conservait un langage noble et paternel, et peut-être voulut-il réparer l'étourderie du prélat, lorsqu'il écrivit dans son bref du 21 décembre 1836, à Montalembert : « Plaise à Dieu que celui qui ne

cesse de nous contrister revienne enfin à son propre cœur ! Quant à nous, nous continuons d'élever à cet effet des prières suppliantes au Père des miséricordes. »

Non seulement en Italie, mais encore dans le jeune clergé de France, le fondateur du libéralisme catholique avait des sympathies, qui désiraient pouvoir se traduire. Le grand semeur de l'*Avenir* parlait à l'imagination des prêtres et à leur générosité. Ils désiraient voir dans l'Eglise du Christ autre chose qu'une administration et une routine. Ils constataient que les dernières murailles de la cité médiévale s'écroulaient, et que le catholicisme ne vivrait dans la cité future qu'en s'accommodant avec les libertés communes et même en les invoquant. Mieux que des laïques, parce que plus exposés aux étroitesses, aux taquineries, aux vexations diocésaines, ils se rendaient compte de la grandeur de l'œuvre entreprise par l'Ultramontain, et ils sentaient l'irritation qu'il avait dû éprouver en face de certaines inintelligences. « On le plaint », écrivait quelqu'un, « on l'aime », et l'on prie pour lui. — En Hollande, le grand publiciste du catholicisme, Le Sage ten Broek, mourait, en refusant de croire à l'apostasie de l'auteur des *Paroles d'un Croyant*. — Mais tous ces esprits teintés de ménaisianisme se trompaient en ne voyant dans le démocrate malouin qu'un homme aigri, qui se venge. Ils ignoraient ou ne comprenaient pas l'évolution d'un esprit, qui s'était totalement détaché des concepts orthodoxes. Tandis que le pélagien répétait : Je laisse la hiérarchie « dans le passé, c'est-à-dire dans le tombeau », Rome « n'a rien à me dire, et je n'ai rien à dire à Rome » ; les meilleurs dans le clergé pensaient avec satisfaction, comme David Richard : « La providence a suscité un pape généreux et bienveillant. Lamennais doit être content : tout ce qu'il désirait se réalise peu à peu. »

La vérité, c'est que le tribun breton ne se faisait pas d'illusion sur les difficultés que Pie IX rencontrerait dans le chemin où ses bons désirs le poussaient. Il prévoyait les conflits inévitables entre les impulsions de la démocratie et les traditions de l'autorité ; et bien que ces essais du Saint-Siège, et la faveur qu'on lui témoignait, calmassent pour un temps sa crise d'anticléricalisme, il n'était pas homme à faire halte dans sa voie. Un article anglais (dans l'*Howitt's journal*, en 1847) rendit parfaitement la réalité des choses. La Mennais, y disait-on, regarde avec une curiosité intense le mouvement réformiste de Rome, et le bruit circule en France qu'on l'invite à se réconcilier avec l'Eglise. Mais, en rompant avec son sacerdoce, ce philosophe n'a point agi à la légère. Il n'est pas l'homme qui revient sur ses pas effacés. Il a pour devise : « En avant, vers la lumière ! Sans arrêt ! »

Pendant que Grégoire XVI s'éteignait, notre Malouin, qui n'aimait pas l'humanité pour se dispenser de secourir le prochain, se mettait au chevet d'un malade difficile, qui ne lui permettait pas de s'éloigner. Ce mourant était Jean-Alexandre de Rouillac, un méridional, dont l'histoire est singulière. A l'époque des poursuites contre la brochure sur *le pays et le gouvernement*, son attention s'éveilla sur le nom de l'illustre écrivain. Il apprit que celui-ci était le fils d'une famille qui lui avait été hospitalière et bienfaisante au temps d'un naufrage. Ce souvenir remontait aux années de son adolescence. La vie lui avait réservé d'autres tempêtes, mais lui avait ménagé d'autres ports. « Célibataire et sans entourage », il fut heureux de voir un visage qui lui rappelait des aventures lointaines, et un homme dont les traversées difficiles étaient plus célèbres que les siennes. Il s'attacha à La Mennais, et mourut le 21 mai 1846, après l'avoir fait son légataire universel.

Moins gêné dans ses finances, M. Féli désira posséder « une espèce de petit château gothique, avec un peu de terre autour », dans les environs de Combour, afin d'y terminer sa destinée en terre bretonne, dans la tranquillité des champs, « loin du monde et des hommes ». Ce dessein n'aboutit pas. Du moins il est une preuve que le dernier voyage du Malouin dans sa province (en juin 1846) lui avait été agréable. Il s'était reposé chez Ange Blaize, son beau-frère, à Trémigon (propriété située à trois lieues et demie au sud de Dol). Certes, il aurait préféré revoir son cher paradis de La Chênaie, errer sous ces arbres dans la sève desquels coulait sa vieille vie, mais il craignait d'y rencontrer l'ombre d'un frère.

Au lieu d'affaiblir ses ressentiments d'une vivacité injustifiée vis-à-vis de l'abbé Jean, les années semblaient en augmenter la croissance, parce que, dans la mesure où il s'éloignait de l'Eglise et prenait en aversion son sacerdoce, il rejetait sur les épaules de son aîné le poids de son orientation vers l'apologétique et de son enchaînement à l'autel. L'abbé Jean lui apparaissait dans son existence comme l'homme fatal, dont l'influence funeste l'avait égaré et précipité dans la souffrance. En vain le saint prêtre lui fit savoir qu'il lui laissait la jouissance pleine, entière et absolue, sans la moindre réserve, de La Chênaie, et qu'il refusait à l'avance de recevoir « un centime pour cela », Féli se contenta de répondre : « Je ne veux d'aucune complaisance. »

Or, le 16 décembre 1847, l'abbé Jean fut frappé d'une violente attaque de paralysie. Deux jours après, il écrivit à son frère une lettre touchante, pour lui faire connaître le danger qu'il avait couru, et la fidélité, en face de la mort, de ses sentiments fraternels. Les relations reprirent. Et le 19 janvier 1848, notre héros annonça que, « sous le coup de pertes récentes et très considérables », il songeait à se

retirer à La Chênaie, pour y achever ses jours dans « une vie calme et douce ».

Mais, il calcula bientôt les inconvénients de ce projet, qui lui semblait moins séduisant à mesure qu'il devenait plus réalisable, puis il espaça les lettres à son aîné. Enfin, la République, tant attendue, vint, tout à coup, trancher ses hésitations, en lui prenant la main pour le retenir dans la capitale. Elle allait ranimer sa flamme, rajeunir son nom et son crédit, jusqu'à l'heure des nouveaux mécomptes.

CHAPITRE XXIX

SES IDÉES SOCIALES A LA VEILLE DE 1848 EST-IL SOCIALISTE ? EST-IL RÉVOLUTIONNAIRE ?

Nous avons analysé les nouvelles idées religieuses de La Mennais. Il nous reste à dresser un tableau de ses principales idées sociales, au seuil de cette année 1848, qui semblait s'offrir à la réalisation de ses plans politiques.

L'HUMANITÉ EST RÉGIE PAR UNE LOI DE PROGRÈS. — Chaque chose a son moment caché dans les trésors de la science de Dieu, disait le solitaire de La Chênaie, en 1814. Et tout se développe progressivement à l'époque précise où ce développement devient nécessaire, écrivait-il dans l'*Essai*. Mais on peut calculer la marche des choses, insiste-t-il dans ses lettres de 1827 ; pour cela il suffit d'observer et d'analyser les idées qui pénètrent et échauffent les masses et qui emportent les nations ; un philosophe est capable de supputer l'action des doctrines comme le physicien celle des forces physiques. On connaîtra donc la direction irrésistible de la société, et, par cette direction, la ligne du progrès, car l'activité interne de l'humanité

vient de Dieu, et, d'après l'*Esquisse*, obéit à une *faculté native d'intuition directe.*

Il faut savoir faire les révolutions inévitables. — Dès 1808, La Mennais disait que les révolutions sont des résultantes inévitables et que le rôle de l'homme y est secondaire ; si Luther n'eût pas fait la réforme, un autre l'eût faite à sa place. Aussi, remarquait-il dans l'*Essai* (1817, p. 43), « quand une révolution est inévitable, la sagesse commande de la faire soi-même, afin de la diriger » (il supprima cette maxime dans les éditions suivantes, à la demande de l'abbé Jean, mais cette maxime fut toujours la sienne). Qu'on ne cherche donc pas à gouverner avec de petites habiletés et de petits ménagements, mais en voyant clair, en s'identifiant à l'esprit de son temps, et en marchant devant les hommes. Qu'on ne craigne pas d'abandonner les choses frappées de mort, qui voudraient survivre. « Le vrai danger en politique n'est pas de céder à la nécessité, mais d'y résister. » Et le révolutionnaire (au sens péjoratif de ce nom), ce n'est pas l'homme qui marche avec le monde, mais celui qui veut empêcher le monde de marcher.

La violence est un mal. — Si l'on précipite les révolutions en barrant le passage à ce qui doit être, on ne les provoque pas moins, dans un sens opposé, en brûlant les étapes nécessaires, et en prétendant imposer des améliorations sociales à des peuples qui ne sont pas en état d'en jouir. Il n'y a de possible que ce qui est mûr dans les esprits. Le renouvellement social, répétait La Mennais devant ses juges, au procès de novembre 1840, ne saurait « s'effectuer que par des voies exclusives de toute violence, de toute perturbation anarchique, de tout désordre réel, par un ensemble de mesures progressives ».

Nécessité du suffrage universel. — Le genre humain possédant l'instinct du progrès, la souveraineté du peuple est « le dogme sauveur ». Il suffira, pour épargner au monde les révolutions, et pour résoudre les difficultés en pleine lumière, de laisser chaque nation parler librement au moyen du suffrage universel. — Et voilà pourquoi, à partir de 1830, La Mennais lutte contre le système qui limite le droit électoral et qui en fait un privilège à l'usage d'une féodalité de l'argent.

Il faut supprimer la peine de mort. — Le progrès se fera dans la liberté unie à l'amour (nous l'avons vu au chapitre xxvi) ; il faut donc faire disparaître peu à peu de la législation les derniers vestiges de la barbarie. « Plus de torture, et prochainement, on doit l'espérer, plus de peine de mort » (*Avenir*, 30 juin 1831). Qu'on réforme totalement le système de pénalité, car, selon l'idée moderne qui découle du dogme sacré de la fraternité humaine, « l'auteur d'un crime n'est plus un ennemi qu'on sacrifie à la vengeance publique, un être en dehors du droit humain, qu'on tue comme la bête de proie, mais un aliéné auquel on ôte, en le plaignant, les moyens de nuire, ou un malade qu'on doit s'efforcer de guérir par un traitement approprié à son état... Tout meurtre, légal ou non, s'il n'est une suite inévitable de la légitime défense, est un fratricide... » (*Politique*, 1837). La Mennais est revenu plusieurs fois sur l'abolition de la peine capitale. Même, il disait : « Quand la loi tue un homme qui se repent de son crime, elle tue un innocent » (*Discussions*, 1841).

Guerre a la guerre. — La barbarie sera éliminée non seulement des relations des individus entre eux et de la société avec les individus, mais encore des rapports des

nations entre elles. Les intérêts des peuples sont solidaires, et le bien-être de chacun d'eux est étroitement lié à la prospérité de tous. D'ailleurs, les peuples sont frères. A mesure donc qu'ils exerceront plus librement leur souveraineté, les causes générales de guerre seront anéanties. Qu'est-ce qui pourrait troubler profondément la paix, lorsqu'il n'y aura plus ni guerres de conquête, ni guerres de succession, ni guerres commerciales ? Les développements futurs de la civilisation permettront d'établir un jour entre les nations des tribunaux avec sanction suffisante, comme il en existe entre les individus, et la guerre inspirera dès lors « la même horreur que tout autre genre de meurtre » (*Discussions*, 1841).

Aimer la patrie. — Travaillons à répandre « un sentiment généreux de fraternité universelle, qui diminuera les causes de la guerre et rendra la guerre elle-même moins atroce et moins désastreuse » (*Avenir*, 30 juin 1831) ; appelons tous les peuples à se fondre peu à peu dans l'unité humaine ; n'oublions jamais que « la fraternité universelle est le dernier mot de l'humanité : hors de là, nul repos, nulle paix » (*Politique*, 1837). Mais qu'on ne se méprenne pas sur notre pensée : nous sommes « dévoués du fond de nos entrailles à la patrie que Dieu nous donna pour mère » (*Politique*), et qui hésite à mourir pour elle, nous le réputons « infâme à jamais » (*Livre du peuple*, 1837). — Nous voudrions qu'on reprît les frontières du Rhin, qui sont nécessaires à la sûreté de la France, mais « en abjurant solennellement toute pensée de conquête ultérieure » (*Politique*. — Ce désir d'extension des frontières appartient un peu à la polémique d'opposition. On reprochait à Louis-Philippe un système humiliant de paix partout et toujours).

L'armée doit être nationale. — Evidemment, pour

aller jusqu'au grand fleuve, et pour prêter un appui aux peuples que notre exemple porterait à s'affranchir, en un mot, pour ne pas être indignes des gloires de la République et de l'Empire, nous avons besoin d'une armée. — A la vérité on peut se demander si les budgets militaires n'amèneront pas une banqueroute universelle, et si ces masses énormes de troupes ne seront pas un instrument de force aveugle aux mains de la tyrannie. Mais, ou ces armées seront dissoutes faute d'argent, ou elles subsisteront. Dans ce dernier cas, plus elles seront nombreuses, et plus elles sortiront immédiatement du peuple et auront de pensées, de vœux, de sympathies communes avec lui (*Absolutisme et liberté*, 1834). En tout cas, on ne doit pas confondre l'indispensable discipline militaire avec « l'obéissance passive de la brute » (*Paroles d'un croyant*, 1834 ; et Préface à la *Servitude volontaire* de la Boëtie, 1835). Rendons l'armée essentiellement nationale, en apprenant au militaire qu'il ne cesse pas d'être un homme et qu'il n'est point « un je ne sais quoi qui tue et qu'on tue » (*Peuple constituant*, 21-22 avril 1848). Et que les armes soient maintenues sévèrement « dans l'obéissance à l'autorité civile », afin qu'elles ne servent pas de pavois au despotisme (*Discussions critiques*, édition posthume, p. 162-3. La page entière semble avoir été écrite sous l'influence du coup d'État du 2 décembre 1851. Un passage important a été supprimé par Forgues).

La propriété est sacrée. — Le problème de l'armée n'est que le problème de la liberté des peuples, sans laquelle le progrès est impossible. Mais la liberté générale n'est faite que des libertés individuelles, et celles-ci ont pour support la propriété individuelle. Chateaubriand disait très bien : « Sans la propriété individuelle, nul n'est affran-

chi... la propriété n'est autre chose que la liberté » (*Mémoires d'Outre Tombe*, conclusion). La Mennais professe les mêmes principes. Il n'y en a pas sur lesquels il ait appuyé davantage. « Toutes les questions de liberté, disait-il, aboutissent pratiquement à des questions de propriété. » (*Peuple constituant*, 30 mai 1848). C'est pourquoi, un communiste, Dezamy, lui adressait ce reproche : « Vous déifiez la propriété. »

Pour mieux comprendre les idées du sociologue breton, examinons la question suivante : EST-IL SOCIALISTE ?

Il s'est chargé lui-même de la réponse, dans un article du *Peuple constituant* (27 avril 1848). On nous a demandé, y écrit-il, *êtes-vous ou n'êtes-vous pas socialiste ?*

« Si l'on entend par *socialisme* quelqu'un des systèmes « qui, depuis Saint-Simon et Fourier, ont pullulé de toutes « parts et dont le caractère général est la négation, expli- « cite ou implicite, de la propriété et de la famille, non, « nous ne sommes pas *socialiste*, on le sait assez. — Si l'on « entend par *socialisme*, d'un côté, le principe d'association « admis comme un des fondements principaux de l'ordre « qui doit s'établir; et, d'un autre côté, la ferme croyance « que, sous les conditions immuables de la vie elle-même, « de la vie physique et morale, cet ordre constituera une « société nouvelle, à laquelle rien ne sera comparable dans « le passé, oui, nous sommes *socialiste*, et plus que qui [que] « ce soit, on le verra bien. — Cependant nous dirons au « peuple : Vous avez droit de vouloir, de demander beau- « coup, et tout ce que vous demanderez de juste et de pos- « sible vous sera forcément accordé, mais sous cette condi- « tion du possible et du juste. Hors de là, vous deviendriez « le plus fatal ennemi de vous-même, vous prêteriez secours « à tout ce qui vous opprime, vous prolongeriez indéfini-

« ment le mal dont vous souffrez. Ne vous laissez donc point « égarer par des promesses trompeuses, par des esprits « spéculatifs, sincères peut-être, au moins quelques-uns, « mais éblouis par de vaines lueurs. Ne courez point après « des chimères, c'est la raison qui vous sauvera. »

Ainsi, pour La Mennais, le mot *socialisme* a le tort d'être vague, comme « celui de philosophie », qui peut recouvrir les théories les plus diverses. Pourtant, il le constate, ce vocable commence à remuer le monde. Le sociologue finira donc par l'accepter, mais avec explication : en politique, *république*, en économie, *socialisme*, « le socialisme que le bon sens public dégagera de la confusion des doctrines aventureuses, impraticables, erronées et contradictoires, qui ont dû se produire d'abord » (*Comité démocratique*, 1851).

Est-il besoin d'ajouter que le Malouin de La Chênaie est sans indulgence pour les crimes politiques ? Ils ont « toujours un effet contraire à celui que leur auteur s'en promettait ; ils ne réussissent presque jamais matériellement, discréditent le parti auquel on les attribue (quoique toujours à tort, car aucun parti ne se compose de scélérats), et affermissent ce qu'on voulait renverser d'un seul coup » (1er août 1835). — Il ne montre aucune complaisance pour les bas éléments de la société, et il exclut du peuple « la canaille corrompue des grandes villes » (22 janvier 1836). — Il se garde bien de confondre l'avènement des masses populaires avec l'envahissement des mœurs brutales, où la notion du respect disparaît. Il tient à la bonne culture française, qui se marque dans la délicatesse du langage comme dans la politesse des manières ; il déplore que les salons semblent faire place à « des espèces de tabagies allemandes et de clubs anglais » (20 novembre 1844).

Maintenant que nous sommes habitués, surtout depuis Karl Marx, à désigner sous le nom de socialisme un sys-

tème bien défini, le collectivisme, nous ne sommes pas étonnés que les partisans de cette école s'expriment avec dédain, ainsi que M. Eugène Fournière, sur ce philosophe « empêtré encore dans sa robe de prêtre », et tout occupé d'un mariage mystique du christianisme et de la démocratie (voir *Le règne de Louis-Philippe*, dans *l'Histoire socialiste*, publiée sous la direction de Jaurès). Que conclure, sinon que La Mennais ne peut pas être appelé socialiste, sans une épithète d'éclaircissement. Il est *socialiste-chrétien*, ou, pour parler plus exactement, *socialiste-évangélique*.

Comment se fait-il donc que l'écrivain breton ait été mis au nombre des *rouges*, et qu'il ait causé un tel excès d'horreur aux bourgeois les moins pourvus d'orthodoxie ?

EST-IL RÉVOLUTIONNAIRE ?

Les pages qui précèdent établissent assez qu'il est *évolutionnaire*, si l'on nous permet d'employer ce néologisme, mais qu'il n'est pas *révolutionnaire*, à moins qu'on entende purement sous ce mot un partisan de changements dans les idées et les gouvernements. Que si l'on attribue à ce terme son sens vulgaire de fauteur de troubles et d'innovations brusques et violentes, il est évident que La Mennais ne mérite pas cette dénomination. Combien de fois n'a-t-il pas répété que « ce n'est pas avec le désordre qu'on remédie au désordre ».

Mais, on doit reconnaître qu'il a, quelquefois, les éclats de voix d'un agitateur. Les impétuosités de son langage tiennent à sa nature, qui se satisfait dans les formules en couleur et dans la phrase en déclamation, et à sa crainte de ne pas entraîner les hommes à l'action, car *l'action doit suivre la pensée*. De là, dans ses œuvres, à côté d'une doctrine élevée et pleine de raison, de véritables poussées à la révolte : « Pauvre peuple, on te foule, on t'opprime..... Il ne s'est pas rencontré un Spartacus.... Assez de mots,

des armes.... ». — En outre, l'esprit de parti dictait au journaliste malouin des pages d'une apologétique simpliste en faveur de la démocratie. Comme il considérait (voir le *Peuple constituant*, 24 juin, 2 et 4 juillet 1848) que « le peuple en masse est la conscience de la société, la souveraine expression du juste », et qu'il admirait « cet instinct de l'ordre » que le peuple porte « dans le désordre même », il mettait les égarements de la foule au compte des « réactionnaires », qui lui semblaient capables des pires agissements par astuce et méchanceté.

Les exagérations de ce genre rendaient plus facile la calomnie des nouvellistes, qui prend du corps et de l'assurance en se répandant : *viresque acquirit eundo.* Voici un exemple des cancans propagés par des gens qui se disaient parfaitement avertis. Nous l'empruntons à Charles de la Varenne, qui écrivait en 1850. C'est un auteur infiniment distingué, puisque (comme il nous l'apprend lui-même) il remontait d'aïeux en aïeux jusqu'au premier amiral de France. Il révélait donc ceci : « Au dernier banquet démocra-« tique socialiste, dont le Château-Rouge a été le théâtre, le « très doux et très suave ex-abbé Lamennais, ci-devant rédac-« teur de la *Bibliothèque des dames chrétienes* et du *Dra-« peau blanc*, a porté publiquement, hautement, un toast « solennel à la mémoire de *Marat* et de *Quatre-vingt-treize.* » Et d'ajouter : « En vérité, je vous le dis, tous les Richardet, « les Nadaud, les Bourzat, les Lagrange, les Joigneaux, « les Greppo, les Colfavru, les Jules Favre, les Michel qui « se disent de Bourges, les Vidal, les Eugène Sue et autres « juifs errants de la démo-crasse, ne sont que des pantins « auprès de ce petit vieillard, qui s'arrose de vin bleu à la « santé de Marat. »

En dernier lieu, nous devons mentionner les manœuvres de la police, pour déshonorer un journaliste et un républi-

cain, qui était odieux au régime de Louis-Philippe. M. de Carné racontait un jour à table (vers le commencement de décembre 1840) qu'on avait suivi les pas du pamphlétaire jusque dans une maison de campagne habitée par George Sand. Et Montalembert de rire et les autres convives de gloser sur ce chapitre. D'ailleurs, certaines personnes, soit croyantes, soit incrédules, ne pouvaient s'expliquer la laïcisation de l'abbé que par des motifs inqualifiables. L'épithète de *révolutionnaire* qu'on accolait à son nom leur semblait autoriser toutes les accusations et renfermer tous les crimes.

CHAPITRE XXX

LA SECONDE RÉPUBLIQUE

La campagne en faveur de la réforme électorale, qui devait amener la chute de Louis-Philippe, saluait, à l'occasion, le nom de La Mennais. Le mouvement devait aboutir dans Paris au fameux banquet du XIIe arrondissement. Cette assemblée de gastronomie politique fut interdite. Mais l'opposition était trop forte pour dévorer en silence cet outrage. Comme des divisions s'élevaient chez elle sur la manière d'y répondre, Philippe Faure alla voir notre tribun (le 16 février), et lui demanda s'il ne fallait pas marcher quand même, avec la jeunesse, au lieu du banquet, et protester au nom du droit de réunion électorale. « La Mennais jeta un regard de tristesse sur sa débile personne perdue dans sa vieille redingote noire, et sur ses pauvres petits pieds frissonnants dans ses pantoufles, appuyés sur les chenets. — Je ne puis vous donner de conseil, car je ne puis marcher le premier. — Alors j'interprète votre silence ; je penserai que vous marchez en avant, et je vous suivrai comme mon chef. » Le lecteur connaît l'histoire des barricades et l'anéantissement de la royauté.

Le 24 février, un avocat de Nancy, Villiaumé, supplia

le vieil ennemi du *juste-milieu* de se rendre à l'Hôtel de ville et de se présenter au gouvernement provisoire (dont faisaient partie, entre autres, Lamartine et Ledru-Rollin). Le fier Malouin aurait sans doute apprécié davantage une invitation de ce genre, si elle était venue du gouvernement provisoire lui-même, ou de l'acclamation populaire. Il répondit à Villiaumé, qui était excédé de fatigue, et affamé, en l'invitant à dîner tout d'abord. A la fin du repas, il fit remarquer à son convive qu'il était tard et point facile de sortir. « Si nous faisions un journal ? ajouta-t-il. Cela vaudrait mieux. » Posséder une feuille quotidienne, c'est avoir sa part dans la direction des choses, et l'ambition de La Mennais ne dépassait guère la longueur de sa plume. Ainsi fut fondé le *Peuple constituant.*

Le premier numéro parut le 27 février. — Attiré par les événements nouveaux, Linton, qui était un admirateur des *Paroles d'un croyant* et qui avait traduit en anglais l'*Esclavage moderne*, vint en France, et, muni d'un mot d'introduction de Mazzini, il se présenta rue Jacob. J'y trouvai, raconte-t-il (dans *The century illustrated monthly magazine*), au milieu d'une pièce pauvre et maigrement meublée, servant de chambre à coucher et de bureau de journal, un homme petit, mince, frêle, ecclésiastique à n'en pas douter, avec une expression sévère. Il paraissait usé. Aussi bien n'était-ce pas une légère besogne, pour un homme de soixante-six ans, que la rédaction d'un journal quotidien. En outre, il me semblait anxieux. La proclamation pacifique de Lamartine, qui avait pour but de rassurer l'Europe monarchique, désappointait les exilés polonais et italiens, à qui La Mennais gardait un cœur fidèle, et décevait les républicains, qui croyaient avoir des obligations à remplir vis-à-vis des étrangers eux-mêmes, dans leurs efforts pour l'établissement d'une République. —

En effet, après avoir publié la circulaire de l'illustre ministre des Affaires étrangères, et avoir loué le noble langage de ce document, le *Peuple Constituant* tint à faire observer que la France, « solidairement unie aux nations, ses sœurs », ne négligerait jamais ses devoirs envers elles : « en éloignant de ses conseils toute idée de conquête, elle n'entend pas refuser son appui fraternel aux peuples opprimés qui suivraient d'eux-mêmes l'exemple qu'elle vient de donner au monde ».

Cependant, La Mennais n'entendait pas jeter de l'huile sur le feu, et, à la suite de la manifestation révolutionnaire du 15 mai, en faveur de la Pologne, lui, qui se considérait comme le défenseur attitré de cette nation, condensa tout son programme dans cette devise : « point d'anarchie et point de réaction ». Au reste, il ne séparait pas sa politique de celle de Lamartine. Celui-ci le rencontrait chez la comtesse d'Agoult, « femme de beaucoup d'esprit et de beauté », et cherchait à maintenir chez le directeur du *Peuple constituant* « le caractère, la modération, la fermeté, les vues » de l'homme d'Etat, et il était heureux de le voir dépopulariser « la guerre, la démagogie, les doctrines antisociales ». De fait, aux élections du 23 avril, La Mennais fut exclu de la liste socialiste. Le département de la Seine avait droit à 34 députés. Lamartine vint en tête, avec 259.800 voix, et notre journaliste fut élu le dernier, avec 104.871 voix. D'après les révolutionnaires, sa qualité de prêtre l'avait servi dans sa candidature.

L'abbé était président de la commission chargée de recevoir et d'organiser les dons volontaires et patriotiques offerts à la nation. A ce titre, il avait signé un appel au clergé de France, « habitué à donner l'exemple de toutes les vertus et à en développer le germe dans les âmes qu'il dirige vers le bien ». La rédaction de ce document officiel n'était pas du prêtre malouin, mais on fut content d'y voir

son nom apposé. Le clergé ne laissa pas sans réponse l'invitation qui lui était faite, et un curé écrivait à La Mennais : « Vous avez deviné juste, Monsieur, quand vous avez pensé que le clergé s'était associé de grand cœur à notre république nouvelle. »

On croyait aussi que notre député exercerait de l'influence comme membre de la *commission de constitution*. La chambre l'avait nommé par 552 voix (Cormenin eut 657 suffrages et Tocqueville 490 ; séance du 17 mai). C'était en quelque sorte un hommage rendu au sociologue, qui venait d'éditer un *Projet de constitution*. Il tenait à cette élucubration comme à un manifeste de principes qu'il était nécessaire de faire pénétrer dans les institutions politiques et civiles, et il répandait son travail avec l'espoir d'introduire sa doctrine dans l'esprit populaire.

Le *National* fut le premier à signaler cette *œuvre d'un grand esprit inspiré par un noble cœur*. Il en approuvait certaines dispositions (gratuité de l'instruction à tous les degrés, impôt progressif), faisait des réserves sur quelques points (suppression du budget des cultes), et disait : « Il s'y trouve des lacunes qu'on devra combler, des détails qu'il faudra élaguer, des propositions qui nous paraissent contestables ; mais, dans son ensemble, c'est un travail très remarquable, et digne à coup sûr de servir de base à celui de l'Assemblée Nationale. » L'*Ere nouvelle*, en refusant d'accepter toutes les dispositions du *Projet*, loua, néanmoins, la « tendance très prononcée à relâcher les liens de la tutelle administrative, à restreindre l'intervention du pouvoir central dans la gestion des affaires de la commune, à faire prédominer le principe électif et le vœu des populations sur la volonté des ministres ou de leurs agents. » Ainsi le journal des socialistes chrétiens avait bien compris le caractère fondamental du *Projet*.

A cette base de sa constitution politique, La Mennais restait fidèle à son programme de l'*Avenir*. C'est au temps où florissait ce journal, qu'il disait à maître Janvier : « Parmi les débris de l'ancien ordre de choses à jamais irréparable, voyez si vous trouverez une autre unité, un autre élément que la commune. C'est donc la commune qu'il faut avant tout constituer, et constituer naturellement, c'est-à-dire d'après une idée fondamentale de liberté, qui, de l'unité communale, remontant à l'unité vivante aussi de l'Etat, ordonnera tout, animera tout, vivifiera tout. » Peut-être l'idée que le philosophe breton se faisait de la commune lui venait-elle originairement de Bonald. Celui-ci (voir une digression intéressante dans son discours sur le projet relatif aux élections, dans le *Moniteur universel* du 4 janvier 1817) exaltait la commune qui, pour lui, était dans le système politique ce que le franc était dans le système monétaire, « l'unité première et génératrice, l'unité indivisible ». Quoi qu'il en soit, notre sociologue lut avec passion la *Démocratie en Amérique*, et fut affermi dans sa théorie par Tocqueville, qui fait de la commune l'élément de la vie sociale et qui met dans la commune la force des peuples libres. Oui, répétait en 1837 l'auteur de la *Politique à l'usage du peuple*, « la commune, c'est l'Etat en petit... On est plus ou moins libre, plus ou moins asservi dans l'Etat, selon que la commune est plus ou moins asservie, plus ou moins libre ». On prétend, dira-t-il dans le *Peuple constituant* (18 avril 1848), que les communes sont « incapables de gérer leurs propres affaires », on devrait, pour être conséquent, empêcher les familles et les individus de gérer les leurs. Mais, dans son *Projet*, il étendait la commune aux limites du canton et demandait des municipalités cantonales ; son but était, évidemment, de donner à cet organe social une importance et une force nouvelles. —

S'il a songé aux Etats-Unis dans le dessin de sa constitution, il s'est inspiré aussi de certaines dispositions de la Constitution de l'An III sur l'administration cantonale et sur les jurys (jury d'accusation et jury de jugement).

Voici quelques autres traits du plan ménaisien : Le président de la République sera nommé par le peuple entier ; — Tout citoyen a le droit d'enseigner, sous la surveillance de l'Etat ; — l'Etat doit l'instruction à tous les citoyens ; — Seront privés des droits civiques les Français qui, à l'époque déterminée par la loi, n'auront pas reçu l'instruction primaire ; — la peine de mort est abolie en matière politique.

La Constitution officielle du 4 novembre 1848 a utilisé le *Projet* de La Mennais, en affirmant, par exemple, dans son préambule solennel, que la République « reconnaît des droits et des devoirs antérieurs et supérieurs aux lois positives », mais, au total, elle s'est à peine inspirée de l'élucubration du métaphysicien de Bretagne. Celui-ci, soit dédain, soit fatigue, soit plutôt mécontentement, donna, dès la seconde séance, sa démission de membre de la commission. Lamartine lui reprochait de trop accorder aux communes et de trop donner au nombre, et de priver de centre la force publique. Les critiques furent d'autant plus nombreuses que le *Projet* attira davantage l'attention. — La constitution de La Mennais eut même les honneurs d'une traduction italienne. — L'auteur fit quelques réponses. Il se défendit, notamment, de ne pas tenir compte des minorités ; il expliqua pourquoi il attribuait au Président le pouvoir exécutif avec l'autorité et la responsabilité qui en découlent. Nos contemporains ont blâmé le système de plébiscite présidentiel, que les événements ont montré dangereux. Mais la critique retombe sur Lamartine, aussi bien que sur La Mennais, et la *Constitution* du 4 novembre,

encore moins prudente que le *Projet* du 4 mai, n'a pas plus remédié que celui-ci au cas de conflit entre le Président, élu de la France entière, et les députés, élus des départements. Les choses principales dont le sociologue malouin poursuivait la réalisation (comme la liberté d'association, la séparation de l'Église et de l'Etat, l'impôt progressif) sont entrées dans nos mœurs.

L'ex-abbé refusa son adhésion à la constitution officielle de 1848. Il voulait (et l'on reconnaît ici l'homme de logique pure qui voisinait avec l'homme de raison pratique) qu'une constitution formât « un travail d'ensemble, lié dans ses diverses parties par un principe générateur unique », et non pas une pièce collective et disparate, œuvre de quantité de collaborateurs, dépourvue « de simplicité et de grandeur » en manquant d'unité. — Mais, ne faut-il pas se garder de confondre avec une proposition géométrique le gouvernement des hommes et des peuples, qui sont pleins de besoins divers, et d'aspirations variables avec le temps ? Qu'importe, dirait Taine, que la machine soit bien dessinée sur le papier, si elle ne fonctionne pas bien sur le terrain ? « En vain les constructeurs alléguraient la beauté de leur plan et l'enchaînement de leurs théorèmes ; on ne leur a demandé ni plans ni théorèmes, mais un outil. » Toutefois, reprendrait La Mennais, un outil de fortune est indigne d'une grande nation ; l'on doit lui en procurer un qui soit élaboré par des spécialistes, en vue d'un travail progressif dans le sens de l'avenir.

La haute idée que notre journaliste se faisait de la presse, *sacerdoce social*, et des devoirs d'un représentant du peuple, l'obligeait à un labeur de quatorze et quinze heures par jour. Sans se joindre au parti que voulait former Lamartine, il aida (tout en maintenant sa liberté foncière) l'œuvre du gouvernement provisoire. Néanmoins, il envisageait avec

peine la force de la réaction dans l'Assemblée, et, après les maudites journées des 23, 24, 25 juin, il fut amèrement troublé. D'un côté, les ouvriers, avec la misère, les déceptions, la colère explosant en insurrection ; et de l'autre côté, les républicains et la garde nationale, avec les horreurs de la répression. Alors, dans sa feuille, il fait appel aux sentiments fraternels, pour que les mauvais souvenirs soient effacés, oubliés, pardonnés. Mais la peur bourgeoise a produit son effet : le général Cavaignac est nommé chef du pouvoir exécutif, et l'on ne songe plus qu'aux mesures draconiennes. A la chambre, dans la salle des Pas-Perdus, entouré d'un grand nombre de députés, le tribun breton étend les mains vers eux et leur dit : « Il y a un Dieu qui vous demandera compte de tant de sang. » En attendant le jugement du ciel, il cherche à pénétrer le mystère atroce. La douleur atteint la clarté de sa vue : il voit « rouge ». Il se croit le témoin d'un affreux massacre organisé successivement sur tous les points de l'Europe par la royauté. Il se sépare de son neveu, Ange Blaize, disciple constant et dévoué, qui demeure fidèle à la république, mais qui a combattu au péril de sa vie dans les rangs de la garde nationale et qui s'élève avec force contre l'anarchie.

Survint l'obligation du cautionnement (24.000 francs pour les gazettes quotidiennes paraissant dans le département de la Seine). Indigné de cette restriction apportée à la liberté de la presse, La Mennais voulut que son journal finît dans un grand cri de peuple blessé : « Il faut aujourd'hui de l'or, beaucoup d'or, pour jouir du droit de parler. Nous ne sommes pas assez riche. Silence au pauvre ! » Ce dernier numéro du *Peuple Constituant* (11 juillet 1848) parut encadré de noir. Quatre cent mille exemplaires (le double des succès les plus éclatants que l'on eût connus jusques alors dans le journalisme) coururent à travers la

France et prouvèrent la vérité de cette sentence : « Le citoyen Lamennais a un organe très faible, mais il a une voix puissante lorsqu'elle retentit par la presse. »

Les insultes même vinrent glorifier à leur façon l'éloquence de l'article désormais fameux. « Tout Paris a lu vos sinistres adieux », dit l'un ; « votre dernier cri est celui du tigre muselé... prêtre renégat ! » Un autre : « Honte éternelle... à l'écrivain dont la plume a toujours distillé le fiel et la haine, et qui a établi sur la désolation et le deuil les fondements impies de son effroyable popularité ». Aussi bien, il était réglé, parmi les gens bien pensants, que La Mennais défendait des idées *contraires à la morale publique et à la loi divine*, et que l'opinion devait se soulever contre lui. La justice alluma ses torches et procéda contre le gérant du *Peuple constituant*. Par lettre envoyée au Président de l'Assemblée Nationale, et par une autre lettre adressée au Ministre, le fier breton réclama que les poursuites fussent dirigées contre lui-même, seul responsable et signataire de la pièce incriminée. Il essaya de se faire écouter de la chambre, à ce sujet, dans la séance du 15 juillet, et il renouvela cette tentative, difficile et courageuse, dans la séance du 5 août. Une partie de l'assemblée se groupa au pied de la tribune, pour tâcher d'entendre ce souffle frêle qui murmurait : « Je n'ai pas craint les cabanons de la monarchie, je ne crains pas ceux de la république. » *Plus haut*, criait-on, *plus haut !* — Messieurs, répondait le lendemain la *Réforme*, dépouillez-vous d'abord de ces dignités et de ces honneurs qu'il a méprisés, élevez votre intelligence et votre moralité, élevez aussi votre langage, et vous aurez peut-être le droit de lui dire : *Plus haut !*

Incapable d'agir par le discours, il s'efforçait du moins de convaincre quelques députés dans la conversation. Il apposait sa signature aux manifestes des démocrates. Aux

élections législatives de la Seine, en mai 1849, il fut inscrit sur la liste adoptée par le *comité démocratique socialiste*, et il fut nommé le treizième, avec 113.331 voix (tandis que Hugo, le dixième, avait 117.138 suffrages, avec l'appui des réactionnaires, des républicains modérés, et des bonapartistes). — Quand Lamartine parle complaisamment du discrédit dans lequel tombait notre tribun, il oublie son propre échec en ce 13 mai, et il ne se souvient plus qu'au 10 décembre précédent, il avait obtenu, pour toute marque de popularité, 17.910 voix contre 5 millions et demi données à Louis Napoléon. — La Mennais votait avec le parti de la *Montagne*, qui était le sien, et ne redoutait pas d'associer son nom à des noms obscurs, et qui méritaient de l'être encore davantage. Il fut l'adversaire de l'expédition romaine, destinée à rétablir le pouvoir temporel du pape, non seulement par son vote, mais encore par ses articles. Car, à partir du 1er octobre jusqu'à la fin de l'année, il fut directeur de la *Réforme*, et y donna 43 entrefilets, articles, ou premiers-Paris (anonymes).

Parmi ses collaborateurs, saluons au passage celui qui signa le billet suivant : « Reçu de Mr Lamennais la somme de quarante cinq francs pour quinze jours de rédaction. — Paris, 5 novembre 1849. — *Leconte de Lisle* ». Ce dernier, qui n'avait pas encore trente ans, ne comprenait rien au « modérantisme » du vieillard, qui l'avait invité à faire preuve de mesure et à ne pas être blessant pour les croyances religieuses. Aussi, quand l'abbé le pria « très catégoriquement » de partir, avec quelle verdeur le chantre des *Poèmes tragiques* accusa-t-il l'*apostat* d'avoir *peur de l'enfer!* — Cette boutade, confiée à Louis Ménard, n'empêcha pas le Parnassien de conserver une estime très vive pour le maître qu'il avait admiré.

Le programme du démocrate, à cette époque, était de soutenir une doctrine arrêtée, comprenant à la fois une poli-

tique et une morale, dans le sens républicain (ou, comme s'exprimaient les députés de la *Montagne*, dans le sens révolutionnaire). Mais il prétendait bien écarter de son périodique les excès de plume.

Le journal, qui était en déconfiture, reprit un peu de vie, grâce au nom illustre qui se trouvait à sa proue. « Nous tirons à 12.000 », écrivait avec satisfaction le nouveau directeur (1er novembre).

Il disait aussi : « Ce qui me soutient et ranime mes forces, c'est l'espérance de faire quelque bien. Semons, semons toujours, la bonne semence germera tôt ou tard. » Mais les puissances de chair n'aiment guère, quand elle est trop libre, cette main qui par les airs chemine. Une fois, il s'adresse *Au peuple des campagnes*, contre ceux qui identifient la république avec la guillotine, le partage des biens, l'abolition de la famille et de la propriété, et il s'élève contre les royalistes, qui « ont égorgé la république romaine, au profit du despotisme papal », et qui tendent à relever l'Empire. La police se hâte de saisir ce numéro inquiétant, daté du 2 décembre. Et le gérant eut à subir 2.000 francs d'amende et 3 mois d'emprisonnement. Sous le titre d'*Inconséquences*, Émile de Girardin reproduisit dans la *Presse* l'article condamné, en y joignant quelques commentaires. Poursuivie à son tour, la *Presse* fut acquittée. Mais ce procès fut un roulement de tambour qui attira la foule autour de la parole de La Mennais, et la France se passionna pour un article qui, sans le zèle de la censure, eût été oublié dès le lendemain de sa publication.

Une autre fois, notre polémiste accuse les hommes qui veulent soumettre la France « à la double tutelle du presbytère et du château », et il combat les « lois, qui, sous le nom d'éducation publique, organisent l'ignorance, font de l'instituteur dégradé une machine à abrutir et de l'école

une annexe du bureau de police ». On se flatte, soutient-il, d'avoir plus aisément raison du peuple dans la nuit. Ceux qui veillent à la sagesse des propos publics laissent passer cette page d'opposition. — Mais, quand il éveille l'attention et la défiance sur la *Position de l'Elysée*, sur les projets occultes du président, dont l'attitude est singulière et vise au pouvoir personnel, la police surgit de nouveau et saisit ce dernier article de l'indomptable Malouin.

On pense bien que la loi du 15 mars 1850, connue sous la dénomination de *loi Falloux*, qui consacrait la liberté d'enseignement, lui parut une opération réactionnaire, créée au seul profit de l'Eglise, et il vota contre, avec Lamartine et Victor Hugo. Il y eut 399 suffrages *pour*, et 237 *contre*. Depuis plusieurs années, La Mennais croyait que ceux qui demandaient la liberté d'enseignement avaient surtout pour but de devenir les maîtres et d'imposer plus tard leur domination. Il continuait de désirer la liberté de l'instruction, mais simplement au même titre que la liberté des opinions et la liberté de conscience. Il reconnaît maintenant un droit et un devoir de l'Etat en matière d'enseignement, et il voudrait un large système d'éducation publique. Au fond, il s'est rallié à l'organisation de l'Université, mais il ne le dit pas.

L'ancien chef d'école ne pouvait pas ne pas sentir combien son rôle était effacé au Parlement. Aussi, en avril 1851, ne se fit-il pas scrupule de demander un congé de trois semaines. Pourtant, il ne se résignait pas à se taire. « Les « destins de l'Europe et de l'avenir, disait-il, se pèsent « aujourd'hui dans une balance où chacun doit jeter le « poids de son action, si insignifiante qu'elle paraisse, car « tout compte et rien n'est perdu dans l'œuvre de Dieu. » Il rêvait une sainte alliance des peuples, et y travaillait. Pour commencer il cherchait à unir les nations latines,

la France, l'Italie, l'Espagne, comme un noyau central, autour duquel viendraient se grouper des éléments nouveaux, dans l'accomplissement de « la grande loi de solidarité ». Sur la démolition des sociétés usées, sur les ruines de la papauté, source d'esclavage, sur l'effondrement du catholicisme, principe d'intolérance et d'ignorance, grandiraient enfin, avec la république, un socialisme de raison et une religion de vérité. Lisez la brochure intitulée *Comité démocratique français-espagnol-italien*, qui parut chez Garnier. Ah ! depuis les journées de juin 48, son anticléricalisme est devenu aigu, et il est brûlant de zèle contre « la vieille société », qui se débat, prise dans l'étau des conséquences de la Révolution. — Il pille Cabet, protestait Louis Veuillot, *il cabétise*.

Dans le même temps, notre héros se raidissait devant les menaces d'un coup d'État, et disait avec confiance : l'époque est passée à jamais, « où l'on pouvait fonder un empire sur des baïonnettes ». Or, le 2 décembre 1851, Louis-Napoléon dissolvait l'assemblée. Cet acte, qui fut ratifié par le suffrage universel, frappa « comme une massue » sur la tête du tribun.

Le Pouvoir laissa La Mennais tranquille. Vieillard, à qui l'on avait arraché des mains son arme quotidienne, le journal, et que la police pouvait surveiller chaque jour, il était moins dangereux dans la capitale, englouti dans l'immense mouvement réactionnaire, que debout, dans le lointain d'une île, avec l'auréole du proscrit.

CHAPITRE XXXI

SOUS LE SECOND EMPIRE

Du fait qu'on le croyait mêlé aux agitations, voire, aux conjurations, le visage de La Mennais prenait un relief en eau-forte de Rembrandt, qui excitait la curiosité des étrangers. Pendant les dernières années de sa vie, l'entrevue la plus riche de détails, qui nous permette de saisir notre héros sur le vif, eut lieu en 1852 ou 1853. La narration nous en a été transmise par un journaliste américain, Parke Godwin (*An hour with Lamennais*, dans le *Putnam's monthly magazine*). Nous lui abandonnons la parole :

« Un jour, à Paris, un ami me proposa de l'accompagner « chez le fameux abbé de Lamennais. — L'abbé est-il à la « maison ? demandâmes-nous à une vieille femme, quand, « tout essoufflés, nous eûmes atteint le sixième étage. — « Oui, répondit-elle, mais il est à peine capable de recevoir « quelqu'un. — Toutefois, nous fîmes passer nos noms, et « nous fûmes introduits.

« La chambre était grande et élevée, regardant sur le « jardin du Palais-Royal. Elle était meublée proprement, « non pas élégamment, avec quelques gravures sur les « murs, et une grande bibliothèque dans un coin. Près du

« foyer, sur un vaste fauteuil, et presque enseveli dans les « coussins, était assis le vénérable abbé. Son corps parais- « sait frêle et léger, son visage pâle et hagard, comme s'il « était souffrant depuis longtemps. La tête était grande « et disproportionnée, avec le cerveau faisant saillie sur le « front, et forçant le menton à s'appuyer sur la poitrine. « Comme il était placé contre la lumière, nous ne distin- « guâmes pas d'abord ses traits, mais il se détourna à moitié, « et je remarquai aussitôt que ses traits étaient excessive- « ment expressifs, pleins de bienveillance et d'intelligence, « mais fort tristes. Peut-être la maladie avait-elle donné « à sa noble figure cet air abattu, mélancolique ; j'eus néan- « moins l'impression que c'était là sa physionomie coutu- « mière. La voix était basse et faible, mais sympathique à « un degré rare. Sa manière avait la fraîcheur et l'enthou- « siasme d'un enfant. Il s'intéressait toujours aux événe- « ments de l'heure présente, et s'exprimait sur les individus « et les choses avec l'ardeur d'un homme qui a beaucoup « d'années encore à vivre au milieu des controverses.

« Il commença par nous manifester son admiration en « général pour les États-Unis. — Où en est votre révo- « lution, l'interrogeai-je, et dans quelle mesure est-elle « touchée par le coup d'État de Louis-Napoléon ? — La « révolution, répliqua-t-il, ne saurait être étouffée. La « réaction récente ne peut, au contraire, que l'alimenter. « Elle éclatera de nouveau, mais quand ? personne ne le « sait, parce qu'un tel calcul est impossible. Du moins, « lorsque son jour sera venu, elle ne s'arrêtera pas à moitié « chemin comme en 1848, elle balaiera tout sur son passage « et sera définitive. J'ai traversé trois révolutions en France. « A l'époque de la première, j'étais enfant, toutefois je me « la rappelle bien ; en 1830, je fus un observateur attentif ; « en 1848, un collaborateur actif. Eh bien ! à mon avis, le

« programme de l'ancienne révolution est le seul bon : il « faut en finir avec l'aristocratie! Qu'attendre de ces gens-là ? « Ce sont des voleurs et des assassins; on devrait les exécuter « comme les autres criminels. Autrefois, je pensais diffé- « remment Je m'imaginais qu'on pouvait gagner à la justice « et au progrès les classes dirigeantes ; aujourd'hui, je suis « persuadé que ce rêve est irréalisable. Elles sont radicale- « ment, entièrement, cordialement opposées au peuple ; « elles ne cèderont jamais : il faut s'en débarrasser. La démo- « cratie et l'aristocratie ne peuvent subsister ensemble : « l'une doit conquérir, et l'autre mourir. Le jour où la « révolution reparaîtra, il n'y aura plus de délais ni de « compromis ; et la république sera tout ou rien.

« Cependant, dit l'un de nous, ne pensez-vous pas que « cette expression si franche d'opinions extrêmes, que cette « proclamation publique de mort aux aristocrates, ne soit « précisément ce qui effraie beaucoup d'hommes timides « et ce qui les éloigne du républicanisme, qu'ils confondent « avec un socialisme enragé, et ce qui les entraîne dans un « autre parti ? — C'est possible, répondit l'abbé ; mais le « républicanisme n'est pas autre chose que le socialisme, « puisque c'est le gouvernement de tous par tous et pour « tous ; et quelles que soient les différences dans la manière « d'atteindre pratiquement le résultat, le principe reste le « même. Sans nul doute, on voit beaucoup de sottises dans « les livres socialistes, mais n'en trouve-t-on pas dans tous « les livres ? Il n'en est pas moins vrai que ceux qui s'op- « posent à la république par crainte du socialisme ne sont « pas de vrais amis de la république. Ce sont des couards « en quête de faux-fuyants.

« Permettez, interrompis-je, il y a quelque distinction « entre les républicains et les socialistes. Les premiers « désirent que le peuple travaille à son bien-être par des

« efforts volontaires et des combinaisons libres ; les derniers « espèrent obtenir les mêmes améliorations grâce au gou- « vernement. Conséquemment, les premiers dressent les « hommes à la dépendance de soi-même et au contrôle per- « sonnel ; les derniers ne font pas sortir la société de l'état « d'enfance. Sous cet aspect, le socialisme n'est qu'un abso- « lutisme inverse : c'est un pouvoir qui s'applique au bien « des masses, au lieu de chercher le bien d'un monarque ; « tandis que le républicanisme rejette tout pouvoir, sauf « celui qui naît spontanément du développement même du « peuple. — La Mennais admit en partie la justesse de ce « point de vue, mais il se défendit sur le terrain de l'état « social en Europe, où l'on était façonné depuis si longtemps « à l'obéissance au gouvernement, qu'il était plus facile « d'y organiser une démocratie socialiste qu'une démocratie « purement républicaine.

« Ensuite, La Mennais parla des hommes. Naturellement, « il se montra plein de véhémence contre l'usurpation san- « glante de Louis-Napoléon ; mais il espérait secrètement « que celui-ci se tournerait bientôt du côté du peuple. « Le prince devait poursuivre la destruction progressive « de tous les chefs de la légitimité et tomber ainsi aux mains « des démocrates. Un ennemi plus redoutable que Napoléon « était Cavaignac, soldat dur, cruel, impassible, traître « à la république. Quant à Proudhon, c'était un brave « compagnon, sagace, capable, imprenable, mais excen- « trique, ne pouvant agir ni penser avec les autres, plein « d'opinions particulières. Emile de Girardin était un peu « incertain dans ses principes, mais un esprit merveilleu- « sement aigu et puissant. Victor Hugo avait l'âme saine. « Ledru-Rollin était digne de confiance. Mais Lamartine, « voyez ce que c'est ! — Les esquisses étaient pittoresques « et amusantes, faites des pieds à la tête ; je ne me sou-

« viens plus aujourd'hui que d'un résidu de ses paroles.

« Est-il possible de voir George Sand ? demandai-je. « Et lui de me répondre : « Elle n'habite pas à Paris en ce « moment, mais elle était ici avant votre visite, et se dis- « posait à aller chez Louis-Napoléon pour intercéder en « faveur d'un vieil ami. Vous avez dû la croiser dans l'es- « calier. » — Que je fus donc mortifié d'apprendre que « j'avais été si près de la femme la plus extraordinaire du « siècle sans m'en douter et sans jouir de l'occasion d'une « interview ! La Mennais parla d'elle judicieusement, « toutefois avec une grande bienveillance.

« Nous continuâmes la conversation pendant quelque « temps, et, quand nous nous levâmes pour nous retirer, le « vieillard nous serra chaudement la main et nous dit : Adieu, « messieurs, nous ne nous rencontrerons jamais plus ! »

Cette entrevue, — qui n'a pas été relevée par les historiens de La Mennais, — constitue, avec l'introduction de notre écrivain à sa traduction de la *Divine comédie*, un tableau intégral de sa mentalité dernière. Les deux documents se complètent. Car, dans la conversation avec Parke Godwin, rien ne paraît de l'irritation du démocrate contre l'Église, qui, après avoir acclamé la république, s'était mise au service du régime bonapartiste. Il est heureux que l'abbé n'ait pas abordé ce sujet devant son interlocuteur d'Amérique, tant son anticléricalisme l'exposait à des plaisanteries vulgaires sur les moines gras, et cætera. Décidément, Renan a raison : « Il ne vit pas que la politesse renferme un grand fond de justice et de philosophie... » Ou plutôt, il distinguait fort bien les avantages de la pondération, et il la recommandait lui-même à ses partisans, mais il avait du mal à l'observer, en face d'événements qui bouleversaient ses espérances et semblaient défier ses croyances politiques et sociales.

Il disait à Philippe Faure, le révolutionnaire : « Une certaine mesure, que les Grecs nommaient ἐπιείκεια, est indispensable pour opérer le bien. » Soit dit entre parenthèse, ce mot inattendu lui venait probablement de ses anciennes études scolastiques. *Pratiquer l'épichie* est une locution courante des séminaires, dans le sens d'interpréter une loi, surtout avec douceur. — Il se répétait à lui-même le mot d'Horace : *Carpe diem.* Et il songeait que la foule au milieu de laquelle nous vivons est comme celle des ombres que Dante rencontrait au purgatoire, « légère, futile, sans attache réfléchie au mal, sans amour efficace du bien », masse de créatures plus étourdies que méchantes. Il tâchait de s'élever au relativisme des choses, de ne pas s'enfermer « dans l'étroit présent », de ne pas raisonner comme « ces pauvres êtres éphémères qui voient la mort de la nature et le renversement de l'univers dans la chute des feuilles en automne ». Et cette idée le consolait, que le temps justifierait les affirmations de sa foi. Lui, l'homme impatient, mettait ses amis en garde contre l'étonnement que pouvait leur causer la lenteur du progrès. Il leur disait : « Qu'est-ce que dix ans, vingt ans, trente ans, dans la vie de l'humanité ? » C'est le monde entier qui s'ébranle, écrivait-il à Michelet, « il ne sauroit aller comme un convoi va de Paris à Saint-Germain ». Sans doute l'avenir immédiat était une *nox sine stellis*, mais la punition du coup d'État était infaillible, et infaillible le triomphe de la démocratie.

Cette « résurrection glorieuse » de l'humanité, il ne pouvait se flatter d'en être le témoin. La mort le guettait. Dès le commencement de novembre 1853, le bruit de sa fin prochaine se répandit partout. Il reçut, à cette occasion, la visite d'un abbé Guérin, aumônier de la Charité, avec lequel il usa de l'ἐπιείκεια d'une manière si parfaite, que ce bon prêtre se retira pleinement satisfait de son entrevue,

sans avoir compris l'ironie de son malade, qui répondait à ses pieuses exhortations : *que la grâce lui manquait.* Au reste, il entendait bien ne pas tomber aux mains de gens qui épiaient sa fin pour s'en emparer : pour moi, accentuait-il, *pour moi, qui me suis toujours appartenu, j'espère bien m'appartenir jusqu'au bout.*

Dans ces mêmes mois on peut situer une suprême interview. — Richard-Robert Madden avait étudié jadis la médecine à Paris. Catholique dévoué, Irlandais patriote, écrivain aux sujets variés, il avait la réputation d'être un hôte excellent et un grand conteur. — Quelque temps avant sa mort, dit-il (*not long before his death*), je parlais à La Mennais de Napoléon III, et je lui citais des traits de son ingratitude. Avec son tranquille regard, avec la froide expression de ses yeux gris, clairs et brillants, l'abbé me répondit : « Voyez-vous, mon cher monsieur Madden, cette homme la n'a pas le sentiment ni du bien ni du mal, il n'a pas de sentiment que de soi-même. » La grammaire et l'orthographe de cette sentence ménaisienne sont la propriété de Richard-Robert Madden, — de quoi le lecteur français ne saurait s'attrister.

A partir de la mi-décembre 1853, La Mennais ne sortit plus de sa chambre, mais il demeura fidèle aux chers livres, à sa plume, à son Dieu, *jusqu'au bout.*

CHAPITRE XXXII

LA DIVINE COMÉDIE

Dans ces visites qu'il recevait, La Mennais faisait du journalisme oral, comme dans sa correspondance il écrivait des sortes d'articles polémiques au courant de la plume ; c'était un dérivatif à son indignation contre le coup d'Etat. Mais pour agir encore sur la pensée de ses contemporains, d'une manière qui fît honneur au grand lettré qu'il était, il se remit à l'étude de la *Divine Comédie*.

Dans son adolescence, la littérature italienne l'avait intéressé. En 1811, nous le voyons enthousiasmé d'un ouvrage italien de spiritualité, et s'exerçant à en rendre quelques passages dans la simplicité et saveur de « notre vieux langage ». Vers la fin de 1826, il voulut acquérir une connaissance définitivement sérieuse de la langue et de la littérature italiennes, et bientôt nous le voyons lire dans la majesté du texte Pétrarque, Machiavel, Boccace, Alfieri, comme les ouvrages nouveaux. Il prend plaisir à mettre dans ses lettres une phrase d'italien. Il porte un jugement sur le Tasse ; il écrit une étude sur la *storia* de Micali ; il analyse des *dialoghetti*, qui auraient échappé, sans lui, au public français.

Mais il s'attacha surtout à l'*altissimo poeta*, au chantre de la théologie, au plus divin des scolastiques, à ce Dante qui fut homme de doctrine et homme d'action, philosophe et politique, épris d'unité sociale, adorateur de l'autorité spirituelle des papes et contempteur des ambitions terrestres du Saint-Siège. Comment le *vates* de La Chênaie n'aurait-il pas chéri cet exilé en quête de la paix, ce maître souverain, d'une verve si féconde dans l'invective et la vengeance, d'une création si prodigieuse dans la peinture hallucinante des crimes et des supplices, pathétique jusqu'à l'horreur, simple jusqu'à la trivialité, sublime et tendre, délicat et gracieux, musical et mystérieux ? Ce Guelfe devenu Gibelin, qui savait le langage de la foi et de l'adoration, de l'amour et de la haine, et qui avait gardé son cœur d'enfant tout fidèle au souvenir de Béatrice, La Mennais était prédestiné à le traduire.

Et il acheva ce travail vers juillet 1853, en y joignant les notes explicatives strictement indispensables. Il s'était aidé des ouvrages les plus autorisés, et il avait lu sa traduction devant quelques italianisants. La langue du XIXe siècle ne lui semblait pas correspondre au génie du poète médiéval, et il essaya d'abord de le rendre dans une langue empruntée à Rabelais et à Amyot. Béranger lui dit alors, en plaisantant, que, pour être comprise, sa version aurait besoin, à son tour, d'un interprète. Le traducteur tint compte de cette observation, tout en conservant dans son vocabulaire et sa syntaxe une teinte de langage archaïque. On sent que l'écrivain breton a voulu faire œuvre d'art, œuvre originale et durable. Il est « exact, avec une intelligence très suffisante du texte », mais on devine « l'effort pour être précis, concis, *primitif* », de là quelque bizarrerie, et « un peu plus d'inversions que dans le texte ». Telle est l'opinion de M. Charles Dejob. Elle

concorde avec celle qu'avait émise Saint-René Taillandier. Celui-ci disait : la traduction de La Mennais est « tantôt littérale jusqu'à la barbarie », et tantôt éloignée du texte sans nécessité. « Les contre-sens même n'y manquent pas, et d'inexplicables étourderies viennent souvent arrêter le lecteur. Il faut reconnaître pourtant à travers ces fautes un amour passionné du modèle. Là même où l'interprète est obscur et nous force de recourir au texte, on sent qu'il a voulu rendre la physionomie du poète empreinte dans les coupures, les ellipses, et les brusques mouvements de son langage ». Foucher de Careil est férocement sévère. Pour lui, le translateur n'est « ni italien, ni roman, ni français », et son mot à mot est incorrect et drôle.

Nous possédons le manuscrit établi en vue de l'impression; c'est une copie que La Mennais a revue, et sur laquelle il a fait des corrections pour la *cantica* de l'Enfer, et surtout pour celle du Purgatoire. Les dernières variantes sont inspirées tantôt par le désir de rendre la forme plus française, tantôt par celui de donner plus de ton, plus de brièveté, ou même plus d'exactitude à la traduction. Dans trois endroits, la leçon définitive du manuscrit n'a pas été reproduite par l'éditeur. L'ouvrage, qui parut en 1855, portait cette dédicace : *Aux Italiens. Hommage de sympathie fraternelle.* Il est très possible que La Mennais ait songé à cette consécration de son livre à un peuple qui lui était cher. Mais, comme elle ne figurait pas dans l'original, Ange Blaize et Auguste Barbet s'élevèrent contre, et obligèrent Émile Forgues à la faire disparaître dans l'édition suivante.

Afin de montrer la différence d'un traducteur à l'autre, mettons en parallèle deux Bretons. — Une ombre magnanime parle dans l'*Inferno*. Brizeux rend ce passage en français : « Elle me dit en pleurant : Si c'est la force du génie qui t'a ouvert cette obscure prison, où est mon fils ? et

pourquoi n'est-il pas avec toi ? » Voici le même fragment, avec quelque chose de plus saisissant, de plus condensé, dans La Mennais : « Pleurant elle dit : Si à travers cette sombre prison tu vas par grandeur d'âme, mon fils où est-il ? pourquoi pas avec toi ? » — L'ouvrage de Brizeux parut en 1841. C'était un noble travail, en progrès sur les traductions précédentes. Il n'a pas les raccourcis, la vivacité, la curiosité littéraire de l'œuvre ménaisienne, il semble même un peu traînant, parfois, à côté de l'autre. Mais il ne trahit pas l'Alighieri, autant qu'on peut adresser cet éloge à la traduction consciencieuse et adroite d'une épopée difficile. Et il paraît plus naturel, et il se lit avec plus de facilité que son illustre rival. La version du Breton lorientais et celle du Breton malouin font honneur à cette culture italienne qui fut chère, à différentes époques, à notre grande province celtique.

Quelques réserves de détail que l'on soit obligé de faire, il faut reconnaître, dit Saint-René Taillandier, que La Mennais a bien compris l'ensemble des inspirations dantesques : « Son analyse de la *Divine Comédie* étincelle de beautés de premier ordre ; personne n'avait expliqué aussi poétiquement le Xe chant de l'*Enfer*, la scène de Farinata et de Cavalcanti. Lire ainsi, c'est créer ; cette page seule révèle un grand artiste. » Il fait aimer davantage le texte qu'il commente, comme dans son examen de la rencontre de Dante et du musicien Casella. Il étend jusqu'à l'infini le symbolisme des récits : l'aventure d'Ulysse lui représente cette impulsion qui force l'homme, jeté sur une mer inconnue, au milieu des écueils et des tempêtes, d'obéir à la voix qui lui crie : va, suis le soleil ! Est-ce que l'on n'entend pas battre le cœur de l'interprète, quand il jouit de l'énergie avec laquelle le Florentin a peint ou l'orgueil indomptable de Capanée, ou le mépris qu'excitent les *malheureux qui ne*

furent jamais vivants, les tristes âmes qui vécurent sans infamie et sans louange, troupe abjecte des êtres qui « furent pour soi », et qui s'appellent les lâches et les neutres. Pensez-vous que le Druide en colère ne cherche pas à faire siffler le fer rouge « sur le front du pontife prévaricateur », dans l'exposé qu'il nous offre de la scène où Guy de Montefeltro confesse ses actes, qui ne furent pas d'un lion mais d'un renard ? Ce pauvre misérable, qui a raisonné avec sa conscience, s'excuse sur ce qu'il était entraîné par la fièvre des paroles d'un pape, ivre d'orgueil !

On sait que Boniface VIII assiégeant Palestrina fit sortir du couvent des Franciscains, où il avait pris l'habit, Guy de Montefeltro, pour lui demander son avis : « Promettez beaucoup et tenez peu », aurait répondu le moine. C'est pourquoi, celui-ci a été précipité par Dante dans la vallée des conseillers maudits. Et le damné a dû attendre jusqu'à ces années dernières son procès de réhabilitation. Pendant que l'univers était plongé dans l'horreur des mensonges et des atrocités infernales, de bons érudits relevaient le comte Guy de l'anathème dantesque. Mais la critique historique n'était pas l'affaire de La Mennais. C'est un peu ce que lui reproche Renan, qui le renvoie gravement au *Corpus juris germanici antiqui*, et le blâme de son manque de nuances, et réprouve les prétendues idées générales ou les lieux communs qui remplissent ses tableaux d'histoire. En effet, le philosophe malouin qui, dans son *Introduction*, encore qu'inachevée, nous a légué sur l'Alighieri une belle étude, chaude et pénétrante, et qui s'est efforcé de « se transporter dans des sphères d'idées, de croyances, de mœurs », si différentes de ses opinions et de ses rêves d'avenir, a voulu joindre à la partie littéraire de ses prolégomènes une partie historique, où l'on sent moins une reconstitution sereine du passé qu'une lutte ardente pour des convictions sociales.

Non moins que savoir et affirmer, douter a sa valeur et son plaisir :

Che non men che saver, dubbiar m'aggrata.

Ce vers de Dante, que Montaigne a mis en relief soigneusement, n'est pas celui que La Mennais aurait subtilement isolé de son contexte. Peut-être a-t-il trop négligé l'avertissement que lui donnait Buonagiunta dans le *Purgatoire :* « Qui outre-passe pour plaire davantage, plus ne reconnaît la différence de l'un à l'autre style. » Certes, en répondant une fois encore aux encycliques, et en concluant que les peuples s'agitent pour sortir du cercle satanique, *où rois et prêtres les ont, comme un vil bétail, tenus jusqu'ici parqués*, l'écrivain n'avait pas pour but particulier de plaire, mais il voulait convaincre la postérité qu'il n'avait point commis une erreur en quittant la vieille institution romaine, et qu'il avait découvert aux générations futures, « à l'aide d'une vue plus perçante », le terme vers lequel marchait l'humanité. Seulement, il outre-passait, en revenant sur des questions qu'il avait suffisamment battues au marteau de la polémique, et en nous refusant la joie d'entendre, sans mélange d'inutile tocsin, les vibrations exquises de son style, dans la paix de la vieillesse et le seul amour de l'art :

« Cosi con voce piu dolce e soave,
« Ma non con questa moderna favella. »

En considérant l'influence littéraire de la *Divine Comédie* sur l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, on est tenté de dire que, dans la personne de La Mennais, Dante rend aux Celtes ce qu'il leur avait emprunté. La littérature gaélique des visions et des *imrama* (ou voyages) avait fait jadis la conquête du continent, et le poète de l'Au-delà, qui aimait

les romans de la Table Ronde, connaissait aussi la *Vision de Tundale*, écrite par l'irlandais Marcus, vers le milieu du XIIe siècle. L'*imram* de Brendan, ou la pérégrination de ce saint à travers les mers, eut un succès prodigieux dans le monde chrétien, et n'a pas été inconnu de l'Alighieri. Or, la forme la plus ancienne qui nous soit parvenue de la légende brendanienne est de source galloise et d'expression bretonne et malouine : elle se trouve dans la *Vita Machutis* de Bili. Bien plus, le guide de Dante, ce Virgile, dont La Mennais à plusieurs reprises parle avec tant de plaisir, ce Virgile, qui a fait l'éducation littéraire du moyen âge breton, et qui fut si cher à Auguste Brizeux, comme il l'est à Frédéric Plessis, ce Virgile n'a-t-il pas un nom qui semble d'origine celtique ? Le village d'Andes (près de Mantoue), où naquit ce divin poète, garde la dénomination des Andécaves (de l'Anjou). Peut-être, ce maître, *che spande di parlar si largo fiume*, avait-il dans les veines du sang gaulois. Nous présentons ces remarques *cum grano salis*, dirait Renan. En tout cas, M. Féli, qui, par ses hérédités irlandaises (croyons-y littérairement), avait l'âme des prophètes, des visionnaires, des poètes de la Verte Erin, s'est toujours senti en communication d'esprit avec le chantre de la *Divine Comédie*, et jusque dans sa correspondance, l'*Inferno* l'inspirait en beauté. Achevons donc ce chapitre en offrant à l'interprète breton du maître italien l'éloge que les Gaëls adressaient à Colomban d'Iona : « Il fut plein de véhémence, de noblesse, et de douceur. C'était une harpe sans corde vulgaire. »

CHAPITRE XXXIII

VIE INTÉRIEURE OU CARACTÈRE DE LA MENNAIS PENDANT LA DERNIÈRE PARTIE DE SA VIE

Quand il entreprit son *Introduction* à Dante, La Mennais avait soixante-dix ans. Sa vue, dont il s'était toujours plaint, devenait plus pénible. Il éprouvait de la fatigue à déchiffrer l'écriture d'autrui, et bientôt il lui fut à peu près impossible de lire ou d'écrire à la bougie. Pourtant, disait-il, il faut vivre de l'esprit aussi longtemps qu'on peut, car c'est la dernière chose qui reste, le débris flottant de la barque fracassée, que le flot ne tardera pas à jeter sur le rivage.

Les indications ne manquent pas pour l'histoire nosologique de l'écrivain. Elles abondent dans sa correspondance. Nous connaissons même les ordonnances de ses médecins. En 1826, le docteur Mabit lui trouvant une névrose du cœur préconisait contre les douleurs l'emploi de gouttes d'éther digitalisé. En 1841, on lui reconnaissait une hypertrophie du cœur et on voulait le mettre au régime de l'acide prussique. Ce que j'éprouve, disait-il en août 1849, c'est une grande faiblesse, une sorte de défaillance et quelquefois d'angoisse, qui a son siège dans les nerfs près de l'estomac

et en trouble les fonctions. Il lui vint de la surdité, au moins passagère. En 1852, il se croyait guéri d'une toux nerveuse, et de la goutte, mais celle-ci, en 1853, le rendit impotent des pieds. On a raison de dire que la santé est le premier des biens, écrivait-il, « celui-là je ne l'ai jamais eu, et ne l'aurai jamais ». Notre âme, ainsi que notre corps, tient à tout et dépend de tout : « du soleil qui luit, du nuage qui passe, du léger souffle qui agite à peine le roseau ». Disons plus : notre âme et notre corps se confondent trop souvent, et qui ne sait pas l'état de l'un, ne comprend rien à l'état de l'autre.

L'abbé était très sensible au froid, détestait le bruit, avait besoin de beaucoup de sommeil, et les moindres contrariétés piquaient en pointes d'épingles sa chair d'écorché. Ennuis de logement, de ménage et de domesticité, détails de l'odieuse prose quotidienne qu'est l'existence, toutes ces petites misères, observait-il, « troublent plus et font plus de mal que des choses en elles-mêmes de tout autre importance ». Célibataire, obligé de s'occuper de la tenue de sa maison, et toujours « âme tendre et expansive », il sentait vivement le désert de son foyer. Pour ce qui est de ma vie, disait-il, « elle sera triste partout, étant, quoi qu'il arrive, destiné à la finir dans l'isolement ». Il disait encore : « Il est triste de vieillir seul. Il le sera tous les jours davantage. » Et il répétait à Mme Ligeret : « Remerciez Dieu de n'être pas condamnée à ce qu'il y a de plus dur dans la vie humaine : vieillir seul. » — Hâtons-nous d'ajouter que les petits présents, signes d'amitié, ne lui manquèrent jamais. Tantôt, Mme Dessoliaire lui envoie des châtaignes ; tantôt, Mme Ligeret lui adresse d'Amérique des fruits et des fleurs ; une autre fois, c'est Mme Geoffroy Saint-Hilaire qui lui offre un joli rosier ; une autre fois, c'est le capitaine Élie qui lui fait parvenir un excellent pâté de bécassines. Il avait son

couvert chez M. de Vitrolles, depuis un temps immémorial. David Richard, le noble cœur, emploie les procédés les plus délicats pour venir en aide au maître embarrassé. Macé de la Villéon, le bon vieux cousin, lui propose l'hospitalité la plus cordiale et la plus entière dans son manoir de la Villemilcent. La Chênaie ne lui est point fermée. S'il le préférait, Trémigon serait la résidence bretonne où son neveu, Ange Blaize, lui assurerait une parfaite tranquillité. Jusqu'à la fin, il a autour de lui des amis dévoués. — Peut-être oubliait-il ce qu'il avait écrit jadis : « On devient exigeant avec l'âge. » Puis, en vérité, le malheur est beaucoup moins de vieillir seul que de vieillir.

Il lui aurait fallu le repos des champs, le grand air, la nature où il se plongeait avec tant de délices. Il constatait lui-même que la nécessité « de sortir tous les jours pour aller à la Chambre » lui faisait du bien. Et David Richard, qui était médecin, insistait pour qu'il fît « le plus souvent possible quelque bonne promenade » dans la belle saison. Fatalement, il se ressentait de ces négligences physiques auxquelles les intellectuels s'abandonnent. En outre, dans sa façon de vivre, il était parfois d'une austérité imprudente, au moins quand il se privait de feu.

Comme il hésitait aussi à s'acheter une paire de souliers, on en vient à se demander si ce vieillard, ordonné dans sa dépense, qu'il surveillait de près, était vraiment menacé d'une quasi indigence. Examinons la question. Chaque vie a son effigie monétaire.

« Les finances que j'ai toujours sues », disait M. de Chateaubriand, dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe*. La Mennais aurait volontiers répété le même mot. Rien ne lui était plus agréable que d'écrire un article sur l'*omnium, association de crédit général*, ou de composer, en collaboration avec Auguste Barbet, un *Projet de constitution du crédit social*.

Il se croyait apte aux affaires et aux combinaisons productives, si bien que, dans la première partie de sa vie, il marcha de procès en procès, et que, dans la seconde, il passa d'aventures en aventures. Ses litiges avec les libraires et ses plaintes contre les éditeurs furent interminables. Sans l'amitié sincère d'un avocat comme Berryer, sans l'attachement dévoué et l'expérience de son beau-frère, Ange Blaize, sans les indications prudentes et l'aide cordiale de son cousin par alliance, Adrien Benoît (plus connu sous le nom de Benoît-Champy), à quelles extrémités n'aurait-il pas été réduit ? Tandis qu'il s'imaginait facilement être lésé par sa famille et se mettait en garde contre elle, il accordait sa confiance à des individus dont la vertu était problématique. Puis, quand un désastre se produisait, il s'écriait : « Le monde, de haut en bas, est aujourd'hui une caverne pire que celle de Rolando. Malheur aux Gil Blas, simples et naïfs, tels que, depuis soixante-douze ans, j'ai l'honneur d'être ! » Car sa puissance d'étonnement et d'indignation en face des hommes et des choses resta toujours intacte.

Béranger et George Sand ont noté combien il était facile d'aborder La Mennais et de l'encercler. Un petit protégé, ou de véritables cuistres, pouvaient acquérir de l'ascendant sur lui. Dans ses dernières années, il se laissa entraîner dans des spéculations sur l'achat et la revente des tableaux. Il apportait en peinture un sentiment esthétique de littérateur, qu'il ne faut pas confondre avec la science de l'artiste, ou les connaissances techniques de l'expert, qui sait distinguer un original d'une copie et se prononcer sur l'authenticité d'une œuvre. Quelle somme l'abbé engagea-t-il dans cette affaire ? Il est impossible de le dire exactement. Mais il s'imaginait que la galerie qu'il avait formée valait plusieurs millions. Or, après la mort du possesseur, elle se vendit environ 14.000 francs.

Bonald rappelait autrefois à La Mennais le mot de Bossuet au maréchal de Bellefonds : « Je perdrois plus de la moitié de mon esprit, si j'étois à l'étroit dans mon domestique. » Eh bien ! le sociologue breton, qui ne cessa jamais d'être un désintéressé, rêvait « d'être à l'aise pour écrire ». De là, ses combinaisons plus ou moins sagaces, ses placements plus ou moins habiles, ses économies plus ou moins exagérées, et, à mesure qu'il vieillissait, des calculs ou des réclamations qui étonnaient son neveu, et une sorte de terreur du dénûment. Il touchait pourtant une rente annuelle de 6.000 francs, pour son *Imitation*, et avait au total de 10 à 12 mille francs de revenu. Mais la mauvaise gestion de son avoir et ses doléances faisaient dire à Ange Blaize, le 8 décembre 1853, dans une lettre (inédite) à Mme de Kertanguy : « A la manière dont vont ses affaires, il est fort possible qu'il ne laisse rien après lui. » Cependant, à sa mort, on trouva chez l'écrivain 13.000 francs en espèces, environ, et l'on calcula que la succession représentait au moins un actif de 225.000 francs.

Quels que fussent ses ennuis et ses désirs personnels, il n'oubliait pas que la prévoyance ne doit point dépasser les justes bornes, et il demeurait soucieux de la misère des autres. Dans les débuts de son sacerdoce, lorsqu'il séjournait à Paris, sa charité pour les pauvres était notoire. On n'ignorait pas qu'il visitait et veillait les malades indigents. Au moment de sa grande crise d'âme, pendant que certaines gens le traitaient de monstre, la sincérité de ses doctrines humanitaires se manifestait dans des lettres comme celle-ci, qui n'a rien de littéraire, assurément. Elle est inédite, et adressée à Benoît-Champy :

« La Chênaie, 3 décembre 1834. — Je viens, mon cher « ami, vous prier de m'aider à rendre, s'il se peut, un bon « office à quelqu'un de très malheureux. Voici ce dont il

« s'agit. Il y a environ deux mois, je reçus de la maison « centrale de Melun une lettre signée H. Journet. Cette « lettre annonçoit de bons sentiments, le regret d'une faute « qui avoit conduit celui qui l'écrivoit, jeune homme appar- « tenant à une famille honorable, laquelle jusqu'à présent « ignore et sa détention et le délit qui l'a provoquée, dans « une prison infâme d'où il ne sortiroit que pour se trouver « sans ressources aucunes au milieu de la société qui le « repoussera, après s'être vu officier d'état-major à 24 ans « et décoré de la croix. Il paroissoit surtout éprouver un « profond dégoût pour les hommes hideux d'immoralité « qui l'entouroient, et me demandoit quelques-uns de mes « livres pour faire diversion à cette société hideuse, relever « et soutenir son âme abattue. — Je lui fis envoyer ce qu'il « me demandoit, et je lui écrivis même pour lui témoigner « un intérêt que je pensois pouvoir être pour lui de quelque « consolation et de quelque secours. Il m'a répondu pour « me remercier, et c'est dans cette seconde lettre que se « trouve la plus grande partie des détails que je viens de « vous donner. Il ajoute que sa peine expire dans trois « mois, mais que, devant ensuite rester pendant plusieurs « années sous la surveillance de la police, il éprouvera des « difficultés sans nombre et qui se conçoivent assez, pour « vivre, comme il y est résolu, en honnête homme de son « travail. Car tous ceux à qui il s'adressera, lui deman- « deront d'abord qui il est, etc., etc., et que répondra-t-il ? « Ayant cru que ces inconvénients, fruits en partie de notre « mauvaise législation, seroient moindres à Paris qu'ailleurs, « il a sollicité du ministre la permission d'y séjourner « après sa libération. Le ministre a répondu que les règle- « ments s'y opposoient, à moins qu'auparavant il ne déposât « le cautionnement voulu de 100 francs. Mais nul moyen « pour lui de se procurer cette somme. Je la lui donnerois

« volontiers. Ce seroit peu de chose pour sauver peut-être « un malheureux jeune homme. Toutefois, il me semble « prudent de savoir d'abord : 1° si les faits relatés ci-dessus « sont exacts. — 2° Quel degré de confiance on peut avoir « dans la sincérité de M. Journet, et s'il y a lieu, en effet, « d'espérer qu'il effacera ses torts passés par sa conduite « future, s'il en a du moins l'intention réelle. — 3° Si, ceci « posé, il lui est véritablement avantageux de séjourner « à Paris.

« Je vous connois trop, mon cher Adrien, pour m'excuser « à vous, afin d'obtenir ces éclaircissements que, par le « genre de vos relations, vous vous procurerez, je crois, « plus aisément et plus sûrement que tout autre. Je ne « répondrai à M. Journet qu'après les avoir reçus, et je ne « répondrai point du tout, dans le cas où, à mon grand « regret, ils lui seroient défavorables.

« ...Je n'irai point cet hiver à Paris. Ici je travaille un « peu et je suis tranquille ; j'aurois à Paris beaucoup de « fatigue et j'y perdrois entièrement mon temps. Ce sont « deux bonnes raisons pour rester... Vous aurez sans doute « occasion de voir MM. de Musigny, Béranger, Arago. « Veuillez me rappeler à leur souvenir et à leur amitié. « Tout à vous, mon cher Adrien, et de tout mon cœur. — « F. DE LA MENNAIS.

« Si les renseignements que je vous prie de prendre « étoient favorables à M. Journet, auriez-vous la bonté « de lui écrire un mot, à la maison centrale de détention à « Melun, pour lui dire que l'on trouvera son cautionne- « ment ? Cela le tranquilliseroit plus tôt, et je vous ferois « sur le champ remettre ces 100 francs. »

Quelques mois plus tard, sans se soucier du qu'en dira-t-on, il se rend à Paris, pour prendre part à la défense des *accusés d'avril*, républicains ou révolutionnaires ; il s'acquitte en

conscience de sa mission d'humanité, adresse au public une lettre pour l'exciter à secourir les familles indigentes des détenus politiques, reçoit en retour les injures du parti religieux et conservateur, puis rentre à La Chênaie.

Il disait : « Au risque de tous les inconvénients qui pourraient en résulter pour moi, je voudrais, s'il m'était possible, soulager ceux qui souffrent. » — J'ai suivi tes conseils, lui écrivait en octobre 1850 son cousin Macé de la Villéon, « je m'occupe des pauvres, c'est une si grande jouissance que de faire du bien ! »

Dans les cahiers de comptes de M. Féli, je vois : « Alexis a commencé ses fonctions le 1er septembre 1852. Ses appointements sont de 2.000 francs par an. » Ce secrétaire, vrai calligraphe, est « l'excellent M. Gérard », dont parle David Richard dans une lettre du 1er août 1853. Or, qui s'était occupé de l'instruction d'Alexis Gérard, enfant pauvre ? Qui l'avait suivi au cours des années avec affection et en lui donnant de sages avis ? Qui lui faisait parvenir à l'occasion quelque mandat ? Qui se préoccupait de lui procurer une situation meilleure ? Notre philosophe. — Au décès de ce dernier, Philippe Faure, le proscrit, divulgua le trait suivant : « J'ai été chargé, à diverses fois, de porter, de la part de Lamennais, des secours à des réfugiés qui s'adressaient à lui par lettre, et dont il ne voulut pas être connu, me défendant même de dire que je venais de sa part. Il était loin d'être dans l'aisance, à cette époque. »

Ce penseur qui a mis la noblesse de la vie dans la diffusion des idées sociales et dans l'exercice des vertus où s'exprime la *charitas generis humani*, est en même temps le directeur spirituel des fidèles de la République. A ce point de vue, ses lettres à Dessoliaire, son tailleur, sont dignes d'une analyse particulière. Elles offrent l'enseignement le plus élevé, avec des conseils pleins de raison, et nous montrent

une patience étonnante à répondre à des interrogations, qui sont provoquées par le manque de culture intellectuelle.

Vous avez besoin de votre état, écrit La Mennais, « et vous vous devez à votre famille. Réglez votre conduite là-dessus. Le zèle le plus pur, comme le plus ardent, est subordonné au devoir, et les premiers devoirs de père de famille sont envers les siens ». Aussi bien, la vérité se répand peu à peu, et « le Temps est le premier ministre de la Providence ». Est-ce que l'Evangile ne nous invite pas à être prudents ? « Qui se précipite, tombe ; qui marche, arrive. » Tâchez donc d'amortir les haines injustes : « Ne choquez personne inutilement. » Pourquoi se tracasser de difficultés avec le presbytère ? « La tyrannie odieuse qui pèse sur les consciences durera peu désormais. » Les grandes misères de l'existence viennent de ce que les hommes ne veulent pas être frères, « et c'est pourquoi ils portent la peine de leur égoïsme et de leur dureté ». La Mennais encourage Dessoliaire à la pratique de la charité, et lui donne l'exemple, en lui envoyant une petite somme pour un père qui gagne peu. — Il ne craint pas de descendre à des avis minuscules, qui, malgré leur banalité apparente, sont toujours salutaires, comme de ne pas trop veiller, comme de ne lire aucun ouvrage de médecine : « Ces sortes de lecture ne sont pas sans danger. Un bon régime quand on se porte bien, un bon médecin quand on est malade, il n'y a d'utile que cela. » Il met aussi son adepte en garde contre la séduction de la capitale, et l'exhorte à rester dans son village.

Bien entendu, il ne le détourne pas de l'action. Quand l'heure sonne, les ménaisiens doivent être à leur poste. « Préparez-vous aux élections », insiste-t-il, « tout le monde y votera ; que l'on s'entende pour ne nommer que des hommes voulant le bien, des hommes d'honneur et de pro-

bité, attachés de cœur à la République » ; défiez-vous, dans ces conjonctures, des intrigants de toute sorte ; en politique, les plus tapageurs ne sont pas les plus sûrs : « On peut avoir des principes solides sans faire beaucoup de bruit. »

Il éloigne l'artisan des systèmes communistes ou terroristes.

Il cherche à établir la paix intime de son disciple dans la soumission à la volonté divine. « Le repos après le travail, et le travail aussi longtemps que Dieu, selon les vues de sa sagesse pleine de bonté, nous en imposera le saint devoir », voilà le sommaire du ménaisianisme. La mort ne compte pas, ou, plutôt, elle est le terme désirable, car, après les longues heures de fatigue, qui ne verrait avec joie le soir venir ?

Cette correspondance est, assurément, une belle chose dans l'histoire de la démocratie française. — Autour de Dessoliaire, qui est en quelque sorte, dans son chef-lieu de canton (Neuvy-Saint-Sépulchre), le truchement du grand homme, on voit un groupe de partisans : Alexis Camus, à qui La Mennais rend service, et qu'il excite à se faire « apôtre » par les œuvres et par les exemples, Hivernaud, Robin, Patureau. Rozier, Limousin, et autres, qui confient leurs noms ou leurs lettres au tailleur, pour que celui-ci les transmette à Paris.

Entre ceux qui admiraient le rédacteur du *Peuple Constituant*, accordons un souvenir à Pierre Vaux, qui s'était nourri de ses écrits, et qui voulait, maître d'école dans la commune de Longepierre, coopérer à la fondation d'une république morale et généreuse. Le gouvernement réactionnaire de 1849 le révoqua. Mais il resta le chef de son parti dans la localité. Après le 2 décembre, accusé faussement d'incendies nombreux, il fut condamné aux travaux

forcés et mourut à la Guyane. — Mieux que Henri Heine, certes, il eût mérité d'entendre de son maître cette parole si haute : « Mon enfant, il manque toujours quelque chose à la belle vie qui ne finit pas sur le champ de bataille, sur l'échafaud, ou en prison. »

Et cette maxime nous remet en mémoire quelques lignes de Lamartine, qui termineront comme il convient ce chapitre de vie intérieure. Je lis l'abbé de Lamennais, écrivait le poète de *Jocelyn* à son ami Virieu, « j'ai du respect pour « cet homme, bien que son esprit excessif en tout ne se « combine jamais avec le mien, modéré par bon sens et « par praticabilité. Mais, c'est une conscience de martyr, « toujours prête à s'immoler à ce qu'il croit la vérité, une « conscience qui, comme la mienne, ne le laisse pas dormir, « mais qui l'éveille en sursaut, quelquefois au milieu d'un « rêve qu'il prend pour une réalité... »

CHAPITRE XXXIV

LES AMITIÉS DES VINGT DERNIÈRES ANNÉES

Le jugement de Lamartine, que nous venons de citer, nous amène à marquer le caractère spécial des rapports entre le sociologue breton et l'auteur de la *Politique rationnelle.*

Dans les premiers mois de 1834, le député de Bergues songeait à fonder une revue, à laquelle eussent collaboré Ballanche, l'abbé de La Mennais, et nombre d'hommes « jeunes, et de toutes couleurs, réunis seulement sur le terrain des idées avancées ». Ce périodique devait être (s'il eût existé) l'organe du *parti social*, sorte d'éclectisme politique, dont Lamartine se constituerait l'orateur, et avec lequel il accomplirait glorieusement *sa mission*. Mais il vit un danger pour lui-même et son groupement rêvé, dans l'éclat des *Paroles d'un croyant*, « parce que rien ne tue une idée comme son exagération ». Ce livre, croyait-il, était à sa politique ce que la Saint-Barthélemy était à la religion. Dès lors, le poète sentit qu'il s'éloignait plus encore de l'ancien théocrate. J'ai vu Lamartine, écrivait Eugène Boré, le 28 janvier 1835, à son maître aimé : « il ne parlait

que de son *parti social* » ; il n'a pas paru m'estimer davantage, quand je lui ai fait connaître mes relations avec vous, « et j'en ai été vexé ».

Cette politique oratoire, qui consistait à s'élever au-dessus de tous les groupes et à siéger au plafond, sembla déconcertante au démocrate breton, comme à beaucoup d'autres. L'auteur du roman des *Girondins* avait tantôt l'air d'un hésitant, tantôt l'air d'un habile. Etait-il l'homme de la charte orléaniste, était-il l'homme de l'opposition ? Au juste, se demandait notre républicain, qu'est-ce qu'il a dans l'esprit ?

Pourtant, les deux Amphion se voyaient de temps à autre. On nous a conservé la peinture d'une réunion, en 1847, de Chateaubriand, Béranger, et La Mennais, chez Lamartine. Le Breton de Combour, avec sa grande tête froide et immobile, est placé sur une petite chaise près de la fenêtre ; le Breton de La Chênaie effacé, replié, perdu dans un coin sur un bout de divan ; Béranger aux longs cheveux blancs, massif et lourd, debout vers la cheminée ; et le chantre du *Lac*, assis sur son lit, car les sièges faisaient défaut, et retenant ses lévriers qui voulaient sauter sur ses genoux. — Nous avons raconté comment la fondation de la seconde république aviva, du moins pendant quelques mois, ces deux lumières de l'humanité, dans une même flamme.

Il est regrettable que le facile auteur du *Cours familier de littérature* ait non seulement dissimulé toute influence de La Mennais sur le tour de ses idées et de son imagination, mais encore pris à tâche de le déconsidérer comme penseur, et de transmettre à la postérité, sous le nom du philosophe malouin, l'image d'un Juif errant de la foi et de la politique, qui grinçait des dents en parlant d'amour. Nous avons d'autant plus le droit d'être étonné, que le poète des *Médi-*

tations a suivi, dans ses opinions religieuses et sociales, l'évolution du credo ménaisien, et que le chantre de la *Chute d'un ange* subit, comme l'auteur des *Paroles d'un croyant*, les accusations d'anarchie et d'anti-christianisme. Bien plus, il finit par concourir au duel d'un curé avec l'autorité de l'Église (dans les derniers mois de 1846). Mais Lamartine était extrêmement attentif à *la manière*. Et c'est précisément ce qu'il montra dans l'affaire de l'abbé Thyons. Le La Mennais des dernières années, tribun de la multitude, lui sembla manquer de tact plus que jamais. Sa façon de mourir le choqua. Quand Dargaud s'éteignit, après avoir refusé le prêtre au chevet de son agonie, l'écrivain des *Recueillements poétiques*, qui, cependant, partageait les idées philosophiques de son ami, ne cacha point sa peine et dit : « La prière ne fait jamais de mal. » Que pouvait-il donc penser des derniers adieux que le théologien de la papauté fit à l'Église sur son lit de mort ? Dans un tel dédain de tout art et de toute diplomatie, dans ce mépris des usages traditionnels, le grand seigneur vit une sorte d'incorrection mondaine et d'insolence démagogique.

Nous ne pûmes jamais nous lier d'une amitié intime, dit Lamartine ; — et il est vrai que les rapports de notre héros avec Chateaubriand étaient beaucoup plus dans la nature des choses.

Les deux illustres se rencontrèrent à nouveau le 5 avril 1834, et renouèrent leurs anciennes relations. Ils ne s'étaient pas vus depuis dix ans. Le Malouin de La Chênaie trouva le Malouin de Combour « changé et vieilli étonnamment, la bouche creuse, le nez pincé et ridé comme le nez des morts, les yeux enfoncés dans leurs orbites ». C'était chez Mme Récamier. La conversation dura assez longtemps. On parla de l'avenir, si obscur ; en tout cas fermé à la restauration et ouvert à la république. On constata que l'on avait un

même goût de loyauté et de liberté, une même aversion pour un régime étayé sur la peur, sans noblesse, et cherchant à satisfaire sa cupidité sous l'astuce ; bref, on reconnut que l'on avait une même faculté d'indignation honnête. Les dernières préventions de l'abbé tombèrent devant l'attitude de son concitoyen à l'apparition des *Paroles*. On lui raconta qu'une personne s'étant avisée, un matin, d'aller dire à l'auteur du *Génie :* « Voilà une belle occasion pour vous de gagner de l'argent dont vous n'avez guère, et de faire bruit : répondez à M. de la Mennais », cette personne n'obtint que cette riposte : « Répondre à M. de la Mennais ? Mais c'est indigne ! J'écrirais plutôt dix mille fois dans le même sens. » Quoi qu'il en soit de la repartie (d'ailleurs vraisemblable) du noble vicomte, l'autre Breton se plut à mander la nouvelle à ses amis : « Chateaubriand a été on ne peut mieux pour moi. Je lui en sais infiniment de gré. » Ainsi fut scellée l'amitié entre les deux malades de même race, les deux blessés de même orgueil, les deux poètes d'un même vol et d'un même cri. Ils se citèrent l'un l'autre dans leurs ouvrages et ne séparèrent point leur immortalité.

Le royalisme ne pouvait les diviser. Qui donc a été plus méprisant que le fidèle légitimiste pour « le muséum de Prague », pour les « vieillards tisonnant les siècles au coin du feu » et enseignant à Henri V « des jours dont rien ne ramènera le soleil » ? Et dans les entretiens familiers, qui s'exprimait avec plus de sans-gêne sur *la mangeuse de reliques d'Edimbourg* (fille de Louis XVI, s'il vous plaît !) et sur la *danseuse de corde d'Italie* (celle à qui il disait : *Madame, votre fils est mon roi !*) Après cela, l'abbé nous paraît respectueux, quand il écrit : « Foi d'honnête homme, il n'est qu'une seule cour », où l'on puisse porter son estime, « celle de Prague. A celle-là, au moins, on ne reproche guère que des sottises et des inepties. Je le dis de tout cœur, il

n'est point de consolations et de prospérités que je ne souhaite à cette malheureuse famille, excepté une Restauration, si elle avait encore la folie de regarder cette solennelle parade comme une prospérité ». — Quant aux sentiments de nos deux Malouins sur la monarchie de juillet, ils s'accordaient merveilleusement. « Vous le voyez », s'exclamait La Mennais, « ce régime dure encore ! » — Oui, répondait Chateaubriand, « mais c'est un arbre qui ne fleurit point, parce qu'on l'a planté avec des racines gangrénées ». Et chacun d'eux appliquait son meilleur coup de hache à ce figuier stérile. — En outre, le sachem savait, comme son concitoyen, qu'il faut *entrer dans l'esprit de son temps, afin d'avoir action sur cet esprit*, et il confessait que le parti démocratique était « seul en progrès », parce que ce parti marchait « vers le monde futur ».

En religion, l'auteur du *Génie* et l'auteur de l'*Esquisse* n'étaient pas au même point, mais ils ne pouvaient guère se heurter. Le premier se donne comme ayant assisté, au Vatican, à *la fin d'une puissance*, qui civilisa les nations modernes. A ses yeux, l'erreur fondamentale de La Mennais est de s'être fié aux caresses italiennes et d'avoir cru à la Papauté, comme son mérite est d'avoir embrassé l'enseignement évangélique populaire. Par ailleurs, Chateaubriand émettait des opinions et des mots capables d'alarmer l'orthodoxie ou la piété. Aussi, l'homme du tout ou rien, pour qui le catholicisme devait se construire dans l'esprit en théorème rigoureux, déniait toute valeur à la religion esthétique et sentimentale de son compatriote, et il était porté à ne voir dans sa fidélité aux rites qu'une tradition mondaine, entretenue par les femmes. Ce qui est certain, c'est que, grâce à sa mentalité a-théologique, l'auteur du *Génie* accordait des satisfactions de détail au christianisme anti-théologique de La Mennais, par exemple, quand il

concédait à ce dernier que le Christ n'a pas lié la morale aux dogmes : proposition infiniment scandaleuse pour des théologiens. Mais l'apologète de Combour évitait les controverses scolastiques. Ah ! de grâce, mon cher ami, répondait-il un jour au dialecticien de La Chênaie, « n'engageons point de discussions théologiques. Je m'en tiens à mon *Credo*, et j'y trouve ma consolation ». La scène se passait en 1847. L'attitude dernière de l'écrivain des *Mémoires* était prise : il voulait descendre « le crucifix à la main, dans l'éternité ». Pour l'examen approfondi et définitif du problème religieux, il réservait au pélagien breton l'heure du passage dans l'autre vie. « Je l'ajourne à mon lit de mort », écrivait-il, « pour agiter nos grands contestes à ces portes que l'on ne repasse plus. » La phrase est superbe. C'est l'essentiel pour un artiste. En conversation, il disait avec plus de simplicité : La Mennais revenir au catholicisme ? « Il se ferait plutôt Turc ! »

Sur le chapitre des ressentiments, nos deux Malouins étaient des spécialistes qui pouvaient se comprendre. Si un homme me donnait un soufflet, disait Chateaubriand, je ne tendrais pas l'autre joue, — les blessures qu'on me fait ne se ferment jamais, — j'ai été ami sincère, je resterai ennemi irréconciliable. Il était difficile au traducteur de l'*Imitation* d'employer des formules aussi nettement opposées à celles du christianisme. Mais l'abbé Combalot lui adressait cette apostrophe : *Jamais vous n'oubliez une injure, ou seulement une contradiction.*

Que de mots du vicomte semblent avoir été écrits à l'usage de l'abbé, — celui-ci, par exemple : « J'ai en moi une impossibilité d'obéir ! »

Et que de traits communs ! « Mon défaut capital est l'ennui, le dégoût de tout, le doute perpétuel. — Je m'ennuie, c'est ma nature. » Voilà du Chateaubriand. — Voici

du La Mennais : « Demande à Dieu pour moi la grâce de supporter la vie (1815). — Je m'ennuie au delà de toute expression (1819). — L'ennui, *cet inexorable fléau de la vie humaine...* (1843). — L'ennui est le grand reproche que je fais à la triste et fade vie humaine (1844) ». — Sur la misère de vivre, les plaintes désespérées des deux Bretons se répondaient alternativement : « Lorsqu'on a vu ce qu'est la vie », disait le métaphysicien dans ses dernières années, « ce n'est pas finir qui paraît horrible, c'est commencer. » Et l'Autre, parce qu'il allait jusqu'au bout de la pensée, était plus nihiliste, en ajoutant ce que le prêtre, éducateur de la famille, n'avait pas le droit de dire : « Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que celui de donner le jour à un homme. »

Le *René* de Combour disparut le premier (4 juillet 1848). Le *Peuple constituant* inséra cette note : « La France vient de perdre une de ses plus belles gloires. M. de Chateaubriand est mort ce matin, à huit heures et demie. Puisse sa prière faire descendre sur la patrie qui lui fut si chère, quelque chose du calme et de la paix des régions sereines que sa grande âme habite maintenant ! » Le défunt alla chercher sa tombe dans le rocher natal. Les Malouins avaient rêvé jadis de voir la main du Prophète se lever, pour bénir, au milieu des flots, le reposoir suprême. Et la cité des corsaires se serait dressée devant la mer avec l'orgueil de l'antique Cybèle, couronnée de tours, fière d'avoir enfanté des dieux et d'être la mère d'innombrables héros :

Qualis Berecyntia mater...
Laeta deum partu, centum complexa nepotes...

Chateaubriand me disait souvent : « Je me suis toujours ennuyé, toujours ! » Je lui répondais : « C'est que vous ne vous êtes pas occupé des autres. » Sa femme, esprit fort

singulier, s'écriait : « Vous avez bien raison ! vous avez bien raison ! » — Ainsi parle Pierre-Jean Béranger, qui dépensait tout son talent à composer des chansons, très adroitement, et à s'occuper des autres, même indiscrètement. Au reste, la maxime, qui recevait l'approbation de Mme de Chateaubriand, personne bienfaisante, et qui ne manquait ni de finesse, ni d'ironie, avait été traduite, dans un autre style, par le Père Souël catéchisant sur les rives du Meschacebé : « Quiconque a reçu des forces, doit les consacrer au service de ses semblables ; s'il les laisse inutiles, il en est d'abord puni par une secrète misère... » Précisément, c'est pour avoir vu dans le chansonnier le poète des pauvres gens, le défenseur de la cause populaire, qui souffrit destitution, prison, amende, l'homme de cœur au service de ses semblables, c'est pour l'image qu'il se faisait de ce héros de la foule, que l'abbé s'avança vers lui, avec cette simplicité confiante et ce don de soi, qui forment une caractéristique ménaisienne.

Vers la fin de novembre 1831, chez Benoît-Champy, Béranger rencontra, pour la première fois, le lilliputien à idées larges et style gigantesque (suivant ses expressions), et ne comprit rien à son programme ni à sa conduite. Mais, dans la suite, il entra en relations avec l'auteur des *Paroles d'un Croyant*, et fut séduit par son évangélisme. D'ailleurs, il n'eut pas de peine à sentir que la gloire de ce nouvel ami serait profitable à sa propre renommée.

Vraiment, disait Sainte-Beuve, les rapports de Béranger avec La Mennais, Chateaubriand, Lamartine, sont piquants, si l'on songe au point d'où sont partis tous ces hommes : « J'appelle cela le *carnaval de Venise* de notre haute littérature. » Rien ne prouve mieux que ces liaisons, la considération inouïe dont jouissait, et qu'administrait savamment, le chantre ingénieux de *Lisette* et de *Frétillon*, de

Madame Grégoire et d'*Octavie*, des *Gueux* et du *Dieu des bonnes gens*. Il a eu des biographes fervents, et le poète des *Harmonies* a composé son panégyrique. L'on ne saurait nier que Béranger a pratiqué la philanthropie, et qu'il s'est efforcé d'être un sage, et qu'il avait du tact et infiniment d'esprit. Quand il se trouvait en compagnie avec le philosophe breton, il se plaisait à dire gaiement : « Nous ne sommes pas ce qu'on se figure ; de nous deux, c'est lui qui est le poète ; moi, je ne suis qu'un homme de bon sens. » C'était une malice, observe Sainte-Beuve, et un joli mot. Mais il en avait d'autres, qui étaient d'un goût plus libre. On avait répandu le bruit dans le public, que l'éditeur Pagnerre, membre de l'Assemblée Nationale, avait acquis un million aux dépens des écrivains patriotes. Pendant que l'exploitant dort, réclamait-on, « le génie exploité souffre, à l'insu de tous, ne sachant pas, le matin, comment il dînera le soir, ni, la veille, par quel habit il remplacera, le lendemain, son habit trempé de pluie et couvert de boue ». Ce trait faisait allusion à La Mennais. Béranger engagea celui-ci à démentir la rumeur méchante. « Cela ne me regarde pas », répondit le satirique des *Amschaspands*, qui perdait toute confiance dans son éditeur. Enfin, répliqua le chansonnier, « vous savez pourtant bien que ce n'est pas la faute de Pagnerre si vous êtes *sans-culotte* ».

La goutte corrosive qui peut salir la pureté du marbre et mordre la lettre d'or du piédestal, Béranger la versera toujours, quand il s'agit de La Mennais. Celui-ci l'a déçu. Le bourgeois de Paris était enchanté que le prêtre déposât à terre le surplis et la soutane, mais il désirait que le sociologue vécût en clergyman distingué, souriant, adonné aux libres spéculations de la philosophie, fuyant d'une manière élégante les contrastes violents avec son passé. Bref, l'épicurien souhaitait un Renan, avant que ce troisième Breton

se fût révélé au monde. Néanmoins, il aima l'officiant en ornements rouges et à discours véhéments, comme matière précieuse et rare à bons conseils, dont lui, chansonnier, ne tarissait pas ; il l'aima comme excellemment propre à faire ressortir les qualités et l'utilité de maître Pierre-Jean.

« C'est un arien, — un cerveau de bronze, — un vrai mulet, — un ancien vert-galant, — un caractère retors et finassier, — un vieux grigou, — un fou. » Qui a dit cela de l'abbé Félicité de La Mennais ? Béranger. — « L'avenir ne gardera pas une page de La Mennais. » Qui a dit cela encore? Béranger. En vérité, je vous l'assure, il l'aimait, mais oui, à sa façon, la plus exécrable dont un grand cœur puisse être aimé.

Les relations de Victor Hugo avec La Mennais semblent être devenues assez rares après la catastrophe de l'*Avenir*. La politique éloignait du Croyant le poète qui voulait être habile. Le 11 juin 1848, le *Peuple Constituant* annonça que « le citoyen Victor Hugo » était venu se placer à la Chambre « sur l'un des bancs les plus élevés de l'extrême droite ». Dix jours après, le même journal écrivit en première page : « L'ordre du jour appelait une discussion générale sur les ateliers nationaux... Le premier qui demande la parole, c'est M. Victor Hugo. L'auteur d'*Angelo, tyran de Padoue*, transporte à la tribune ses artifices de style... Il a des poses, il a des gestes, il a des inflexions de voix. Sa phrase est bruyante, hérissée d'épithètes sonores et d'exclamations profondes... Ce discours, qui ressemble au monologue de Barberousse dans les *Burgraves*, à celui de Charles-Quint dans *Hernani*... a été écouté avec les égards que l'on doit à un poète de talent. On lui a prêté une attention qu'il ne méritait pas. » De qui était cet article ? La vengeance se fit attendre, car l'*Evénement* ne parut pas avant le 31 juil-

let 1848. Enfin, l'auteur des *Châtiments* eut son journal, lui aussi (quand La Mennais n'avait plus le sien).

Dès le 1er août (en première page), il fut visible que le démocrate breton n'excitait pas la sympathie de la maison d'Olympio. On racontait aux lecteurs un discours de Proudhon, « petit homme à figure commune, à voix enrouée et à bésicles », et les huées de la Chambre contre les « hérésies sociales de celui qui a dit que la propriété était un vol », tandis que M. de Lamennais tirait de sa poche « un mouchoir rouge » et le portait à ses yeux en pleurant. Le lendemain, l'*Evénement* ramenait sa plaisanterie, ajoutant que M. de Lamennais avait bien donné ses larmes à Proudhon, mais lui avait refusé sa voix.

A l'approche des nouvelles élections (voir les numéros des 26 et 29 avril 1849), on insiste sur « la figure insignifiante et piteuse » de notre tribun dans le monde parlementaire, même dans celui du socialisme et du radicalisme. Au contraire, le Penseur et l'Orateur est inscrit sur la liste « qui comprend les hommes éminens de tous les partis » (savoir : Cavaignac, Falloux, Montalembert, Bonaparte, Cousin, Berryer, etc.).

Pourtant, à son tour, l'auteur de *Ruy Blas* allait introduire bientôt dans sa vie une antithèse, qui fut qualifiée de vilains noms, quand, le 19 octobre 1849, il accomplit son évolution à gauche.

Le poète n'a jamais narré la phase difficile de son histoire ménaisienne, mais il a écrit plus tard, avec la plume charmante d'Adèle Hugo, ses liaisons de jeunesse avec l'abbé, et, dans la conversation, son récit s'enrichissait de haute fantaisie. En 1852, dans *Napoléon le petit*, il poussa la magnificence jusqu'à inscrire son ancien confesseur parmi ceux qui « ont successivement pris la parole » à la tribune du Parlement, « dans ce lieu le plus sonore du monde ».

Au rang des amitiés surprenantes dans leur fidélité, on ne doit pas omettre celle du démocrate malouin avec le marquis Charles-Louis-Alexandre de Coriolis d'Espinouse, marseillais. — Comme Pierre-Jean, celui-ci prisait les *dicta sale tincta*, mais il n'était pas attaché à ses amis en malin, il leur était dévoué en galant homme, tout simplement. — Figure qui plaît. — Parent de Mirabeau, il s'éprit de la liberté ; poète de circonstance, il fut cher à Delille ; émigré, il devint un ultra et un écrivain du *Conservateur ;* mais il demeura un indépendant à sa manière, et c'est dans le culte des belles-lettres qu'il chercha une consolation à ses mécomptes politiques. Catholique, il ne se priva pas d'être libre dans ses jugements sur Rome et le clergé. Et il resta jusqu'au bout le partisan de La Mennais, entrant toujours dans ses intérêts, ne l'ennuyant jamais d'importunes gronderies ; spirituel, un peu précieux, goûtant le mot, la citation, la petite nouvelle ; vrai marquis et vrai ménaisien, quelque chose d'unique ! L'ermite breton était enfermé dans sa cellule de Sainte-Pélagie, quand il apprit la mort de cet homme exquis, de cet ami « si constant et si bon ».

Mais l'amitié qui étonna le plus les contemporains, par sa durée, en dépit des dissidences d'opinions et des divergences de conduite, fut celle qui joignait notre Celte et le baron de Vitrolles. — Lorsque le *Conservateur* avait voulu s'associer un écrivain capable de traiter les questions religieuses, le nom de La Mennais avait été mis en avant, et ce fut le fameux ami du comte d'Artois qui enrôla cette illustre recrue. Ainsi commencèrent des relations fondées sur l'estime mutuelle, et sur le charme des conversations et de la correspondance. — Lamartine a raconté que Mlle de Vitrolles, fille chérie, qui devait périr à la fleur de l'âge, avait une admiration passionnée pour l'auteur de l'*Essai*. Et c'est pour moi, ajoute le poète, l'explication de la cons-

tante union de « deux hommes si différents de carrière, d'ambition, de pensées » ; ils étaient liés par une « chère mémoire, sacrée pour l'un comme pour l'autre ». Cependant, il y eut plus d'affection naturelle et jaillissante du côté de l'abbé, et plus de souci des convenances ou habiletés mondaines du côté de l'ancien ministre d'Etat. Tous les deux maintenaient dans leur langage les droits de leur position respective et la liberté de leur jugement. Un heurt passager venait leur rappeler parfois qu'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres des théorèmes particuliers. Mais avec aucun de ses correspondants familiers, La Mennais n'a mis un tel soin à conserver le tact requis. La philosophie du baron était celle d'Horace et de Montaigne. Aussi prêchait-il à son ami *le repos*. « Il y a en moi une puissance qui me pousse », répondait La Mennais, « j'ai une tâche à remplir. » Après la fondation du second empire, l'homme qui avait tenté d'entretenir un gouvernement royal dans Toulouse, après le retour de l'île d'Elbe, disait au républicain révolté : « L'abus du pouvoir est inhérent à notre misérable nature : il est de tous les temps, de tous les pays, de toutes les formes de gouvernement, et la tyrannie la plus atroce n'est pas celle d'un seul. » Il essayait par ces paroles d'apaiser l'âme juvénile de l'autre vieillard. — Entre toutes les chroniques ménaisiennes, faisons une place de choix à ces lettres de belle tenue littéraire, et si vivantes, envoyées du 13 juin 1819 au 29 décembre 1853, à « l'homme du monde », à l'ancien soldat de l'armée de Condé, par celui qu'il appela d'assez bonne heure *le très saint hérésiarque*.

Le 18 avril 1836, Benoît d'Azy offrait à M. Féli ses félicitations à l'occasion du mariage de sa nièce, Augustine Blaize, avec Élie de Kertanguy. « Je connais bien peu ce jeune Elie », disait le cher Denis, « mais je l'aime, parce

qu'il t'aime sincèrement, et qu'il me semble qu'il y a, à cause de cela, entre lui et moi, une sorte de fraternité. » Cependant, quelques mois après (en octobre), les relations épistolaires du prêtre avec son « cher bon frère » prenaient fin, sans déchirure. Le maître n'avait-il pas abandonné cette religion qui leur était commune à tous les deux ? Puis, son travail, ses soucis de père de famille, sa participation à des entreprises industrielles, absorbaient l'esprit de Benoît. Je ne rêve plus, avait-il prévenu La Mennais, que charbon, fonte, fer, machines, et ce que j'aime infiniment moins, marchés commerciaux, etc., etc. En février 1841, il fit visite au prisonnier de Sainte-Pélagie. Deux mois plus tard, il était élu député de la Nièvre. Ses succès électoraux se renouvelèrent et l'amenèrent souvent à Paris. Il allait déposer sa carte chez le terrible ennemi du juste-milieu. En 1849, il devint vice-président de l'Assemblée législative. Ce n'était pas un titre à l'admiration de M. Féli. Le 23 avril 1850, il écrivit en ces termes au vieillard :

« Mon cher bon frère, — car je ne veux point renoncer « à ce nom, malgré les tristes divisions qui nous séparent, « — je ne veux pas que cette journée, si pleine pour moi « de grandes émotions, s'achève sans que je te dise quelques « mots de ce grand événement qui vient ajouter au bonheur « de ma famille. Je veux te dire que cet enfant que tu « avais béni à sa naissance et que ta pensée a si souvent « soutenu dans sa jeunesse, que mon fils bien-aimé, mon « Paul, se marie aujourd'hui même à une belle et charmante « jeune personne, fille de M. Jaubert, notre voisin dans le « Nivernais, et qui a joué autrefois un rôle politique. Je « serais triste de penser que cette nouvelle de famille vien- « drait jusqu'à toi sans qu'un souvenir d'affection y fût « joint. J'espère toujours qu'un temps meilleur nous rap-

« prochera et nous fera retrouver quelques-unes des jouis-
« sances de notre vieille amitié. »

L'heure de la rencontre suprême devait arriver quelques années plus tard. Peut-être le prêtre breton vit-il reparaître auprès de son lit d'adieux cette figure de ses années si lointaines, cette image de sa poésie première. Il reçut et rendit une fois encore (nous voudrions le croire pour la beauté d'une telle scène) les rites d'une amitié, dont la cendre venait tomber sur ce feu, qui défiait de ses dernières étincelles la mort victorieuse.

Au nombre de ceux qui restèrent dévoués jusqu'à la rive qu'on ne repasse plus, on peut faire une place d'honneur à Marion, qui fut chargé par l'abbé Jean et par Féli de la gestion de La Chênaie. Ce bourgeois malouin, qui était un homme religieux, sans être « un grand pratiquant », entretient son compatriote de la terre tant aimée, lui donne des nouvelles de la cité natale, évite (comme le lui conseille l'abbé Jean) les discussions d'idées, irritantes et vaines, et se borne à lui exprimer quelquefois, mais avec cordialité, ses surprises ou ses objections. Féli a confiance dans cet homme d'affaires, et les lettres qu'il lui écrit, et où il peint sa vie et ses sentiments, constituent un recueil ménaisien qui n'est pas dépourvu d'importance. Marion mourut en mars 1848.

Pour intéressantes qu'elles soient, comme toutes celles de ce maître épistolier, qui avait tant de mal à écrire une lettre de style impersonnel ou d'un caractère banal, les lettres de La Mennais à Joseph d'Ortigue sont loin de former une collection notable. Le jeune critique d'art avait été encouragé par l'artiste de La Chênaie, à l'apparition de son ouvrage sur la *guerre des dilettanti*, en 1829. Il écrivit dans l'*Avenir*, puis dans le *Journal des Débats*. Entre les catholiques qui conservèrent des liaisons avec le métaphysicien

hétérodoxe, il fut, dit Sainte-Beuve, le plus sage et le plus doux. L'auteur des *Lundis* ajoute : « Le Lamennais que nous rencontrions chez M. d'Ortigue... causait à ravir, parlait art, musique, immortalité de l'âme... » Aussi (et c'est pour cela que nous détachons son nom), l'abbé inscrivit le littérateur et musicographe, le 16 janvier 1854, au nombre des six personnes à qui l'on devait faire part de son décès. Mais, averti à temps, le bon ménaisien put rendre quelques petits services au vieillard pendant ses derniers jours, et se conduisit à son égard avec ce tact irréprochable et cette affection sincère, qui s'unissent comme un parfum délicieux à une fleur de culture rare.

Trois calvinistes sont entrés à des degrés divers dans l'intimité de l'écrivain breton, savoir, le pasteur Peyrat, dont nous avons utilisé l'ouvrage sur *Béranger et Lamennais*, le pasteur Joseph Martin-Paschoud, dont il reçut l'hospitalité, et à qui il donna le manuscrit de sa traduction du *Nouveau Testament*, enfin Auguste Barbet, qui fut l'égal de ses amis les plus anciens et les plus chers, par l'admiration et le dévouement dont il entoura le maître, comme par la confiance et l'affection qu'il obtint en retour.

Le rédacteur de l'*Avenir* n'était pas sans relations avec Armand Carrel, fondateur du *National*, tous les deux cherchaient les bases d'une république future ; et c'est Armand Carrel qui conduisit chez l'apologète son ami Barbet. Celui-ci, — de vieille et solide famille normande, à l'esprit indépendant, actif, opiniâtre, ouvert aux arts et à l'industrie, — occupait à Rouen une situation considérable, était passionné pour les questions de finances, d'économie politique et sociale, de réformes humanitaires. Du jour où il rencontra La Mennais, il fut conquis. En 1832, ayant perdu sa femme, il quitta sa chère province dans un moment de découragement, et occupa le poste de receveur général des

finances, à Montpellier. Puis il revint à Paris, et collabora plus tard, de sa plume et de son argent, au *Peuple constituant*, et à la *Réforme*. — Beaucoup de Ménaisiens se sont montrés sévères pour ce disciple des dernières années, à qui ils ont reproché une amitié un peu jalouse, une humeur médiocrement traitable, un caractère plutôt prétentieux. Ils l'ont accusé d'avoir entraîné le vieillard dans sa fâcheuse spéculation de tableaux. Quoi qu'il en soit de l'estime qu'on peut accorder à ces blâmes, inspirés en partie par des antipathies d'origine politique et religieuse, nous exprimerons seulement le regret qu'Auguste Barbet ait abandonné souvent son genre procès-verbal, clair, minutieux, pour pasticher le ton de La Mennais. Mais nous louerons sa fidélité pour l'ami, dont il assura la tranquillité des heures suprêmes et dont il conserva toute sa vie le pieux et loyal souvenir.

Plusieurs Italiens aux noms connus fréquentaient chez le démocrate breton, tels le général Ulloa et Joseph Montanelli. Celui-ci s'était réfugié en France au printemps de 1849. Il avait combattu contre l'armée autrichienne, était tombé en versant son sang, avec ce cri : *Oh ! che bella la morte sul campo !* Notre héros l'aima « comme un fils adoptif », le détacha du parti des catholiques libéraux, pour en faire un ménaisien de la dernière frappe.

Au chapitre des amitiés qui furent la joie de La Mennais pendant la dernière phase de sa vie, il faudrait réserver une place spéciale à ces jeunes gens qui venaient l'interroger et l'écouter religieusement, et pour lesquels il était l'*episcopus incertorum*.

Comme type représentatif de ces admirateurs ou de ces enthousiastes sur qui le vieux prêtre exerça une influence durable, on peut choisir Francisco Bilbao. Il vint à Paris en février 1845, dans la ferveur de ses vingt-deux ans pour

la civilisation et la littérature françaises. — Né dans la capitale du Chili, il sortait à peine du collège, quand Pascual Cuevas, qui vivait caché et persécuté, lui mit entre les mains le *Livre du peuple*, et lui apprit à en vénérer l'auteur. — Dès leur seconde conversation, l'abbé enseigne à son disciple le christianisme nouveau, et lui dit, au sujet du clergé : « le passé est mort et ne ressuscitera jamais. » — Dans la suite, le maître affermit le jeune homme contre les désordres de l'adolescence. Bilbao lui demande un jour : « la chasteté est-elle un devoir de morale ou un précepte d'hygiène ? » Et le vieux prêtre lui répond avec tact, en homme d'expérience, qui unit à l'indulgence des paroles l'austérité des conseils. Prenez donc de l'exercice, lui dit-il, évitez le sommeil prolongé, ne restez jamais oisif. Puis son discours se fait très suave et tout plein d'autorité, son visage semble celui du Christ lui-même aux yeux de l'auditeur ému.

Bilbao collabora à la *Réforme*. Et rentré dans son pays, il voulut être le propagateur des idées ménaisiennes. Le 5 décembre 1853, l'abbé lui écrivait encore, à Lima : « J'ai « été affecté bien péniblement de ce que vous avez eu à « souffrir depuis votre retour dans votre patrie, hors de « laquelle l'influence d'un corps partout ennemi des lumières, « du progrès et de la liberté, vous tient banni... Consolez-« vous et prenez courage... la justice triomphera... » — Dans sa dernière maladie, voyant ses amis l'entourer, Francisco Bilbao se plaisait à répéter la parole qu'avait prononcée son cher maître aux mêmes heures : *Estos son los bellos momentos :* sentir avant le départ la caresse des yeux fidèles, le lien des mains attendries, oui, *ce sont les bons moments.*

CHAPITRE XXXV

LA MENNAIS ET LES FEMMES

Plus que sa correspondance avec ses amis, celle que La Mennais entretenait avec le monde féminin eut à souffrir de sa rupture avec le sacerdoce et de sa politique « rouge ».

Sa dernière lettre à Mme de Senfft est du 26 décembre 1835. La comtesse mourut peu de temps après. Elle avait épousé M. de Senfft-Pilsach, ambassadeur d'Autriche auprès de la cour de Savoie, puis à Florence, et dont toute l'ambition tendait à représenter l'empereur auprès du Saint-Siège. Il avait été conquis par le premier volume de l'*Essai*. D'après le journal inédit de Rio (sous la date du 23 mars 1839), il avait « l'air d'un pieux évêque déguisé en costume diplomatique ». Il se retira chez les Jésuites d'Inspruck et leur légua sa correspondance. Bien que toutes les lettres de M. Féli aux Senfft ne soient pas publiées, celles qui l'ont été forment une collection particulièrement précieuse, au point de vue littéraire et au point de vue documentaire. Ces relations épistolaires d'un apologète avec la femme d'un plénipotentiaire étranger n'ont rien de la prudence du serpent ni des élégances veloutées d'un monsignor. Vibrantes des émotions du polémiste, de ses inquié-

tudes, de ses combats, de ses malédictions, elles laissent se dérouler en pleine lumière le drame de son âme et permettent d'entendre le bruit de l'action qui se précipite. L'écrivain voudrait faire entrer le comte dans ses vues sur la papauté et le mettre en garde contre la Compagnie de Jésus. Il lui insinue, avec l'espérance de les savoir répétés au bon endroit, les mots utiles à ses grands desseins.

La correspondance avec la baronne de Vaux, supérieure des *Dames de Saint-Louis*,— qui devait à La Mennais d'avoir quitté « tous les plaisirs du monde à un âge où ils ont tant d'attrait », — ne saurait se comparer, pour l'étendue et l'importance, au recueil des lettres adressées aux Senfft. Néanmoins, elle renferme des pièces d'un réel intérêt. Pendant les derniers jours du prêtre, les *zelanti* tentèrent de faire jouer à cette fille de Mme Tallien un rôle, qui eût été contraire à la franchise et à l'élévation de son caractère. Elle évita ce piège et songea toujours affectueusement au « cher et illustre défunt ».

Les lettres à Angélique de Trémereuc vont du 24 juillet 1819 au 13 mars 1853. Cette Bretonne avait dans la maison des Feuillantines une réputation de sagesse et de gravité. C'est à elle, semble-t-il, que M. Féli parlait du ton le plus sacerdotal ou le moins chargé du tumulte de ses opinions et batailles. Sans doute, à partir de 1830, la plume de l'abbé perd toute odeur de chapelle embaumée d'encens mystique, mais, sauf une fois, en passant, elle conserve quelque chose de sérieux, même dans les agréments d'un style fraternel, avec cette amie vénérable. Le démocrate s'ingénie à lui répondre d'une manière qui ne puisse lui faire peine en rien, mais qui lui laisse, au contraire, le charme d'une causerie toute cordiale, comme au temps jadis.

L'accent n'est pas le même avec « la gaie Ninette », sœur

Ninette, Mademoiselle Ninette, ou Ninette tout court. De son vrai nom, elle s'appelait Cornulier de Lucinière. Avec cette autre institutrice des Feuillantines, qui était plus âgée que lui de treize ans, la correspondance de l'abbé semble caractérisée par la plaisanterie libre, facile, drôle, crue, à l'occasion, et par des locutions provinciales, où s'amuse *le jovial Mennais*, comme l'appelaient entre elles ces bonnes et pieuses personnes. Vrai, les missives à Ninette forment un monument original, qui ne sent en rien « la tracasserie dévote », ou la direction à l'usage des « dames de Paris ». Toutefois, si les circonstances le réclament, le prêtre sait choisir une plume qui ait la note attendue. De son côté, Mlle de Lucinière l'aide dans ses œuvres, suit avec une attention dévouée les phases de son existence, ne lui tait pas les sentiments qu'elle éprouve. L'écrivain garde sa bonne humeur devant les remontrances, même peu heureuses, de l'amie sincère.

Il écrivait aussi à Mme Yéméniz : « Plus vous me direz d'injures, plus vous serez sûre de ne point me fâcher, car vous n'auriez certainement pas tant de colère contre quelqu'un qui vous serait indifférent. » En effet, depuis qu'il n'était plus l'abbé d'autrefois, la belle Lyonnaise lui cherchait querelle « sur tout et à propos de tout ». Las ! lui répondait-il, « votre bannière ressemble à l'oriflamme de Saint-Denis, qui ne sortait qu'en temps de guerre ». Il est regrettable que les lettres à son aristocratique et spirituelle dirigée, dans lesquelles il a dépensé quelques-unes des qualités les plus séduisantes de sa plume, ne soient connues que partiellement. Mal inspirée, Mme Yéméniz refusa communication à La Mennais de ces missives qu'il désirait faire copier (comme il le fit pour ses principales correspondances, en vue de laisser à la postérité, sur l'histoire de sa vie et de ses idées, des documents plus vifs, plus modestes

et plus indéniables que des *Mémoires*). Justement blessé du rejet de sa demande, le grand épistolier a protesté contre toute publication posthume de ces pièces, redoutant qu'elles fussent tronquées, mutilées ou altérées selon des vues politiques et apologétiques. Car il considérait Mme Yéméniz comme « aveuglément livrée aux Jésuites ».

Un incident du même genre provoqua une interruption de neuf ans dans les relations de La Mennais avec Mme Cottu. Le mari de la baronne ne s'imaginait-il pas que le démocrate voulait mettre le public en tiers dans ses entretiens confidentiels avec ses convertis et ses pénitentes ?

Dans un agenda de Féli, sous la date du 24 décembre, une note écrite au crayon contient ces mots : *Ce jour fut heureux. J'ai perdu le* 10 *février* 1820 *celle à qui je dus le B.* Il m'a semblé que ces paroles mystérieuses s'appliquaient à Mme Cottu, et j'en ai donné l'explication dans un article. Quoi qu'il en soit, le solitaire de La Chênaie répondit au cœur de la jeune femme avec une sensibilité émue, sans se départir de la dignité morale et des obligations imposées par son sacerdoce. Le jour où l'amie lui reprocha les routes déconcertantes dans lesquelles il s'avançait : « Accusez les « choses, lui répondit-il, les événements de la vie, ses tra- « verses, mais ne m'accusez pas. Je n'ai jamais cessé un « moment d'être le même pour vous. Il est vrai que le « devoir, ou ce qui me paraissait tel, m'a poussé en des voies « qui, à quelques égards, semblaient nous séparer. N'en « a-t-il pas été ainsi de vous ? D'autres n'ont-ils pas eu « des droits, des droits sacrés, à vos premières, à vos plus « intimes affections ? C'était conforme à l'ordre de Dieu, « et je vous loue d'avoir marché dans la voie que lui-même « vous traçait. Il m'en montrait une autre ; j'y ai mar- « ché aussi... » Telle est la langue cornélienne que parlent les serviteurs de la Vérité. « Quittez cette chimère »,

s'écriait Pauline, « et m'aimez ». Le héros chrétien lui répond :

Je vous aime,
Beaucoup moins que mon Dieu, mais bien plus que moi-même.

Plus que moi-même? Vaine figure de langage, suggérée par le désir de convaincre. Le poète païen avait trouvé l'expression vraie, et le prêtre malouin avait le droit de répéter avec lui : Je vous aime comme la moitié de mon âme : *Oui, vous êtes moi aussi ;* mais c'était son honneur de maintenir cette réserve, commune à tous ceux qui obéissent à quelque haute vocation : Je vous aime, *beaucoup moins que mon Dieu.* — Mme Cottu reçut la dernière lettre qu'il écrivit. Puis elle eut la joie (une de ces grandes joies tout imbibées de tristesse) de presser dans ses mains une dernière fois les mains loyales de l'ami. Et plus tard, au souvenir de l'entrevue suprême, elle consigna ce trait : « Sur son lit de mort, il a eu encore non pas seulement des paroles, mais des tressaillements d'ineffable tendresse pour les larmes qu'il faisait couler. »

Il est à remarquer que les amitiés féminines du prêtre breton, postérieures à son exode, ont eu peu de racines ou peu de fleurs, et n'ont point ressemblé en frondaison à ces beaux arbres qui avaient crû, dans sa jeunesse et sa virilité, au jardin profond de sa religion et de son amour. — Ses relations avec Mme Clément datent de l'année 1836. Elles étaient honorables pour l'écrivain, et lui assuraient une affection solide, dévouée même. Les choses avaient été ménagées par Béranger, qui estimait beaucoup les Clément, et qui espérait sans doute apaiser l'esprit du prophète dans une bonne et digne atmosphère de bourgeoisie. Mais il semble que le Malouin ait eu peur de perdre là son indépendance native. Dans sa correspondance avec cette admi-

ratrice, confiante et vénérable, qui survenait au déclin de son automne, il n'a pas cette abondance et cette plénitude de langage dont il était coutumier. On dirait que la couleur de son encre a pâli.

C'est en 1838 qu'il fit connaissance avec Mme Ligeret de Chazey. Croyante, qui considérait La Mennais comme un *martyr de la vérité*, elle lui avait soumis un manuscrit, qu'elle avait intitulé *Paroles d'une femme*. Or, dans ces affaires de plume féminine, l'abbé était un conseiller plein de clairvoyance et de courtoisie. Il n'est pas douteux, lui répondit-il, que « les femmes amélioreront d'autant plus leur position dans la famille et la société qu'elles se perfectionneront davantage moralement et intellectuellement ». Mais il ne l'engageait pas à publier son tableau des souffrances de la femme dans le mariage, parce que, disait-il, on pourrait y substituer, tout aussi bien, « le tableau des souffrances de l'homme ». — Dix ans plus tard, Mme Ligeret partit avec son mari à la Nouvelle Orléans, et une correspondance, que nous lisons avec intérêt, s'établit entre les émigrés et « le vieillard des bords de la Seine ». Celui-ci marque sa préférence pour les peuples latins. Il voit dans les Américains un « peuple abruti par la passion effrénée de l'or » ; il considère la race saxonne, à ses trois degrés, allemande, anglaise, américaine, comme chargée des *gros travaux* dans la famille humaine, tandis que les races du midi, d'une oisiveté apparente, lui semblent les « dépositaires des principes féconds de la vraie civilisation toute spirituelle ».

Le lecteur peut se rendre compte maintenant de la méprise dans laquelle est tombé Renan, lorsqu'il s'est étendu avec quelque complaisance sur l'*antipathie* de La Mennais *pour les femmes*. En fait, l'apologète se plut aux échanges de lettres avec le monde féminin, dès que l'occasion

s'en présenta. Le critique accuse l'abbé d'être pour l'autre sexe « d'une sévérité révoltante », et il attribue à l'*orgueil du prêtre* son aveuglement sur ce point. Or, le jugement du philosophe de La Chênaie se condense dans cette pensée, — laquelle exprime très exactement la thèse qui charme le philosophe de Tréguier : « Certainement, les femmes ont une délicatesse de perception et de sentiment bien supérieure à tous les lents procédés de la logique. » Sans doute, il ajoute : « Elles ont des qualités autres que celles des hommes, et, ce dont je les blâme, c'est d'en vouloir changer. Je n'aime pas plus les femmes qui se font hommes, que les hommes qui se font femmes. » Mais Renan soutiendrait-il le contraire ?

L'exégète a négligé les admirables pages des *Amschaspands* sur le rôle de la femme, vierge, épouse, mère, pages où La Mennais a protesté, en même temps, contre les doctrines de « fausse liberté » dont on veut la leurrer. Le prêtre de la démocratie était, particulièrement, l'ennemi du divorce. Il s'en est toujours tenu aux principes de l'ancienne formation française.

Dans le seul article qu'il ait écrit sur l'*éducation des filles*, en 1819, il repoussait même, avec un accent de puritanisme, les garanties nécessaires du progrès dans l'enseignement féminin, et regardait les examens, que l'on voulait imposer aux maîtresses, comme une suggestion des idées révolutionnaires. Il n'est pas douteux que de telles pages sentent la polémique anti-ministérielle, et la jeunesse de l'ultra, et les moqueries des bonnes demoiselles sous les charmilles des Feuillantines : avaient-elles jamais eu besoin de brevets pour se dévouer à la culture intellectuelle et morale de leurs élèves ? Mais, dans la suite, quand il travailla à l'organisation d'une société démocratique, l'abbé n'aborda point avec netteté la question si importante de l'éducation des

jeunes filles. Les façons tapageuses, le dédain des mœurs, l'affectation de philosophie, qui caractérisaient les personnes du sexe désentravées des traditions religieuses ou des conventions sociales, contribuèrent à l'éloigner des idées « avancées », dont elles se croyaient les prêtresses. Sans être insensible, par exemple, au talent et à la générosité de George Sand, il se montra sans indulgence pour les écarts de sa conduite et la licence de ses théories. De là certaines maximes qui ont frappé Renan, mais qui n'étaient que la satire directe de quelques héroïnes et de quelques bas-bleus qu'il avait rencontrés. Nous ne devons pas cacher, toutefois, que la sentence essentielle de La Mennais est bien celle-ci : « La femme est une fleur qui n'exhale de parfum qu'à l'ombre. »

Il traitait le monde féminin comme celui des êtres faibles, en qui rien n'est véritablement déplaisant, que la méchanceté aggravée de laideur. Il ne cherchait point à troubler leurs croyances anciennes. Et il adressait à Mme Cottu cette parole si sage : « Les idées qui nous donnent repos, paix et consolation, qui nous allègent le plus le poids de cette triste vie, sont les meilleures. »

CHAPITRE XXXVI

LES DERNIERS JOURS
LA MORT ET LES FUNÉRAILLES

Le 16 janvier 1854, La Mennais fut obligé de prendre le lit. Il allait mourir d'une pleurésie, mal soignée au commencement.

Dès le début, il ne se fit pas d'illusion sur la gravité de son état. A chacun de ses exécuteurs testamentaires, savoir Auguste Barbet et Adrien Benoît-Champy, il remit un exemplaire des instructions suivantes :

« Je veux être enterré au milieu des pauvres, et comme le sont les pauvres. On ne mettra rien sur ma fosse, pas même une simple pierre. — Mon corps sera porté directement au cimetière, sans être présenté à aucune église ».

En outre, il délivra à Auguste Barbet un billet ainsi conçu : « Je déclare qu'il est de ma volonté expresse que mon ami, M. Barbet, reste seul uniquement chargé de la surveillance et de l'administration de ma maison et de mes intérêts. »

Ainsi, les intentions du malade étaient aussi claires que possible : il donnait le gouvernement de son domicile à un familier, qui, par son éducation protestante et par ses

idées politiques, lui paraissait plus apte que tout autre à le mettre en sûreté contre certaines démarches fatigantes et indiscrètes, et à établir une barrière entre sa couche d'agonisant et les *zelanti*. Mais le bruit se répandit assez rapidement que le vieillard était séquestré.

Le 27 janvier, Béranger écrivit à un ami de Blaize : « Mon cher Antier, je viens de voir Rostan, qui quittait « Lamennais ; ce n'est point une goutte remontée, mais « bien une fluxion de poitrine, qu'on aurait méconnue. « Rostan, appelé trop tard, a changé la médication, et il « en résulte du mieux. Toutefois, il désirerait que Blaize « fût ici. Lamennais a bien appelé Benoît-Champy, mais, « comme les prêtres assiègent la porte du moribond, Benoît « craint, dit-on, de se compromettre, en chassant ceux qui « guettent la pauvre âme au passage. Lamennais a toute « sa tête ; mais ne serait-il pas convenable que son neveu « fût là, pour faire exécuter les ordres de son oncle, quels « qu'ils soient ; il n'y a que des étrangers autour de lui. « Si j'avais su l'adresse de Blaize, je lui aurais écrit. Écris « donc promptement, et, si tu veux, envoie ces quelques « lignes que je t'écris à la hâte. Rostan, malgré le mieux, « craint des accidents que l'état du malade donne à redou- « ter. — Tout à toi. »

Ce docteur dont parle le chansonnier avait été appelé comme médecin consultant et resta l'homme préféré des anciens amis du malade. Le docteur Jallat, médecin traitant (mais praticien sans notoriété), qui avait cru d'abord à « une goutte remontée », inspirait confiance à Barbet et aux amis de Barbet.

Blaize arriva à Paris le 30 janvier. Dès le lendemain, il fit comprendre à Barbet, qui, d'ailleurs, semblait effrayé des difficultés de sa mission, que le billet du 16 janvier avait besoin d'être renouvelé. La Mennais refusa de recevoir

son neveu, et le 3 février, il signa une seconde copie des pouvoirs qu'il avait conférés, copie encore plus nette dans ses expressions, puisqu'elle donnait autorité à Barbet sur *toute* la maison, *y compris les visites*. Blaize s'établit dans le bureau de travail de son oncle, avec ce programme : libérer La Mennais de toute pression, de quelque côté qu'elle se produisît. Ceux qui venaient prendre des nouvelles de l'illustre malade étaient nombreux chaque jour, et appartenaient à des mondes fort divers. Nommons Mme Cottu, Mme d'Agout, Mme Clément, Mme d'Ortigue, Mme de Vaux, le mathématicien Cauchy, Berryer, l'abbé Rohrbacher, Hippolyte Carnot, David d'Angers, Émile Ollivier, Béranger, Lamartine..... Parmi ces visiteurs, il faut que je mentionne le musicographe Dessus, qui se convertit dans la suite et déploya le zèle d'un néophyte. Il racontait dans ses vieux jours qu'il avait aidé à ensevelir La Mennais. Hélas ! l'unique linceul dont il ait enveloppé le vieillard est celui de plaisanteries et de calomnies, dont je possède le triste et odieux témoignage. — Le 12 février, Blaize pria Barbet de remettre au malade la lettre suivante, qu'il avait préalablement communiquée au chansonnier :

« Mon cher oncle, — M. Béranger m'a écrit, le 29 janvier « dernier, qu'il considérait comme nécessaire que je fusse « auprès de vous pendant quelques jours, pour mettre fin « à une situation qui devenait très grave et qui vous sera « expliquée. C'était l'avis de tous vos amis. Je suis venu « pour aider ceux-ci à assurer votre repos et à faire respec- « ter votre volonté. Grâce à l'état actuel de votre santé, « qui n'exige plus que des ménagements, les causes qui « avaient motivé ma présence à Paris n'existent plus. « Je viens prendre congé de vous, et vous dire que vous « pourrez compter sur moi, d'une manière absolue, dans

« toute circonstance où vous le jugerez utile, et qu'aucune « considération personnelle ne m'empêchera jamais de « remplir ce devoir. — Veuillez, mon cher oncle, agréer « mes hommages respectueux. »

Cette lettre qui apprenait au vieillard une intervention qu'il n'avait ni demandée ni désirée, lui déplut. Il ne m'a pas même dit merci, racontait avec tristesse le neveu. Mon cher Blaize, lui répondit Benoît-Champy, « votre lettre « à M. de L[amennais] est on ne peut plus convenable, et « je suis profondément affligé du silence qu'il a gardé. Je « suis convaincu qu'il subit de mauvaises influences. Moi-« même, je n'ai pu encore arriver jusqu'à lui. »

La dernière phrase de cette lettre signifie purement que le cousin n'avait pas eu d'entretien particulier avec le moribond depuis quelque temps, car il l'avait vu plusieurs fois en janvier. Mais on saisit quelle était la défiance vis-à-vis de Barbet, qui pourtant se surveillait pour être d'une correction absolue.

Le baron de Vitrolles et Hyde de Neuville, ancien ministre de Charles X, n'attachaient aucune importance aux *vertus de l'eau bénite et de la confession*. Pour eux, ce n'était pas une affaire où un malade pût s'embarrasser. Il s'agissait tout bonnement de mourir en homme qui sait vivre. Mais ces gens du monde voyaient une élégance sociale dans des actes qui eussent paru à La Mennais une comédie avilissante. En tout cas, ils étaient gênés dans leurs plans ou dans leurs espoirs par un gardien comme Barbet, qui ne se prêtait point aux petits accommodements souhaités. Le poste de cet ami était donc ingrat, et, comme le pensaient Béranger et plusieurs autres, Blaize, représentant légitime de la famille, l'aurait rempli avec une autorité moins discutée.

Le neveu ne demeurait pas sans information au cours

de cette maladie déconcertante. Ouvrons cette lettre d'Antier (qui doit être du 19 février) :

« Depuis votre départ, mon cher ami, nous avons été « bien malheureux. Nous avons cru vingt fois le voir expirer « dans nos bras, et voilà que, samedi et dimanche, la suffo- « cation disparaît, l'agitation se calme, le sommeil arrive, « et aussi l'appétit. Nous reprenons espérance, les médecins « sont stupéfaits, et je me hâte de vous écrire ces quelques « lignes, heureux de ne l'avoir pas fait plus tôt, puisque « j'ai une bonne nouvelle à vous donner. Pardonnez-moi « de ne pas vous en dire plus long, je suis un peu fatigué ; « et lorsque je m'absente, le refrain de notre cher malade « est toujours : où est Antier ? — Mille tendresses à toute « votre chère famille. Je vous serre la main de cœur. »

Le mieux ne persista point. Blaize écrivait à son frère, le 22 février : « J'ai reçu hier un billet de Béranger, qui « m'apprend que mon oncle est de plus en plus faible, et « que les obsessions (pour le convertir) recommencent plus « fort que jamais. Il me presse de retourner à Paris. » L'opinion publique attribua cette rechute du malade à un entretien qui lui causa trop d'émotion, et que nous devons faire connaître.

Mme de Kertanguy, sœur d'Ange Blaize, et légataire universelle de son oncle, était arrivée de Basse-Bretagne dans la capitale, le 4 février. Son frère aurait préféré qu'elle n'accomplît pas ce voyage. Il redoutait sa présence auprès du moribond, parce qu'il la jugeait capable, sous l'empire d'excitations provoquées par l'abbé Jean, par son confesseur, ou par des personnes exaltées, de commettre des impertinences, susceptibles d'irriter La Mennais, et de le pousser à des déterminations regrettables. Le vieillard la reçut deux ou trois fois, rapidement, et sans plaisir. Enfin, le dimanche 19, à une heure de l'après-midi, elle vint faire

ses adieux au malade, car elle se voyait contrainte, assurait-elle, de retourner en province pour ses affaires. La Mennais lui répondit qu'il était bien aise de la voir, que son heure approchait, et qu'il voulait lui expliquer les dispositions testamentaires relatives à sa famille. Avant de le quitter, poursuit la nièce, à qui nous cédons la parole, « je « lui dis que j'avais reçu une lettre de mon oncle Jean. « Il me dit : « Comment est-il Jean ? » Je lui dis qu'il était « bien occupé de lui, que, depuis qu'il était malade, mon « oncle Jean ne pouvait plus dormir, que j'allais lui écrire « pour lui donner de ses nouvelles. Je lui demandai per- « mission de lui dire bien des choses de sa part. Féli resta « un moment sans me répondre, puis il me dit : « Tu peux « le lui dire ». La conversation dura plus d'une demi-heure.

J'entendais les éclats de voix de Lamennais, affirme Barbet. — *Il n'éleva pas la voix un seul instant*, certifie Mme de Kertanguy. — Après l'entrevue, je me précipitai dans la chambre de Lamennais, atteste Barbet ; il était méconnaissable et avait la figure violacée ; il me dit avec colère : « Ma nièce... me lit une formule d'abjuration que lui a donnée son confesseur. » — Je puis t'assurer, soutient Mme de Kertanguy devant Blaize, que *je ne lui dis pas un seul mot qui pût faire allusion ni à la religion ni aux prêtres.* — Un fait qui n'est pas douteux, c'est que le Dr Jallat constata immédiatement une aggravation de l'état du malade, et la visite de la nièce fut vivement blâmée dans la presse.

Aux deux camps opposés, les adversaires se jetaient la pierre les uns aux autres, s'accusant, les uns, de troubler les derniers jours de l'illustre écrivain, les autres, d'attenter à la liberté de ses repentirs. Deux prêtres, avec lesquels il avait entretenu des relations amicales, le Père Ventura, et l'abbé Martin de Noirlieu, curé de Saint-Louis d'Antin,

ne furent pas admis auprès du philosophe. Informé de leur demande, celui-ci répondit que, en toute autre circonstance, il les aurait vus avec satisfaction, mais que, dans la position où il se trouvait, leur démarche avait un sens, qui ne lui permettait pas de les recevoir. — Aussi bien, la moindre conversation avec Ventura aurait offert quelque danger, à cause de la manière oratoire dont ce religieux transposait la relation des faits. L'ancien ultramontain en avait eu des exemples depuis quelques années. Et après son décès, dans une lettre *Sur la dernière disposition d'esprit de M. l'abbé F. de Lamennais* (publiée dans les *Annales de philosophie chrétienne*, en novembre 1857), le Théatin étala une passion de l'inexactitude et de l'apologétique et une avidité de se mettre en scène, qui étonnent toujours un peu ceux qui conservent la notion du réel et du convenable. — Le curé de la paroisse ne fut pas introduit non plus, malgré son insistance. Après avoir envisagé l'emploi de moyens hardis, l'archevêché y renonça, sur les observations très sérieuses qui lui furent présentées.

Le dimanche 26 février, vers trois heures de l'après-midi, le docteur Jallat signifia que la fin du malade lui semblait proche. Barbet voulut envoyer un domestique prévenir Mme de Kertanguy, mais M. de Coux tint à se charger lui-même de cette commission. Barbet conduisit la nièce jusqu'auprès du lit. « Vous le voyez, Madame, murmura-t-il, votre pauvre oncle est agonisant. » Elle dit alors : « Féli, veux-tu un prêtre ? Tu veux un prêtre, n'est-ce pas ? » M. de La Mennais répondit : « Non ! » Elle reprit : « Je t'en supplie ! » Mais il repartit d'une voix plus forte : « Non, non, non ; qu'on me laisse en paix ! » Hippolyte Carnot, dans un mouvement de vivacité, ne put retenir un mot désapprobateur : « Madame, vous venez de faire là une fâcheuse action. » — La rumeur s'accentua donc, que la nièce ne

craignait pas de hâter la mort du vieillard. « C'est une triste responsabilité qu'elle a prise là », écrivit Ange Blaize. — L'accusée disait à ses frères, le 1er mars : « Mon oncle « Jean m'a écrit de proposer un prêtre à son frère. Je lui ai « promis de le faire. J'ai rempli ma promesse. J'ai été « refusée quatre fois... Dieu nous préserve d'une semblable « mort ! Je crains que mon oncle Jean ne succombe : il « meurt de douleur, sa lettre est déchirante. »

Dans la soirée du 26, La Mennais manda Emile Forgues, lui parla de la publication de ses œuvres, dont il le chargeait par son testament et codicille : Soyez ferme, lui recommanda-t-il, « on essayera de vous circonvenir ; publiez tout, sans changer ni retrancher ». Forgues lui répondit : « Vos volontés seront exécutées complètement, sans qu'il y soit changé un point ni une virgule, je vous le jure. » — Tout le dimanche soir, chaque personne qui se présentait put entrer. Cette idée d'ouvrir ainsi la porte pour démentir les imputations de séquestration avait été proposée par Hippolyte Carnot et acceptée par La Mennais.

Le lendemain matin, le baron de Vitrolles arriva vers l'instant où son ami trépassait, et posa la main, deux fois, sur ce cœur qui n'avait pas cessé de lui être fidèle. Le moribond expira à neuf heures trente-trois minutes, et Barbet lui ferma les yeux. Il avait conservé une force surprenante jusqu'au dernier moment. Sa tête, toujours penchée sur sa poitrine, était alors rejetée en arrière. Elle portait l'empreinte de l'agonie, mais avec un caractère d'énergie, qui semblait traduire la victoire de la volonté.

Henri Martin communiqua la nouvelle du décès à Michelet : « Notre Lamennais nous a quittés. Il a fini comme il « a vécu, en pleine possession de lui-même, libre, calme « et fort, sans grande souffrance, au moins dans les derniers « jours... Il est mort plein de confiance en Dieu. Son visage

« était admirable dans la mort, d'une majesté sévère et « d'une certitude indicible. Je ne comprendrais pas que « quiconque a vu cet aspect si vivant dans la mort même, « pût douter de l'immortalité. » Adrien Benoît-Champy notait de son côté : « M. de Lamennais a envisagé la « fin de sa vie avec une grande fermeté ; il était comme « impatient de quitter ce monde et de voir, suivant une « expression que je l'ai entendu répéter bien souvent : « *se lever enfin le rideau !* On eût dit que sa forte et vigou- « reuse intelligence était à l'étroit dans son corps frêle et « délicat, et qu'elle aspirait sans cesse à briser son lien ter- « restre pour s'élancer dans les régions de l'infini. »

Après le drame de la mort, celui des funérailles.

L'archevêché fit savoir au gouvernement qu'une manifestation importante devait se produire, avec présentation forcée du cadavre dans une église. Le ministère de l'intérieur, qui redoutait surtout quelque démonstration républicaine, fit avertir Mme de Kertanguy que les obsèques s'effectueraient de grand matin, et que la police prendrait les mesures nécessaires pour que le cercueil fût suivi seulement de cinq à six personnes. L'héritière répondit que la famille désirait que la cérémonie funèbre s'exécutât sans bruit.

Mme de Kertanguy ne s'occupa en aucune manière des suprêmes devoirs à rendre à son oncle. Auguste Barbet, principalement, et Benoît-Champy firent le nécessaire. Les formalités et courses qu'exige un enterrement furent accomplies par Émile Ollivier.

Informé du deuil, Ange Blaize, qui habitait alors Saint-Valéry-sur-Somme, écrivit à son frère Auguste, le 28 février : « On a remis le convoi à demain matin, huit heures, afin que je puisse y assister. Plaise à Dieu que tout se passe bien ! On parle d'une grande réunion, ce qui est tout simple.

J'espère que les choses iront comme elles doivent aller. » Pour prévenir la *grande réunion*, un communiqué officiel fut envoyé aux journaux du mardi soir, afin de notifier à la population que « les membres de la famille et les amis du défunt désignés par les exécuteurs testamentaires » seraient seuls admis à suivre la dépouille mortelle au cimetière.

L'enterrement eut lieu le 1er mars, mercredi, jour des Cendres. Le corbillard arriva à sept heures un quart, au nº 12 de la rue du Grand-Chantier, et, malgré les réclamations de Barbet et de Blaize, qui résistèrent pendant presque une demi-heure, et qui voulaient qu'on attendît les quelques personnes autorisées à faire partie du cortège, le corps fut emporté quinze minutes avant huit heures, sur la voie toute enveloppée de brouillard. Cependant, à mesure qu'on avançait, la foule devenait plus nombreuse. Comme on traversait, pour atteindre le Père-Lachaise, des quartiers populaires, les ouvriers, quittant leurs chantiers, se plaçaient silencieusement devant la porte des maisons. Quelques-uns s'adjoignaient au convoi. Un officier de paix ayant remarqué un prêtre parmi ceux qui suivaient le corbillard, s'écria : « Sergents de ville, faites sortir cet homme, sa place n'est pas ici. » En un clin d'œil, l'inconnu fut enlevé. Plusieurs fois, des manœuvres de barrage furent commandées. Quelques sévérités de la police provoquèrent des protestations : « A bas les voleurs de cadavres ! » On raconta dans la suite que des ripostes à coups de pierres et de bûches, lancées des maisons, s'étaient produites en plusieurs endroits. Enfin on parvint à l'entrée de la nécropole. Une autre foule attendait là. Il y eut un commencement de désordre. Dans la bagarre, le musicien Lalo ne perdit que son chapeau, tandis que l'avocat Vauzy eut les poignets brisés, et qu'un homme en blouse reçut dix coups de casse-

tête, qui l'étendirent sans mouvement et sans souffle. Une quinzaine d'assistants subirent des accès analogues de matraque policière : du moins la rumeur en courut. Peut-être faut-il disperser le long du parcours ces bourrades dont on garda les traces. Le préfet de police, qui était venu diriger le service d'ordre, n'autorisa que peu de personnes à pénétrer dans l'enceinte. Béranger arrivait à ce moment. Il marchait avec peine, appuyé sur le bras de Jean Reynaud. Il fut reconnu et acclamé. Émile Forgues, qui était en retard, obtint difficilement la permission de rejoindre l'escorte familiale. L'hémicycle du Père-Lachaise était littéralement envahi par les agents de police. A droite et à gauche deux escadrons avaient pris position, sabre en main.

On tira la bière du corbillard et avec des cordes on la laissa glisser au fond de la tranchée, à la suite d'une ligne de cercueils qui s'y pressaient. Pas de discours. Le silence lugubre ne fut interrompu que par le préposé du cimetière qui, d'un accent de mauvaise humeur, ordonnait de ménager le terrain : « Gardez une petite place pour un enfant, s'il nous en vient un ». Le sol une fois nivelé, on demanda : « Faut-il mettre une croix ? » Barbet répondit : « Non. » Le défunt avait prescrit de ne rien mettre sur sa fosse. Le préposé du cimetière ajouta : « Messieurs, vous pouvez vous retirer : tout est fini. » Mais le fossoyeur planta sur la tombe un bâton grossier, auquel une corde attachait un papier, avec le nom de La Mennais. — Ceux qui avaient apporté le corps de ce pauvre étrange (dont la bière coûtait huit francs) avertirent leurs camarades qu'il avait dans la bouche un râtelier d'argent. — On sortit du cimetière pendant qu'un soleil radieux dissipait la brume d'hiver. Des jeunes gens parcoururent quelques rues en criant : « respect aux morts », ou même en chantant la marseillaise. Les

cabarets pleins de masques avinés ne comprenaient pas ce que voulaient dire ces protestataires, et les boutiques se fermaient sur leur passage. — Ainsi s'achevèrent les funérailles shakespeariennes du plus vrai et du plus complet des romantiques.

Pendant que toutes les puissances de la terre et du ciel semblaient conjurées contre ce cadavre séditieux, avide de disparaître dans la poussière des misérables, elles s'unissaient, par un contraste éclatant, pour entourer de pompe, à la Madeleine et sur la voie publique, les obsèques de l'amiral Roussin, ancien ministre de la marine, chargé de titres et de décorations.

L'émotion fut profonde dans le monde religieux. Les uns ne trouvèrent que des paroles de dureté pour le mort et d'admiration pour leur propre conduite. Certains expliquèrent l'impénitence finale du prêtre par des raisons en rapport avec la petitesse de leur esprit ou avec la bassesse naturelle de leur expérience. D'autres, à la fois timorés et évangéliques, cherchèrent dans de vains signes, ou dans des récits sans consistance, un motif d'espérer contre les apparences. Chez quelques-uns, enfin, de la générosité de leur cœur jaillirent des accents d'une fidélité invincible ; et vrais croyants, ils ne consentirent pas à séparer l'ami perdu de l'Éternel Amour, *qui meut le soleil et les étoiles*.

Le 28 juin 1854, l'abbé Jean voulut revoir La Chênaie. Accompagné de deux ou trois prêtres, qui savaient de quels nobles rêves cette maison blanche avait été la gardienne, il alla ouvrir la petite chapelle et célébra la messe à cet autel de mémoire si douce et si cruelle. Avant de quitter la terrasse et les beaux tilleuls où son frère s'était reposé, le visiteur fixa son regard sur les fenêtres d'une chambre, dont il semblait attendre encore l'hôte familier. Et les bras

tendus vers la chère image que son cœur évoquait, il cria de toute sa force : « Féli, Féli, où es-tu ? » Puis le saint vieillard tomba évanoui. — Quelques années plus tard, l'abbé Jean mourut. On rapporte que dans son agonie le nom de son frère toujours aimé se mêlait sur ses lèvres au nom sacré de Dieu.

LIVRE V

SON TALENT ET SON INFLUENCE

CHAPITRE XXXVII

LA MENNAIS EST IMAGINATION ET ESPRIT

Au cours de cet ouvrage, nous avons étudié la formation du talent de La Mennais et nous avons vu les divers aspects de son génie. Nous voudrions montrer, au moyen de quelques exemples, *la puissance dramatique de son imagination*, source d'exagérations dangereuses dans la conduite de sa vie, mais principe de beauté dans le domaine littéraire, *le caractère séduisant de son esprit*, qui est trop oublié dans l'éclat de son romantisme, *le don de l'image*, qui met dans son style tant de charme et de relief, *l'origine de ses métaphores*, qui sont l'instrument d'évocation et de suggestion, auquel on reconnaît l'artiste.

Lisez ceci à haute voix, en y marquant le mouvement des phrases, qui rend exactement celui de la pensée et de

l'émotion. Le texte n'offre-t-il pas des traits si frappants, qu'on s'imagine assister au spectacle ?

« L'Église était là, seule dans l'arène, livrée aux bêtes et « aux gladiateurs ; j'ai senti le désir de combattre pour « elle, de la défendre selon ma faiblesse. — Aussitôt évêques « et prêtres accourent pour voir cela. — Les poches remplies « de pierres, ils s'assoient, — et c'est à qui, de dessus leurs « bancs, où ils se reposent à l'aise, lapidera le mieux le mal « avisé, le téméraire, qui a eu l'audace de s'exposer à la « dent des ours et des tigres, *sans mission !* — Ceux même « qui l'excusent de cette hardiesse s'irritent quand ses « mouvements ne sont pas à leur gré ; ils n'auraient pas « fait comme cela, et la pierre arrive pour le lui prouver » (A Senfft, 28 mai 1829).

Et ceci :

« Empereurs, czars, rois absolus, rois constitutionnels, « et les autres que je ne nomme pas, voyez comme ils s'en « vont tous, et comme ils ont l'air d'être pressés de s'en « aller, tant ils sont attentifs à ne pas manquer une seule « des sottises qui peuvent assurer et hâter leur départ. — « Oh ! la belle procession ! Rangez-vous un peu, que je la « voie passer. — Adieu, bonnes gens, partez ! puisque cela « vous plaît, cela me plaît aussi. Après tout, je crois que « vous avez raison : que feriez-vous des peuples, désormais, « et qu'est-ce que les peuples feraient de vous ? vos mutuels « rapports tournent à l'aigre; vous les massacrez, ils vous « coupent la tête ; cela finit par ennuyer ; gardez votre « tête, et allez-vous-en !... *Andate dunque, andate, e buon « viaggio* ! » (A Coriolis, 9 octobre 1832).

Et ceci, qui est un exemple parfait de la manière dont il dramatise ses contacts avec la réalité des choses :

« Le catholicisme était ma vie, parce qu'il est celle de « l'humanité ; je voulais le défendre, je voulais le soulever « de l'abîme où il va s'enfonçant chaque jour : rien n'était « plus facile. Les évêques ont trouvé que cela ne leur con- « venait pas. — Restait Rome : j'y suis allé, et j'ai vu *là* « le plus infâme cloaque qui ait jamais souillé des regards « humains. L'égoût gigantesque des Tarquin serait trop « étroit pour donner passage à tant d'immondices. *Là*, nul « autre Dieu que l'intérêt ; on y vendrait les peuples, on y « vendrait le genre humain, on y vendrait les trois per- « sonnes de la sainte Trinité, — l'une après l'autre ou toutes « ensemble, — pour un coin de terre, ou pour quelques « piastres. J'ai vu cela, et je me suis dit : ce mal est au-dessus « de la puissance de l'homme, — et j'ai détourné les yeux « avec dégoût et avec effroi » (A Mme de Senfft, 1er novembre 1832).

L'éloquence, qui jaillit de l'imagination et de la sensibilité, est la faculté-maîtresse de La Mennais. Mais il faut y joindre l'acuité d'esprit, qui se manifeste dans l'analyse des idées et dans les constructions philosophiques et sociologiques. Dans ses polémiques, avec quelle habileté pénétrante il pratique la dissection des adversaires, avec quel entrain il retourne contre eux leur argumentation et leurs paroles, avec quelle industrie il sait ordonner et éclairer les éléments de sa thèse ! En outre, ce qu'on appelle l'esprit, tout court, c'est-à-dire la finesse, le sourire, l'agrément, l'éclair dans la conversation, la réponse qui éclate en gaieté, la plaisanterie qui mord, l'épithète qui colle un masque ridicule sur le visage, la raillerie sous couleur de politesse, l'ironie qui s'éteint dans une sorte de pitié, le coup de crayon rapide de l'observation humoristique, le piquant d'une allusion littéraire, bref, l'esprit, qui est l'étincelle

française, ce théologien et ce démocrate en était merveilleusement pourvu ; aucune arme ne lui a été refusée, pas même cette épée légère, de fête et de parade, qui fait parfois les moins guérissables des blessures. C'est principalement dans les entretiens où il était à l'aise, où il se sentait écouté, que le génial écrivain s'abandonnait à ces saillies, qui charmaient Maurice de Guérin. Déjà, en décembre 1828 (dans le *Catholique*), d'Eckstein avait souligné dans l'œuvre de notre écrivain la finesse de la pensée et l'adresse du sarcasme. Barbey d'Aurevilly n'a pas été moins séduit par le tour svelte et fringant, le mouvement alerte, retroussé, de tant de passages qui lui plaisaient dans les lettres publiées par Emile Forgues. Certes, on composerait facilement un recueil de ces traits variés et spirituels !

Ceci manque-t-il de malice :

« Autant que j'en puis juger à travers mes vitres, le soleil me paraît inviter assez à jouir de ses derniers rayons, les pâles lueurs d'octobre. A cette époque, on dirait qu'il cherche à entrer à l'Académie, comme en ce moment M. Liadières » (A Vitrolles, 16 septembre ? 1851).

Et ceci, — quand Chateaubriand vient de lui annoncer la mort prochaine de Bertin l'aîné (que La Mennais considère comme un type achevé d'égoïsme et de bassesse) :

« Que Dieu le décrasse ! J'en serai charmé. Il n'y a à changer que l'huile et la mèche » (A Vitrolles, 4 février 1841).

Le général Pepe vient de se marier à une Anglaise :

« C'est bien aimer la guerre que d'entreprendre une pareille campagne à soixante-six ans » (A Vitrolles, 9 septembre 1850).

Bataille autour du ministère :

« C'est la guerre des punaises et des araignées » (A Mme de Senfft, 22 janvier 1830).

Au sujet de M. de Villèle :

« Défiez-vous de lui, il doit vous craindre, pour l'intérêt de sa supériorité, qui tient uniquement à la nullité de ce qui l'environne. C'est un aigle de basse-cour » (A Vitrolles, 2 octobre 1822).

A propos de Mme Marliani :

« Je me suis figuré quelquefois que le mari devoit être quelque chose comme la raison même, tant sa femme se passe aisément de lui » (A Vitrolles, 30 novembre 1841).

D'un professeur d'arménien, qui ne savait pas vouloir :

« Son esprit est un pendule qui oscille dans une boîte vide » (A Montalembert, 12 mai 1834).

A Mme Yéméniz, nièce de Rubichon :

« Rivarol disait des Allemands : qu'ils se cotisaient pour entendre un bon mot. Qu'ils prennent garde à monsieur votre oncle, il les ruinera » (4 octobre 1842).

Les Conservateurs :

« Ils ressemblent à ces gros anneaux de fer que j'ai vus, scellés dans de vieux murs, à une demi-lieue du rivage, et auxquels autrefois les navires venaient s'amarrer. Ils sont toujours là, mais la mer n'y est plus » (A Vitrolles, 11 septembre 1841).

Et rien de timide ou de pudibond dans les pochades ménaisiennes : l'évêque de Rennes, Mgr de Lesquen, craint

d'avoir des histoires, à droite, à gauche : le pauvre homme, écrit son diocésain, « le pauvre homme se trouve entre deux peurs, le cul dans la boue, c'est son juste-milieu » (A Montalembert, 10 septembre 1833).

M. Féli abonde en anecdotes, qui se tournent en épigrammes, — il a le goût des réminiscences, qui flattent les bons lettrés (*ses écus dans son coffre attestent ses exploits, — leur nom seul est une atroce injure*, etc.), — il est merveilleux dans l'art des citations, qui s'accordent avec son propre texte pour l'illustrer d'une manière pittoresque. — S'il avait voulu, il nous eût peint des « caractères » dans le genre classique ; son *Physcon* est du meilleur La Bruyère.

Il faut rattacher à la fois à l'esprit et à l'éloquence de La Mennais ce don de l'image qui lui a été départi, et qu'il nous révèle avec une opulence, une variété, une spontanéité, un à-propos, capables d'exciter l'envie de l'écrivain le mieux doué. Extrayons au hasard quelques exemples :

La prospérité matérielle, dit-il, n'est pas la félicité morale : « *Qu'importe aux pestiférés la richesse du lazaret ?* » (Préf., *Sec. Mél.*, 1826, p. 5).

« Point de trouble, point d'inquiétude, même après nos fautes, mais un humble et prompt repentir, avec une résolution ferme de n'y jamais retomber volontairement. *Soyons comme la balle qui n'a pas plus tôt touché la terre, qu'elle rebondit aussitôt* » (A Benoît d'Azy, fin février 1819).

Dans la question d'Orient, nous suivons l'Angleterre, « *semblables aux laquais qui, autrefois, portaient la queue des robes des grandes dames* » (A Mme Ligeret, 8 janvier 1854).

« Les choses vont si vite de nos jours qu'on ne peut que camper dans une opinion quelle qu'elle soit. *Ce sont des*

tentes qu'on plante le soir et qu'on enlève le matin » (A dom Guéranger, 30 novembre 1832).

« Nous avons peu de prise sur le cours des choses... *Imitons la fourmi qui se laisse aller au ruisseau sur son frêle brin d'herbe* » (A Alexis Gérard, 13 avril 1851 ; et cf. La Fontaine, *Fables*, II, 12).

« Les plus petites choses me troublent et m'agitent comme un enfant. Je ressemble *à une frêle nacelle abandonnée sur l'océan ; les flots n'y entrent pas, mais ils l'emportent* » (A Mme Cottu, novembre 1818).

Les hommes qui nous conduisent aux révolutions « ne savent pas où ils vont. Mais que savent les hommes, et qu'ont-ils jamais su? Ce sont *des aveugles qui jouent au billard* » (Au baron Cottu, 10 février 1830).

L'image-lumière, l'image-flèche, l'image-émotion, l'image qui s'étend en tableaux et en paraboles, bref, toutes les qualités de l'imagerie littéraire s'offrent dans ses œuvres. Il cultive l'image-maxime, à frappe cornélienne :

« Descendre, pour le pouvoir, c'est mourir » (*Religion considérée*, 116).

« Le devoir fatigue : on ne veut marcher qu'en descendant » (*Religion considérée*, 339).

« Ce que le bras abat, la pensée l'avait déjà renversé » (*Religion considérée*, 108).

Ce goût de la sentence parfaitement modelée est vif chez La Mennais, qui est un moraliste, — moraliste beaucoup moins en pur anatomiste de l'individu qu'en directeur de conscience, mais moins encore en conducteur d'âme qu'en

poète et en philosophe, et surtout en observateur de la société et en défenseur des peuples. Les différents reflets des « pensées » de notre écrivain paraîtront dans la série suivante :

« Il y a un libertinage d'esprit qui use l'âme, comme la débauche use les sens » (*Prem. Mél.*, 1819).

« Quand on ne porte pas l'amour de soi jusqu'à la haine des autres, on est tranquille, on se croit en règle » (*Sec. Mél.*, 1826).

« Qu'est-ce qu'un vieillard dans le monde ? Un sépulcre qui se meut. La foule l'évite ; quelques-uns s'approchent pour lire l'épitaphe. Un nom, une date, voilà tout ce qui reste de cet homme, quel qu'il fût » (*Sur la vieillesse*, 1817).

« C'est grand'pitié qu'une tête faible qui n'est pas soutenue par un cœur droit » (A Salinis, 6 juin 1827).

« Quiconque voudra faire interdire le genre humain, ne manquera pas de témoins qui déposeront de sa démence » (A l'abbé Jean, 23 juillet 1814).

« Voyez-vous, mon cher, ce monde est le serpent à sonnettes, il attire, fascine, et tue » (A Berryer, 4 février 1825).

« Les actes de fermeté ne réussissent jamais aux faibles, ou à ceux que l'on tient pour faibles » (A Benoît d'Azy, 7 mai 1827).

« Montesquieu aurait très bien pu n'être qu'un préfet médiocre : est-il dit pour cela qu'il n'ait fait que rêver des sottises en politique » (*Politique à l'usage du peuple*).

« Comme au milieu d'une tempête, on aperçoit l'ombre d'un léger nuage qui passe rapidement sur des flots trou-

blés, ainsi passe l'homme sur la terre : ailleurs est le lieu de son repos » (*Essai*, IV, 1823, fin).

« Les hommes ne font que paraître en ce monde : le flot du matin les jette sur le rivage et le flot du soir les reprend » (*Guide de la jeunesse*, ch. I).

« Nous ressemblons aux feuilles emportées par le vent d'automne, et qui ne savent où elles tomberont » (A la Villéon, 3 avril 1851).

« L'avenir est une mer qui n'a point de reflux ; chaque flot vient et se retire, mais la masse monte toujours » (A Coriolis, 5 décembre 1835).

« Qu'est-ce que la force contre les idées qui travaillent et qui emportent la société européenne ? » (A Vitrolles, 28 avril 1827).

« A toutes les époques, dans tous les siècles, rien n'a été faisable que ce qui était conforme aux croyances, aux opinions, au génie du temps » (*Discussions*, 1841).

« Ouvrez au peuple les portes de l'avenir, si vous ne voulez pas qu'il les brise » (*Peuple constituant*, 17 mai 1848. cf. *psalm.* 23, *attolite portas principes vestras*).

« Quelques sceptres en travers n'arrêteront pas le genre humain » (*Trois. Mél.*, 1835, *Préface*, fin).

L'imagination et l'esprit, voilà tout le génie de La Mennais, en y joignant une sensibilité exquise. Si nous cherchons maintenant les sources principales de son imagerie si riche, nous verrons qu'elles sont *la nature* et *la mort*.

La nature. — Dès l'âge de sept ans, raconte Maurice de Guérin, M. Féli « a commencé à observer la nature dans

« ses moindres détails, et il s'est fait ainsi un prodigieux « trésor d'observations, d'où il tire des comparaisons qui « donnent à ses pensées une grande lumière et une grâce « infinie ». En effet, la plupart des similitudes (ou des métaphores, qui sont les comparaisons en forme condensée) ont été inspirées à notre auteur par les spectacles qui se sont déroulés sous ses yeux de Saint-Malo à Dinan. C'est dans cette délicieuse région qu'il a écouté ces sons lointains, ces voix tristes, qu'on entend quelquefois, ou qu'on croit entendre, au fond des bois, le soir d'un beau jour ; il a été saisi par le vaste silence de la campagne, comme par les bruits innombrables : celui de l'eau qui sourd et tombe goutte à goutte, celui des oiseaux dans le buisson, le bourdonnement des insectes ; il a vu l'épine blanche des haies développer avec le printemps ses bourgeons d'une verdure si tendre, il a contemplé le mouvement joyeux des mouches à miel dans le petit jardin autour de la chaumière, et le vol du passereau qui s'abaisse et se relève alternativement ; tantôt il a parcouru les chemins creux, remplis de feuilles déjà sèches, tantôt il s'est promené dans la forêt à la recherche des violettes et des primevères, tantôt il a observé le long de la rivière l'arbre qui en rétrécit le lit, mais qui, miné dans ses racines, finit par céder au courant qui l'emporte.

La mer, qui a été créée à l'usage des poètes, lui est particulièrement familière. L'étendue des plaines marines semble l'infini. La musique des flots berce comme un rêve. Ce que les enfants des hommes écrivent sur l'arène, ce qu'ils construisent avec le sable, les vagues se font un jeu d'en effacer les moindres traces. Sur leur surface déserte, les eaux poussent et repoussent avec indifférence le navire délabré. Dans les ténèbres épaisses, des sillons d'éclairs font saillir les vaisseaux mouillés sur la rade comme un monde fan-

tastique. Ou bien, sur la grève solitaire, l'oreille ne perçoit que le mugissement sourd et lointain de la marée qui monte, le cri aigu de la mouette tournoyant sous la nuée, et la voix triste et douce de l'hirondelle de mer.

Ces scènes riantes ou mélancoliques, magnifiques ou terribles, ont charmé ses regards et coloré son style. En dehors de la Bretagne, il n'a véritablement regretté que a belle lumière du midi.

La mort. — Elle est l'entrée dans la patrie, mais, au passage, deux ne sauraient marcher de front, et l'on cesse un instant de se voir, c'est là tout. Elle est la grande espérance, le repos mystérieux que Dieu a placé là devant nous, dans l'ombre, pour nous aider à supporter les fatigues de la route. En vérité, la vie est un mystère triste. C'est la foi qui maintient l'homme à son poste. S'il considérait l'existence comme une étincelle qui sort de la nuit pour aller s'éteindre dans la nuit, il devrait la rejeter avec dédain. Et le bail de la vie est si onéreux dans ses conditions inéluctables, que M. Féli ne voudrait pas ramener sur la terre les jeunes gens qu'il aimait et qui sont partis. — L'idée de la mort est celle qui domine chez La Mennais ; elle s'unit à la tristesse, qui constitue véritablement le fond de son être. Elle lui dicte des pensées et lui suggère des images sans nombre.

Les métaphores funéraires de l'écrivain breton vont jusqu'au morbide et au macabre. Chapelle ardente, lit de parade, catafalque, caveaux funèbres, lampes des tombeaux qui n'éclairent que des ossements, pierre du sépulcre, pesantes vapeurs de la fosse, chants de la liturgie autour des cercueils dans la vieille cathédrale en deuil, son creux et sourd renvoyé par la bière qu'enfouit à la hâte la bêche du fossoyeur, sourire de squelette, doigt glacé des fantômes,

funérailles formidables et convoi déshonoré, morts qui traînent leurs suaires, spectres sanglants, ivresse produite par la fumée de l'enfer, larves hideuses, trône composé d'ossements, râle d'un homme qu'on étouffe, lampes mourantes, orgies dans le lieu saint et danses dans les tombeaux, frissons de la fièvre et sueurs de l'agonie, confession des damnés dans la compagnie des démons, toutes les croyances et toutes les superstitions relatives à la mort, tout le matériel des pompes funèbres, toutes les misères de la décomposition, le royaume infernal avec Satan, tout y passe, dans cette imagerie de cimetière. Quelques-unes de ces métaphores sont expressives et d'un romantisme superbe; trop souvent les mots n'ont aucune proportion avec les choses et semblent tomber d'un appareil automatique. — L'*Essai sur l'indifférence* s'ouvre par un tableau de la dernière heure, et, dans la suite de la seule introduction, on n'est pas quitte de figures analogues. La préface à la *Servitude volontaire* de La Boétie, préface intéressante et de la meilleure époque de La Mennais, contient, dans une vingtaine de pages, huit locutions de caractère obituaire. Si, dans la *Politique à l'usage du peuple*, nous choisissons sept belles pages de rhétorique historico-politique, construites sur ce thème : *Laissez passer la justice de Dieu*, nous y comptons six images nécrophiles contre huit images empruntées à la mer, aux champs, ou à la lumière.

Les métaphores qui s'inspirent de la naissance des hommes sont assez nombreuses et variées, même assez hautes en couleur, pour qu'on les souligne chez le traducteur de l'*Imitation*. — Citons celle-ci, à la fois technique et poétique, d'un accent très ménaisien, et qu'on dirait écrite après une lecture de Sénèque : « Comme le monde même, qui doit se transformer, nous ne sommes pas nés encore; nous aspirons à naître ; nous flottons dans les eaux de l'amnios. Le

beau jour que celui où nous en sortirons! » (Comparez ce passage d'une lettre à Mme de Senfft, 28 janvier 1835, à quelques lignes de l'épître 102 à Lucilius : *Quemadmodum novem mensibus tenet nos maternus uterus... sic... in alium naturae maturescimus partum... Dies iste, quem tanquam extremum reformidas, aeterni natalis est...*)

Les images qui procèdent des sciences ne sont pas fréquentes chez La Mennais. — Retenons celle-ci, qu'il adresse à Mme Cottu : « Nous vivons comme dans deux planètes séparées, sans communications directes, mais qui cependant, ce que vous oubliez peut-être trop, gravitent autour du même soleil. » Est-il possible d'exprimer sous une image plus belle et plus ingénieuse l'état de deux âmes, qui, sous la diversité des apparences religieuses et politiques, participent à la lumière d'un même Dieu ?

On pense bien qu'il n'est pas arrivé du premier coup à la perfection de son art. Parmi tant de similitudes empruntées à la Bible, qui ne sentirait une différence entre la plume novice, dépeignant l'Eglise Anglicane, en proie au vin funeste, *qui n'avait point été puisé dans le cellier de l'Epoux*, et le créateur des métaphores à vision hallucinatoire et à musique en finales d'opéra : *quelque chose de splendide et de formidable comme l'ombre de ma main, — et les cieux en silence tressaillirent.*

CHAPITRE XXXVIII

SES PRINCIPES DE STYLE ET SA LANGUE

Avant tout il faut être naturel, et la forme doit correspondre exactement à la pensée pour la représenter avec une fidélité complète : voilà tout le mérite et toute la difficulté du style.

Qu'on se garde de tomber dans la pompe, ou dans la trivialité, ou dans le superflu, ou dans le purisme, la préciosité, le raffinement. Pas d'art pour l'art, ni de ces descriptions longues et minutieuses qui éblouissent et fatiguent, ni de ces curiosités de langage où l'on fait abstraction de la valeur des pensées, mais l'art pour la vérité. Qu'on y fasse attention, le réalisme, qui prétend servir le vrai, n'est pas l'art. Celui-ci est une création, et non une simple imitation de la nature. Aussi le goût est-il une qualité nécessaire à l'écrivain. Malheur à qui méprise la forme et en méconnaît la puissance.

Recherchons la belle ordonnance du discours avec un plan bien conçu. Évitons de mélanger les genres. La critique doit aller d'abord à la substance des choses, mais la langue doit être saine.

Tels sont, en abrégé, les principes littéraires de La Men-

nais, qu'on peut extraire de ses œuvres, de sa correspondance, de ses conversations. — Il ne se privait pas, à l'occasion, de ridiculiser la phrase embarrassée ou l'expression incorrecte de son adversaire. Etre convaincu d'un délit de grammaire, c'est être coiffé du bonnet d'âne. — Sa syntaxe est du meilleur aloi. Les fautes de français qu'il commet sont rares (on sait assez qu'il en échappe à tous les écrivains). Relevons seulement l'emploi abusif de la négation *ne* (Béranger le lui reprocha), des formes fautives du verbe *tressaillir* (je tressaillerai) et du verbe *défaillir* (mon zèle ne défaillira point), l'emploi incertain de la conjonction *que* (*consentir à ce que*, et *consentir que ; s'attendre à ce que* et *s'attendre que*), quelques provincialismes ou quelques formes discutables. — Il s'est efforcé d'être fidèle à la correspondance des temps dans l'usage du subjonctif. — Il chérit la division du verbe en son participe présent et l'auxiliaire *être*, marquant l'état, ou l'intransitif *aller*, marquant le mouvement : « Comme il était ainsi s'attristant... Il allait distribuant d'une main légère... » — Les libertés qu'il prend dans la construction de la phrase sont en rapport avec la vie de la pensée et pourraient s'appuyer d'exemples dans la langue classique. On dirait que sa syntaxe s'est formée d'abord dans l'étude de Bossuet et de Racine.

Visiblement, il veut se rattacher aux meilleures traditions littéraires. Dans son étude sur les *Paroles d'un Croyant*, Sainte-Beuve observait qu'à s'en tenir purement au détail de l'expression et à l'ensemble du vocabulaire, *quelqu'un de Port-Royal aurait pu écrire en cette manière et peindre avec ces images*. Cormenin était frappé, lui aussi, qu'on pût dire de ce philosophe et de ce pamphlétaire, de cet écrivain si divers : *la langue ordinaire suffit à son génie*.

Sans en être l'esclave, il respecte l'autorité du *Diction-*

naire de l'Académie. Il cherche la nouveauté ou l'originalité à la manière classique et racinienne, dans des alliances de mots, qui donnent du relief et de la vie à des termes familiers.

Bien avant Hugo, il a recours au substantif épithète : *hommes-tigres* (Tradition, III, 370), *homme-pouvoir* (Essai, I, 390), *laquais-prêtre* (1er décembre 1817), *vérités-lois* (article de 1825), *cité-reine* (Avenir, 22 décembre 1830) ; etc. Il aime les mots composés : *Diogène-Vandale* (18 août 1825) ; *Crache-sentences* (Absolutisme et liberté, 1834), etc.

Il poursuit beaucoup plus la clarté, l'euphonie, la beauté oratoire, le musclé de la phrase, que les petites habiletés du style. Cependant, il ne méconnaît pas ces dernières. Ainsi a-t-il fait usage des assonances et des allitérations, (« productions dans lesquelles ils se mirent et s'admirent », *Amschaspands*, 279), et il a exploité les physionomies ou les sonorités de certains noms propres (« expirer entre les bras de MM. Diot, Dorlodot, Payart, Poulard, Juglard, Levrard, Clausse, Pioche, Grappin, Frappier, Matardier, Lefessier, Maudru, et autres illustres Pères de l'Église constitutionnelle » *Tradition*, III, 215). Au moyen de mots anciens, d'ellipses et d'inversions, d'infinitifs employés substantivement, au moyen d'une syntaxe archaïque, il a cherché dans sa traduction de Dante à se créer une langue particulière pour rendre un poète étranger à notre temps. Peut-être s'est-il inspiré de la littérature anglaise dans certaines locutions qu'il voulait fortes et originales (leur voix aiguë *grondoit de sourdes menaces*, Politique, édition de 1844, p. 226).

Y a-t-il des vers blancs dans la prose de La Mennais ? Assurément, puisqu'il y en a chez tous les prosateurs. Toutefois, si notre écrivain était attentif au rythme de la période et avait le mouvement lyrique du poème, comme

Bossuet et comme Rousseau, il ne tâchait pas à introduire dans sa composition des factures spéciales au vers français. Détachons, néanmoins, un alexandrin :

Dans toute la longueur d'un horizon immense.
(A Benoît d'Azy, 23 mai 1819).

et plusieurs décasyllabes :

Un jour partagé est un jour perdu.
(A l'abbé Jean, 15 oct. 1814).

Il n'y a de paix que dans le tombeau.
(A Senfft, 18 déc. 1826).

Le souffle divin remplit l'univers.
(*Esquisse*, IV, 32).

Il faut tout vaincre en renonçant à tout.
(A l'abbé Jean, 12 sept. 1815).

Va droit à Dieu sans écouter les hommes.
(A Benoît d'Azy, 24 févr. 1819).

Les chaudes nuits sous un ciel constellé
(A Vitrolles, 20 nov. 1844).

Citons encore les deux lignes suivantes, qui forment des vers contestables, mais qui condensent des maximes bien ménaisiennes :

Paraître craindre, c'est être vaincu.
(A Senfft, 18 mars 1826).

Pour vivre, il faut savoir dire : Mourons.
(A Coriolis, 19 déc. 1828).

Pour terminer ce chapitre en critique, disons que les manuscrits de La Mennais contiennent des fautes d'ortho-

graphe et d'accentuation. Il écrit : *rélever*, *séconde*, *dégré*, etc. Sainte-Beuve avait déjà remarqué la prononciation de ce Malouin : « Il ne dit pas *secrète*, mais *segrète*, par exemple. » Et les lettres de M. Féli renferment parfois des distractions (Doellinger a une science extrêmement *vague ;* lisez : extrêmement *vaste ;* etc.).

CHAPITRE XXXIX

SON INFLUENCE

Avant tout, La Mennais est un penseur. Du moins, le titre auquel il tiendrait le plus, c'est celui-là. Il a cru que la vérité sauverait le monde, et il l'a cherchée dans l'étude des lois qui régissent la société, pour connaître et défendre les conditions du progrès, et travailler ainsi à l'avènement d'une humanité mieux organisée, partant meilleure et plus heureuse. Le 14 janvier 1809, il copiait dans son agenda la formule : *Salus populi suprema lex esto.* Voilà sa devise pendant sa vie entière.

Peu d'hommes ont pris un pareil ascendant personnel sur les individus, et son influence est une des plus considérables qui se soient jamais produites dans le domaine des idées religieuses et des idées démocratiques.

Dans l'Eglise :

Il a renouvelé l'apologétique et l'éloquence sacrée.

Il a contribué à l'achevement de la centralisation dans le gouvernement romain de la principale confession religieuse de l'univers.

Il a créé le libéralisme catholique.

Il a inspiré le socialisme chrétien.

En dehors de l'Eglise :

Il est un des fondateurs de la République.

Il a préparé l'établissement de toutes les libertés que le temps a justifiées ou imposées.

Littéraire et morale, l'action de ce grand écrivain a laissé trace sur les maîtres du romantisme, et sur d'innombrables lecteurs. Elle continuera de s'exercer sur les générations nouvelles par des pages qu'il serait déplorable de ne pas introduire dans l'éducation française.

Physionomie humaine, La Mennais restera matière inépuisable aux psychologues, aux dramaturges, aux romanciers. Dans sa *Passion d'Armelle Louanais*, qui a ravi tant de jeunes lectrices, M. Charles Géniaux montrait naguère l'intérêt d'une fiction ménaisienne.

ÉPILOGUE

Par Chateaubriand, La Mennais, et Renan, le génie de notre péninsule celtique a repris le sceptre de l'intelligence. C'est pourquoi nous n'avons pas séparé leurs noms au cours de ce volume.

Quelles que soient les réserves que nous soyons obligé de formuler sur les idées et les gestes de chacun de ces Bretons, nous devons constater que, dans un siècle particulièrement riche en maîtres de la pensée et du style, ces trois dominent tous les autres par la magie et la musique, l'originalité et la séduction de leurs livres. Si, dans le naufrage de la littérature du XIXe siècle, leurs ouvrages subsistaient seuls, ils suffiraient pour connaître à leur source la plus profonde, dans leur murmure initial et dans leur cours triomphant, les idées littéraires, philosophiques, politiques, sociales, religieuses, qui ont agité une longue époque de l'histoire, et ils permettraient de jouir des formes les plus belles, les plus insinuantes, les plus puissantes de l'expression humaine pendant cent années environ.

Or, ces trois sont les représentants les moins contestables de leur province. Ils ont la Bretagne dans le sang, depuis de longues générations, et dans leur nourriture (comme dirait Montaigne), grâce à une éducation conforme aux

traditions de leur terre natale, — et dans leurs yeux, qui, aux phases diverses de leur existence, se sont arrêtés avec complaisance au paysage de leur enfance, — et dans l'esprit, qui s'est pénétré curieusement de l'histoire et de la littérature celtiques.

Et ces trois sont des combatifs, — la manière Renanienne n'est ni la moins têtue ni la moins efficace, — des obstinés, dans le travail, dans la défense de leur autonomie, et dans la diffusion de leurs idées, — des artistes, dont le chant a causé quelques-unes des émotions les plus vives qu'ait ressenties l'humanité, — enfin des désintéressés, qui ont magnifié comme vertus bretonnes le culte de la sincérité, l'aversion des petitesses, et le mépris de la cupidité. Leur faucille d'or n'a point servi aux moissons qui enrichissent des greniers avares, ils l'ont conduite dans le champ des étoiles.

Mais, entre ces trois, le plus singulier dans son caractère, le plus tourmenté dans sa destinée, le plus grand par le cœur, fut l'abbé de la Mennais.

Parmi les pèlerins du moyen âge, qui étaient attirés en Brocéliande, par la féerique fontaine de Barenton, beaucoup versaient en vain de l'eau sur la dalle magique : la tempête se taisait et les oiseaux mystérieux gardaient le silence. Fol y allais, dit Wace, chanoine de Bayeux, fol en revins. Quelques-uns, cependant, dont la foi était plus ferme et l'enthousiasme plus divin, obtenaient le prodige tant rêvé. Comme les héros gallois Kynon et Owein, le Celte, dont nous avons essayé de peindre la pérégrination, mérita le concert des oiseaux et les honneurs de l'orage.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE . . . . . I-III

LIVRE PREMIER

LA PÉRIODE DE FORMATION

CHAPITRE I. — **De la naissance à la conversion.**

La famille. — L'enfance. — La période révolutionnaire et l'adolescence. — Première communion 1

CHAPITRE II. — **Son premier maître : l'oncle des Saudrais.**

Caractère, lectures, et principes de l'oncle. — Autorité de La Harpe. — Le *Génie du christianisme*. — Les écrits de l'oncle : ses *Philosophes*, son *Bon curé*, ses traductions d'Horace et de la Bible. 10

CHAPITRE III. — **L'abbé Jean conduit son frère aux ordres mineurs.**

Collaboration théologico-littéraire des deux frères. — *Observations sur les leçons d'histoire de Volney.* —

Lettre au baron de Sainte-Croix. — Contre Garat. — Voyage à Paris en 1806. — Le scandale de l'*Epître à Voltaire*. — Traité *de Dieu* et *Réponses aux objections des athées*. — 1809, ou l'année mystique. — Le *Guide spirituel*. — Les *Réflexions sur l'état de l'Eglise*. — Publication des *Martyrs* et sentiments des deux frères sur *Chateaubriand*. — L'*Ecolier instruit par Jésus-Christ* 20

CHAPITRE IV. — **Fraternité littéraire de Jean et de Féli.**

Vultus et color unus des deux frères. — Fragments inédits de l'abbé Jean 33

CHAPITRE V. — **Fin de l'Empire et Première Restauration.**

Neurasthénie, larmes et scrupules, rêves de vie monastique, indécision perpétuelle. — Faillite du père. — Féli voudrait vivre de sa plume. — Il combat l'*Université*. — Son goût pour les affaires. — Amitié pour Nicolas Bois. — Il n'a aucune inclination pour le mariage. — Fuite en Angleterre 37

CHAPITRE VI. — **La « Tradition ».**

Thème et caractère de cet ouvrage. — Part des deux frères, d'après l'étude du manuscrit définitif . . 46

CHAPITRE VII. — **L'exil et le sacerdoce.**

De Guernesey à Londres. — Chez l'abbé Carron. — Prosélytisme de Féli. — Son amitié pour Henry Moorman. — Il se distingue des émigrés par son patriotisme et par son ultramontanisme. — Répugnance à recevoir le sous-diaconat. — Question de sa vocation. — Il veut entrer chez les Jésuites. — Le diaconat. — Crise de la prêtrise 50

LIVRE II

UNE DICTATURE DANS L'ÉGLISE

CHAPITRE VIII. — L'« Essai sur l'indifférence ».

Succès extraordinaire du livre. — Explication du succès et premières admirations. — Billet de Chateaubriand. — Visite de l'abbé de Trévern. — Lamartine, Joseph de Maistre et Victor Hugo. — Traductions et conversions. — Sommaire du livre. — Critiques des libéraux et des esprits libres. — Travail de l'auteur sur les éditions successives. — Inspiration de Chateaubriand dans l'*Essai*. — Influence de Bonald, de Pascal, et de Bossuet. — Que reste-t-il de cette apologétique ? 59

CHAPITRE IX. — La renommée et les relations.

Le royalisme de Bonald et de La Mennais. — Le *Conservateur* et Chateaubriand. — Le *Défenseur* et Lamartine. — La chapelle de la Roche-Guyon dans l'histoire du romantisme. — Le duc de Rohan et La Mennais. — Victor Hugo ménaisien. — Joseph de Maistre. — Dédain de la gloire. — Amitiés avec Mme Cottu et Benoît d'Azy 67

CHAPITRE X. — Denys Benoît d'Azy.

Caractère des lettres à Denys Benoît. — La Mennais directeur d'âme. — Denys Benoît d'après sa correspondance. — Sensibilité de Mme Cottu. — Négligence littéraire du disciple 77

CHAPITRE XI. — Suite de l'« Essai » La controverse

Nouveau système philosophique. — Accueil fait au livre. — L'auteur publie une *Défense*. — Il est approuvé à Rome. — Les Jésuites et le ménaisianisme. — Progrès du système. — Critique de la philosophie de l'*Essai*. 84

CHAPITRE XII. — **Premier procès de l'ultra.**

Valeur littéraire de ses articles et importance qu'il attache au journalisme. — Sa polémique dans le *Drapeau blanc.* — Admonition à Chateaubriand. — Lettre au grand maître de l'Université. — Intervention de l'archevêque de Paris et réponse de La Mennais. — Poursuites contre le *Drapeau blanc.* — Je leur montrerai *ce que c'est qu'un prêtre.* — Son idée sur la toute-puissance des gouvernements. — Son mépris du système *représentatif* 92

CHAPITRE XIII. — **Achèvement de son ultramontanisme.**

Fondation du *Mémorial catholique.* — Voyage à Genève et à Rome. — Affaire du cardinalat. — Retour à Paris et injure du Grand Aumônier. — Le livre de la *Religion considérée.* — Emotion causée par ce livre. — Condamnation judiciaire. — Manœuvres gallicanes et ministérielles. — L'auteur mieux compris de Rémusat et d'Auguste Comte que des évêques. — Critique du baron d'Eckstein. — Erreur de ceux qui le prenaient pour un docteur de despotisme. — Son prestige. — Succès de ses *Aphorismes* ultramontains. — Il envoie un *Mémoire confidentiel* au pape 99

CHAPITRE XIV. — **L'Ecole de La Chênaie.**

Nécessité d'une école de hautes études ecclésiastiques. — La Mennais en face de la mort.— Une lettre de Benoît d'Azy sur l'état des esprits. — *Réflexions* sur l'*Imitation de Jésus-Christ.* — Piété de La Mennais. — Il fonde la *Congrégation de Saint-Pierre.* — Vie et caractère du maître à La Chênaie : ses amusements et sa gaieté, il est irritable et mobile, sa timidité, il excelle dans le discours en réunion intime. — Le séminaire ménaisien de Malestroit 112

CHAPITRE XV. — **Les « Progrès de la Révolution ».**

Ordonnances d'avril et de juin 1828. — Observations

de Benoît d'Azy et de Berryer sur les épreuves du nouveau livre. — Contenu des *Progrès de la révolution*. — On s'échauffe autour de cette publication. — *Lettres à l'archevêque de Paris*. — Inintelligences et colères. — Un mot de Pie VIII. — Attitude de Chateaubriand. — Influence de la Belgique sur la marche des idées politiques de La Mennais. — Influence de l'Allemagne sur son programme d'études. — Projet d'une fondation universitaire en Amérique. — Vieux prêtre et vieille monarchie. — Chute de Charles X 128

CHAPITRE XVI. — **Les conférences de Juilly**.

Le collège de Juilly et la *Congrégation de Saint-Pierre*. — Séjour de La Mennais à Juilly et conférences formant l'*Essai d'un système de philosophie catholique*. — Sainte-Beuve à Juilly. — Première conférence sur la méthode. — L'abbé Rohrbacher et la question de la grâce. — Fondation d'une *maison d'études* à Paris. — L'*Agence générale pour la défense de la liberté religieuse*. — Vie intense de La Mennais dans l'année scolaire 1830-1831 137

CHAPITRE XVII. — **La campagne de l'« Avenir »**.

Idées nouvelles de La Mennais. — Programme politique et social de l'*Avenir*. — Internationalisme catholique. — La vie littéraire du journal. — Les adversaires. — Rôle du *Correspondant*. — Pensées de sagesse et fin de l'*Avenir*. — Dernière insulte de Picot. — Jugement d'ensemble 146

CHAPITRE XVIII. — **Rome**.

Accueil réservé. — Attitude des cardinaux. — Les entretiens chez Wiseman. — Visite d'Auguste Barbier. — Rapports avec l'ambassadeur. — Hostilité des puissances. — Mémoire justificatif. — Audience du pape. — Le voyage était une faute. — La Mennais s'obstine à rester. — Il faut partir 160

LIVRE III

LA LIQUIDATION DE LA FOI

CHAPITRE XIX. — **Fin de l'école de La Chênaie.**

De Rome à Munich. — Première encyclique : *Mirari vos.* — Premier acte de soumission. — Dernière phase de l'École de la Chênaie, visites des poètes bretons, gestation des *Paroles d'un Croyant*, suprêmes efforts de sagesse. — Affaire du *Livre des pèlerins polonais.* — Il essaie de traiter avec le pape 169

CHAPITRE XX. — **La crise d'âme : retour au déisme.**

Il avait lié la question de la divinité de Jésus à la question de l'infaillibilité pontificale. — Conditions défavorables de sa crise d'âme et marche de sa déromanisation. — Source mystique de sa nouvelle ferveur pour la doctrine rationnelle de l'évolution. — Il continue de vouloir traiter avec le pape et se trouve acculé à un second acte de soumission absolue. — Sa colère et sa douleur. — Il publie les *Paroles d'un Croyant.* — Seconde encyclique : *Singulari nos.* — Il espère s'arrêter à une *via media.* — Elévation à Jésus. — Sa déchristianisation. — Il retourne au système du vicaire savoyard. — Il cache ses angoisses intellectuelles et proclame la paix de son cœur 179

CHAPITRE XXI. — **Le livre de sa liberté : les « Paroles d'un Croyant ».**

Livre attendu. — Premières impressions causées par ce livre. — Attitude des pouvoirs et de la papauté. — Les mandements épiscopaux. — Succès inouï. — Sentiments des catholiques vis-à-vis de l'encyclique. — Erreur de ceux qui crurent le livre socinien ou anti-catholique. — Les *Paroles* deviennent le manuel religieux des républicains. — C'est un livre à traits confessionnels. — C'est un livre qui doit être replacé dans son véritable cadre de La Chênaie. — Caractère

littéraire des *Paroles*. — État d'âme de l'auteur avant et après la publication. — Influence littéraire des *Paroles* 191

CHAPITRE XXII. — **Le livre de sa rupture : les « Affaires de Rome ».**

Ses explications dans la *Préface* de février 1835. — Édition de la *Servitude volontaire* de La Boétie. — Il se fâche contre les propos de Mgr Bruté. — Article sur l'*Ignorance*. — Il publie ses *Affaires de Rome*. — Jugements portés sur cet ouvrage 205

LIVRE IV

LE DÉMOCRATE SPIRITUALISTE

CHAPITRE XXIII. — **Période de laïcisation.**

Il quitte La Chênaie. — Rédacteur du *Monde*. — Relations avec George Sand. — Le *livre du Peuple*. — Jugements de Mazzini, des protestants, de Leconte de Lisle. — Surveillé par la police. — L'*esclavage moderne*. — Le *Pays et le gouvernement*. — Procès. — Un poème de Leconte de Lisle et un mot de Cousin. 213

CHAPITRE XXIV. — **Le livre de sa reconstruction intellectuelle : « L'Esquisse d'une philosophie ».**

Caractère de cette œuvre. — Jugements qu'elle a suscités. — Insultes de Proudhon et de l'abbé Rohrbacher 219

CHAPITRE XXV. — **Le livre de ses destructions : les « Discussions critiques ».**

Analyse de l'ouvrage. — Parties inédites du manuscrit. 221

CHAPITRE XXVI. — **Sa religion de l'avenir.**

Exposé du déisme de La Mennais. — Sa religion veut pénétrer la vie entière de l'homme, intellectuelle et

politique. — Importance qu'il attache au *problème de l'obéissance et de la liberté.* — Soumission du temporel au spirituel. — Distinction du *Pouvoir* et de la *Souveraineté.* — La *société spirituelle* remplace le souverain pontificat. — L'Eglise devient le Peuple. — Nécessité de l'*amour* dans l'évolution sociale. — Interprétation purement morale et sociale des *Evangiles.* — Influence et destinée du déisme ménaisien. 232

CHAPITRE XXVII. — **La prison.**

Sympathie du peuple. — Les allures de George Sand. — Les visites de Chateaubriand. — Ange Blaize et les Réformistes. — Une *Voix de prison.* — Légende de Brizeux. — Lettre de Mazzini. — Jugements de La Mennais sur divers auteurs. — Béranger et sa chanson de l'*Apôtre* 245

CHAPITRE XXVIII. — **Huit années de la soixantaine.**

Nouveau voyage en Bretagne. — *Amschaspands et Darvands.* — Un pessimiste qui n'est pas un découragé. — Continuation de l'*Esquisse* et traduction du *Nouveau Testament.* — Pour la Pologne. — Avènement de Pie IX et réaction du clergé en faveur de La Mennais. — Il est trop tard. — L'héritage de M. de Rouillac. — Dernier voyage en Bretagne. — Il renoue des relations avec son frère. 259

CHAPITRE XXIX. — **Ses idées sociales à la veille de 1848. — Est-il socialiste? — Est-il révolutionnaire?**

Loi de progrès. — Transformations inévitables. — Pas de violence. — Suffrage universel. — Pas de peine de mort. — Arriver à la suppression de la guerre. — Armée nationale. — La propriété sacrée. — En quel sens il est socialiste, en quel sens révolutionnaire. — Calomnies dont il est l'objet 270

CHAPITRE XXX. — **La Seconde République.**

Fondation du *Peuple Constituant.* — Interview de

Linton. — Il soutient la politique de Lamartine. — Les élections. — Son *Projet de constitution*. — Il évolue vers l'extrême gauche. — Le dernier article du *Peuple Constituant*. — Réélu en mai 1849. — Son action et ses votes à la chambre. — Directeur de la *Réforme*. — Il en expulse Leconte de Lisle. — Il travaille à la sainte alliance des peuples. — Le coup d'Etat. 280

CHAPITRE XXXI. — **Sous le Second Empire.**

Interview de Parke Godwin. — Acuité de son anticléricalisme. — Sa morale de l'*épichie*. — Il a foi dans le triomphe final de la démocratie. — S'appartenir jusqu'au bout. — Interview de Richard Madden. . . 293

CHAPITRE XXXII. — **La « Divine Comédie ».**

Son goût de la littérature italienne. — Sa traduction de Dante. — Celle de Brizeux. — L'introduction à la *Divine Comédie*. — Les Celtes, Virgile, Dante, et La Mennais. 300

CHAPITRE XXXIII. — **Vie intérieure ou caractère de La Mennais pendant la dernière partie de sa vie.**

Sa santé. — Tristesse de vieillir seul. — Il n'est pas délaissé. — Mauvaise hygiène. — Question de sa pauvreté. — Son goût des finances et des affaires. — Ses désillusions ne l'empêchent pas d'être souvent surpris. — Histoire de sa galerie. — Désir de *n'être pas à l'étroit dans son domestique*. — État de sa fortune après décès. — Sa charité. — Lettre à Benoît-Champy. — Alexis Gérard. — Direction spirituelle qu'il donne à ses partisans. — C'est une *conscience de martyr* 307

CHAPITRE XXXIV. — **Les amitiés des vingt dernières années.**

Lamartine. — Chateaubriand. — Béranger. — Hugo. — Le marquis de Coriolis. — Le baron de Vitrolles.

— Benoît d'Azy. — Marion. — Joseph d'Ortigue. — Auguste Barbet. — Montanelli. — Francisco Bilbao. 318

CHAPITRE XXXV. — **La Mennais et les femmes.**

Mme de Senfît. — Mme de Vaux. — Mlle de Trémereuc. — Mlle de Lucinière. — Mme Yéméniz. — Mme Cottu. — Mme Clément. — Mme Ligeret. — Erreur de Renan. — Article de La Mennais sur l'*éducation des filles*. — Ses jugements sur les femmes. — Son respect pour leurs croyances religieuses 336

CHAPITRE XXXVI. — **Les derniers jours, la mort et les funérailles.**

Instructions données à ses exécuteurs testamentaires et pouvoirs conférés à Barbet. — Lettre de Béranger à Benjamin Antier. — Les visites. — Lettre de Blaize à La Mennais. — Lettre de Benoît-Champy à Blaize. — Le point de vue de Vitrolles et de Hyde de Neuville. — Lettre de Benjamin Antier à Blaize. — L'entrevue de Mme de Kertanguy. — Démarches du R. P. Ventura, de l'abbé Martin de Noirlieu, et du curé de la paroisse. — Attitude de l'archevêché de Paris. — Le grand refus de l'agonisant. — Suprêmes recommandations. — La mort. — Lettre d'Henri Martin à Michelet. — Témoignage de Benoît-Champy. — Les funérailles. — Emotion dans le monde religieux. — La douleur d'un frère. 344

LIVRE V

SON TALENT ET SON INFLUENCE

CHAPITRE XXXVII. — **La Mennais est imagination et esprit.**

Puissance dramatique de son imagination. — Caractère séduisant de son esprit. — Il a le don de l'image. — L'esprit et l'image dans le moraliste. — Sources principales de ses comparaisons et de ses métaphores :

la nature et la mort. — Sources particulières : la naissance, les sciences, la Bible 357

CHAPITRE XXXVIII. — **Ses principes de style et sa langue.**

Ses principes de l'art d'écrire. — Sa syntaxe et son vocabulaire. — Procédés de style. — Vers blancs dans sa prose. — Distractions dans ses lettres. 370

CHAPITRE XXXIX. — **Son influence.**

Dans l'Eglise. — En dehors de l'Eglise. 375

ÉPILOGUE

Chateaubriand, La Mennais, Renan. 377

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY — 3-22

Universitas BIBLIOTHECA

714 4 252

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

JUL 18 1971

23 107

NOV 07 '83

21 NOV '83

05 DEC'83

19 DEC'83

20 DEC'83

APR 18 1986

05 AVR '86

CE

a39003 000939487b

B 2297 .D85 1922
DUINE, FRANCOIS MARI
MESSAIS, SA VIE, SES

CE B 2297
.D85 1922
COO DUINE, FRANC MESSAIS, SA
ACC# 1013941